



Entre mémoires et usages

La Cité de Carcassonne ou les temps d'un monument

Christiane Amiel et Jean-Pierre Piniès

5

Copyright 2010

Lahic / Ministère de la culture, Direction générale des patrimoines

Illustration de couverture : *Vue du Pont Vieux*, aquarelle, R. Fabrey

Cliché A.D.A.

SOMMAIRE

<i>Préface de Daniel Fabre</i>	7
PRÉAMBULE	11
Première partie	
L'ÉMERGENCE DU MONUMENT	
<i>Jean-Pierre Piniès</i>	
DÉTRUIRE OU CONSERVER. Les prémices d'une prise de conscience (1800-1849)	13
Une forteresse inutile	13
Une carrière de pierres	15
Un terrain archéologique	19
Retour à la citadelle	23
LES TERGIVERSATIONS DE L'ARMÉE	27
Déclassement et reclassement	27
La fin d'une ère	29
LES ITINÉRAIRES DE VIOLET-LE-DUC	37
Romantisme et archéologie (1844 - 1852)	38
Opérations de sauvetage (1852-1862)	40
La restauration (1862-1879)	45
LES COMPLICITÉS DU MILIEU LOCAL	49
L'assentiment municipal	49
La fascination des érudits locaux	51
EN MARGE DE LA RESTAURATION MATÉRIELLE	65
La Cité littéraire	65
Dans le décor du monument	69
ILLUSTRATIONS	80

Deuxième partie
LA VIE À L'INTÉRIEUR DU MONUMENT
Christiane Amiel

L'ESPACE CITADIN	119
Limites et territoires	120
Au cœur du monument	122
Le village	125
La Cité des enfants	132
<i>La chasse aux oiseaux</i>	132
<i>Au plus haut des tours</i>	135
<i>La petite guerre</i>	137
Comme sur une scène	141
LE TEMPS DES ORIGINES	149
Les maisons des lices	149
Les tisserands oubliés	153
La fin et le début	158
Le nouveau statut des habitants	165
LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'INTEMPOREL	169
La Cité animée	169
L'âme des pierres	173
La forteresse éternelle	178
LE LEITMOTIV DE LA CITÉ EN PÉRIL	189
Carcassonne de la Cité	189
Le tournant de 1944	195
Le retour de l'histoire	199
Une fin évitée de justesse	204
Le dernier siège	209
La Cité hors la loi	215
Qui sauvera la Cité de Carcassonne ?	221

LE NOUVEAU CHEVAUCHEMENT DES TEMPS	229
Les anciens et les nouveaux	229
Le goûter des mémés	234
Le cycle des saisons	239
<i>De Pâques à Toussaint</i>	239
<i>La chaleur de l'hiver</i>	244
<i>Hier et demain</i>	251
LE RETOUR DU TOUR DE L'ÂNE	255
Un symbole de l'âge d'or	255
Le retour des vieux	259
Les anciens et les nouveaux	262
« Les photos parlent d'elles-mêmes »	265
Le statut de l'ethnologue	267
Une soirée réussie	271
Le renouveau de la Cité	276
<i>Figures d'une réappropriation</i>	276
<i>Le retour du Tour de l'âne</i>	279
<i>La bande des Ciutadins</i>	282
ÉPILOGUE	289
NOTES	293
SOURCES	295
<i>Archives et sources manuscrites</i>	295
<i>Iconographie</i>	296
BIBLIOGRAPHIE	297



III. 1 : « Carcassonne », Vue depuis le Pont Vieux, gravure de Rauch et Schroeder, XIX^e siècle, coll. part.

PRÉFACE

Daniel Fabre

À la voir, surgissant depuis l'autoroute à travers le rideau des feuillages, la Cité de Carcassonne incarne idéalement l'image d'un Moyen Âge fantastique. Massive et pourtant déployée, hérissée de ses tours, d'un gris changeant, elle offre une série d'instantanés où se reconnaissent autant de cartes postales vues il y a longtemps, à l'époque où visiter Carcassonne imposait le devoir d'en répandre les images noires et blanches.

Il est troublant de penser qu'il a suffi à peine de quelques décennies pour dessiner et imposer cette figure intemporelle qui efface des siècles de vicissitudes, transformant la vieille citadelle en un monument « pour l'éternité ». Du moins était-ce la conviction d'Eugène Viollet-le-Duc qui fit de Carcassonne le chantier le plus colossal où affirmer son idée romantique de résurrection architecturale de l'histoire. Et ceci avec une liberté absolue étant donné la quasi-disparition des documents capables de restituer le passé de cette vieille ville au moins depuis le haut Moyen Âge. Nous savons dans quelles circonstances, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, les archives disparurent, nous savons aussi que la Révolution, même si elle fut assez tranquille à Carcassonne, a achevé l'œuvre d'effacement. Je me souviens que Philippe Wolff, insigne médiéviste toulousain, dépêcha dans les années 1970 quelques étudiants

pour faire le point sur ce grand vide. Que restait-il vraiment des archives de la Cité ? Le bilan, scrupuleusement établi, fut assez maigre, contrastant avec l'importance stratégique de la ville. Viollet-le-Duc se sentit d'autant plus libre de réinventer un passé idéal que la documentation était mince, presque évanescence.

Quant à la conscience de la métamorphose en monument et de ses conséquences, elle n'est venue que très récemment au jour. La restauration d'un espace, physiquement dégradé, politiquement abandonné et socialement méprisé, fait historique fort complexe et qui semble s'imposer à l'analyse, n'avait même pas effleuré l'esprit des érudits du ^{xx}^e siècle. Ce déni général tient à une raison principale : pendant presque un siècle les historiens qui prirent la Cité pour objet souhaitaient de toutes leurs forces devenir les protagonistes de la mutation de valeur qui se produisait sous leurs yeux et qui était largement déterminée du dehors. Acteurs des débats qui, dès le début, animèrent l'énorme entreprise, ils se dispensaient d'en comprendre les ressorts.

Il fallut attendre la fin réelle de la restauration – bien après la mort de Viollet-le-Duc, à la veille de la guerre de 1914 – pour que se réalise, très discrètement, un déplacement du récit historique. L'archiviste départemental, Joseph Poux, charmé

par le monument achevé qu'il découvrait, entrepris entre les deux guerres une sorte d'énorme histoire de la Cité de Carcassonne en cinq volumes (1922-1938). Il ne put, bien évidemment, inventer les documents médiévaux disparus, il se concentra sur l'Ancien Régime et, surtout, il fit du sauvetage de la Cité au début du Premier Empire puis de l'œuvre de Viollet-le-Duc un objet historique à part entière, accumulant les documents alors accessibles et les insérant tels quels dans une minutieuse chronique. Joseph Poux innove vraiment. En prenant conscience de l'historicité de cette recomposition architecturale du passé, il a l'intuition que les controverses et les luttes de pouvoir qui ont accompagné la création du monument sont des observatoires privilégiés pour une histoire sociale d'un nouveau genre. Certes, il relève et documente scrupuleusement des faits mais il ne peut les inscrire dans une réflexion globale, inexistante à l'époque puisqu'elle aurait dû porter sur l'inscription monumentale du récit national, thème qui ne surgit que bien plus tard.

Lorsque, en 1982, Philippe Wolff, déjà cité, directeur d'une collection d'histoire des villes, confia à Jean Guilaine et à moi-même, la direction d'une *Histoire de Carcassonne*, c'est la lecture des volumes de Joseph Poux et le sentiment qu'ils offraient de quoi penser très concrètement une mutation du paysage urbain – à la fois urbanistique et social – qui m'inspira. En consacrant une vingtaine de pages à « L'invention de la Cité », j'avais l'impression d'ouvrir un chantier immense et prometteur sur le mouvement de monumentalisation du passé que la

France avait connu après 1830. Il ne s'agissait pas seulement de scruter les débats internes à la doctrine architecturale de la restauration, ni d'éplucher le très significatif corpus législatif et réglementaire mais bien de voir quels furent les effets dans les sociétés locales d'une métamorphose venue d'en haut qui d'un coup organisait l'espace et ses usages selon une logique nouvelle. Il fallut bien des années pour que cette première esquisse prenne corps et se déploie au point de fonder un véritable champ de recherches dont la Mission du patrimoine ethnologique, le Lahic et l'ethnopôle Garae ont été des lieux d'élaboration particulièrement actifs.

Christiane Amiel et Jean-Pierre Piniès, comme leur bibliographie à la fin de ce volume le démontre, se sont consacrés à ce terrain pendant de longues années, proposant un modèle de monographie qui allait très vite dialoguer avec d'autres expériences d'enquête. Mais Carcassonne a constitué un point focal tant dans les premières recherches comparatives sur « l'ethnologie du monument historique » et sur « la production de l'histoire locale » que dans les travaux sur « les monuments habités »¹.

Qu'est-ce qui qualifie aujourd'hui cette recherche comme exemplaire ? Pour l'essentiel sa double focalisation. D'une part, elle reprend la chronique de l'invention du monument mais, cette fois, en toute conscience de sa complexité. Insistant tout particulièrement sur la relation, tantôt conflictuelle, tantôt complice, du national et du local, fouillant les controverses en s'attachant à identifier les acteurs et

leurs arguments. C'est donc toute l'histoire d'une prise de conscience, d'une reconquête et d'une acclimatation que raconte Jean-Pierre Piniès en centrant son analyse sur l'investissement de la ruine par la valeur historique. On voit bien se mettre en place la politique nationale de l'histoire, les cercles de l'expertise et le cortège des représentations qui mettent en images et en mots la résurrection de la Cité. Mais, d'autre part, Christiane Amiel, auteur de la deuxième partie du volume, s'attache à analyser cette transformation du point de vue des habitants du monument. À travers une ethnographie très détaillée, elle conduit son lecteur de surprise en surprise. D'abord elle révèle que si la légende noire de Viollet-le-Duc – qui fit expulser les prolétaires qui occupaient tous les angles et recoins de la Cité, dont les lices entre les enceintes – est bien le reflet d'une réalité, elle n'est pas reprise par les descendants des anciens occupants qui, au contraire, insistent plutôt sur le fait que leurs parents expulsés des remparts sont entrés dans la citadelle restaurée bénéficiant de l'aura de prestige qui désormais s'attache à elle. Autrement dit, l'analyse du rapport au monument révèle la précocité d'une appropriation. Toute la recherche de Christiane Amiel vise à montrer dans le détail quelles sont les voies ordinaires et discrètes par lesquelles le groupe des résidents légitimes, qui restent après la métamorphose, deviennent une « communauté ». Christiane Amiel emploie à dessein ce terme en conjoignant son sens ancien de groupe local qui s'administre lui-même et qui est reconnu en tant que tel et son sens moderne qui souligne plutôt

l'existence d'un projet partagé et d'une conscience identitaire attachée à défendre une continuité dans le temps. En effet, très vite, le « village » de la Cité fut confronté aux transformations que la dignité monumentale induisait. Hôtel, commerces de souvenirs, visites touristiques... signifèrent, dès le début du xx^e siècle, la présence d'une société autre et le statut nouveau des citoyens identifiés comme des « habitants du monument » et donc, peu ou prou, comme des survivants du Moyen Âge. Rôle avec lequel les autochtones ne manquèrent pas de jouer. L'accroissement rapide et assez brutal du nombre des touristes et des services à eux destinés, la difficulté d'assurer la continuité des activités familiales dans un espace qui désormais se spécialisait, firent naître, dans les années 1980, un sentiment diffus puis de plus en plus explicite d'une fin inéluctable des « vrais habitants » de la Cité. L'enquête se déroula au moment où cette conscience commune était généralisée, dominante, tout en n'impliquant aucun fatalisme mais, au contraire, la volonté collective de renaître et d'exister comme *ciutadins* soit, en langue occitane, citoyens d'une Cité invisible mais vivante, différente de celle que les touristes visitaient. Cette conjoncture fut aussi une chance, l'arrivée des ethnologues répondait à une attente et ils furent presque aussitôt investis d'une sorte de mission : leur présence attentive, leur savoir particulier allaient être mis au service du « dur désir de durer » selon les mots de Paul Éluard. Un certain bonheur de l'ethnologie naît souvent de ce type de rencontre. S'il y entre

une part de malentendu, celui-ci n'en est pas moins révélateur d'une vérité.

Bien sûr, l'épilogue de cette recherche ne confirme en rien l'allégresse et les espérances qui accompagnèrent son déroulement. Les manifestations de la revitalisation (création d'une association de « citoyens », reprise de la fête du Tour de l'âne...) se sont assez largement vidées de leur optimisme ouvert, beaucoup des premiers protagonistes ont disparu ou ont quitté la Cité devenue « invivable », la certitude

d'une rupture des temps s'affirme. Cependant, l'insertion de la Cité de Carcassonne sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, la modification maintenant accomplie de la population qui vit et travaille à l'intérieur de l'enceinte, l'accroissement des flux touristiques, les nouvelles politiques nationales de mise en valeur du monument, les projets des collectivités locales font surgir un terrain nouveau et donc l'attente d'une autre recherche ethnologique sur ce présent recomposé.

PRÉAMBULE

Dans la première moitié du XIX^e siècle la Cité de Carcassonne, forteresse militaire obsolète et délabrée, semble promise à une fin prochaine, abandonnée aux tergiversations de l'Armée qui hésite entre deux attitudes contradictoires, se débarrasser de ces fortifications inutiles et d'un entretien coûteux ou en conserver une petite partie en tant qu'exemple remarquable d'art et d'architecture militaires. Les pierres des remparts et des tours sont régulièrement vendues aux entrepreneurs locaux, hâtant la ruine programmée de ce qui, quelques années plus tard, entamera un nouveau destin de monument historique, avant d'être classé en 1997 au Patrimoine mondial de l'Unesco.

À l'intérieur des murailles, l'ancienne ville médiévale est dans le même état de désolation. Désertée par les notables et les autorités administratives, elle est habitée par une population de pauvres manouvriers, ouvriers agricoles et tisserands à domicile. Tout l'oppose à la Carcassonne moderne et bourgeoise, qui de l'autre côté du fleuve, s'étale dans la plaine. Perchée sur une butte escarpée, prisonnière de remparts qui enserment un labyrinthe de ruelles étroites, sombres et humides, elle apparaît comme un lieu *arriéré*, figure antinomique de la nouvelle cité idéale. Elle est une *ville du passé*, « une

vieille ville » dont le destin s'achève, seule la Ville Basse vit un présent tourné vers l'avenir. Et pourtant, dans le temps même de ce processus d'abandon et de mort lente, un autre mouvement va naître et inverser le cours de choses.

Comment naît un monument historique ? Pourquoi la Cité a-t-elle échappé à la pioche des démolisseurs ? Quels ont été et quels sont, aujourd'hui encore, les effets, symboliques et pratiques, produits par cette transformation de l'image du site ? Comment habite-t-on à l'intérieur d'un monument historique ? Et quelle place occupe dans la définition de l'identité citadine cette notion même de *monument historique* ?

C'est à ces questions que tente de répondre le présent carnet sur La *Cité de Carcassonne* en s'attachant à décrire et comprendre les enjeux symboliques qui, de l'aube de la restauration à nos jours, ont marqué et marquent encore l'histoire du monument. Si le découpage en deux parties autonomes, « L'émergence du monument » et « La vie à l'intérieur du monument », correspond à un partage entre XIX^e et XX^e siècles, il fait référence aussi et surtout aux deux types d'imaginaire qui *habitent* le site, celui des acteurs de son sauvetage et celui des gens qui vivent à l'intérieur de la double enceinte.

Première partie

L'ÉMERGENCE DU MONUMENT

Jean-Pierre Piniès

DÉTRUIRE OU CONSERVER

Les prémices d'une prise de conscience (1800-1849)

En 1804 Napoléon 1^{er} décide de vendre aux enchères les pierres de la Cité de Carcassonne, fortification militaire obsolète. Cinquante ans plus tard Viollet-le-Duc entame un chantier de restauration qui, s'étalant jusqu'à la fin du XIX^e siècle, fera de la citadelle le monument historique que l'on connaît aujourd'hui. Entre ces deux dates l'évolution ne s'est pas faite sans à coups et, durant plus d'un demi-siècle, les partisans de la destruction et ceux de la conservation se sont affrontés en des combats incertains et souvent passionnés.

Une forteresse inutile

Sur le plan militaire la Cité ne présente plus guère d'intérêt déjà à la fin du XVIII^e siècle. Plusieurs facteurs se sont conjugués pour lui faire perdre son rôle stratégique. Les progrès de l'artillerie ont rendu caducs les anciens systèmes de défense et la Paix des Pyrénées, signée en 1659, a éloigné la menace de l'envahisseur espagnol en reculant, notamment, les frontières du pays. La prestigieuse place forte de jadis est maintenant devenue une lourde charge financière inutile. Aussi, en 1790, le Directoire départemental, alarmé par le fait que des « ennemis de la République » se sont cachés dans des recoins désaffectés de la

citadelle, envisage de raser des pans entiers des fortifications. Mais d'autres priorités vont empêcher, pour le moment, la réalisation de l'opération. En 1804 la Cité est rayée de la liste des places fortes du territoire et le ministère de la Guerre abandonne une part de ses prérogatives sur le lieu, ne conservant son autorité que sur le château comtal, et sur l'ensemble des ouvrages fortifiés de la porte Narbonnaise. Les nouveaux responsables civils, mairie et État, vont avoir du mal à lui trouver des fonctions utilitaires durables et significatives, en regard de l'importance des bâtiments. Ils essaient d'en faire une prison, mais, faute d'aménagements suffisants, les prisonniers s'en évadent régulièrement. Le bourreau, à qui l'administration judiciaire demande, pour le tenir à l'écart des maisons de la Ville Basse de Carcassonne, d'habiter là-haut, sur la colline de l'autre côté du fleuve, refuse. Un projet de « dépôt départemental de mendicité » n'a pas davantage de succès, la seule relative réussite de reconversion est l'installation d'un atelier de travaux publics dans le château lui-même.

Outre la faible valeur d'usage de ses tours, de ses salles, et de ses murailles, la Cité ne représente pour la plupart des Carcassonnais « éclairés » de l'époque, qu'un espace urbain désolé, isolé sur une butte escarpée et éloigné du confort et de l'activité

de la commerçante et prospère Ville Basse. En effet, au moment où celle-ci est en pleine rénovation et achève de faire éclater les remparts qui enserraient le cœur de la vieille bastide pour aménager de larges boulevards et avenues, la Ville Haute, close par une double enceinte et sillonnée de ruelles étroites, sombres et humides, constitue la figure antinomique de l'agglomération moderne idéale. Au fur et à mesure du déclin de la forteresse, la plupart des autorités administratives et les bourgeois qui y avaient une fonction ont déserté l'ancienne ville médiévale. Elle est maintenant habitée surtout par une population pauvre qui, attirée par la modicité des loyers, s'accommode par force de la vétusté des lieux. Il y a ici beaucoup de tisserands, travaillant chez eux, à la journée, pour le compte des fabricants de draps installés dans la Ville Basse. Peu à peu les soldats leur ont laissé occuper les espaces qu'eux-mêmes délaissaient puisqu'ils avaient perdu tout intérêt stratégique. Ainsi, pour servir de logement à ces ouvriers ou pour abriter leur basse-cour, de nombreuses petites maisons ou baraques ont été construites dans les lices, entre les deux remparts des enceintes extérieure et intérieure. Adossées sur elles, communiquant parfois avec les tours par des brèches aménagées plus ou moins clandestinement dans l'épaisseur des murailles antiques, édifiées avec des matériaux de récupération pris sur place et provenant, bien sûr, des fortifications, entassées les unes à côté des autres, habitées par des familles nombreuses et misérables, elles apparaissent comme le symbole d'un double abandon, celui de la

forteresse par les militaires et celui du quartier par l'administration civile.

La politique d'embellissement menée par le Conseil général et la municipalité n'a jamais concerné la Cité, celle-ci étant, depuis longtemps, en dehors de l'essor économique, et de plus, soumise à l'emprise et aux réglementations particulières du ministère de la Guerre. Un périmètre de servitude militaire régit toujours, en effet, ses abords et impose de nombreuses contraintes aux paysans qui vivent aux alentours. Pour cultiver un lopin de terre, pour faucher l'herbe des talus, pour faire pacager un troupeau, il leur faut obtenir des autorisations préalables. Il ne leur est pas, non plus, possible de modifier, sans avis, des bâtiments existants, et encore moins d'en construire de nouveaux. Il y a aussi, tant à l'intérieur de la Cité qu'à l'extérieur, les risques d'écroulement de certaines parties des murailles et des tours. En droit c'est l'Armée, qui devrait faire face aux travaux de réfection, mais elle fuit souvent devant le coût des dépenses. En 1803, par exemple, le préfet intervient avec énergie auprès du Génie pour qu'il répare le corps de garde de la porte Narbonnaise dont les pierres, prêtes à se détacher, menacent la sécurité des passants. Tous les acteurs institutionnels sont prompts à signaler l'état de délabrement des fortifications et à alerter les responsables du ministère de la Guerre, mais ceux-ci n'ont visiblement pas les moyens d'agir.

Dans une telle situation, face à de tels bâtiments, inutiles, dangereux et coûteux à entretenir, il aurait

semblé normal de voir chacun des partenaires concernés par le territoire de la Cité, mairie, Conseil général, ministère de l'Intérieur, Armée, rejeter la pleine propriété de la Cité sur les autres ou œuvrer à l'intérieur d'un consensus pour défaire la collectivité d'un pareil héritage des siècles passés. Or nous assistons, durant la première moitié du XIX^e siècle, à des tractations incessantes pour s'assurer de la possession, fût-elle symbolique, de la citadelle. En 1802 les services du ministère de la Guerre réclament pour leur usage la prison du château, qu'ils avaient laissée à la disposition de la mairie. Ils obtiennent le transfert en Ville Basse des prisonniers qui y étaient, et l'expulsion du concierge civil qui y habitait. En 1804, un mois après la parution du décret de déclassement militaire, l'Armée, alors qu'elle n'est donc plus officiellement maître de l'endroit, craignant que les galeries des courtines extérieures ne s'effondrent, prend la décision de les faire raser. Comme elle n'a pas d'argent pour payer les travaux, l'entrepreneur se paiera en récupérant, pour lui, une partie des pierres provenant de la démolition. Le maire et le préfet protesteront, en vain d'ailleurs, contre cette opération d'autant que le maçon en a profité pour prendre bien plus que ce qui devait lui revenir. Condamnée à abandonner la Cité, incapable de faire face à son entretien, l'Armée cherche cependant à y maintenir son prestige et son pouvoir. Ainsi, en 1803, elle refuse de céder à la ville le corps de garde à moitié ruiné du château. En 1804, elle veille à ce que le décret de déclassement stipule, qu'en cas de besoin, la place devrait lui

revenir. Mais il s'agit là d'une revendication dérisoire à côté des dispositions qui ordonnent la remise des fortifications au ministère des Finances pour qu'elles soient vendues comme bien nationaux. Les tours et les murailles seront cédées au prix du matériau, l'évaluation se faisant par simple cubage comme si la valeur de la Cité était tout entière contenue dans le seul volume de ses pierres de taille que les maçons locaux souhaitent réemployer pour les nombreux travaux en cours dans la Ville Basse à cette époque.

Une carrière de pierres

Les Domaines ne se livrent cependant pas à une mise en adjudication de la totalité de la forteresse et vont procéder au coup par coup, la sauvant peut-être ainsi, involontairement, d'une ruine définitive. En 1806 le Cléricat est ainsi adjugé à un acheteur qui, quelques mois plus tard, acquiert également le bâtiment des Engins. Toujours la même année le corps d'édifice qui surplombait la barbacane protégeant la porte Narbonnaise est démoli, nulle trace n'en subsiste aujourd'hui. En 1807 la tour du Tréseau, ouvrage remarquable du système de défense de la citadelle est, en partie, vendue à l'Hospice civil de Carcassonne qui se chargera des négociations pour la démolition et la récupération des pierres. Le sol lui-même sera l'objet de tractations, en 1809, par exemple, plus de cinq hectares de fossés, de terrains vides de toute muraille quittent le domaine de l'État. Quelques années après c'est la grande barbacane occidentale, pointe avancée de la Cité vers l'extérieur, située au

pied de la butte fortifiée, en bordure du quartier dit de « la Barbacane » qui est entièrement détruite. La ville en profite pour préempter et se porter acheteuse du terrain « afin d'y former une promenade publique qui sera très précieuse aux habitants de ce faubourg ». Nous verrons que sur cet emplacement Viollet-le-Duc, après avoir reculé devant l'importance des travaux de reconstruction de l'ancienne barbacane, édifiera une église moderne, Saint-Gimer, destinée aux paroissiens de ce quartier.

Dans la plupart des cas, les entrepreneurs, ravis d'une aubaine qui leur procure des matériaux à un coût dérisoire, par rapport à ceux du marché habituel, encouragés peut-être par le laxisme des Domaines qui « bradent » les pierres de la Cité, prennent bien au-delà de leur dû et attaquent, pour cela, les murailles en bon état qui normalement ne font pas partie des lots de vente. Ils ne respectent pas non plus les termes des contrats qui prévoient des ceinturages de consolidations aux endroits où s'arrêtent les démolitions. On comprend pourquoi puisque, outre l'économie de temps ainsi réalisée, les perspectives de nouvelles détériorations dans les remparts sont pour eux synonymes de bonnes affaires. Ponctuellement l'un d'entre eux est tenu de refaire à ses frais une corniche indûment entamée, mais la condamnation est bien légère comparée aux profits en jeu.

En 1814 le baron Trouvé, alors préfet de l'Aude, paraît partagé entre le désir de satisfaire les demandes des carriers locaux et celui de préserver la citadelle. Il est, en effet, pris de scrupules après avoir autorisé la

vente du parapet de trois tours et demande un rapport à l'architecte de la ville, Mazières, qui, se rendant sur les lieux, constate qu'encore une fois les adjudicataires ont outrepassé leur droit et qu'aucune précaution n'a été prise pour protéger ce qui reste des tours mutilées. Le ton de ce rapport est radicalement nouveau car, délaissant les arguments strictement réglementaires, il évoque à titre d'impératif premier, une dimension de la vieille forteresse jusqu'à présent ignorée, ou passée sous silence dans les textes officiels :

Si l'on considère les fortifications de la Cité sous le rapport d'un monument d'antiquité précieuse à conserver, le soussigné pense que toutes les parties qui dépendent de ce monument sont également précieuses et doivent, par conséquent, être ménagées avec le même soin, pour que la masse de ce monument conserve son antiquité et le genre d'architecture qui le caractérise. Or, si l'on détruit de ce même monument le couronnement qui le termine, dès lors on enlève l'effet de son caractère, il n'offre plus le même intérêt, et le spectateur, pour peu qu'il soit pénétré de respect pour les monuments antiques et de vénération pour ses ancêtres, cesse d'être satisfait d'un ouvrage de cette nature, et il ne reste dans son esprit que la triste idée d'une ruine (A.D.A. Q1146).

Avec cette notion de monument précieux, et donc à préserver, nous sommes loin des premières préoccupations utilitaristes qui songeaient à faire de la citadelle abandonnée une prison ou un dépôt de mendicité avant de la rentabiliser en vendant ses pierres. Il est maintenant question de la sauvegarder en tant que « lieu de mémoire », et par conséquent de dépenses à engager. Nous sommes passés d'un enjeu

uniquement matériel à un enjeu spirituel. Vouée par sa ruine et sa situation à l'écart de la moderne Carcassonne à des activités aux marges de la vie sociale, la Cité, de par son antiquité même, acquiert ici, avant l'heure, un statut de monument historique vénérable.

Mais ce rapport Mazières n'aura pas de suite, car il n'existe, pour le moment, aucune structure institutionnelle qui puisse prendre en considération ses conclusions. Le baron Trouvé est, semble-t-il, gagné à la cause et s'efforce de suspendre le déroulement des démolitions, mais son pouvoir est très limité. Le 21 mai 1816, le directeur des Domaines répond aux réticences persistantes du préfet en lui rappelant la disposition réglementaire stipulant de « prescrire la destruction d'office de tous les organes de la fortification qui, en raison de leur mauvais état de conservation, constituent un danger pour la sécurité publique ». Et les ventes reprennent, justifiées par les risques d'éboulement. Pour protéger le jardin du presbytère, le curé Pastre, desservant de la Cité, achète une partie des murs de la tour Saint-Nazaire pour les faire abattre. Sont aussi vendues à des entrepreneurs la tour Balthazar et la tour du Moulin du Roi, des lézardes ayant provoqué des chutes de pierres dans les jardins avoisinants, mais aussi des morceaux de la tour de la Vade et de la tour Mipadre qui, selon les plaignants, « menaçaient ruine » alors que l'architecte départemental consulté, mais non écouté, avait affirmé qu'elles étaient dans un « état parfait de solidité ».

Dans sa *Description générale et statistique du département de l'Aude*, parue en 1816, le baron Trouvé,

préfet de l'Aude, rappelle le souci archéologique qui, pendant plusieurs années, a conduit l'Armée à maintenir en état l'antique forteresse :

Les dépenses que le gouvernement faisait pour la réparation des fortifications de la Cité avaient principalement pour objet l'entretien d'un monument précieux qui présentait une citadelle conservée. La Cité était considérée et est encore considérée par les militaires et les ingénieurs comme une ville classique, qu'ils ne contemplant qu'avec le plus vif intérêt (Trouvé II : 176).

Avant que sa gestion ne leur échappe, les militaires auraient donc été les premiers à percevoir la nécessité qu'il y avait à sauvegarder la Cité. Elle avait perdu toute fonction strictement stratégique, mais elle ne leur semblait pas pour autant totalement inutile. N'est-ce pas, somme toute, normal que ce soit des hommes du métier qui aient d'abord été convaincus de l'intérêt que représentait pour l'histoire l'architecture guerrière de cet ouvrage de défense ?

Le successeur du baron Trouvé s'inscrit, lui aussi, dans cette ligne, d'autant plus qu'il va être saisi par diverses plaintes de citoyens choqués par l'ampleur du démantèlement. En 1818 il écrit au maire :

J'ai pris la résolution de n'autoriser la démolition des remparts de la Cité qu'autant qu'il y aurait du danger pour les propriétaires des maisons limitrophes ou que la sûreté publique serait compromise. Les dégradations que l'on remarque dans la majeure partie des remparts sont plus le résultat des entreprises de malfaiteurs que des ravages du temps. Veuillez donner les ordres nécessaires aux gardes champêtres et autres, qui sont à votre disposition, de veiller à

ce qu'il ne s'opère aucune démolition ni enlèvement de pierres, sans que, préalablement vous n'ayez pris connaissance de l'autorisation que j'aurais accordée (A.D.A. 14M23, n°988).

Que la Cité soit sous régime militaire ou civil, la politique de l'État est ambiguë, ses représentants vendent la citadelle par morceaux, mais il ne s'agit que d'une conduite dictée par la contrainte. S'ils le pouvaient ils préserveraient l'intégrité du monument. Ils donnent des autorisations pour le démolir mais, intellectuellement, ils sont proches des gens qui s'y opposent dans la polémique qui est en train de naître entre partisans de la conservation et du démantèlement. Les mesures envisagées par les plus farouches de ces derniers ne trouveront, heureusement pour la suite, pas grâce à leurs yeux. C'est ainsi que le rapport établi en 1819 par l'ingénieur de la ville ne sera suivi d'aucun effet. Il prévoyait, jugeant l'état de la citadelle définitivement compromis, de mettre à bas les murs et tours de l'enceinte extérieure jusqu'à un mètre cinquante au dessus du sol des lices.

De 1804, date du déclassement de la Cité en tant que place forte, à 1821 où elle est reclassée dans un but manifestement conservatoire, semble-t-il, l'Armée ne cesse de jouer un rôle modérateur, tentant, autant qu'il lui est possible, de limiter la destruction programmée des remparts. En 1820, attendant la parution du décret réintégrant la citadelle dans son giron, elle s'active d'autant plus qu'une double menace pèse sur les fortifications. L'Hospice civil qui avait acquis, en 1807, la tour du Tréséau vient de

prendre la décision d'en vendre les pierres. Au point de vue de l'architecture militaire cette tour est un des fleurons de la Cité et le ministère de la Guerre s'emploie à faire traîner le dossier et à convaincre les représentants de l'Hospice de renoncer à leur projet. Mais il faudra attendre 1825 pour qu'officiellement, la tour revienne dans le domaine public. En octobre 1820 une crue exceptionnelle de l'Aude a causé d'importants dommages à plusieurs bâtiments, notamment industriels, établis à proximité des berges du fleuve. Face à cette catastrophe les propriétaires réagissent en demandant que, pour les indemniser et réparer à moindre frais les dégâts, on fasse massivement appel aux pierres inutiles de la forteresse ruinée. Sans la ténacité de l'Armée et l'imminence du décret tant attendu de reclassement, il est probable que la direction des Domaines, convaincue de l'absence d'avenir des fortifications de la Cité, aurait donné le feu vert aux démolisseurs.

Au terme d'un intermède de seize ans la Cité revient à son ancien statut. Cela veut-il dire qu'elle va retrouver des fonctions stratégiques, jouer un rôle dans le dispositif de défense de la nation ? La position de l'Armée, à ce propos, ne peut se comprendre qu'en référence à la nouvelle dimension symbolique de monument témoin du passé que la Cité est en train d'acquérir. En réinvestissant les lieux les militaires souhaitent, certes, tirer profit des quelques espaces encore utilisables susceptibles d'abriter des secteurs de leurs activités, mais il nous semble qu'ils veulent surtout occuper le terrain pour ne pas laisser détruire et échapper dans le domaine civil quelque chose

qui, sans que personne n'en ait encore une idée bien claire, commence à apparaître comme un témoin remarquable du passé.

Un terrain archéologique

En 1830 Guizot, ministre de l'Intérieur, crée le service des Monuments historiques. L'initiative s'inscrit dans le mouvement d'idées qui, depuis une vingtaine d'années, s'intéresse à l'étude et à la conservation de tous les vestiges architecturaux et monumentaux. Ludovic Vitet, le premier inspecteur général en titre, est vite débordé par la tâche et ne peut se rendre sur tous les sites. Carcassonne ne figure pas sur la liste des priorités. Mais, en novembre 1834, son successeur Prosper Mérimée vient à Carcassonne à l'occasion d'une tournée dans le Midi de la France. En Ville Basse seules les deux églises principales, Saint-Michel et Saint-Vincent, lui inspirent quelques sobres remarques. Son attention est, par contre, retenue par « la vieille ville » c'est-à-dire la Cité. Il en décrit minutieusement les enceintes et les tours, datant les différentes époques de construction, et montrant tout ce qu'elles peuvent apprendre sur les techniques militaires du Moyen Âge. Évoquant rapidement la légende de l'héroïne du lieu, Dame Carcas, et celle du trésor du Grand Puits il se tourne ensuite vers l'architecture religieuse, décrivant minutieusement la basilique Saint-Nazaire, édifice original puisque sa nef est romane et son chœur gothique. À l'intérieur, il est aussi passionné par un bas-relief représentant l'attaque d'une place forte. Cette visite de Mérimée

n'aura aucune conséquence pratique immédiate, car les subsides dont dispose son service sont faibles eu égard au nombre de monuments à sauvegarder. Mais la publication, dès l'année suivante, de ses *Notes de voyage* aura un grand retentissement, attirant de multiples visiteurs, savants, voyageurs et curieux. Carcassonne commence à devenir une étape fréquentée par les amateurs d'archéologie.

En 1836 la ville de Carcassonne participe à ce mouvement de découverte et de valorisation du passé et intervient auprès du préfet pour que soit fondée une Commission des Arts et Sciences qui étudierait l'ensemble des richesses du département. Les centres d'intérêt de la commission sont très divers, numismatique, collection de peinture, histoire naturelle, antiquités... reflétant une volonté encyclopédique et un goût pour les « curiosités » propre à la plupart des sociétés savantes de l'époque. L'archéologie, répondant à l'engouement en cours pour cette nouvelle discipline, tient une place essentielle pour les érudits et le préfet est aussi sensible à cet aspect, ainsi que le montre sa réponse à la demande de la ville :

... il existe dans l'arrondissement de Carcassonne des monuments d'art, des débris d'antiquités dont la recherche, la réunion, la conservation méritent la sollicitude de l'administration comme celle des hommes éclairés (A.D.A. 111).

Les membres de la Commission sont attirés par la période romaine, riche en inscriptions, en mosaïques, en monnaies et vases, et par le Moyen Âge, certains offrant pour le futur musée des objets, parmi lesquels un sceau et un poids en bronze du

temps de Philippe le Hardi. En mai 1837 Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, secrétaire de la Commission, est mandaté pour aller à Perpignan acheter quelques objets sculptés de la période médiévale. Deux ans plus tard, il ramène d'expéditions dans des villages des Corbières des médailles et des sceaux et même un antique tombeau de pierre qui était utilisé comme auge (A.D.A. 4T108).

Quelle vision avaient de la Cité ses historiens locaux ? Comment la percevaient-ils ? Les fortifications, pour bon nombre d'entre eux, représentent moins un ensemble architectural digne d'attention qu'un terrain fertile de découvertes archéologiques, poteries, monnaies, armes, bijoux... En mai 1837, par exemple, l'un d'eux, Denisse, « propose de demander au gouvernement des fonds pour que la Commission fasse opérer des fouilles dans les tours de la Cité de Carcassonne et des lieux qui l'entourent » (A.D.A. 11J2). Les subventions ne sont pas immédiatement accordées mais Jean-Pierre Cros-Mayrevieille peut annoncer à ses pairs que le représentant sur place du ministère de la Guerre leur accorde « la permission la plus ample de visiter et de fouiller les tours de la Cité ». Les objets recueillis durant la campagne iront alimenter le musée, en cours de réalisation dans la Ville Basse. En juin 1837, au cours d'une séance, des membres signalent l'existence de fragments intéressants de sculpture repérés à la Cité. Toujours pour le musée la Commission achète trois reliefs en albâtre qui auraient appartenu à l'église Saint-Sernin de la Cité ; elle reçoit aussi en don cinq médailles trouvées dans

le grand puits. En juillet elle songe à faire transférer en Ville Basse deux sculptures appartenant à l'église Saint-Nazaire :

Il sera écrit au conseil municipal de Carcassonne pour lui demander de laisser déposer dans le musée le tombeau en marbre blanc d'un évêque situé actuellement dans une armoire de la fabrique de la Cité, à la gauche du chœur de l'église Saint-Nazaire, ainsi qu'une pierre ornée de bas-reliefs placée à peu de distance du sol dans la première chapelle à gauche en entrant dans la même église. Les deux objets ne sont pas exposés aux regards des fidèles, ils sont négligés par la fabrique et leur enlèvement ne peut nullement détériorer les parties de l'église dans lesquelles ils sont placés (A.D.A. 4T108).

Nous ne connaissons pas l'aboutissement de cette tractation, mais ce qui retient surtout notre attention, ici, c'est le centre d'intérêt particulier que va représenter pour la Société l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire. Celle-ci commence, en effet, à apparaître comme le trésor architectural et archéologique le plus précieux de la Cité. Pendant plusieurs années c'est autour d'elle que vont se focaliser les recherches et l'attention des érudits locaux.

Le monument religieux

Jusqu'à présent le principal souci avait été de collecter des objets pour les réunir dans le musée installé en Ville Basse. Avec la découverte des richesses de Saint-Nazaire une nouvelle démarche se dessine dont Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, en 1838, se fait, pour nous,

le rapporteur dans un compte rendu d'une séance de la Commission :

Il expose que dans l'église Saint-Nazaire une inscription et un tombeau sont cachés par des armoires à l'usage des marguilliers, et qu'une dalle, en marbre blanc, chargée de caractères gothiques est placée au milieu de la nef. Il propose d'enlever les deux armoires et de faire relever la dalle (A.D.A. 4T108).

Il s'agit donc maintenant de mettre en valeur les choses sur le site même, et la Commission est amenée à préciser cette position vis-à-vis de certains membres qui souhaiteraient toujours faire descendre les vestiges d'art sacré au musée :

La Commission est chargée par l'article 10 de ses statuts de la conservation des monuments ; les objets d'art ne doivent être enlevés des édifices sur lesquels ils sont fixés que lorsqu'en ces lieux la conservation est impossible ; le bas-relief qui touche à la grande porte d'entrée de l'église Saint-Nazaire ne pouvant être dérangé sans danger pour sa conservation, et étant l'un des plus remarquables de la ville de Carcassonne, il conviendrait de l'exposer aux regards du public dans le musée ; en conséquence le moulage pourrait en être ordonné (A.D.A. 4T108).

L'on peut s'étonner aujourd'hui de ce désir d'effectuer un moulage pour mettre à la portée du public un bas-relief qu'il pourrait aller voir sur place dans l'église. Mais il faut se rappeler, qu'à l'époque, la Cité n'est pas pour les Carcassonnais un lieu familier. Les voyageurs qui s'y rendent apparaissent comme des excentriques et décrivent d'ailleurs souvent leur ascension à la Ville Haute comme une véritable expédition dans un territoire escarpé et coupé de la vie moderne.

Dans ce contexte le vœu émis par la Commission, le 5 juillet 1837, que Saint-Nazaire soit classé parmi les Monuments historiques de la France représente un véritable bouleversement dans les habitudes de penser des savants autochtones. Au-delà des œuvres d'art qu'elle contient c'est la cathédrale dans son intégrité architecturale qui est maintenant valorisée comme témoignage de la spiritualité médiévale.

Le vœu n'aboutit cependant pas et, en 1838, seuls, dans l'Aude et à la demande cette fois du préfet, le cloître de l'abbaye de Saint-Hilaire dans le village du même nom et l'église de Rieux-Minervois sont effectivement classés. Pour autant le mouvement autour de Saint-Nazaire ne s'arrête pas et va conduire à une importante et décisive découverte. Jean-Pierre Cros-Mayrevieille avait été chargé par la Commission des Arts et Sciences de présenter, dans le cadre du dossier de classement, une étude sur l'ancienne cathédrale. Intrigué, lors de ses fréquentes visites par la présence, contre le mur d'une petite chapelle latérale, d'un bas-relief montrant le buste d'un personnage coiffé d'une mitre, il eut l'idée d'y entreprendre, en 1839, des fouilles. Elles permirent de dégager, dans un très bon état de conservation grâce à sa gangue de terre, une statue de près de deux mètres de haut qu'il identifia comme étant celle de Radulphe, évêque du XIII^e siècle. Elle surmontait une corniche servant de couvercle à un tombeau de pierre, orné de bas-reliefs. Pour la Commission c'est un moment d'enthousiasme et d'encouragement à poursuivre le travail. Le préfet s'engage à appuyer la requête de classement. Saint-Nazaire possède

maintenant un « trésor » archéologique qui mérite le déplacement. Ainsi, en septembre 1839, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille accompagne-t-il sur place le duc et la duchesse d'Orléans, de passage à Carcassonne, pour leur faire voir le tombeau de Radulphe. Les deux personnalités emporteront un dessin de cette œuvre d'art que leur remet le président de la Commission à qui ils assurent qu'ils soutiendront la demande de classement de l'église (ill. 1 et ill. 2).

La découverte du tombeau de Radulphe était un événement en soi, mais, surtout, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille sut la présenter avec talent dans une notice publiée dans les prestigieux *Mémoires de la Société Archéologique du Midi*. Après la description archéologique détaillée, il mettait également l'accent sur « les mutilations de la République et les prétendues restaurations de nos badigeonneurs ». Ce genre de remarque était tout à fait en accord avec le point de vue de l'inspecteur général des Monuments historiques, Prosper Mérimée qui, dans ses *Notes de voyages* et tout au long de sa *Correspondance*, tempête régulièrement contre le vandalisme révolutionnaire et l'incompétence des architectes officiels locaux qui croient restaurer les monuments en les recouvrant d'épaisses couches de plâtre ou de peinture. Il y avait là, dans l'invention de cette très belle sculpture et dans l'expression d'une similitude de sentiments, une conjonction favorable. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en 1840 l'église Saint-Nazaire soit classée et Jean-Pierre Cros-Mayrevieille nommé inspecteur des Monuments historiques.

Dès l'annonce du succès des fouilles, le préfet avait alloué un crédit pour remettre la chapelle de Radulphe en état, les travaux devant s'effectuer sous la direction de l'architecte départemental Champagne fils. La restauration de l'ancienne cathédrale débute donc. En janvier 1841 Eugène Viollet-le-Duc présente, à Paris, à la Commission des Monuments historiques, une série de croquis d'études sur Saint-Nazaire (Bercé 1979 : 115). En 1842 il vient en tournée à Carcassonne, et le chantier initié par Champagne s'arrête. Certainement parce que peu de temps avant, la Commission des Monuments historiques a reçu un avis alarmant de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille disant que les travaux de restauration sont mal conduits et que, notamment, le tombeau de Radulphe a été détérioré. L'architecte local est donc mis à l'écart. Mérimée, nous l'avons vu, était très irrité contre ce qu'il appelait l'incompétence des intervenants autochtones, mais il y avait aussi un autre problème, celui d'un enjeu de pouvoir entre une administration centralisatrice et des techniciens qui, recrutés sur place, pouvaient parfois faire preuve d'une certaine autonomie. En 1844 Viollet-le-Duc, architecte confirmé des Monuments historiques depuis plusieurs années, est nommé directeur des travaux de Saint-Nazaire (A.P. 284). Cette désignation annonce bien le rôle que l'administration entend jouer dès lors qu'elle accorde des crédits. Viollet-le-Duc ne répondra de ses choix que devant elle, sans se soucier des susceptibilités et des prétentions locales. L'État devient le maître intellectuel des bâtiments qu'il protège.

À la fin de l'année Viollet-le-Duc a établi un devis et rédigé un premier rapport ; en mai 1845 le chantier reprend. Il durera, avec des interruptions, vingt-trois ans, jusqu'en 1868, et concernera l'ensemble de l'ancienne basilique. Jean-Pierre Cros-Mayrevieille est à l'origine de ces premiers travaux de restauration à l'intérieur de la Cité, il a réussi relativement facilement à faire classer la cathédrale, mais il lui reste à parcourir un chemin plus ardu pour faire prendre en compte l'intérêt des fortifications elles-mêmes. La notion d'art religieux était quelque chose de reconnu, mais celle d'art militaire, surtout à propos d'une forteresse encore occupée par l'Armée, était un sujet beaucoup moins à la mode (ill. 3).

Retour à la citadelle

Mérimée, lors de sa visite en 1834, avait déjà noté l'intérêt des fortifications, les membres de la Commission des Arts et Sciences se passionneront pour les trouvailles archéologiques que l'on peut y faire, mais la question de la sauvegarde des murailles elles-mêmes n'est pas vraiment à l'ordre du jour. La perspective des sommes que cela nécessiterait décourage tout embryon de réflexion sur ce sujet. Seule l'Armée, intéressée au premier chef par leur conservation, a fait ce qu'elle a pu, pour réparer ponctuellement un secteur, pour empêcher la démolition d'autres, mais elle ne dispose pas de crédits à affecter à l'entretien de bâtiments inutiles à la défense du territoire. La Cité de Carcassonne est un monument embarrassant, au statut encore mal

déterminé, qui passe du ministère de la Guerre au ministère de l'Intérieur, dont on vend les pierres en même temps qu'on découvre sa valeur de témoin remarquable du passé.

Pour Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, né dans le quartier de la Trivalle, au pied de la Cité, la perception du drame qui se jouait là remonte au plus jeune âge, avant toute prise de conscience historique. Dans des *Notes biographiques* inédites, écrites en 1840, il se souvient de son émotion à « la vue de la vieille barbacane que l'on démolissait alors pour construire une filature ». Le spectacle, dit-il, est toujours resté gravé dans son esprit, peut-être, en partie, parce que l'antique citadelle était aussi un lieu attaché à la mémoire familiale :

Mon père, quoique peu lettré, était un admirateur passionné des tours, des remparts et de la vieille église dans laquelle il avait prié dans son jeune âge. *L'histoire ecclésiastique de Carcassonne*, par le Père Augustin Bouges, était sa lecture favorite, et quand il m'enseignait à lire, comme il n'osait prendre ni *Les Heures*, ni *L'Évangile*, ni *La vie des saints*, qui formaient toute sa bibliothèque, c'était dans le livre du Père Augustin qu'il me montrait les lettres. Je conserve encore l'exemplaire que j'ai surchargé plus tard de notes historiques.

Les remparts et la cathédrale sont, pour lui, un patrimoine indissociable, ils font, ensemble, partie des trésors de l'enfance, de la sienne et de celle de ses aïeux. Aussi, à l'âge adulte, va-t-il mener de front la lutte pour la sauvegarde des deux, se distinguant, en

cela, de la plupart de ses confrères, essentiellement attachés d'abord à la restauration de Saint-Nazaire.

En 1835, déjà, il publie dans une revue régionale, *L'Art en Province*, une étude consacrée au destin de la citadelle, « La Cité et la Ville Basse », et l'année suivante il adresse au gouvernement une note sur l'intérêt des fortifications. En 1837, il demande à la Commission des Arts et Sciences d'intervenir pour trouver une solution au délabrement des tours de la porte Narbonnaise. C'est lui, également, qui l'incite au moment où tout le monde ne parle que du classement de Saint-Nazaire, à solliciter l'appui du duc d'Orléans pour faire également classer la forteresse. À partir de 1840 son titre d'inspecteur des Monuments historiques va lui permettre de multiplier les démarches lui-même. Ainsi en 1841 il obtient que Soult, ministre de la Guerre, alloue des crédits pour faire face aux réparations les plus urgentes. Sous son impulsion une collaboration se dessine entre les deux ministères, celui de l'Intérieur et celui de la Guerre, concernés par la Cité. Dans son livre *Monuments de la Cité et de la Ville Basse de Carcassonne*, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille raconte, lui-même, à la suite d'un exposé chronologique des événements de la Cité, la part qu'il prit dans les opérations de sauvegarde et dans le processus qui allait la conduire à son classement en tant que *monument historique*. Il se pense et se décrit comme un acteur essentiel de la restauration dans un rôle qui le fait rentrer directement dans l'histoire du monument :

Sur nos incessantes demandes les ministres de l'intérieur et de la guerre se concertèrent, et décidèrent qu'un architecte du gouvernement serait envoyé sur les lieux pour dresser un plan détaillé et un nivellement complet de la Cité de Carcassonne, afin que l'opération faite, il put être dressé par les soins de la Commission des monuments historiques un projet de restauration générale qui serait soumis au comité des fortifications (Cros-Mayrevieille 1850 : 32).

Ce « projet de restauration générale » met du temps à se mettre en place et Jean-Pierre Cros-Mayrevieille est amené encore à reprendre la plume pour alerter les autorités. En 1846 il écrit au ministre de l'Intérieur pour l'inciter à reprendre le flambeau là où l'ont laissé les responsables de l'Armée :

L'un des plus curieux monuments militaires de la France, l'antique Cité de Carcassonne, où l'on voit encore plusieurs tours des Wisigoths, un château fort du XI^e siècle, des portes et des remparts élevés par Saint Louis et Philippe III, réclame des réparations urgentes. Faut-il rester témoin impassible des ravages rapides du temps, et parce que le Génie militaire, en classant cette citadelle au nombre des fortifications du royaume, l'a sauvée de la sape des maçons qui, en 1816, démolirent la belle barbacane pour construire une manufacture, doit-on aujourd'hui que les voûtes s'affaissent, que les murs se lézardent, abandonner à la consigne le soin de veiller sur des monuments d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares ? (A.P. 284).

En mai 1846 la Commission des Monuments historiques charge Viollet-le-Duc de faire, à l'occasion d'une de ses visites sur le chantier de Saint-Nazaire, un rapport sur l'état de la porte Narbonnaise, point focal, depuis longtemps, de toutes les demandes de

crédits. Ce n'est que trois ans plus tard, en 1849, que ce rapport sera commenté au cours d'une séance de la Commission. L'étude de Viollet-le-Duc, très minutieuse, dépasse le cadre des seules tours de l'entrée fortifiée de la Cité. Elle prend en compte l'ensemble de la citadelle, ce qui explique sûrement, le laps de temps écoulé entre la demande et la remise du travail. En première partie elle insiste sur l'importance qu'il y aurait à acquérir et à remettre en état les constructions de la porte Narbonnaise qui, par leur architecture complexe, sont des exemples très significatifs de l'art des fortifications au Moyen Âge. De plus la dépense à engager serait relativement minime :

La porte Narbonnaise appartient au ministre de la Guerre qui n'en fait aucun usage et qui l'entretient fort mal. Monsieur Viollet-le-Duc croit, d'après l'assurance donnée par le général du Génie commandant la division militaire, que l'administration de la Guerre la céderait volontiers. Quelques réparations peu coûteuses en assureraient pour longtemps la conservation (A.P. 284).

Mais, en ce qui concerne l'ensemble de la citadelle, le rapport de Viollet-le-Duc est plus ambigu. D'un côté il met l'accent sur l'intérêt incontestable qu'elle présente pour les historiens, mais la solution qu'il propose pour conserver la mémoire de ces vestiges du passé, si elle a toute la rigueur scientifique nécessaire, si elle s'appuie sur des considérations économiques raisonnables, paraît bien en deçà des attentes de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille :

L'enceinte militaire de la Cité de Carcassonne forme un ensemble de constructions militaires du plus haut

intérêt (...) Cet ensemble si curieux pour l'histoire et pour l'art est condamné à une ruine plus ou moins rapide. Le temps a déjà fort altéré l'enceinte, le Génie militaire a converti en bastions quelques vieilles tours. Dans quelques années toutes les traces de l'ancienne ville auront disparu. Il est donc urgent de conserver par les dessins ces ruines qui fournissent encore les renseignements les plus précis et qu'il serait impossible de conserver. L'étendue de l'enceinte, la grande variété des constructions, les détails très nombreux et très intéressants qu'elles présentent, rendent le relevé exact une opération fort longue et assez difficile. Il faut en outre, pour que ce travail soit complet, faire en quelques points des fouilles et des déblaiements. Ainsi on a tout lieu de croire qu'il existe autour de la Cité de Carcassonne, et entre les deux enceintes, de vastes souterrains, peut-être un chemin de ronde continu. Toutes ces explorations sont longues et coûteuses. Je les crois d'une grande utilité et je propose à la Commission de les autoriser (A.P. 284).

À l'aube de la seconde moitié du XIX^e siècle l'église et la totalité des fortifications ont acquis une dimension de monument historique. Mais le statut est partiel. Seule la cathédrale est classée, les Narbonnaises pourraient l'être mais la question de la restauration générale de l'enceinte, pourtant plusieurs fois évoquée officiellement, est loin d'être envisagée. Cinq ans après, pourtant, Viollet-le-Duc entamera ici ce qui sera son plus long chantier et les dessins qu'il prévoyait pour servir de seule mémoire seront un support de la mise en œuvre matérielle du monument (ill. 4).



III. II : « Porte Narbonnaise et tour du Trésor. Carcassonne. Languedoc », gravure de W. Walton, in Charles Nodier, Isidore Taylor et Alphonse de Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France. Languedoc*, Paris, Gide, 1833.

LES TERGIVERSATIONS DE L'ARMÉE

Déclassement et reclassement

Le ministère de la Guerre, évoquant « l'intérêt des populations » et « la nécessité de les libérer des servitudes militaires », mais obéissant en fait à des consignes d'économie, décide, le 8 juillet 1850, de déclasser un certain nombre de places fortes jugées inutiles à la défense du territoire dont la Cité et le directeur des Domaines requiert immédiatement la remise à ses services des fortifications et de leurs dépendances.

Réunie en séance extraordinaire à la suite de cette annonce, le 28 juillet, la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne déplore une mesure qui fait que « les remparts et les tours considérés comme inutiles seront livrés au Domaine qui les vendra, et la ville de Carcassonne perdra un monument d'architecture militaire unique en France, qu'elle avait conservé jusqu'ici avec orgueil ». Elle s'interroge ensuite sur les moyens nécessaires pour empêcher cette destruction. Le préfet, qui préside la séance, fait valoir qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter puisque les restrictions budgétaires imposées aux Armées s'accompagnent d'une augmentation substantielle des allocations au ministère de l'Intérieur, et « que l'on s'attend à voir passer plusieurs monuments de ce genre dans les attributions du ministère de l'Intérieur, qui les conservera sans doute à titre de monument

historique ». La majorité s'apprête à émettre un vœu allant dans ce sens mais, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, craignant que le service des Monuments historiques soit impuissant à gérer ce « qui n'est pas un monument proprement dit mais en quelque sorte une ville entière » pense qu'il serait plus avisé de laisser à la municipalité le soin de conserver elle-même les remparts en lui « abandonnant le profit des glacis, des fossés et des tours », ou mieux, de « faire rester la Cité dans les attributions du ministère de la Guerre comme un véritable appendice du Musée d'Artillerie » (A.D.A. IIJ2). Cette opinion prévaut et la Commission charge quatre de ses membres de rédiger une adresse au ministre des Armées. Celle-ci définit le statut idéal pour la Cité et précise la place et le rôle des acteurs directement ou indirectement concernés. Ses propositions sont capitales car elles contiennent, en germe, les dispositions et les débats autour desquels s'organisera, au moins pour un demi-siècle, le destin du monument.

L'argumentaire débute en rappelant la nature militaire du site ; type achevé de l'art des fortifications au Moyen Âge, il est, de plus, un précieux témoignage, à travers ses remaniements, de l'histoire des techniques de siège et de défense depuis les Romains jusqu'à Vauban. Vestige architectural du Génie militaire, exceptionnellement conservé, il doit poursuivre cette fonction de démonstration

que nul autre que le ministère de la Guerre n'est mieux à même de préserver et pour laquelle il a déjà engagé, à plusieurs reprises, des crédits. Le maréchal Soult n'a-t-il pas accordé, en 1843, des fonds spéciaux pour préserver dans cet esprit les tours Narbonnaises ? Par ailleurs le classement n'interdirait pas, réglementairement, les aides que les Monuments historiques souhaiteraient apporter à l'entretien de la citadelle, mais il serait gage d'une sécurité que le ministère de l'Intérieur ne saurait garantir faute de moyens appropriés. Pour les mêmes raisons confier la gestion de la Cité à la ville de Carcassonne apparaît comme très hasardeux. Comment résisterait-elle aux demandes et aux pressions des particuliers ? En effet le premier ennemi de la Cité est l'intérêt privé dont les actions qu'il s'agisse de destructions, d'obstruction ou d'envahissement de diverses parties de l'enceinte ont toujours eu les conséquences les plus graves. Enfin, abandonner la citadelle aux Domaines serait signer son arrêt de mort puisque en détruisant des pans entiers de l'enceinte pour en vendre les pierres ils renoueraient avec le vandalisme dont ils avaient fait preuve de 1804 à 1820. Le dernier argument du plaidoyer de la Commission des Arts et Sciences, destiné à apaiser les craintes de l'Armée quant aux engagements financiers accompagnant le retour de la Cité sous son autorité, est très révélateur d'une vision des érudits locaux que les politiques, à leur tour, feront leur :

Hormis quelques rares et modestes confortations afin de préserver ses murs de crouler, le monument de la Cité ne requiert point de fonds de restauration.

Ils ne pourraient servir qu'à l'altération des caractères irrestaurables que lui ont imprimés les siècles écoulés. Tout ce que les amis de l'antiquité et de l'art doivent réclamer pour la Cité, c'est qu'elle reste paisiblement à l'abri des mutilations de l'ignorance et des profanations de l'intérêt privé (A.D.A. IIJ2).

Ce conservatoire architectural doit être maintenu en l'état et « préservé des entreprises et des injures individuelles », selon la Commission, pour que la citadelle puisse continuer à offrir ses trésors aux voyageurs, aux artistes et aux savants. Le Conseil municipal, séduit par une solution qui lui permettait de ne pas engager sa responsabilité, tout en profitant du prestige et des avantages escomptés par la ville de Carcassonne, associe sa protestation à celle des érudits locaux. Le 31 août 1850 le décret de reclassement était signé par le ministre de la Guerre.

Comment expliquer une aussi brusque volte-face ? Joseph Poux, l'historien de la Cité, pense que la bonne foi du ministre de la Guerre, le marquis d'Hautpoul, avait été surprise, ou à tout le moins qu'il n'avait pas mesuré les conséquences de la mesure (Poux III, 2^e partie : 459). Est-il vraisemblable qu'un ministre n'ait pas été informé dans le détail du décret qu'il venait de signer, ou qu'un député de l'Aude – d'Hautpoul avait été envoyé à l'Assemblée par le département avant sa nomination au gouvernement – ait eu une aussi mauvaise connaissance de la société locale pour n'avoir en rien imaginé que son décret puisse soulever autant de réclamations ? Faut-il voir dans le reclassement une manœuvre opportuniste pour ne pas mécontenter ses électeurs ? En tout état

de cause ce retour en arrière peut aussi s'expliquer par l'attachement que l'Armée a toujours manifesté envers la Cité. La pression de certains Carcassonnais désireux de se débarrasser des servitudes liées à son statut, les dépenses d'entretien qu'elle nécessitait, sa désuétude au plan tactique, permettent de comprendre le déclassement. Mais ces raisons ne sauraient faire oublier à un certain nombre d'officiers supérieurs qu'elle a eu un grand rôle dans l'histoire, qu'elle est un témoin irremplaçable, et, finalement, la proposition d'en faire un musée d'art militaire devait satisfaire ceux qui, à l'état-major, avaient peut-être accepté à contre-cœur le déclassement de la citadelle.

En apparence les élus et les érudits avaient gagné leur combat. Mais la Cité allait-elle rester, selon leurs vœux, ce « miroir interdit où se distingueraient les variations successives de l'art de la guerre depuis les Romains jusqu'à Vauban, en passant par les Goths, par les arabes, par les croisades » (A.D.A. IIJ2) ? Deviendrait-elle le musée de l'artillerie dont Jean-Pierre Cros-Mayrevieille rêvait depuis si longtemps ?

La fin d'une ère

La décision, puis la volte-face, du ministère de la Guerre quant au déclassement de la Cité comme place forte ne fut pas sans conséquences car, aussitôt après l'avoir reclassée, dès le mois d'octobre, l'Armée prenait la décision d'effectuer dans la forteresse diverses réparations, d'un montant d'une centaine de milliers de francs à exécuter sur dix ans (Archives Jean-Pierre Cros-Mayrevieille). La somme, considérable,

laissait présager des travaux très importants et ces dispositions inquiétèrent la Commission des Monuments historiques, particulièrement son inspecteur général Prosper Mérimée qui connaissait bien la Cité, dès que Jean-Pierre Cros-Mayrevieille l'en eut informé. En effet, en quelques mois s'est produit, pour des raisons tant idéologiques que matérielles, un changement dans la vision de la Commission qui fait que, d'abord abandonnée aux dessins et aux relevés confiés à Viollet-le-Duc, la place forte devient un « monument » qu'il faut à tout prix sauvegarder, même s'il n'est pas encore inscrit et reconnu comme tel au point de vue administratif. Fruit d'une réflexion et de débats sur la place qu'à côté des églises et des châteaux devraient occuper certains édifices exemplaires, sur la nécessité d'élargir la notion du monument historique, l'intérêt porté à la citadelle est aussi exacerbé par la conjoncture et la déception d'une opportunité manquée. Mérimée était tout à fait favorable au projet, évoqué par le préfet de l'Aude devant la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne lors de l'annonce du déclassement, de l'abandon par l'Armée de la Cité puis, de son passage sous la tutelle du ministère de l'Intérieur qui l'aurait remise à la Commission des Monuments historiques en accompagnant cette attribution des crédits nécessaires à son entretien. La décision de la conserver dans le giron militaire, même si les règlements n'interdisaient pas, en principe, à ses services d'intervenir conjointement avec l'Armée pour la sauvegarde du site, ne lui convenait guère car elle le cantonnait dans un rôle secondaire d'exécutant

ponctuel, qui n'aurait jamais loisir de décider des choix fondamentaux. De plus, dès la création de la Commission des Monuments historiques les rapports de ce service avec l'Armée, qui avait récupéré de nombreux bâtiments monumentaux depuis la Révolution, furent exécrables. Celle-ci ne voulait rien abandonner de ses prérogatives et entendait décider seule du sort des édifices qui lui avaient été affectés. À certains moments peu soucieuse d'histoire de l'art, à d'autres ignorant la valeur architecturale ou artistique des lieux qu'elle occupait, elle fut à l'origine de nombreuses destructions. Ainsi ce fut miracle si Ludovic Vitet, le premier inspecteur général des Monuments historiques, parvint à arracher au Génie le cloître de Saint-Jean-des-Lys à Soissons que celui-ci proposait d'abattre (Verdier 1934 : 56). Mérimée, quelques années plus tard, faisant sienne la phrase de Montalembert, n'hésitait pas à considérer le corps du Génie comme « le plus vandale » de France. Les exemples ne manquaient pas pour conforter son jugement : à Saintes l'armée veut démolir l'abbaye aux Dames pour mieux loger sa garnison (Mérimée, *Correspondance* II : 408), à Avignon, au palais des papes transformé en caserne un régiment corse a vendu des fresques habilement détachées du mur (Auzas 1971 : 16), à Toulouse, dans le couvent des Dominicains, Mérimée a le spectacle de « cinq cents chevaux mangeant leur avoine et autant de canonnières dessinant ce que je ne veux dire » (*Correspondance* IV : 344). Par ailleurs l'autorité militaire refusait systématiquement aux architectes attachés à la Commission des Monuments historiques d'exercer la

moindre surveillance sur les opérations exécutées par le Génie (Verdier 1934 : 77) et l'inspecteur général s'attira une réponse sèche du ministre de la Guerre à la suite de critiques concernant les travaux effectués à la chapelle du château de Vincennes :

M. Mérimée a tort de craindre que les officiers du Génie ne réparent pas cet édifice avec tous les soins qu'il mérite et il est d'avis que les officiers ont fait des études assez spéciales et ont des connaissances assez étendues en architecture pour n'avoir besoin des conseils d'un architecte (Chabaud 1934 : 252-253).

À Carcassonne la situation est très différente car la Cité n'a jamais été détournée complètement de sa destination. Citadelle à vocation guerrière elle est restée aux mains des militaires qui l'ont conservée sous leur autorité jusqu'au début du XIX^e siècle puis qui l'ont sauvée de l'anéantissement en la récupérant, en 1820, après un passage de seize ans sous une coupe civile, désastreux pour sa conservation. Peut-être est-ce la longue durée de cette relation privilégiée, ce poids de l'histoire, qui permettent de comprendre l'ambivalence des rapports qui unissent la Guerre et la Cité. Place forte obsolète, coûteuse, malcommode au quotidien, elle est en même temps témoin d'un passé prestigieux – aucun assiégeant n'est venu à bout de ses remparts – auquel l'Armée, par essence attachée aux valeurs de la tradition et au devoir de commémoration, est particulièrement sensible. Même si elle est consciente de sa désuétude irrémédiable, la Cité, maillon patrimonial, a sa place, pour elle, dans le livre d'or des hauts lieux militaires et mérite, à ce titre, d'être conservée sous

sa férule. Jamais énoncé, cet attachement éclaire l'attitude de la direction des fortifications, et du commandement de la place qui s'efforceront, tout au long du siècle, de maintenir dans les lieux, en jouant s'il le faut de multiples prétextes, une présence agissante. L'exiguïté des corps de caserne construits dans la Ville Basse suffit-elle à expliquer le maintien d'une garnison, logée dans des conditions médiocres, dans le cœur de la Cité, au château comtal, jusqu'en 1918 ? Est-elle à même d'expliquer les attermolements et les dérobades de l'Armée alors que, dès 1890, de nombreuses autorités l'exhortent à quitter totalement le monument ? Ne faut-il pas plutôt y voir la volonté de refuser un abandon déchirant, perçu comme une désertion symbolique ? D'ailleurs quel cantonnement l'Armée accepte-t-elle, en 1910, avant que la Grande Guerre ne fasse surseoir à la décision, sinon celui de Notre-Dame de l'Abbaye, au pied de la Cité, à un jet de pierre de ses anciens logements ? Quel intérêt y avait-il, en dehors du désir d'afficher son empire, de maintenir une poudrière dans la tour de la Vade, vu l'embarras des manœuvres et les risques encourus par la population et le site lui-même ? Comment comprendre que dans la Cité l'autorité militaire n'abandonne à la ville que parcimonieusement, et à regret visiblement, certaines tâches de surveillance comme le contrôle des alcools, n'hésitant pas à prendre en main, sous prétexte d'impéritie municipale, la police de la voirie ? Enfin, en 1875, la visite en grande pompe de Mac Mahon, président de la République mais aussi maréchal de France, escorté par son état-major, n'entend-elle pas

confirmer solennellement l'attachement de l'Armée à cette ancienne place militaire ? Mais cette mainmise n'est pas faite que de superbe, elle comprend aussi des obligations, dont celle de maintenir en état des fortifications, notamment mises à l'épreuve par les dégradations des hommes et l'œuvre du temps. Les crédits accordés à cet effet n'étant à la hauteur ni des prétentions, ni des nécessités, le Génie s'efforce de faire face aux urgences, soucieux avant tout d'éviter des dégâts irréparables. Ici, il bouche les trous les plus gros ou rempierre la muraille, là, il rejointe certains quartiers, ou refait le revêtement de façades mises à nu, ailleurs il répare une portion de courtine, ou élève un contre-mur de soutènement... Après 1820, sans que l'on puisse parler d'une restauration en règle et planifiée, ses interventions, telle celle de Soult sur les Narbonnaises en 1840, dépassent parfois le cadre des consolidations indispensables, prenant en compte la dimension monumentale des remparts et des tours (Leclercq 1990 : 23-25).

Ces velléités ne sont pas du goût des archéologues et, dès 1844, Viollet-le-Duc dénonce avec vigueur le danger de certains secours, en particulier ceux apportés aux tours Narbonnaises :

Escaliers, voûtes, fenêtres, cheminées existent encore ; mais les combles ont malheureusement été enlevés depuis longtemps, et des travaux exécutés dernièrement et avec maladresse, par le Génie militaire, compromettent gravement la solidité de cette belle et complète fortification du XIII^e siècle. Si l'on n'y prend garde, le grand mur intérieur de cette porte tombera un beau matin sur les maisons bâties à l'entrée de la Cité (1844 : 257, 1^{ère} colonne).

Il ne se montre guère plus convaincu par les audaces architecturales des militaires, prenant cette fois exemple de la réfection d'une autre tour :

Il y a trois ans, je crois, une moitié de tour de la première enceinte s'est écroulée. Qu'a fait le Génie militaire ? Il faut le voir pour le croire ; il vous a fait, à la place du demi-cylindre tombé de vieillesse, une manière de demi-bastion rectiligne, suivant le système actuel, espérant sans doute que les assiégeants à venir se placeraient juste en face de la nouvelle fortification, et mépriseraient comme indignes de leurs coups les murs wisigoths ou ceux de Saint Louis. Je n'ai pas besoin de vous décrire l'effet que produit ce demi-bastion neuf, tout honteux de se trouver en si vénérable compagnie (1844 : 257 1^{ère} colonne).

Sa diatribe dépasse enfin le cadre des réparations grossières ou inconsidérées pour poser un problème de fond :

Je suis assez peu versé dans l'art de la fortification moderne ; cependant, en ne jugeant les choses que par le simple bon sens, je ne puis croire que le Génie militaire ait la prétention sérieuse de faire de la Cité de Carcassonne une citadelle propre à résister au plus innocent coup de main. Ce serait, devant une batterie, un véritable château de cartes dans lequel on serait fort mal pour se défendre. Que fait donc le Génie militaire à Carcassonne ? Pourquoi cette double enceinte, encore si complète, ces tours et ces courtines, qui n'ont rien à démêler avec le canon, ne sont-elles pas mises au rang des monuments historiques, plutôt qu'au rang des places fortes ? Ce qui est risible. Pourquoi ne pas donner les invalides à cette pauvre vieille ville, qui ne demande que le repos, et vouloir lui faire accomplir un service au-dessus de ses forces ? (1844 : 257 1^{ère} colonne).

Les questions qu'il pose donc sont celles du droit d'usage et de propriété, de savoir aussi si la destination ordinaire ne doit pas s'effacer, en certaines circonstances, devant l'intérêt supérieur de la nation, le devoir de mémoire. Premier paradoxe, au moins en apparence, les intellectuels et les érudits locaux, après avoir appelé l'Armée à la rescousse, après l'avoir suppliée de ne pas abandonner la Cité aux mains d'autorités civiles qui auraient provoqué sa perte, reprenant quasiment mot pour mot les remarques de Viollet-le-Duc, se mettent à brocarder les maladresses et l'incompétence de l'Armée, allant même, jusqu'à demander, quelques années plus tard, qu'elle abandonne définitivement les lieux (Foncin 1866 : 261). Ce qu'ils reprochent maintenant aux militaires, c'est leur anachronisme, une présence triviale qui altère l'image du monument historique, emblématique du Moyen Âge, qui est en train de se construire. Sur ces remparts qu'ils veulent habiter du souvenir de guerriers médiévaux, en côte de maille ou en armure, usant d'arbalètes et de lourdes épées, s'offre le spectacle d'uniformes éclatants où la garance se conjugue au bleu, de chassepots rutilants, en un mot d'une modernité inopportune (ill. 5). De la même façon les travaux d'importance ne sauraient trouver grâce à leurs yeux car ils obéissent à des techniques de construction contemporaines qui jurent avec l'archaïsme de l'ensemble des fortifications. Au terme de réparation ils préfèrent celui de consolidation, en lieu et place des matériaux modernes ils préconisent l'usage d'un appareil de récupération, ils privilégient la conservation au détriment de la restauration toujours hypothétique. Alors que, immergés dans

leur époque, tenus par des contraintes financières et des impératifs de solidité et de durée les officiers du Génie ne sont pas des historiens de l'art, quoi qu'en ait dit leur ministre, mais avant tout des techniciens, agissant en fonction des nécessités avec les moyens dont ils disposaient. Mais, deuxième paradoxe, en condamnant ces interventions, en enfermant la Cité dans une intemporalité artificielle ou plutôt en lui prêtant un âge d'or, une époque où elle aurait connu son état d'achèvement le plus parfait, soit le XIII^e et le XIV^e siècles, érudits et archéologues se font aveugles à son passé. L'histoire de la citadelle n'est, en effet, qu'un enchaînement de transformations architecturales. Depuis son origine chaque période a imprimé son empreinte sur la pierre, chacun des bâtisseurs usant, au gré des modes de son temps, de l'ardoise ou de la tuile, de l'ogive ou de la voûte. Ici les tours furent carrées, là leur base était pleine, ailleurs les archères triomphèrent, Philippe le Bel introduisit la technique du bossage... En érigeant des bastions demi-circulaires, en réparant selon les critères de l'art de la défense au XIX^e siècle, les militaires s'inscrivent dans une longue tradition de remaniement inhérent à un lieu vivant et fonctionnel. Même si elle est en bonne part obsolète la Cité a encore, théoriquement, vocation militaire et doit être entretenue, selon eux, dans cet esprit. Mais leur action reste perçue comme un sacrilège par un certain nombre d'historiens :

Au XIV^e siècle et aux siècles suivants, plusieurs modifications, que nous constatons au passage, furent apportées à la physionomie primitive du château ; mais sa transformation en caserne et les réparations du

Génie ont plus fait que tout le reste pour le défigurer. Il faut que le visiteur s'attende plutôt à deviner qu'à voir. On ne saurait trop déplorer le délabrement de ce bel édifice, la profanation maladroite qui a été établie dans la demeure des anciens comtes des chambres blanchies à la chaux et numérotées (Foncin 1861 : 225-226).

Pour ces derniers, devenue musée, témoin intouchable du passé, véritable sanctuaire, la forteresse doit accéder à un nouveau statut, celui de monument historique. S'ils reconnaissent le rôle qu'a eu l'Armée hier, ils dénoncent celui qu'elle entend encore tenir aujourd'hui :

Après avoir sauvé la Cité, tout en la défigurant, le Génie militaire n'a plus à garder cette place qui lui est à charge inutilement (Foncin 1866 : 226).

Les négociations qui débutèrent, en 1850, entre les militaires et la Commission des Monuments historiques s'inscrivent sous ce double signe. Averti du détail des projets de l'Armée – elle projette de mettre en place la couverture des tours les mieux conservées des deux enceintes, de refaire le couronnement des courtines des enceintes intérieure et extérieure, de rétablir les chemins de ronde – Mérimée adresse un courrier au ministre de la Guerre. Il insiste sur le fait que « les fortifications de la Cité de Carcassonne, importantes au point de vue de l'histoire de l'art et de l'archéologie, sont un ensemble unique et le modèle le plus remarquable de l'architecture militaire du Moyen Âge », soulignant au passage les fautes des officiers du Génie, émettant le souhait, pour finir, « qu'un architecte commissionné par le ministre de l'Intérieur concoure à la restauration proposée » (Viollet-le-Duc

1965 : 69). Il n'y a rien d'étonnant à ce que les militaires aient eu, une fois de plus, l'intention de répondre par une fin de non-recevoir à la démarche un peu arrogante des archéologues. Mais avaient-ils, en fait, le pouvoir de s'opposer sans nuances à une Commission des Monuments historiques dont l'autorité s'était affirmée depuis sa création en 1830 ? N'était-il pas plutôt de leur intérêt de partager avec d'autres services de l'État la lourde charge engendrée par les travaux de la Cité, cette collaboration ne diminuant en rien leur autorité ? Fallait-il mettre au point pour cela une tactique susceptible d'aboutir à un accord sans que les uns ou les autres n'aient le sentiment de perdre la face, ne donnent l'impression d'avoir cédé à des exigences étrangères à leur domaine « naturel » d'intervention. Un accord de principe fut passé dès décembre 1850 mais les discussions traînèrent en longueur et, après plusieurs mois de tractations laborieuses, il appartint, une nouvelle fois, à Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, inspecteur des Monuments historiques mais au mieux avec les autorités militaires locales qui lui avaient accordé d'effectuer des fouilles dans la Cité, de jouer avec succès les médiateurs. Ainsi peut-il écrire à Mérimée :

Nous arrivons peut-être à nos fins au sujet de notre intéressante Cité. Le capitaine du Génie est venu me communiquer une lettre du ministre de la Guerre qui demande au directeur des fortifications, le moyen le plus propre à concilier les justes exigences de la Commission des Monuments historiques avec celles du Génie. Comme je sais que vous n'aviez pas souffert d'exécuter des travaux sous la surveillance de l'administration de la Guerre, voici, en résumé, ce que

j'ai indiqué au capitaine du Génie : gardez les courtines et laissez les tours au ministère de l'Intérieur. Il m'a dit qu'il rédigerait un rapport dans ce sens. Le Génie sera bien forcé de réparer les courtines, de même manière que nous réparerons les tours (Archives Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, sd).

Le principe du partage des tâches est accepté et, le 6 mai 1851, Mérimée prévient Viollet-le-Duc « d'une réponse favorable du ministre de la Guerre au sujet des fortifications de Carcassonne » (*Correspondance*) avant d'informer le même jour la Commission des Monuments historiques que « les militaires acceptent l'intervention d'un architecte civil dans les travaux ». Forte de cet engagement la Commission obtient que le gouvernement accorde, dès janvier 1852, un crédit spécial destiné à des mesures d'entretien de la fortification proposées par Viollet-le-Duc, avant même que ne soit précisée la part des civils et des militaires dans cette opération. Ceci était fait quelques mois plus tard, l'Intérieur se chargeant de la remise en état de la haute enceinte sous le contrôle technique du Génie qui se réservait l'enceinte extérieure et le château promettant « de conserver autant que possible les dispositions anciennes des tours et des courtines » (Archives de Carcassonne H6 9). Ce partage n'était pas dû à un souci de répartir les dépenses entre les acteurs, mais il était dicté par des considérations stratégiques. S'il ne venait à l'esprit de personne de croire que les vieux remparts auraient résisté au choc de l'artillerie moderne, il n'en restait pas moins qu'en cas d'attaque au sol, prétendait l'Armée, l'enceinte extérieure pouvait jouer le rôle de dernier

retranchement susceptible d'arrêter l'ennemi. Sur le terrain cette collaboration n'était pas toujours facile, chacun empiétant, à l'occasion, sur le domaine du voisin. La couverture des tours Pinte et du château qui devait, selon les accords, être le fait de l'Armée fut, par exemple, réalisée avec ses fonds semble-t-il, par le service des Monuments historiques. La divergence de vue et de fin demeurait profonde comme le montre l'affaire des courtines. Viollet-le-Duc souhaitait qu'elles fussent dérasées à hauteur du crénelage primitif en démolissant les maçonneries élevées au-dessus dans les siècles postérieurs, tandis que les techniciens du Génie, estimant que cette diminution réduirait le parapet à un simple appui, n'offrant aucune protection guerrière, voulaient les laisser en l'état (Leclercq 1990). La querelle, il y en eut bien d'autres, ne remit pas en cause le principe acquis de la coopération, le ministre de la Guerre s'efforçant de temporiser ou demandant, le plus souvent à ses services d'adapter leurs exigences à la volonté des Monuments historiques. Cette double tutelle préside au chantier jusqu'en décembre 1858, date à laquelle, arguant que la restauration « artistique » de l'enceinte dépassait son budget, la Défense confia le soin aux autorités civiles de mener à bien l'entreprise jusqu'à son terme. Elle s'engageait néanmoins à contribuer pour un tiers à toutes les dépenses jusqu'à concurrence de quarante mille francs et, une fois la restauration achevée, c'est elle toujours qui prendrait en charge l'entretien des deux enceintes. Puis, d'attribution en attribution – ainsi, en 1863, le ministre de la Guerre annonce-t-il qu'il n'a plus aucun crédit

à affecter à ces dépenses avant de revenir sur sa décision – l'Armée cède du terrain mais continue à affirmer sa présence. Si deux décrets de 1866 et 1867 rayent définitivement la Cité du tableau des places de guerre, les remparts sont maintenus dans le domaine militaire ordinaire et il faut attendre les lendemains de la guerre de 1870 pour que le gardiennage et l'entretien des fortifications soient abandonnés aux Monuments historiques par la Guerre.

À travers ces péripéties, ce mouvement d'abandon a deux conséquences. La première, la plus évidente, est que nous sommes passés d'un site militaire à un édifice civil, et plus précisément à un monument historique dont le destin est paradoxal puisque c'est en abandonnant sa fonction originelle de place de guerre qu'il s'en fait le mémorialiste et le témoin. La deuxième est la personnalisation qui accompagne ce changement. Jusqu'alors les transformations et les réparations effectuées dans la citadelle étaient le fait des techniciens militaires du Génie qui en assuraient collectivement la responsabilité sans qu'un individu particulier ne les revendique. La Commission des Monuments historiques, au contraire, nomme un architecte – dont l'autonomie ira d'ailleurs croissant au fur et à mesure de la restauration – qui devra répondre devant elle des décisions qu'il prendra et de l'avancée du chantier. La gestion diluée et sans visage fait place à une direction incarnée par un individu qui assurera les difficultés inhérentes à l'entreprise mais pourra aussi en retirer la gloire éventuelle.



III. III : « Anciennes murailles de Carcassonne », in Adolphe Joanne, *Géographie de l'Aude*, Paris, Hachette, 1880, p. 33.

LES ITINÉRAIRES DE VIOLLET-LE-DUC

Que son intervention soit louée ou décriée, le nom de Viollet-le-Duc est, aujourd'hui, étroitement associé au destin de la Cité. Multipliant croquis et dessins de la place en partie ruinée, dressant ses plans puis établissant les devis et dirigeant la marche des travaux de restauration, c'est lui qui fixa son image, maître d'œuvre du moment de transition durant lequel la forteresse militaire devint un monument historique.

Dès le début des tractations avec l'Armée quant à la participation d'un architecte civil aux aménagements projetés dans la Cité de Carcassonne, il était évident aux yeux de Mérimée que la mission, vu l'ampleur et les difficultés attendues du chantier, ne pouvait être confiée qu'à l'un de ses très proches collaborateurs, qui comptait aussi parmi les architectes les plus prestigieux employés par la Commission des Monuments historiques, Viollet-le-Duc. À la renommée acquise par ses travaux antérieurs (Vézelay, Notre-Dame de Paris, Amiens...), suffisante pour justifier ce choix, s'ajoutait une conjoncture particulièrement favorable. Qui mieux que lui avait fait la preuve qu'il lui était possible d'embrasser un projet de cette envergure et, surtout, qui mieux que lui connaissait le dossier ? Depuis 1844, date à laquelle il avait été appelé à Saint-Nazaire, d'abord pour pallier la faiblesse et les maladroites de Champagne, l'architecte départemental, avant

de prendre en charge la restauration complète de la basilique, Viollet-le-Duc n'avait cessé de s'intéresser à la Cité, ce qui lui avait valu de la Commission des Monuments historiques la commande des études sur la porte Narbonnaise puis sur l'ensemble des fortifications. Autre atout de taille, durant huit années il avait appris à connaître le détail des contraintes locales :

J'ai formé, disait-il, à Saint-Nazaire, comme à Vézelay, comme à Semur, comme à Narbonne, un chantier d'ouvriers, pris en grande partie dans la localité, qui se suffit à lui-même. J'ai là maçons, tailleurs de pierres, forgerons, sculpteurs, tous hommes façonnés à des ouvrages difficiles, tous travaillant sur place, sous ma direction. Ce sont des ouvriers habiles, pleins d'émulation et du désir de bien faire, au milieu desquels on vient recruter quand on a besoin, des gens capables et soigneux (Poux III, 2^e partie : 461).

Viollet-le-Duc sera occupé par ce chantier pendant près de trente ans ; après sa mort, en 1879, il sera poursuivi et achevé par son élève Boeswillwald, à la veille de la guerre de 1914. Une telle durée suppose le surgissement d'aléas et d'incidents divers susceptibles d'influer sur le cours des travaux, mais aussi une évolution dans la vision du monument et des projets qui accompagnent sa remise en état. Pétri d'archéologie médiévale, soumis à la tutelle des militaires, comptable des deniers du ministre de l'Intérieur, le Viollet-le-Duc de 1850 est-il le

même que celui de 1862 au plus haut de sa gloire, protégé par l'empereur, débarrassé des contraintes imposées par le Génie et fort de son expérience quant aux problèmes posés par la restauration de la citadelle ? L'état de la Cité au moment de sa disparition répond-il aux visées initiales, apparaît-il comme la copie fidèle des études soumises à la Commission des Monuments historiques en 1852 ? De fait l'analyse des desseins et des réalisations de l'architecte laisse apparaître différentes périodes, moins contradictoires que ce qu'il ne pourrait y paraître dans un premier regard.

Romantisme et archéologie (1844 - 1852)

Encore hanté par les souvenirs de la jeunesse et de la première visite qu'il fit à la forteresse, à 19 ans, alors qu'il venait d'achever la traversée des Pyrénées, la lettre à Didron, directeur des *Annales Archéologiques*, premier texte que Viollet-le-Duc consacra à la Cité, témoigne de la diversité des sentiments comme de la vision et des intentions du jeune architecte. Sensible à la dimension romantique du lieu il compare la place forte à « l'immense ruine de quelque palais de géants », il rêve devant « le châtelet des tours Narbonnaises qui renferme dans ses flancs noirs de vastes salles voûtées de l'aspect le plus grandiose », est ému par « l'aspect sauvage du château », se plaît à voir en certains endroits « une brèche, des combats sanglants ». Attentif à la tradition orale il consigne ce qu'elle dit de la geste carolingienne puis évoque la légende du trésor que les wisigoths ont précipité

dans le grand puits, transcrivant même un poème occitan du xvii^e siècle qui la rapporte. Il ne s'en fait pas moins historien rappelant le destin des Trencavel, publiant et commentant les lettres-patentes de Saint Louis concernant la genèse de la Ville Basse. Mais l'archéologie demeure sa principale préoccupation. Il ne s'attarde guère à décrire les enceintes à demi ruinées – « hâtons-nous de parcourir ces tours et ces remparts, pendant qu'ils sont encore debout » – stigmatisant les responsables de cette dégradation, les autorités civiles, coupables d'avoir laissé se perpétrer pendant des années le pillage des pierres, et les militaires dont l'insouciance n'avait d'égale que la maladresse dès lors qu'il s'agissait d'effectuer les réparations nécessaires. L'essentiel de son rapport va à Saint-Nazaire, dont la Commission des Monuments historiques lui a confié, depuis quelques mois, la restauration. Mais l'enthousiasme suscité par la beauté et la richesse architecturale de la basilique est tempéré par le souci de sa tâche que deux mots résument : sauver et restituer. Sauver d'abord car les aléas de l'histoire, le peu de soin consacré à l'entretien ont conduit « cette jolie église extérieurement dans un état de délabrement qui fait peine à voir et auquel il faut remédier au plus tôt ». Restituer ensuite car, au fil des années, l'ignorance des hommes a masqué l'harmonie originelle du lieu. Là, c'est « une horrible décoration de pilastres jaunes, plaqués de tableaux ridicules, qui masque la partie basse du chœur », ailleurs c'est « un badigeonnage peint à l'huile en gris et en jaune clair » qui défigure des statues.

Pressé par Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, désireux de lui faire partager sa passion pour la citadelle, aussi convaincu que le fut Mérimée, lors de sa visite dix ans plus tôt, de l'intérêt architectural de la Cité, Viollet-le-Duc, faute de temps, de moyens et surtout d'autorité n'eut pas, dans un premier temps, à s'investir dans une mission de sauvetage dont il avait pourtant souligné l'urgence. Rien ne l'empêchait d'observer, de noter, de multiplier les esquisses et les croquis, mais il lui fallut attendre 1846 et la sollicitation de la Commission des Monuments historiques lui demandant un rapport sur les tours Narbonnaises pour qu'il se livrât véritablement à une étude détaillée et exhaustive. Très vite le spécialiste des édifices religieux devient un expert en poliorcétique, aussi féru dans l'art des sièges que dans la construction des transepts et des nefs, analysant avec minutie les techniques et les formes de l'appareil militaire du Moyen Âge comme personne ne l'avait encore fait. Les choses en sont à tel point que sa description du système de défense des tours Narbonnaises, chaleureusement saluée par Mérimée, est présentée comme un modèle à la Commission des Monuments historiques qui l'invite sur le champ à étendre à la Cité tout entière le travail effectué sur l'une de ses portes.

Quatre ans après, en janvier 1853, Viollet-le-Duc remet le fruit de son travail, les célèbres vingt-neuf planches qui constitueront le premier volume des Archives de la Commission des Monuments historiques. Mais les perspectives, nous le savons, ont passablement changé, ce qui était à l'origine un

« sauvetage », le relevé d'un ensemble quasiment voué à la disparition, devient dès 1850, après l'accord passé avec le ministre de la Guerre, un projet architectural d'envergure. Il ne s'agit plus seulement de conserver par le dessin mais de sauver ce qui peut l'être, d'arrêter le mouvement de dégradation voire de remettre en état certaines parties de l'enceinte fortifiée.

L'examen de ces planches permet d'éclairer les intentions de Viollet-le-Duc. La plupart sont le fait d'un architecte scrupuleux, usant de toutes ses connaissances archéologiques afin de proposer un portrait témoignage le plus proche possible de l'état ancien de la forteresse. Mais les deux planches consacrées au côté est et surtout au côté ouest, figurant conjointement « l'état actuel des fortifications » et « l'élévation restaurée » dépassent largement ce cadre, amenant à s'interroger sur l'ambition de Viollet-le-Duc. « L'état actuel », côté ouest, montre une Cité dont toutes les tours ont perdu le toit, au crénelage parfois absent, souvent en mauvais état, mais, globalement, nous sommes loin de l'état de ruine totale que certains évoquent à propos de l'enceinte en 1850. Le détail de telle ou telle partie de l'appareil est peut-être plus désastreux que ne le laisse apparaître la vue d'ensemble, mais il n'en demeure pas moins que, aux yeux de Viollet-le-Duc, il s'agira plus de restaurer, de s'efforcer de retrouver des formes partiellement disparues, les couvertures exceptées, que de construire ex nihilo en s'appuyant sur de vagues indices. Par ailleurs la gravure insiste sur l'état de désolation du site, le ciel n'est traversé

d'aucun oiseau, le vent ne courbe que quelques maigres arbres, battant un glacis d'où semble avoir été chassée toute végétation. Tout concourt à donner de la citadelle l'image d'une ville morte, fastueuse peut-être hier mais désertée aujourd'hui par la vie. Faut-il voir dans cette représentation l'artifice du dessinateur uniquement préoccupé de mettre en valeur la précision de trait de son estampe ou bien une vision personnelle, le désir de ne retenir du monument que sa forme en abolissant la trivialité du lieu où il s'élève et de ceux qui l'habitent ? Les diatribes de Viollet-le-Duc, à peine les travaux commencés, donneront la réponse à cette question.

Les perspectives offertes par la « vue restaurée » sont toutes différentes. Quelques maisons, dissimulées cependant par des arbres, font leur apparition au pied de la pente entre la forteresse et le fleuve ; çà et là, à peine perceptibles tant ils sont écrasés par la majesté de la Cité, des hommes vont à leurs affaires, un cavalier s'éloigne, une lourde charrette gravit la côte de la porte d'Aude, un personnage s'engage dans les escaliers reconstruits de la caponnière... Architecturalement les dégradations du monument ne sont plus que souvenir, les courtines ont retrouvé leur jeunesse et leurs créneaux, la barbacane et d'anciens dispositifs de défense ont été rétablis, les tours ont retrouvé une couverture, identique pour toutes, en forme de poivrière recouverte d'ardoises, la plupart avec débordement. Dans un temps effacé des oriflammes flottent sur une citadelle du XIII^e siècle « retrouvée » dans ses moindres aspects, mais fortement marquée par l'imaginaire de Viollet-le-

Duc. Nous sommes donc très loin des simples croquis commandés par la Commission des Monuments historiques, de dessins destinés à rendre compte de vestiges, à conserver la mémoire d'un monument disparu. Cette étude graphique serait-elle donc un exercice académique, conforme à l'esprit du temps, tels qu'ils étaient pratiqués dans les écoles de dessin, une production esthétique sans portée ni enjeu réels (Poisson 1994 : 14) ?

La démarche adoptée par Viollet-le-Duc dans ses grands travaux, à Vézelay d'abord, à Narbonne ou à Saint-Nazaire à Carcassonne ensuite, à Pierrefonds plus tard (Chaslin 1996), ne conduit-elle pas à penser qu'il en est peut-être autrement ? Il semble que chez lui, en effet, le visionnaire l'emporte toujours sur le technicien ou le fonctionnaire et que son objectif principal et immédiat est le retour à un état ancien restitué dans son intégralité probable. Ce sont ensuite les circonstances qui retardent ou favorisent la mise en œuvre de projets, fruits conceptuels d'un long mûrissement, pensés, dès leur origine, dans leurs moindres détails. Ainsi en va-t-il, selon toute apparence, pour la Cité dont la silhouette que nous connaissons aujourd'hui surgit, quasiment définitive, des planches de 1853.

Opérations de sauvetage (1852-1862)

L'ambition des premiers travaux dirigés par Viollet-le-Duc contraste passablement avec le but affiché par les planches :

Murer un certain nombre d'accès privés aux courtines, rendre praticables des escaliers rompus, faciliter provisoirement l'écoulement des eaux de pluie sur des voûtes à découvert, déblayer le pied de certaines murailles engagées du côté de la ville dans des amas de terrassement (Poux III, 2^e partie : 462).

Peut-on parler de perspective architecturale concertée devant des mesures de sauvetage aussi modestes, même si, dans la décennie, elles dépassent le terme assigné ? Comment comprendre cette pusillanimité ?

Il est bon tout d'abord de revenir sur la situation de la citadelle en 1850. Nous avons déjà vu que la Cité n'était pas dans l'état de destruction quasi totale qu'ont invoquée plus tard les détracteurs de Viollet-le-Duc, l'accusant d'avoir imaginé un monument à sa guise en se fondant sur quelques vestiges. Les superstructures étaient très endommagées – « toutes les tours, découvertes depuis un grand nombre d'années, et particulièrement celles qui sont voûtées, ont beaucoup souffert des intempéries de l'atmosphère » (Viollet-le-Duc 1855 : 40) – mais d'autres éléments de l'appareil étaient affectés et la végétation était souvent devenue maître des lieux. Ainsi entrainait-on dans la tour Bénazet « par une porte basse envahie de tous côtés par du lierre et des plantes grimpantes, des arbustes pressés enveloppant les vieux murs d'un manteau de verdure » (Foncin 1866 : 82-83). Le troisième étage de la tour de la Vade s'était même transformé en jardin sauvage :

Des ronces, des arbustes, des plantes aromatiques y poussent de tous côtés dans les fentes des vieilles pierres où un pan de terre végétale s'est amassé avec

le temps ; au printemps des violiers dorés, en été de petits oeillets rouges et des immortelles embaument ce jardin aérien où bourdonnent les abeilles, où viennent même voler quelques papillons égarés (Foncin 1866 : 63).

Cette description pittoresque ne saurait faire oublier les ravages supplémentaires provoqués par ces végétaux. À court terme la nécessité de pallier les faiblesses les plus graves et les processus de dégradation faisait passer au second plan le souci de l'esthétique générale.

Par ailleurs Viollet-le-Duc était limité dans ses mouvements, tant par les militaires, étroitement associés à ses travaux, que par la philosophie de la Commission des Monuments historiques en matière de restauration. Les premiers privilégiaient les principes théoriques de la stratégie dans leurs interventions et ils regardaient d'un œil critique certaines propositions archéologiques de Viollet-le-Duc qui leur semblaient inutiles et surannées, n'hésitant pas à en appeler à l'arbitrage du ministère de la Guerre en cas de désaccord. Tenu de ne pas froisser la susceptibilité des ingénieurs du Génie, prompts à faire respecter leurs prérogatives, Viollet-le-Duc devait aussi tenir compte des instructions de Mérimée qui suivait personnellement les péripéties du grand chantier : pendant six ans l'inspecteur général livra, annuellement, à la Commission des Monuments historiques un rapport personnel sur les fortifications de Carcassonne et l'état des travaux. Ce dernier avait eu l'occasion, à plusieurs reprises, de

préciser sa volonté. Ainsi écrit-il, en 1834, à propos des réfections du baptistère Saint-Jean à Poitiers :

J'aurais voulu que dans la restauration nouvelle on n'ajoutât rien à ce que le temps nous a laissé, qu'on se bornât à nettoyer et à consolider [...] il est important de conserver religieusement l'apparence ancienne des murailles qui ont été réparées autrefois à différentes reprises (Auzas 1971 : 18).

Réflexion identique à propos de Saint-Philibert de Tournus :

Les chapiteaux ont été si bien restaurés qu'ils paraissent tout modernes. On ne peut démontrer l'exactitude de la restauration et l'on s'expose aux clabauderies des puristes (Verdier 1934 : 91).

De la même manière à Vézelay il est très réservé sur certaines audaces de Viollet-le-Duc :

Il a fait exécuter tout autour de l'église une espèce de frise très compliquée et d'un caractère singulier. Je soupçonne même le fragment d'après lequel on a refait cette ornementation de ne pas appartenir à la construction primitive. Enfin cela a dû coûter beaucoup et n'ajoute rien au mérite de la restauration (*Correspondance* III, 3 juillet : 182).

Dernière contrainte enfin, et non la moindre peut-être pour l'architecte : la Cité est un lieu où l'on vit. Comme de nombreux endroits, par exemple les arènes de Nîmes ou le théâtre d'Orange, ayant perdu tout ou partie de leur vocation première – pensons à la maigre garnison consignée dans la citadelle – et encore démunie de fonction explicite, le monument est intégré au tissu urbain et utilisé à des fins d'habitation. À Carcassonne l'intérieur de

la Cité est occupé par une population aux racines anciennes tandis que des maisons se sont élevées, depuis la fin du XVI^e siècle, entre les deux enceintes au point de former, au XIX^e siècle, un véritable quartier fait de deux rues, celle des lices hautes et celle des lices basses, l'armée tolérant cet empiétement tout en réservant strictement à ses besoins le secteur du front ouest et nord-ouest, de la tour Mipadre à celle de la Marquière. Mesures appuyées aux murs des fortifications, enclos où vague une maigre basse-cour nichant dans les maisons, potagers de subsistance, l'endroit peuplé des plus pauvres – il s'agit pour beaucoup de tisserands travaillant à façon dans leur domicile pour les manufactures de la Ville Basse – attire immédiatement les foudres de Viollet-le-Duc. Son acrimonie trouve d'abord sa source dans le souci de conservation, les habitants des lices étant considérés comme de terribles vandales dont les pratiques ont été plus néfastes pour les remparts et les murs que les altérations dues au temps :

Ces murailles sont aujourd'hui à la merci des habitants qui les dégradent chaque jour, soit en enlevant des matériaux pour leurs besoins, soit en appuyant contre les parois des murs des constructions parasites. Il faudrait murer ou fermer par des portes toutes les issues qui laissent à tous l'entrée des courtines [...]. Cette tolérance a bien plus fait que le temps pour hâter la ruine de ces vastes constructions, d'autant que la plupart des habitants de la Cité ont pris l'habitude de considérer les enceintes comme une carrière publique (Viollet-le-Duc, rapport au ministre en 1851, APA 284).

Dans un autre rapport il ajoute :

Beaucoup de propriétaires ont établi des armoires, des caves même dans l'épaisseur des murs tandis que d'autres se sont appropriés des rez-de-chaussée de tours pour en faire des magasins ou même des dépôts d'immondice (Archives de Carcassonne H6 9 ; ill. 6 et ill. 7).

Le deuxième argument de Viollet-le-Duc s'inscrit, apparemment, dans une perspective plus hausmannienne d'embellissement et d'hygiène :

Ce quartier ne se compose que d'habitations insalubres où les familles et les animaux domestiques vivent pêle-mêle ; l'enlèvement de ces masures pourrait être considéré comme une mesure de salubrité (APA 284).

Sans nier cette misère, attestée par le témoignage de plusieurs visiteurs, l'observation demande à être nuancée ou du moins éclairée. La vieille ville et ses remparts ne sont que le pâle reflet des bas-fonds et des « fortifs » parisiennes, ici ni apaches ni silhouette du « Chourineur » projetant son ombre sur la tour de la Vade, les classes laborieuses ne sont pas vraiment des classes dangereuses. En fait derrière la philanthropie affirmée la dimension esthétique commande. Plus que la charité inspirée par le sort des tisserands ou autres pauvres manouvriers des lices, c'est la volonté de mise en valeur de la citadelle qui prévaut sur toute autre considération.

Empiétant sur « l'espace naturel » du monument, représentant une gêne insupportable qui interdisait son dégagement total, les maisons des lices

devaient donc irrémédiablement disparaître. Dans l'imaginaire de l'architecte, tel qu'il se donne à voir dans les multiples dessins du *Dictionnaire raisonné...* les fantômes de l'histoire – ouvriers bâtisseurs et machines de guerre, soldats et chevaliers médiévaux – remplaçaient avantageusement les hommes de chair et d'os du XIX^e siècle, occupés à la trivialité des tâches quotidiennes.

Les appels pressants de Viollet-le-Duc aux différentes autorités – mairie, conseil général, service des Monuments historiques – furent entendus et, en janvier 1855, un expert désigné par la préfecture dressa l'état des maisons et jardins à détruire ou à récupérer dans la zone des lices.

Mais l'opération connut de nombreux retards. Tout d'abord il fallut vérifier les titres de propriété et faire la part entre les ayants droit qui, à l'occasion, avaient été assez avisés pour faire établir un acte et ceux qui ne pouvaient exciper d'aucun document et à qui fut signalée immédiatement leur expulsion. La situation se compliquait, parfois, de la confusion, entretenue ou non, que faisaient certains occupants des lices entre droit d'usage et titre. Quelques-uns d'entre eux avaient même, sous ce prétexte, annexé une partie de l'enceinte. Ainsi la tour Castéra était-elle complètement enclavée dans un jardin (Foncin 1866 : 52) et les Azéma s'adressent au préfet car ils sont indignés de l'interdiction qui leur est faite d'accomplir des réparations dans leur maison dont « la tour des Prisons et la tour Castéra constituent, disent-ils, des dépendances ». En « l'absence de tout

titre » le plaignant invoque « la tradition orale », arguant aussi qu'un souterrain relie les tours à sa maison et qu'il s'arrête là, cette contiguïté suffisant à ses yeux à étendre le droit de possession des murs de l'enceinte à la maison adjacente. Convaincu de son bon droit il demande même qu'un expert soit convoqué pour estimer l'indemnité à laquelle il prétendrait au cas où il serait privé de l'usage des tours en question (ADA 4 T89). Déboutés, les Azéma sont évincés sans compensation, Viollet-le-Duc chargé de l'instruction de l'affaire concluant sans appel :

Je dis que ceux qui se sont ainsi logés dans les bâtiments publics comme les rats et les oiseaux de proie n'ont pu acquérir aucun droit par prescription (ADA 4 T89).

Demeurait le problème des propriétaires en règle car il était impossible de débloquer en un seul temps les sommes considérables nécessaires à l'indemnisation de leurs biens. En outre les contrats passés entre l'État et les vendeurs prévoyaient que ces derniers devraient procéder eux-mêmes à la démolition de leur maison et à l'enlèvement des matériaux. De façon générale ils mettaient peu d'empressement à remplir cette obligation, palliant sans doute ainsi le retard que l'État prenait pour les payer. À la moindre interruption du chantier il arrivait aussi que d'anciens propriétaires n'hésitent pas à regagner leur maison ou leur enclos. Mais l'administration était vigilante et, en 1872, pour avoir fermé de murs ou de haies un terrain préalablement cédé à l'État, pour avoir ouvert des portes dans une

maison vendue, transformé en potager ou en dépôts de fumier d'anciens jardins, plusieurs habitants des lices furent condamnés à remettre, à leurs dépens, les choses en l'état (Poux III, 2^e partie : 489-491).

Par ailleurs certains occupants avaient passé avec les Domaines un bail en forme qu'il était difficile de contester, ainsi la tour de la Peyre était en général fermée et il fallait, pour y accéder, demander la clé à celui qui l'avait louée (Foncin 1866 : 65). Après que les tours Narbonnaises eussent reçu leur couverture elles étaient encore occupées, tout à fait légitimement, par un épicier et un boulanger, au désespoir de Viollet-le-Duc qui pressait le préfet d'intervenir :

Il devient nécessaire de faire déguerpir ces locataires qui encombrant les salles du rez-de-chaussée de barriques vides, d'objets de toute sorte qui peuvent occasionner un désastre si le feu se met dans ces amas (APA 284, lettre du 2 mai 1856).

Aussi dans la période 1853-1862, vingt-trois biens seulement sur les cent douze recensés auraient été acquis et à la mort de Viollet-le-Duc, en 1879, trente-huit maisons auront été récupérées en tout, soit à peine plus du tiers. Ces difficultés et la lenteur – prévisible – de la procédure permettent de mieux comprendre la stratégie et certains choix de l'architecte. Tous les historiens de la Cité s'accordent à dire que Viollet-le-Duc s'est initialement intéressé au front ouest et nord-ouest car, s'affichant face à la Ville Basse, il permettait de mettre en valeur la progression du chantier et ses premiers fruits. La raison est bonne mais il ne faut pas également perdre de vue que cette partie de l'enceinte était vierge de

toute occupation, les militaires se l'étant strictement réservée. Dès lors les techniciens du Génie ou ceux du service des Monuments historiques pouvaient travailler à la restauration du monument sans s'y heurter aux contraintes rencontrées dans les autres parties des lices.

La restauration (1862-1879)

Le devis de 1862 constitue une rupture profonde et brutale avec la mesure, la prudence et les interrogations qui ont commandé pendant les dix années précédentes la marche et les perspectives du chantier. Tout à coup le projet change de dimension, d'ampleur et trouve son inspiration dans un retour aux planches de 1853. Il ne s'agit plus de soutenir une muraille défaillante, de consolider une voûte lézardée, de supputer longuement sur une opération jugée dispendieuse, mais de tout reprendre, de rétablir tous les remparts, de donner une couverture à toutes les tours, de déblayer certains pans de l'enceinte en partie enfouis, de faire surgir sur la colline où s'élève l'ancienne ville une citadelle indemne qu'auraient épargné les stigmates laissés par les hommes et par le temps. Mais quelles sont les raisons d'un tel changement? Il est impossible de parler de volte-face puisqu'il se donne déjà à lire dans la vision initiale de Viollet-le-Duc.

Intervenir au coup par coup, sur les endroits les plus menacés, c'est ce qu'ont fait dans le passé les militaires, et l'architecte des Monuments historiques a, à diverses reprises, condamné cette vue à court

terme qui aboutit à des rapiécages de fortune, pires parfois que le mal qu'ils entendent soigner. L'intégration des actions de sauvetage dans un plan d'ensemble a le mérite de pallier ces carences en faisant respecter en tous les points de l'enceinte les mêmes critères, mais elle fait aussi courir le risque d'une certaine normalisation. La répétition des mêmes formes, des mêmes matériaux, des mêmes techniques n'entame-t-elle pas l'intégrité et surtout l'originalité de la Cité dont la construction, étalée sur plus de huit siècles mais toujours guidée par un souci de défense, offre un bon tableau de la diversité des approches architecturales et militaires qui ont présidé à son destin ?

Pleinement conscient de l'enjeu, Viollet-le-Duc était néanmoins confronté à des obstacles insurmontables. Le délabrement voire la disparition totale des portions les plus anciennes rendait illusoire un retour à l'état d'origine. À cela s'ajoutaient le mélange et l'imbrication des strates dus aux remaniements successifs, sans négliger les travaux d'envergure effectués par Philippe le Hardi puis par Philippe le Bel à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle qui reprennent ou reconstruisent les trois cinquièmes de l'enceinte intérieure. Devant l'impossibilité de rendre compte exhaustivement de la diversité, sinon au risque d'aboutir à un ensemble hétéroclite et incohérent, Viollet-le-Duc en revient donc au principe qu'il a adopté dès sa proposition de restauration graphique de 1853, privilégier une époque précise – apogée selon lui de la citadelle – la fin du XIII^e siècle, dont s'inspireraient le plus

fidèlement possible les opérations de remise en état. Il ne faut pas croire pour autant, comme certains l'ont prétendu ensuite, que ce choix s'accompagne d'un vandalisme concerté (Carlier 1945), de la destruction systématique des vestiges architecturaux antérieurs à cette période. Autant que leur état ou que leur entretien l'aient permis, autant qu'ils soient apparus comme représentatifs d'un style, considérés comme de précieux témoignages, ils ont souvent été préservés tels les parements de brique, les fenêtres et les toits à faible pente gallo-romains. Le triomphe d'un Moyen Âge allégorique et convenu, plus soucieux de se conformer aux canons romantiques qu'aux enseignements de l'archéologie, est le second travers dont était menacée potentiellement, au XIX^e siècle, toute restauration. Sur ce point son érudition quant à l'histoire et l'art de la construction, ses études minutieuses et les multiples relevés effectués – entrepris dès 1847 à propos des tours Narbonnaises, il les étend ensuite à toute la citadelle – sont garants des scrupules et de la fidélité de Viollet-le-Duc. Mais son dessein va plus loin, la Cité devant aussi servir d'illustration à un principe célèbre qu'il reprendra, en 1866, dans l'article « Restauration » de son *Dictionnaire raisonné*...

Restaurer un édifice ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné (tome VIII : 14).

La formule a servi de leitmotiv aux détracteurs de Viollet-le-Duc qui ont eu beau jeu à présenter

ses restaurations comme autant d'entreprises hasardeuses, commandées par des conjonctures et une vision personnelle outrée, sans qu'ils s'intéressent toujours véritablement à la réalité de ces réalisations, à la part qu'il convient de faire entre l'énoncé doctrinal et sa mise en pratique.

Qu'en est-il pour la Cité de Carcassonne ? L'état général de la citadelle, nous l'avons dit, n'était pas aussi désastreux que le nombre des indices recueillis, ajouté à une bonne connaissance des règles de construction du Moyen Âge, ait obligé à de nombreuses créations *ex nihilo*. Dans quelques cas, la tour Saint-Nazaire, par exemple, l'appareil était si endommagé que l'hypothèse raisonnée l'a emporté sur une certitude dans tous les cas impossible à obtenir. En l'absence totale d'indication, comment ne pas céder à la tentation de combler le vide par la disposition qui semble la mieux appropriée ? Ainsi Viollet-le-Duc avait un faible, auquel il a souvent cédé, pour les échauguettes. Au contraire le choix des toits en poivrière qui couronnent les tours se fonde sur une gravure considérée en son temps comme une représentation de la Cité en 1462, même si d'autres systèmes de couverture ont sans doute été en usage avant cette date. S'il est difficile de parler d'invention il n'en reste pas moins, aussi fondés soient-ils, que nous avons affaire à des choix, que certaines possibilités ont été écartées, qu'à des moments le particulier est estimé à l'aune de la perspective d'ensemble, qu'à d'autres le souci de l'unité commande à l'effacement de la singularité jugée secondaire ou source de désordre, ainsi on ne

conservera pas le fragment d'une poterne wisigothe qui aurait brisé l'unité d'une muraille du XIII^e siècle.

Autant de dispositions qui ont pour conséquence un changement de registre : l'architecte n'est plus un technicien consciencieux et discret que l'éclat de son travail rejette dans l'ombre, mais un véritable démiurge imposant sa vision du monument ou, du moins, la meilleure façon à ses yeux de le servir et de le mettre en valeur. Cette situation a pour corollaire d'attacher au site concerné le nom de son restaurateur au point qu'ils deviennent indissociables. Ainsi en va-t-il de la Cité, miroir de tous les aspects du génie militaire médiéval en même temps que jalon emblématique de l'œuvre de Viollet-le-Duc.

Peut-on expliquer, toutefois, le passage d'une restauration mesurée et partielle à la restitution complète d'un ensemble complexe du Moyen Âge, par la seule ambition de Viollet-le-Duc ? Ne fallait-il pas, aussi, que les conditions objectives soient réunies et que l'attitude des autorités en charge du chantier ait évolué pour assurer le succès d'une entreprise qui, dix ans avant, aurait été considérée comme une utopie ? Le premier changement, d'importance, tient à l'attitude de l'Armée. Dès 1859 le ministère de la Guerre s'est dégagé de toute participation effective aux travaux et en a confié la direction totale à la Commission des Monuments historiques, lui abandonnant même la dotation qu'il consacrait jusqu'alors à l'entretien de la citadelle. Cette décision marque la fin des discussions

permanentes et des chicanes avec le Génie qui laisse les mains complètement libres à l'architecte civil. Une autre raison vient de l'assentiment du service des Monuments historiques à un projet qui correspondait parfaitement à ses vues. Dès 1840, Mérimée s'était prononcé contre l'éparpillement des crédits et des « secours lents et partiels qui ne font que retarder le moment où il faut opter entre une restauration entière et un abandon définitif », ajoutant « qu'une grande restauration entreprise à temps est infiniment moins coûteuse qu'une série de petites restaurations qu'il faut sans cesse recommencer » (Mérimée 1840 :12).

À ces vues comptables s'ajoutait un principe, fondamental, répété dans le rapport de 1849 de la Commission des Monuments historiques : privilégier un certain nombre de monuments « qui sont comme des types d'un style d'architecture ou comme les meilleurs modèles de ce style » (Verdier 1934 : 88). La Cité de Carcassonne, ensemble exemplaire d'architecture militaire, s'inscrit au mieux dans cette politique et elle bénéficie donc de l'appui total des Monuments historiques. Les changements intervenus à la tête de ce service permettent aussi de mieux comprendre la marge de manœuvre et la liberté dont jouit Viollet-le-Duc en 1862. Quand Mérimée en 1860 abandonne définitivement ses fonctions d'inspecteur général il est remplacé par Émile Boeswillwald, élève et ami de Viollet-le-Duc, tout à sa dévotion ; la même année le fils de ce dernier devient assistant au secrétariat de la Commission. Quant à Viollet-le-Duc lui-

même il est au sommet de sa gloire. Considéré comme le plus prestigieux architecte d'un service des Monuments historiques qui a complètement assuré son autorité, inspecteur général des édifices diocésains, il inspire les rapports au ministre, les

notes budgétaires, les décisions administratives (Verdier 1934 : 99) et dispose d'un pouvoir sans réserve sur les monuments dont il a la charge qui lui permet d'imposer ses conceptions dans leur intégralité.

LES COMPLICITÉS DU MILIEU LOCAL

L'assentiment municipal

Ni la liberté croissante dont jouit Viollet-le-Duc au fil des années, ni l'éclat de son prestige ne doivent faire croire qu'il eut à ignorer les obstacles et les conflits, liés au contexte local, que rencontrèrent, ailleurs, ses confrères de la Commission des Monuments historiques. Souvent les municipalités entendaient rester maître des aides qu'elles accordaient lors de la restauration d'un monument, préférant que celles-ci soient affectées à des décorations prestigieuses et spectaculaires plutôt qu'à des travaux de consolidation aux résultats trop modestes (Bercé 1979). Il leur arrivait aussi de rester sourdes aux recommandations voire aux protestations du service des Monuments historiques. Ainsi à Toulouse le réfectoire du couvent des Augustins fut démoli pour faciliter la percée de la rue Alsace-Lorraine, Troyes vit disparaître ses remparts, Bordeaux les vestiges de ses arènes, Nyons les galeries du cloître de la cathédrale (Verdier 1934 : 105). À Vézelay, en 1840, la hiérarchie religieuse avait vu d'un mauvais oeil l'arrivée d'un jeune architecte – Viollet-le-Duc avait vingt-six ans – et ses relations avec la ville de Narbonne où il avait été chargé de terminer Saint-Just puis l'hôtel de ville, se solderont par un procès intenté par une municipalité lui reprochant son indépendance et surtout son éloignement du chantier (*Viollet-le-Duc et l'Aude*, 1980 : 23-24).

À ce point de vue l'exemple de Carcassonne est atypique tant les relations furent bonnes, quasiment idylliques, entre un architecte parisien porteur d'un grand projet, dont l'ampleur même aurait pu provoquer craintes et réticences, et des autorités municipales qui y souscrivirent aussi aveuglément que totalement, au moins sur le plan intellectuel. Il est vrai que, dès le bref déclassement de 1850, la mairie avait fait savoir son hostilité à un décret qui « aurait livré ces nobles murailles aux marchands et aux démolisseurs » et qu'elle en avait appelé à une protection assurée par les militaires et par tous ceux sensibles à cet « ensemble unique de l'architecture militaire et religieuse à la fois du siècle de Saint Louis » (Poux III, 2^e partie : 458). Viollet-le-Duc avait assez fait preuve de son savoir-faire à Saint-Nazaire depuis 1844 pour que la ville fût convaincue du bienfait de sa désignation pour diriger les travaux de la citadelle. Sa satisfaction fut telle qu'il devint, au fil des années, l'architecte « officiel » de Carcassonne où il construisit l'église Saint-Gimer au pied des remparts, restaurant aussi la cathédrale Saint-Michel dans la Ville Basse. Il y eut sans doute des incidents mineurs comme celui qui l'opposa au maire à propos du paiement de peintures commandées à Denuelle pour l'hôtel de ville, lors du passage de Napoléon III en 1852, dont Viollet-le-Duc, faute de main-d'œuvre qualifiée, avait exécuté les motifs. Bon prince, devant

le refus de la ville de régler son dû, il offrit son travail, non sans ironie :

J'aurai, comme compensation de ma peine perdue, acquis un peu plus d'expérience et cela ne saurait trop se payer (*Viollet-le-Duc* 1965 : 89).

Les relations furent plus tendues à l'occasion de la construction de Saint-Gimer. Ainsi en 1854 le maire se rendant sur le chantier avec l'architecte de la ville conteste l'autorité de Viollet-le-Duc. Ce dernier menace d'abandonner l'entreprise, répondant au premier magistrat :

Je me retire complètement de toute participation à la construction de cette église. Je donne avis à M. Cals (chef des travaux de Viollet-le-Duc à Carcassonne) de me renvoyer mes dossiers ainsi que les détails d'exécution donnés par moi et qui m'appartiennent.

Le différend est réglé par l'intermédiaire du préfet mais il rebondit l'année suivante entraînant la colère de Viollet-le-Duc, à qui l'on essaie d'imposer un certain nombre de mesures :

Vous comprenez, Monsieur le Maire, que cette façon d'agir n'est pas régulière. Pour garantir ma responsabilité d'architecte je n'avais qu'à refuser de signer aucune pièce [...]. Je ne tiens pas à entraver cette affaire, mais il est indispensable qu'il n'y ait qu'une direction (*Viollet-le-Duc* 1965 : 125).

Puis c'est au tour du curé de la paroisse de s'en mêler et cette fois Viollet-le-Duc est obligé de s'adresser à l'évêque pour tempérer l'ardeur et surtout l'immixtion sur le chantier de ce prêtre à « l'esprit inquiet et toujours en mouvement » (*Viollet-le-Duc* 1965 : 126). Eu égard aux réalisations effectuées à Carcassonne

pendant trente-cinq ans ces mouvements d'humeur font figure d'anicroches anecdotiques et Viollet-le-Duc apparaît surtout, durant cette période, comme un personnage incontournable, sollicité pour donner son avis sur tout ce qui concerne son domaine symbolique, la Cité. N'est-il pas le premier à préconiser un feu d'artifice et des illuminations le soir dans la citadelle quand il est interrogé par la mairie sur les fêtes à organiser à la Cité (*Viollet-le-Duc*, 1965 : 95) ? La ville de Carcassonne a été très déçue de ne pas pouvoir réaliser une grande exposition autour de ses dessins et de ses plans de restauration :

Ces dossiers sont déposés aux archives des Monuments historiques au ministère d'État. La plupart d'entre eux sont à la gravure et le bureau des Monuments historiques ne peut s'en dessaisir. C'est le ministre qui est le gardien naturel de ces archives... (*Viollet-le-Duc* 1965 : 96).

Mais elle a déjà trouvé l'occasion de lui manifester son admiration et sa reconnaissance en lui remettant, en 1858, une médaille d'or. L'allocution prononcée à cette occasion met bien en valeur le rôle que Viollet-le-Duc joue, très tôt, dans la vie locale et l'image hagiographique qui est en train de se construire. Oubliés les débats sur l'opportunité de conserver la vieille forteresse, l'intervention d'Alexandre Guiraud en 1821, les demandes pressantes de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille aux diverses administrations pendant plus de quinze ans, l'adresse de la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne au ministre de la Guerre en 1850 ! L'architecte est devenu le

« Sauveur », héros d'un combat qu'il a mené seul et dont il ne partage la gloire avec personne :

C'est lui qui a appelé l'attention de l'administration centrale sur la vieille forteresse féodale de Carcassonne et sa belle basilique et provoqué les magnifiques travaux de restauration qui s'y exécutent. Il y consacre depuis de longues années son remarquable talent, avec un zèle et une sollicitude des plus actives. Il ne cesse enfin de mettre en relief dans ses savants écrits et de signaler ainsi à l'attention de l'Europe le haut intérêt qui l'attache à ce spécimen peut-être unique de l'architecture militaire du Moyen Âge (Poux III, 2^e partie : 479).

Décerner une médaille, fût-elle d'or, ne représente pas une grosse dépense, chanter des louanges n'engage que celui qui les prononce, mais les choses vont moins de soi dès l'instant où est abordée la participation pécuniaire des autorités locales aux travaux de restauration. En 1852 le conseil général remercie le gouvernement des sacrifices qu'il consent à s'imposer et le supplie « de mettre à exécution le plus promptement possible le projet présenté par Viollet-le-Duc (A.D.A. 2N21 : 51), mais il refuse de s'engager plus avant, préférant augmenter sa subvention à l'entretien des édifices religieux auxquels l'opinion, dit-il, est davantage attachée. La ville quant à elle veut bien participer mais elle assortit son accord d'une nuance – « autant qu'il sera en son pouvoir de le faire » – qui montre les limites de son enthousiasme et elle rechigne parfois à apporter son écot, comme en 1865 où elle refuse de contribuer à des travaux, imprévus selon elle, à la porte d'Aude (Poux III, 2^e partie : 85). Finalement

les élus municipaux et départementaux feront cause commune quand il s'agira, répondant aux exhortations de Viollet-le-Duc, d'indemniser les possesseurs des terrains et des maisons situés entre les deux enceintes. Poursuivant cette politique la ville offre même, en 1861, d'augmenter substantiellement l'aide municipale pour débarrasser définitivement les lices de leurs maisons mais l'importance de l'effort financier qu'avaient eu à fournir les autres partenaires rend la mesure impossible. Sur ce terrain les élus semblèrent rencontrer, si l'on en croit les réflexions de l'un d'entre eux, professeur d'histoire au lycée de Carcassonne, d'autres acteurs importants de la sociabilité locale, les érudits :

Chassées avec leurs habitants, les maisons disparaissent, et les antiquaires impitoyables se réjouissent de voir peu à peu place nette entre les deux enceintes. Avouons qu'ils n'ont pas tout à fait tort. La science y gagne ; l'humanité y gagne aussi. Étaient-ce des maisons que ces caves humides, surmontées d'un méchant grenier, blotties dans l'ombre des hautes murailles ? Entrez au hasard dans un de ces taudis, car il en reste beaucoup, et vous penserez, je crois, comme les archéologues. Les murs semblent neufs auprès de ces misérables masures. Mais aussi quelle hardiesse, quelle fierté dans leur haute taille (Foncin 1866 : 50-51).

La fascination des érudits locaux

Convaincus, en apparence, qu'il fallait débarrasser les lices de leurs masures pour souligner l'éclat du monument, les érudits locaux partagèrent-ils pour

autant toutes les vues de Viollet-le-Duc ? De quelle nature furent les rapports qu'ils entretenirent avec lui durant la restauration de la Cité ? Surprend tout d'abord la retombée de l'intérêt qu'ils avaient manifesté pour la citadelle depuis la création de la Commission des Arts et Sciences en 1836, et qui avait abouti à l'intervention de Viollet-le-Duc à Saint-Nazaire en 1844, étendue à l'ensemble des fortifications en 1852. Les mémoires de la Commission témoignent de cette désaffection, le tome I seul – il couvre les années 1849-1851, soit avant que l'architecte n'entreprenne ses travaux – accueille une contribution de Mahul (1849-1851 : 62-72) et l'édition par Jean-Pierre Cros-Mayrevieille d'« Extraits du cahiers de doléances de la Communauté de la Cité » (1851: 270-272) suivis de « *Las costumats et las libertats de la Ciutat et de la Viscomtat de Carcassonna* » (1851: 273-297). Dans la période suivante, jusqu'à la mort de Viollet-le-Duc en 1879, la Cité est absente des communications si l'on excepte deux allusions à la part qu'a prise la Commission des Arts et Sciences dans la décision de l'État de réparer la forteresse (Dougados 1870 : 4-5 ; Coste-Reboulh 1882 : 221-225) et une rapide description du mémoire de Buzairies – au demeurant médecin à Limoux – qui remporte une médaille, au concours historique organisé par la Commission, pour son étude sur « les comtes et les vicomtes de Carcassonne » (Jaubert 1870 : 110-113). Hors de ce cercle c'est la même tiédeur qui prévaut, assortie de quelques commentaires convenus. Ainsi, en 1867, l'enthousiasme de J. Delmas, dans sa *Géographie de*

l'Aude, ne s'exprime qu'en quelques lignes plutôt sibyllines :

Une des villes du Moyen Âge les mieux conservées est la Cité de Carcassonne : en la visitant on se croirait transporté en plein Moyen Âge [...] les antiquités sont essentiellement wisigothes ; la Cité est un aliment suffisant pour la curiosité de l'archéologue (1867 : 37-38).

A. Ditandy, dans ses *Lectures variées sur le département de l'Aude*, consacre deux pages à la citadelle (1875 : 84-86) mais en occupe le double à faire l'éloge de Saint-Nazaire « dont les vitraux passent pour les plus beaux du Midi (1875 : 105-113).

Comment comprendre l'absence ou la discrétion de ces érudits au moment où les voyageurs et les archéologues commencent à considérer la Cité comme un lieu de visite obligé, où la reconnaissance du monument qu'ils avaient appelée de leurs vœux devient effective ? S'intéressant au succès de l'art médiéval à Toulouse au XIX^e siècle, L. Peyrusse constate que pour la période qui va de 1842 à 1865 l'on publie peu dans ce domaine de l'histoire de l'art, « cette léthargie, qui n'a rien de spécifiquement toulousain, étant le fait de la France savante » (1982 : n. p.). Si l'intérêt pour ses vestiges d'une ville universitaire, riche d'une Société Archéologique du Midi ancienne et brillante, s'assoupit, comment en irait-il autrement pour une petite ville de province où l'archéologie n'occupe qu'une place secondaire dans les préoccupations d'amateurs éclairés certes, mais avant tout attirés par les « curiosités » ? L'un d'entre eux, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, avait d'ailleurs

essayé, prudemment mais en vain, de prévenir ses confrères de la Commission des Arts et Sciences des dangers de cet éparpillement dans l'embryon de musée qu'elle avait constitué, rappelant que l'histoire naturelle, par exemple, n'a pas été classée parmi les branches des sciences dont la Commission doit s'occuper :

Je n'en viens pas encore à demander la suppression de tout ce qui appartient à l'histoire naturelle, mais je pense que les oiseaux, qui sont à moitié rongés par les vers, devraient disparaître. Je pense aussi que les objets de curiosité qui ne concernent ni les arts, ni l'histoire locale, tels que les chalumeaux des sauvages, les bonnets chinois ne devraient pas être exposés au public. Les places qui seront laissées libres dans les vitrines seront garnies par une collection de céramiques antiques et d'armures de tous âges (A.D.A. 1112, séance du 6 décembre 1840).

Au problème du goût s'ajoutait celui des compétences et des moyens matériels dont disposaient les sociétés savantes. Tant qu'il s'agissait de fouiller çà et là, de collecter des pièces ou des objets – en 1863, par exemple, Barthe offre à la Commission de la part de Ausseil, gardien du château de la Cité, deux carreaux d'arbalète trouvés dans les cours du château (A.D.A. 41108, 2 août 1863) – les choses allaient sans mal mais les médiocres subventions qu'ils recevaient ne permettaient pas d'envisager une action d'exploration ou de conservation d'envergure. Il avait fallu en appeler à l'État pour restaurer Saint-Nazaire, comment aurait-il pu en être autrement pour l'ensemble des tours et des remparts ? Où, par ailleurs, les érudits locaux auraient-ils acquis

la maîtrise des principes architecturaux et les connaissances techniques indispensables à un tel sauvetage ? Qui représentaient-ils pour composer avec l'Armée qui affichait clairement ses droits sur une partie de l'enceinte :

Dans l'état actuel des choses, pour pénétrer dans la partie des lices basses qui s'étendent entre la porte de Rodez et le château, il faut s'adresser au château et demander spécialement au garde à en visiter l'extérieur que l'on ne montre pas d'ordinaire à un étranger (Foncin, 1866 : 190).

Autant d'impossibilités et d'obstacles qui expliquent leur satisfaction à l'annonce de la nomination à la tête du grand chantier de celui qui les avait tellement séduits par la rénovation de Saint-Nazaire qu'ils en avaient fait un membre correspondant de la Commission des Arts et Sciences dès 1850.

Pour ce véritable messie qui apporte avec lui l'argent, et surtout le savoir, les érudits partagent donc la même admiration sans retenue que les notables locaux. À leurs yeux, irrésistible démiurge il donne un complément de sens à un vestige dont ils avaient deviné l'intérêt mais que les difficultés intellectuelles et matérielles qu'ils rencontraient les auraient empêchés de mettre en valeur :

Là-bas, sur cette colline qui domine toute la plaine, est une ville démantelée ; le lierre couvre ses murs effrités, et l'on voit des décombres gisant, épars. Cependant la ville forte est encore superbe, presque menaçante. Un grand architecte vient. Il évoque le passé. À sa voix les remparts se dressent de nouveau et recouvrent leur fierté première ; les murs latins

joignent les tours wisigothes aux constructions arabes, les forteresses romanes et françaises reparaissent ; le gothique flamboie ; il ne manque plus que des hourds aux merlons. C'est l'œuvre d'un magicien sublime (Germain, 1879 : 3).

Citant ce texte, contemporain des travaux, dans la nécrologie de Viollet-le-Duc qu'il rédige pour la Commission des Arts et Sciences, Coste-Reboulh n'hésite pas à renchérir par un souvenir personnel :

Je mentionnerai aussi une visite que je fis à la ville haute, en compagnie de Viollet-le-Duc. Une des tours les plus remarquables était à relever de sa ruine profonde ; nous étions à nous demander le parti que l'on pourrait tirer de ces quelques restes pour former une reconstitution exacte et définitive. Le maître, alors, avec sa parole colorée et un habile crayon, nous fit voir debout le colosse tombé. Je n'oublierai jamais la verve, l'entrain et la force de la démonstration ; un simple vestige lui suffisait pour retrouver ce qui avait disparu ; et ce que nous ne voyions pas, lui le devinait. On ne pouvait s'empêcher d'applaudir à ces preuves de science et de génie (Coste-Reboulh 1882 : 221-225).

Il est incontestable que l'engouement et la confiance quasiment totale dont il a bénéficié auprès de toutes ces autorités ont laissé le champ libre à Viollet-le-Duc pour aller jusqu'au bout de son projet de restauration. Mais cette unanimité apparente fut-elle la règle, ne connut-elle pas d'exception ? Que savons-nous des sentiments de Viollet-le-Duc envers ces érudits ? Accepta-t-il leur hommage comme chose naturelle, eut-il pour eux de la considération ou bien fut-il le maître hautain régnant en despote

sur la transformation de la Cité que rapporte une tradition orale née avec le début du siècle ? À cet effet l'évocation de trois de ses contemporains permet quelques précisions nécessaires pour comprendre le portrait hagiographique qui fut dressé de lui, à Carcassonne, jusqu'à sa mort.

Le premier, Léopold Verguet, est une figure originale de la vie carcassonnaise. Ancien missionnaire en Océanie il se passionne pour la Cité qu'il avait longuement contemplée durant toute son enfance depuis le faubourg de la Trivalle où demeurait sa famille. En 1860 il découvre la photographie et consacre à la citadelle plusieurs centaines de clichés, documents irremplaçables sur l'état de la forteresse à un moment où les travaux de restauration ont à peine débuté, puis il continue à la prendre comme modèle tout au long des travaux, jusqu'en 1880. La diversité des angles de prise de vue révèle qu'il avait accès à de nombreuses parties de l'enceinte, Viollet-le-Duc pas plus que l'Armée ne semblant faire aucun obstacle à sa présence. L'indifférence bienveillante de Viollet-le-Duc se comprend mieux si on sait les rapports que les archéologues et les architectes de son époque entretenaient avec la photographie. Cet art nouveau n'était, à leurs yeux, qu'un art mineur qui ne pouvait rivaliser avec le dessin. Au mieux utilisable pour des vues d'ensemble la photographie était incapable de rendre compte du détail d'un appareil comme le permettaient les croquis. *A fortiori* de quelle utilité aurait-elle été pour reconstituer les scènes du passé – maçons en plein ouvrage, guerriers en situation d'attaque ou de défense ... –

dont Viollet-le-Duc parsème son *Dictionnaire* ? En analysant les techniques de construction, leur évolution, en retrouvant les étapes l'archéologue et l'architecte se rangent du côté des savants alors que le photographe apparaît comme un « antiquaire » qui se contente de fixer un monument dont il ne saurait déchiffrer le sens. Localement Verguet se heurta à la même indifférence et le don, à plusieurs reprises, de ses clichés à la Commission des Arts et Sciences ne lui valut pas de gratitude particulière. Cette réserve peut s'expliquer par le contexte carcassonnais : archéologue, numismate, photographe reconnu il avait aussi un goût très prononcé pour la chicane et ses démêlés avec les autorités locales et sa propre hiérarchie ne servirent pas toujours sa réputation auprès de ses pairs (Piniès 1987 et 2004 ; [ill. 8](#), [ill. 9](#) et [ill. 10](#)).

Pouvons-nous évoquer les mêmes raisons pour éclairer l'accueil poli, mais très discret, qui fut fait par les sociétés savantes carcassonnaises à P. Foncin, jeune professeur agrégé d'histoire au lycée de la ville et auteur du premier Guide de la Cité de Carcassonne en 1866 ? Ou peut-être vaut-il mieux chercher le motif de cette distance dans la double activité du jeune enseignant qui avait entrepris des fouilles dans la Cité avant d'en écrire l'histoire. En effet, à peine en poste, fasciné par le monument, il sollicitait et obtenait du maire Roques-Salvaza l'autorisation de faire des fouilles, demande qu'il doublait avec le même succès auprès de Guiraud Cals, le chef des travaux de Viollet-le-Duc. Nous ne savons pas,

cependant, si ce dernier répondit à la lettre élogieuse que son jeune disciple lui envoya en 1864 :

Monsieur, il vous faudra peut-être vous en prendre à vous seul et à votre renommée d'indulgente affection pour la jeunesse si un importun de plus vient s'adresser à vous. Professeur d'histoire au lycée de Carcassonne j'ai appris depuis un an à vous connaître en visitant la Cité; et par vos savantes réparations et aussi par vos ouvrages vous avez été mon maître à votre insu. L'élève tient à vous remercier aujourd'hui des savantes leçons qu'il a reçues de vous, comme du plaisir qu'il a éprouvé à vous lire. Il vous apporte en même temps la preuve de ses propres études en vous offrant un travail ou plutôt une ébauche d'apprenti archéologue sur votre belle Cité. Vous recevrez ci-joint, Monsieur, le discours que j'ai prononcé à la distribution des prix du lycée. Tout est de vous dans cet essai et vous n'aurez pas de peine à reconnaître votre bien. Je me suis permis de joindre à mon discours un numéro du *Courrier de l'Aude* dont le feuilleton pourra peut-être vous être de quelque intérêt. J'y rends compte des fouilles que M. Roques-Salvaza, maire de la ville, m'a fourni les moyens d'effectuer avec l'autorisation de M. Cals, votre inspecteur diocésain. J'aurais été désolé que vous apprissiez d'un autre que moi-même, cette modeste incursion dans un domaine qui est le vôtre (A.D.A. 4T82).

Il ne faudrait pas toutefois considérer l'éventuel silence de Viollet-le-Duc comme de l'indifférence même s'il est vrai que les fouilles étaient loin d'être une priorité pour le service des Monuments historiques qui n'accorde qu'avec réticence des allocations pour les effectuer. Mérimée avait précisé sa position dès 1844. Considérant que c'est de l'argent perdu, il ajoute :

Il est d'ailleurs indifférent que les objets antiques demeurent sous terre un an de plus ou de moins. Ils s'y conservent fort bien tandis que les monuments que l'on peut réparer avec l'argent des fouilles ne veulent souvent pas attendre (Verdier 1934 : 95).

Du reste les rares crédits accordés, Narbonne, Nérac, Lillebonne, Vaison... ne concernaient que la période romaine. Néanmoins, sans être une préoccupation fondamentale, le sort des objets découverts est strictement codifié, une circulaire de 1838 précisant qu'ils resteront « dans les départements d'où ils proviennent pour y former comme des archives de l'histoire locale et pour y répandre le goût des arts » (Verdier 1934 : 95). Aussi la bienveillance de Viollet-le-Duc ne s'étend pas au curé de Saint-Nazaire qui, en 1860, manifestait la volonté de s'approprier une crose trouvée dans la basilique pendant les travaux, prétextant qu'elle appartenait à l'église. Il est obligé d'envoyer deux courriers comminatoires au desservant qui va d'atermoiement en atermoiement – le conseil de fabrique n'a pu être consulté, tout ce qui appartient à un tombeau est sacré ... – avant que l'évêque ne lui demande de s'incliner (A.D.A. 4T141).

Les autorisations qui lui sont accordées ne suffisent pas à pallier la faiblesse des moyens d'un homme seul et Foncin en appelle aux bonnes volontés savantes montrant tout ce que pourraient apporter des investigations bien menées dans divers souterrains de la Cité (1866 : 65-66 et 184). Allant plus loin il interpelle directement la Commission des Arts et Sciences attirant son attention sur « les restes de l'intérieur de la Cité dont l'interprétation reste à

faire » et donnant la liste des maisons du roi dont il serait bon de rechercher les traces (1866 : 282). Pour des notables qui ont délégué tous leurs pouvoirs à l'architecte des Monuments historiques cette attitude peut paraître très prétentieuse, et elle devient même outrecuidante quand le jeune enseignant, après un discours enflammé consacré à la Cité lors de la distribution des prix du lycée, publie, en 1866, son guide de la citadelle. Nourri des meilleures sources historiques, enrichi par les observations directes de l'auteur et les nombreux témoignages de la tradition orale citadine qu'il a recueillis, l'ouvrage souligne trop la désertion de l'érudition locale pour que celle-ci n'en prenne pas ombrage et, malgré l'annonce faite en séance (A.D.A. 11J2, 15 juillet 1866), la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne n'en rendra jamais compte.

Le destin du troisième personnage que nous voulons évoquer, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, est encore plus révélateur. Président de la Commission des Arts et Sciences, notable local dont l'action fut déterminante pour décider l'État à se préoccuper du sort de la citadelle, il vécut en fait comme un déchirement la restauration de la Cité. Nommé inspecteur à la suite de son invention du tombeau de Radulphe en 1840, il attire deux ans plus tard l'attention de la Commission des Monuments historiques sur les maladroites de l'architecte local en charge des travaux de la basilique. À la suite de cette intervention le chantier est confié à Viollet-le-Duc. Les rapports entre les deux hommes débutent sous les meilleurs auspices et Viollet-le-Duc ne tarit pas

d'éloges à propos de « la notice curieuse et pleine de savantes recherches qu'il [Cros-Mayrevieille] publia dans la *Revue Archéologique du Midi* ». Il conclut son hommage en insistant sur le rôle décisif qu'il a joué, laissant entendre que sa mission n'est pas terminée : « M. Cros a déjà sauvé bien des parties de cette ancienne cathédrale et, grâce à son zèle et sa persévérance, il est à croire que Saint-Nazaire sera garanti à vie de la ruine qui le menace » (1844 : 261). Rien d'étonnant, dès lors, dans la cordialité dont l'architecte fait preuve quand il l'invite lors d'une nouvelle tournée de Mérimée :

J'accompagne M. Mérimée pour lui faire voir nos travaux du Midi et je serais bien désireux de vous trouver à Carcassonne afin de visiter avec vous notre Saint-Nazaire. Pensant que vous jugerez comme moi que votre présence serait utile à cette visite je n'ai pas voulu vous surprendre, crainte d'une absence (Archives Cros-Mayrevieille, 20 août 1865).

Une autre lettre, de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, cette fois, postérieure de cinq ans, témoigne de la persistance de ces bons sentiments et précise la nature des liens qui s'étaient tissés entre les deux hommes. Les rapports hiérarchiques sont apparemment secondaires par rapport aux buts à atteindre, car si Viollet-le-Duc dirige les travaux, Cros-Mayrevieille ne se départit pas de la charge morale qu'il estime lui être dévolue en tant qu'inspecteur des services mais aussi en tant que Carcassonnais passionné par la Cité. Son ton se fait pressant à propos des vitraux de la basilique dans un courrier qu'il adresse le 26 octobre 1850 à Viollet-le-Duc :

Mon cher collaborateur, quoique j'apprécie toute votre sollicitude pour Saint-Nazaire, cependant à cause de vos nombreuses préoccupations, permettez-moi de vous rappeler qu'à la verrière du milieu de l'abside il existait dans le bas quelques panneaux ayant appartenu à une autre fenêtre. S'ils ne sont pas renvoyés à Carcassonne avec le haut de la verrière, veuillez, du moins, les recommander à M. de Gérante afin que vous les retrouviez sous votre main quand vous jugerez convenable de les employer (Archives Cros-Mayrevieille).

Règne aussi entre eux une grande liberté dans les échanges intellectuels, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille n'hésitant pas à discuter les opinions de Viollet-le-Duc qui ne semble manifester aucune morgue envers les théories de l'érudit local.

J'espère vous convertir à mon opinion sur *l'atalaya* du château. Vous me faites observer qu'il existe à Avignon, à Cahors, à Polignac des tours carrées qui ne sont pas sarrasines ; je suis en cela de votre avis. Car je n'ai pas dit que toutes les tours carrées fussent arabes, mais que les tours arabes étaient carrées (arabes de la première invasion s'entend). J'ai ensuite établi qu'à cause des ornements romans que l'on remarque dans le haut de la tour, la partie basse était nécessairement antérieure au *xiv^e* siècle, enfin qu'il fallait bouleverser toutes les classifications d'époque que j'avais distinguées sur les fortifications de la Cité de Carcassonne pour essayer une autre conjecture. Si toutes ces circonstances se trouvent réunies dans d'autres lieux, et si l'histoire de ces lieux présente un demi siècle de domination sarrasine, je n'hésiterai pas à y reconnaître des monuments arabes. Il me tarde en vérité de vous voir faire votre voyage dans le midi de l'Espagne pour vous retrouver tout à fait

rallié à mon opinion. Pensez, après toutes les raisons que j'ai déduites, s'il y a dans la position occupée par la tour Pinte, dans son aspect, dans sa physionomie, passez-moi le mot, une impression générale qui ne peut que porter juste (Archives Cros-Mayrevieille).

Mais à cette date le grand chantier n'a pas vraiment débuté et c'est d'après 1850, sans doute de 1852, qu'il faut dater, semble-t-il, le refroidissement des relations entre les deux hommes. En 1851, nommé président de la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille joue encore les intermédiaires entre l'Armée et les Monuments historiques pour le partage des travaux, mais à compter de cette année ses archives ne contiennent plus d'allusion à la Cité. En 1853, il allègue de « son éloignement habituel de Carcassonne » – marié, il s'était fixé à Narbonne – pour justifier sa démission comme résident de la Commission des Arts et Sciences dont il devient simple membre honoraire (A.D.A. 1112, séance du 7 août 1853). Les longs séjours dans son domaine de Mayrevieille (Soum 1912 : 102) lui auraient donné de nombreuses occasions de rencontres avec Viollet-le-Duc, mais encore aurait-il fallu qu'il le voulût. Une note de sa main de juillet 1856, rapportant une visite qu'il fit à la Cité, laisse éclater son amertume :

L'appareil employé au clocher de Saint-Nazaire par Viollet-le-Duc est trop grand et comme il existe une partie de l'ancien appareil, cela donne un disparate choquant [...] la courtine en entrant à gauche de la porte d'Aude, bâtie en 1838, a été démolie et remplacée par un appareil wisigoth. Ce n'était

certes pas l'œuvre la plus pressée ! (Archives Cros-Mayrevieille).

Que s'est-il passé entre les deux hommes ? Cros-Mayrevieille est-il aussi étonné ou offusqué qu'il le paraît des audaces et des remaniements ponctuels de Viollet-le-Duc, et sont-ils suffisants pour expliquer sa réprobation ? En 1844 dans son rapport sur Saint-Nazaire celui-ci avait clairement annoncé ses intentions :

transformer certaines parties de l'église s'il le fallait pour retrouver les aspects originels, créer pour pallier les vides, restituer un état hypothétique mais complet du sanctuaire (A.P. 284).

Or Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, qui connaissait bien l'édifice et qui était au courant du projet avant que les travaux ne débutent, se tait. Il ne fait aucune remarque, se satisfait, bien au contraire, des propositions de l'architecte et surtout du rôle d'interlocuteur privilégié qui est le sien. Après 1852 il ne découvre pas la détermination de Viollet-le-Duc, les sentiments de ce dernier n'ont sans doute pas changé, l'ami d'hier n'est pas méprisant aujourd'hui, mais les ambitions différentes qui les animent font que tout ce qui les avait réunis les oppose maintenant, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille se trouvant écarté du sauvetage qu'il avait tant attendu.

Même quand il se présente comme un historien soucieux avant tout de corriger les erreurs de ses prédécesseurs, de rétablir des dates ou d'éclairer des épisodes restés obscurs, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille ne peut celer l'enthousiasme et la

passion qui l'attachent à l'objet de son ouvrage (Cros-Mayrevieille 1846). Chroniqueur d'une geste ancienne il se pense aussi comme l'ultime auteur d'une histoire du monument en train de s'écrire et il ne peut s'empêcher de mettre en avant ses interventions, de souligner le rôle capital qu'il a tenu dans cette résurrection. Jusqu'en 1852, l'hommage de ses pairs le confirme d'ailleurs dans cette attitude de défenseur du patrimoine et de l'identité culturelle locale. Ses confrères ne lui abandonnent-ils pas la charge de tout ce qui concerne la Cité ? L'archiviste Mahul n'en fait-il pas, sur la foi d'une liste où figure un Cros, le descendant direct d'un consul du Moyen Âge ? (Mahul 1867).

Pour Viollet-le-Duc la Cité, lieu d'expérience et de mise en pratique d'une réflexion sur l'architecture médiévale, n'est que l'un des points du canevas qu'il ébauche, jalon d'importance dans son œuvre mais qui ne lui fait pas oublier ses autres projets. Durant le même temps, inspecteur général des édifices diocésains, il visite les églises dont il a la charge, construit Saint-Gimer à Carcassonne, voyage en Allemagne, poursuit la restauration de Vézelay, s'attaque à celle de Notre-Dame de Paris et du château de Pierrefonds... À l'inspecteur local arpentant au fil des saisons les enceintes et les courtines, homme pressé il consent au mieux une présence qui n'excède pas deux mois par an. Dans la citadelle que le président de la Commission des Arts et Sciences voulait préserver en l'état, il s'efforce de retrouver les archétypes médiévaux et n'hésite pas à les créer de toutes pièces pour les besoins de sa

démonstration. L'intérieur de la citadelle, l'histoire des maisons les plus anciennes comme les projets de musée de l'armure ou de l'artillerie ne l'intéressent pas ou plutôt ne le concernent pas car ils s'éloignent trop de sa préoccupation principale, restituer le monument tel qu'il devait être à la fin du XIII^e siècle, débarrassé des scories qui l'encombraient encore.

Mais peut-on croire un instant que ces intentions et les divergences d'appréciation qu'elles entraînaient n'étaient pas connues des deux hommes qui, pendant huit années, avaient travaillé de concert ? L'importance intellectuelle du projet pour Viollet-le-Duc – la restauration de la Cité est la mise en pratique architecturale des principes contenus dans l'« Essai sur l'architecture militaire au Moyen Âge » (*Dictionnaire...*, 1854 vol.II) – la dimension existentielle de la passion de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille pour le monument ne seraient-elles pas au cœur de la mésentente ? Comment concilier l'ambition de l'un, architecte visionnaire, soucieux de restituer la splendeur d'un passé aux couleurs d'imaginaire, et la volonté de l'autre, historien local qui ne veut pas que l'on touche à sa Cité, acceptant au mieux des interventions qui devraient rester de l'ordre de l'invisible ? Une fois le choix fait entre les deux options, l'ampleur de l'entreprise exigeait un seul maître, un maître capable d'imposer sa vision et ayant les moyens d'accomplir cette mission sans être soumis à la diversité et à l'inconstance possible des émotions et des désirs indigènes. À ce souci les notables et les érudits locaux souscrivirent à un tel point, le désir de plaire à l'architecte fut tel que, très

vite, ils oublièrent le rôle joué par Jean-Pierre Cros-Mayrevieille. En témoigne une lettre que lui adresse, en septembre 1855, Barthe, un de ses successeurs à la présidence de la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne :

Mon bien cher monsieur, ne pouvant vous voir puisque vous n'êtes pas ici je vous écris. Il me tarde que vous me pardonniez, si c'est possible, une démarche que j'ai faite contre vous. S'il faut du moins que je vous demande pardon. Comme président de la Société des Arts et Sciences j'ai reçu un rapport lu à l'institut impérial dans lequel on décerne la médaille à M. Viollet-le-Duc pour son premier volume d'un dictionnaire sur l'architecture du Moyen Âge. On y parle de Carcassonne et des planches faites sur les habiles dessins de M. Viollet-le-Duc. Cherchant de quoi remplir un second volume de nos mémoires qu'il est question d'imprimer prochainement, je crus que M. Viollet-le-Duc serait homme plus que tout autre à nous fournir soit par le texte, soit par le dessin, une description détaillée, artistique, instructive de ces monuments de Carcassonne auxquels il a donné déjà tant d'importance. Il venait d'arriver à Carcassonne. Sans plus de réflexion je me transporte chez lui et lui fais part de ma proposition. Il l'accepte sans hésiter. Je m'en retourne tout satisfait et, chemin faisant, la pensée me vint que vous aviez déjà publié un travail analogue dont profiterait M. Viollet-le-Duc. Plus je comptais sur la perfection de son travail, plus je voyais que j'allais vous nuire en le provoquant. Je fus grandement désenchanté je vous l'assure. Quand j'ai rencontré cet architecte je lui ai parlé de vous, je lui ai dit que vous commandiez ici un grand respect, que le premier vous aviez mis au jour et réellement découvert et déterrés nos précieux monuments, que vous aviez appelé à grands cris

l'attention du gouvernement sur eux, et que c'était à vos efforts qu'était due leur restauration actuelle, que vous aviez péniblement ouvert la mine que d'autres, plus heureux, exploitaient aujourd'hui avec gloire, que dans son mémoire M. Viollet-le-Duc devait vous rendre hommage et dire la vérité. Il me dit qu'il n'y manquerait pas, qu'il connaissait votre ouvrage et qu'il l'avait en sa possession. Au milieu de ses occupations si multiples M. Viollet-le-Duc nous fournira-t-il un mémoire, j'en doute. Néanmoins je voudrais lui donner une note de ce que vous avez fait pour la Cité. Il serait bien temps que ce fût constaté ou du moins avoué. Si je ne vous ai pas trop cruellement affecté, voudriez-vous me faire parvenir cette note, je la donnerais comme émanant de moi et je me consolerais un peu, en la lisant plus tard, d'avoir donné étourdiment dans le panneau. Soyez tant que vous voudrez en colère contre moi, je le mérite. Je n'en serais pas moins, mon bien cher monsieur Cros, votre tout dévoué serviteur (Archives Cros-Mayrevieille).

Si Barthe est un peu touchant dans sa maladresse et son désir de se faire pardonner, il se trompe moins qu'il ne le croit quant au fond et à la signification de sa démarche, sa lettre marquant les prémices d'un mouvement d'amnésie qui s'amplifie les années suivantes. Ainsi, en 1864, Dougados, président sortant de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne, s'adressant à ses collègues fait le panégyrique de la société, rappelant sa place dans le sauvetage de la Cité, sans prononcer le nom de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille :

Il faut bien le dire, pour tous ceux qui pourraient l'ignorer ou l'avaient oublié, c'est vous qui le

premier avez entouré notre vieille Cité du respect archéologique qui lui était dû. C'est vous qui, après l'avoir sauvée plusieurs fois du marteau démolisseur, avez réussi à la faire classer parmi les monuments historiques de la France » (Dougados 1870 : 4).

Rendant hommage à Viollet-le-Duc au lendemain de sa mort devant les mêmes érudits, Coste-Reboulh ne tarit pas d'éloges pour le « savant », « le génial architecte », « le magicien » mais il n'a pas un mot pour Jean-Pierre Cros-Mayrevieille (Coste-Reboulh 1882 : 222). En 1880 la ville de Carcassonne et les érudits du crû ont abandonné toute prétention sur la gestion intellectuelle de la forteresse en voie de restauration. S'inscrivant sans réserve dans la stratégie jacobine de la Commission des Monuments historiques, ils occultent un héros local de trop modeste renommée afin que rien n'altère l'image triomphale d'un Viollet-le-Duc au sommet de sa gloire à qui ils confient le soin, tel la statue du Commandeur, de veiller au destin de la Cité.

Paradoxalement la seule note discordante, faisant écho à l'amertume et à la déception de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, viendra du monde savant mais ce sont les membres de la Société archéologique de France qui sont à son origine et non des Carcassonnais. Fondée en 1834 par Arcisse de Caumont cette société regroupait à travers la France tous ceux qui se sentaient concernés par la sauvegarde du patrimoine monumental. Éditant un bulletin qui visait le recensement des « antiquités » les plus précieuses pour en conserver, au moins par la description, le souvenir, elle tenait en outre chaque

année un congrès, auquel étaient conviés tous ses membres, dans une ville différente (Bercé 1976 et 1983). Louée et sans rivale elle apparaissait comme l'institution de référence dans son domaine et, en 1834, jeune inspecteur des Monuments historiques, Mérimée n'hésitait pas à solliciter le soutien d'Arcisse de Caumont :

Les réparateurs sont peut-être aussi dangereux que les destructeurs, j'ai bien peu de moyens d'être instruit du projet de ces messieurs. Je serais bien reconnaissant si vous voulez bien me donner ou me faire donner avis de leurs méfaits lorsqu'ils viendront à votre connaissance (Mérimée, *Correspondance* 1 : 287, lettre du 2 juillet).

Mais les relations se dégradent au fur et à mesure que la Commission des Monuments historiques affirme son autorité. Pour elle ce ne sont pas des académies provinciales, quel que fût leur mérite dans le passé en matière de protection et de sauvegarde, qui ont à décider des monuments à entretenir et à conserver, mais les services de l'État. La nouvelle orientation n'alla pas sans heurter la sensibilité des archéologues regroupés autour d'Arcisse de Caumont qui entendaient donner leur avis sur tous les travaux voire les conduire de façon indépendante. Aussi, en 1830, quand il s'agit de renouveler l'aide consentie par l'État à la Société française d'archéologie, Mérimée est-il des plus réservés :

C'est une question que la Commission devra examiner de savoir s'il convient d'encourager une société qui a exactement les mêmes buts que la Commission. En accordant à la société une subvention, même faible,

ne résigne-t-elle pas une partie de ses attributions ? (Bercé 1976 : 163).

L'attitude valait déclaration de guerre et, dès ce moment, les disciples de Caumont ne cessent de récriminer contre les décisions de l'État réclamant, en 1853, l'intervention du Parlement et le conjurant même de mettre fin aux activités désastreuses, selon eux, de la Commission des Monuments historiques (Verdier 1934 : 92). Le congrès de la Société française d'archéologie qui a lieu à Carcassonne en 1868 donne la mesure du différend.

Les congressistes visitent les monuments de la Ville Basse et Saint-Nazaire mais là, l'entrée de la crypte, celle du tombeau de Radulphe leur sont interdites, comme celle qui, dans les lices, leur aurait permis d'examiner de l'intérieur les travaux de restauration de l'enceinte :

Pour cela il fallait une clef et cette clef, malgré le rendez-vous solennellement donné, malgré les sommations les plus énergiques et les plus pressantes, est restée imperturbablement sous sa tente (Verneilh 1869 : 124-125).

Cette fin de non-recevoir est-elle à l'origine de la diatribe contre Viollet-le-Duc de l'un des congressistes, le docteur Cattois ? Rien ne trouve grâce à ses yeux :

À Saint-Michel le siège épiscopal est couronné d'un dais ou baldaquin et l'autel n'en a pas. C'est comme si le ministre d'État était couronné, et que l'empereur ne le fût pas [...] . À Saint-Nazaire les tabernacles ne ressemblent à rien, si ce n'est à des niches ou toits de vils petits animaux.

Il parle ensuite de Saint-Gimer :

Des voûtes basses, étouffant l'assistance, des bas-côtés trapus, écrasés, sans profondeur, enfin le clocher... Est-ce un clocher ? Non c'est un pigeonnier (Cattois 1860 : 80).

Ajoutée à la violence de cette dénonciation la polémique suscitée par l'affaire de la clef prend des proportions qui se montrent embarrassantes, autant pour la Société française d'archéologie que pour ses hôtes carcassonnais. Aussi pour calmer les esprits charge-t-on le baron de Verneilh, inspecteur divisionnaire de la Société, d'un rapport général sur la visite de la Cité. Il se montre d'abord très ferme dans sa réprobation :

Ne ferait-on des restaurations que pour les cacher ensuite aux regards du public, et alors même qu'elles ne seraient pas exemptes de passion, les critiques adressées aux œuvres d'architecture seraient-elles plus interdites que celles que nous voyons faire chaque jour des tableaux, des statues ou des livres des maîtres les plus sévères ? N'est-il pas singulier aussi qu'après avoir exécuté des travaux dans un édifice, les simples surveillants de ces travaux s'y établissent comme en un fort, faisant ainsi d'un édifice public une propriété privée, et substituant, dans le cas particulier qui nous occupe, leur autorité et leurs droits prétendus à ceux très incontestables que doit avoir un curé dans son église et dans ses dépendances ? (Verneilh 1869 : 125).

Le procédé était habile puisqu'il permet à l'orateur de mettre hors de cause Viollet-le-Duc en désignant comme boucs émissaires ses collaborateurs. Verneilh poursuit d'ailleurs avec beaucoup plus d'aménité,

se plaisant à rendre hommage à Viollet-le-Duc en soulignant la qualité de son intervention :

Disons hautement que les restaurations de la cathédrale ont été admirablement faites [...]. Tout nous a semblé irréprochable et traité avec le soin le plus minutieux, uni à la science et au goût le plus éprouvés. En un mot c'est un chef-d'œuvre de restauration digne de ce chef-d'œuvre d'architecture. Pour les tours et les remparts [...] nous reconnaissons volontiers qu'à faire tant que de rajeunir ces magnifiques fortifications, il était difficile de s'en tirer mieux que le célèbre auteur du Dictionnaire d'architecture et de montrer un esprit plus ingénieux et plus familiarisé avec les choses anciennes dans cette difficile entreprise (Verneilh 1869 : 129).

Mais, pour Verneilh la Société française d'archéologie là est l'essentiel, *fallait-il restaurer* ? L'utopie de la reconstitution, le désir de plaire au

plus grand nombre, sont-elles des raisons suffisantes, se demandent-ils, pour justifier les rénovations qui, selon eux, défigurent les monuments du passé ? L'épilogue de la réponse du baron de Verneilh résume clairement leur position :

Notre époque laissera assez de traces matérielles dans l'avenir pour suffire à sa gloire et à celle de nos architectes, sans qu'elle se croie obligée d'y joindre celle de refaire les monuments du passé et d'y apposer son estampille. Ces malades de huit siècles que vous entreprenez de guérir vivront plus que vous, si vous voulez bien les laisser mourir de leur belle mort ; c'est la faveur que nous espérons pour eux ... sans espoir de l'obtenir (Verneilh 1869 : 132).

Personne ne répondit et qui aurait pu avoir conscience que, dès la disparition du maître, en 1879, la question allait ressurgir et faire l'objet de discussions incessantes jusqu'à nos jours ?

III. IV : « Vue du château de Carcassonne. Département de l'Aude », gravure de C. Marville, 1858, coll. part.



EN MARGE DE LA RESTAURATION MATÉRIELLE

La Cité littéraire

Si les érudits locaux manifestent plus d'indifférence que d'intérêt à l'émergence du monument, ou du moins s'ils abandonnent à d'autres le soin de l'assurer, qu'en est-il des écrivains et des poètes carcassonnais ou audois à un moment où l'on découvre, et où l'on chante de toutes parts les vertus du patrimoine régional, où le félibrige exalte les valeurs de l'identité occitane et les symboles qui les manifestent ?

À lire les œuvres qu'elle a inspirées, il semble difficile de considérer la Cité comme un véritable enjeu dans l'affirmation identitaire. Il faut en effet attendre 1865 pour trouver le premier poème qui lui soit consacré. C'est celui d'un nommé Jobius – régent du village, ajoute-t-il après sa signature – qui paraît dans *Les Musées du Midi*, revue littéraire publiée à Carcassonne (1865 : 50-52). Encore s'agit-il de vers sans ambition, sa pièce, « Moi j'ai vu Carcassonne !!! », faisant écho à la chanson alors célèbre de Gaston Nadaud « Il ne faut pas mourir sans avoir vu Carcassonne ». Le héros, plus heureux que celui du chansonnier, réussit à visiter la ville mais il n'accorde toutefois à la description de la vieille citadelle que la moitié de ses strophes. Vingt ans de plus sont nécessaires pour que le monument revienne sous la plume de deux écrivains du cru dans des textes à nouveau suscités par l'œuvre de Nadaud. Le premier « *Carcassouno* » de Théodore Séguier en

est la simple traduction en occitan (1886), tandis que le second, « Carcassonne vengée », d'Achille Rouquet, polémique, entend dénoncer la vision caricaturale que Nadaud aurait donnée de la ville et de la Cité (1886). Ce texte marque la naissance d'une production versifiée – à l'exclusion de toute prose – d'une vingtaine de pièces très convenues et se tarissant avec la guerre de 1914.

La thématique s'organise autour de l'évocation du passé, conjuguée en trois figures, dont certaines se croisent au fil des poèmes : la gloire militaire d'hier et l'abandon d'aujourd'hui, le légendaire de la croisade. « À la Cité de Carcassonne » d'Armand Tiffou, ode posthume d'un poète mort en 1880 à vingt-neuf ans, donne le ton, celui de l'incantation nostalgique, où dominent les thèmes d'une rhétorique que ses successeurs emprunteront sans souci d'originalité :

Antique Carcassonne, à tes vieux noms de pierre
 À tes créneaux démantelés
 J'ai vu sous l'aquilon, les noirs festons de lierre
 Pendre et se tordre échevelés ;
 J'ai vu les lézards gris courir sur tes décombres,
 Les flancs creux de tes tours prêter d'épaisses ombres
 Aux lugubres oiseaux de nuit,
 Et les fenêtres de tes salles
 Béantes, sans vitraux, froides et sépulcrales,
 Comme l'orbite sombre où plus rien ne reluit.
 Mais sur tes hauts remparts, sous tes voûtes sonores,
 Si j'évoque le souvenir,
 Les Gaulois, les Romains, les Visigoths, les Mores,

Revivent pour te rajeunir.
Voici les destriers qui piaffent dans les rues ;
Les archers, les valets, les dames accourues
À la terrasse du manoir...
(Tiffou 1886 : 2-3).

L'éclat des armes ne fait pas cependant oublier à Tiffou les troubadours et les cours d'amour, pendant obligé des évocations guerrières :

Mais d'où viennent ces bruits, qui volent dans l'espace
Courent et montent dans les airs ?
Quelles sont ces clameurs, que de la Ville Basse
Apporte le souffle du Cers ?
Ainsi qu'aux jours passés de gloire séculaire,
On parle de beaux-arts, de tournoi littéraire
[...] Troubadours, ménestrels, on vient d'entrer en lice ;
Que de vos chants d'amour l'arène retentisse ! (Tiffou 1886 : 3-4).

Creuset des hauts faits d'arme et du raffinement des arts de la médiévalité méridionale, la Cité devient un véritable mémorial :

Et tu seras pour nous un poème de pierre
Où notre piété viendra lire toujours
(Philibert 1889 : 253).

Mais cet enthousiasme pour l'histoire et le passé fait aussi une part à des sentiments plus personnels et bon nombre de poètes évoquent avec mélancolie la part de la Cité dans les émerveillements de l'enfance et les rêveries de l'adolescence :

Pays natal, qui dans mes veines
Mélée à mon sang, fit jaillir
La sève même que tes plaines

Dans leurs flancs sentent tressaillir ;
Qui de ma vie à ton aurore
Garde les reflets oubliés
Et dont l'écho me dit encore
Les mots que j'ai balbutiés !
Toi qui plus tard, ô ville aimée,
Me vis, à l'ombre de tes tours,
Moissonner la gerbe embaumée
De la jeunesse et des beaux jours !
Toi qui de ces fraîches années
Peux me parler : car sous ton ciel
Je sens de leurs roses fanées
Flotter le parfum éternel !
(Alary 1889 : 255).

Le légendaire, très marqué par l'histoire, ne fournit que deux motifs importants, appartenant l'un et l'autre à la geste de Charlemagne. Achille Rouquet (1889) rapporte la légende de la tour Pinte qui pour rendre hommage à l'empereur, se serait inclinée devant lui, alors que dès 1886, Théodore Séguier dans son « *Dialogué entre la Senno et l'Aoudé* » – la pièce lui valut une médaille au concours organisé par la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne – avait mis en scène la très populaire Dame Carcas : celle-ci, après avoir trompé Charlemagne par un subterfuge, l'avait rappelé en faisant sonner à la volée toutes les cloches de la Cité donnant ainsi son nom à la ville. On pourrait s'attendre à ce que la croisade des Albigeois et le catharisme, dernier volet de la trilogie thématique, soient davantage mis en avant à une époque où Napoléon Peyrat publie son *Histoire de la croisade des Albigeois*, où Auguste Fourès, le félibre rouge de Castelnaudary, fulmine contre le souvenir

des barons sanguinaires du Nord envahissant, au XIII^e siècle, un Languedoc tolérant et paisible. En 1886, A. Rouquet réserve une strophe de sa « Carcassonne vengée » au rappel du drame :

En d'autres temps, lorsque le Nord
 Poussant au ciel un cri sauvage,
 Marchait sur nous avec Montfort
 Pour imposer son vil servage,
 On vit notre fière Cité
 Se dresser Comme une lionne !
 On mourait pour la liberté
 Dans la Cité de Carcassonne !
 (Rouquet 1886 : 87).

Mais il s'agit là de la seule allusion unissant la croisade et la Cité dans toute la production littéraire indigène de l'époque. Quant au catharisme, tous semblent en ignorer jusqu'au nom voire l'existence, hormis le tableau visionnaire de P. Foncin, toujours marginal, décrivant la mort d'un parfait :

Un soir, au pied de la tour, des cierges s'allumèrent.
 Des hommes pâles et sinistres les portaient. Des
 femmes, des enfants accoururent. Un cercle se forma.
 Au centre est un prêtre hérétique un parfait tout vêtu
 de noir. Un simple fil blanc passé autour de sa taille est
 l'emblème de ses vœux. Il a juré de parcourir les villes
 et les campagnes, un bâton à la main, laissant pour
 jamais sa famille, ne se nourrissant que de légumes,
 ne faisant rien sans prière, ne dormant jamais
 qu'habillé, ne quittant jamais un parfait comme lui,
 compagnon inséparable de ses voyages ; prêchant
 qu'il y a un Dieu bon et un Dieu mauvais, que l'un
 a fait l'Évangile et l'autre l'Ancien Testament, que
 l'Église romaine est inspirée par le Dieu du mal, que
 le corps est une cause perpétuelle du péché, et qu'il

faut pour être sauvé recevoir le sacrement suprême
 de la Reconsolation. Ce soir-là justement tout le
 monde s'apprêtait à cette cérémonie solennelle.
 Un silence profond régnait dans ce lieu écarté ; les
 étoiles brillaient au ciel. Sur une civière on apporta
 un malade. La foule s'ouvrit, puis s'agenouilla. Le
 ministre bénit les assistants. S'approchant ensuite du
 croyant étendu sans forces, il lui demanda s'il voulait
 devenir parfait et se rendre à Dieu et à l'Évangile.
 Celui-ci l'affirma d'une voix éteinte. Aussitôt on
 étendit un drap blanc sur sa poitrine, et les deux
 prêtres se placèrent l'un à ses pieds, l'autre à son
 chevet. Celui-ci posa la main droite sur la tête du
 moribond, tenant de l'autre et lisant le Nouveau
 Testament. Levant alors les yeux au ciel, il appela
 l'Esprit-Saint sur cette âme prête à s'envoler. Mais,
 à peine le baiser de paix donné, et le fil sacré passé à
 la ceinture du malade, la foule se précipita sur lui, et,
 les cierges éteints, dans un zèle fanatique pour son
 salut, elle le mit en pièces (Foncin 1866 : 10-11).

Cette indifférence ou du moins cet intérêt très
 relatif pour la Cité semble d'autant plus étonnant
 que cette production littéraire est contemporaine
 de la fin de la restauration d'un monument dont
 la renommée est telle qu'il est devenu étape obligée
 pour de nombreux voyageurs :

À l'heure actuelle beaucoup d'étrangers viennent
 la visiter : d'une statistique que je fis faire, étant à
 la mairie de Carcassonne, il résulte que les Anglais
 (naturellement) sont les plus nombreux et qu'après
 eux viennent les Allemands et les Russes (Jourdanne
 1893 : 55).

Moins que dans un déclin supposé – les écrivains
 du cru ont assez dit leur attachement à la Cité – il

faut chercher pour beaucoup les raisons de cette discrétion dans les constituants de l'idéologie félibréenne dont se réclament tous les créateurs locaux du dernier quart du XIX^e siècle. Les disciples de Mistral se sont, la plupart du temps, satisfaits d'une vision peu nuancée et idéalisée de l'histoire du Languedoc que Jourdanne, en 1893, rappelait à ses amis en ces termes :

Au moment de la Croisade nos heureux ancêtres possédaient toutes ces grandes choses dont nous sommes si fiers aujourd'hui et dont la conquête a coûté tant d'efforts, de larmes et de sang. La dignité du citoyen n'était pas un vain mot, le travail était honoré et protégé, la roture n'était pas une marque d'infériorité et de grands seigneurs ne dédaignaient point d'entrer dans les assemblées presque républicaines qui dirigeaient les affaires municipales d'alors. La liberté de conscience existait en faveur de tous, juifs, à la fois gens de science et de négoce, musulmans médecins, mathématiciens, philosophes, avaient leurs coutumes consacrées. Au-dessus de tout cela resplendissait la poésie des troubadours dont la voix harmonieuse est parvenue jusqu'à nous, pleine de grâce et de fraîcheur, après avoir inspiré Pétrarque et excité l'admiration du Dante. Les plus humbles enfants du peuple, pourvu qu'ils eussent du talent, étaient reçus dans les plus nobles assemblées. Le troubadour Arnaud de Mareuil, fils d'un pauvre serf, était l'ami intime et préféré du vicomte de Carcassonne, et il était dans les bonnes grâces d'Adélaïde, fille du comte de Toulouse, le plus puissant seigneur de la contrée (Jourdanne 1893 : 156-157).

La renaissance de la civilisation médiévale et le triomphe de la langue d'oc passant par l'exaltation

de l'état antérieur à la conquête française, ils n'hésitent pas à se présenter comme les descendants des troubadours ou de ceux qui résistèrent, au XIII^e, à l'invasion du Nord. Ainsi Mistral parle-t-il d'Achille Mir, doyen des félibres audois :

Siès-ti pas lou représentant véritable de la raço Carcasseso ? E se li prous e li valents qu'an défendu Ciuta contro Montfort e sa sequèlo revenien en ribo d'Aude, sabes en quau proumié voudrien touca la man ? Au felibre que contunio la defensa de la raço, en fasant trebusir la lengo doù païs.

N'es-tu pas le véritable représentant de la race carcassonnaise ? Et si les preux et les vaillants qui ont défendu la Cité contre Montfort et sa clique revenaient sur les bords de l'Aude, sais-tu quel est le premier auquel ils voudraient serrer la main ? Au félibre qui continue à défendre la race, en faisant resplendir la langue du pays (Fourié 1988 : 284-285).

Au même titre, les liens noués entre présent et passé ne s'embarrassent pas de nuances au profit de la détermination convenue et répétée de quelques personnages emblématiques. Lors de la Sainte-Estelle, par exemple, fête annuelle des félibres, qui se tient à Carcassonne en 1893, orateur après orateur, tous évoquent la figure maléfique de Simon de Montfort « représentant de l'enfer et de l'esclavage » et la cruauté des croisés français, mais ils sont peu nombreux à rappeler le souvenir de Roger de Trencavel, vicomte de Carcassonne, « héros et martyr de la croisade ». Même Achille Mir, le Carcassonnais, tout en évoquant le passé glorieux et en exhortant ses pairs à remplir leur devoir enferme la citadelle dans un temps à la chronique incertaine où Charlemagne

rejoint ceux qui la défendirent contre les croisés (Jourdanne 1903 : 109).

À la fin du XIX^e siècle, la Cité souffre, pour les écrivains locaux, à la fois de sa force retrouvée et de la longue durée qui s'est écoulée depuis son origine. Les occupations et les remaniements dont elle a été l'objet au long des siècles lui ont fait perdre une part de son identité. Oppidum romain bâti peut-être sur un emplacement plus ancien, proie pour un temps des Sarrasins ou des Barbares, le souvenir de cette diversité l'empêche encore d'être vue comme la forteresse du XIII^e siècle rêvée par Viollet-le-Duc. Sa splendeur architecturale et la complexité des figures de son destin la dépouillent de la simplicité nécessaire à la genèse des mythes. À quelques lieues de là, à vol d'oiseau, il appartiendra à un autre château de cristalliser le souvenir de la croisade contre les Albigeois : sur leur piton escarpé les ruines de Montségur et le champ des martyrs offriront des traces plus fertiles pour l'imaginaire.

Le déroulement de la fête de la Sainte-Estelle à Carcassonne est très révélateur de la vision de Mistral et de ses émules. Reçus dans la Ville Basse le jour de leur arrivée, ils se rendent, le lendemain, à la Cité pour un banquet qui se tient dans le jardin du cloître, à côté de la basilique. Là, entre eux, ils déclament leurs hommages, chantent la *Coupo Santo*, leur hymne, échangent médailles et congratulations, attentifs avant tout à leurs prouesses oratoires et à la démonstration de leur maîtrise de la langue d'oc. Puis les agapes terminées, ils retournent vers la Ville Basse

sans avoir pris le temps, si l'on en croit le compte rendu de la journée, de parcourir les enceintes et les remparts (Jourdanne 1893 : 149). La conférence que l'un des leurs, G. Jourdanne (1893), avait donnée sur la Cité la veille au théâtre, semble avoir satisfait amplement leur curiosité pour un monument aux contours fantomatiques, susceptible au plus d'enrichir de quelques métaphores un discours littéraire indifférent à ses dimensions critique et architecturale.

Dans le décor du monument

Il faudra attendre encore quelques années pour que se dégage, publiquement une autre vision du monument, lors de la venue des Cadets de Gascogne à Carcassonne. En 1898, les Cadets, compagnie de gens de lettres, d'artistes et d'hommes politiques parisiens attachés au Sud-Ouest par la naissance, le sentiment ou l'intérêt, décident de se rendre à Agen pour célébrer le Centenaire de Jasmin, le poète occitan. À peine la décision prise, le projet initial prend de l'ampleur et il est convenu d'étendre la manifestation à Toulouse – où les Cadets rendront hommage à la mémoire d'Auguste Fourès – aux gorges du Tarn, à Luchon et à la Cité de Carcassonne. Cette dernière étape a été proposée par Maurice Sarraut, audois d'origine et directeur à Paris de *La Dépêche du Midi*, qui, dès avril, sollicite ses amis de *La Revue méridionale* à Carcassonne et les invite à réunir les forces nécessaires pour organiser les fêtes qui se dérouleront du 12 au 15 août. À la suite d'un

appel lancé dans la presse locale à toutes les sociétés de la ville avec prière de nommer des délégués, un comité se constitue qui comprend tout ce que Carcassonne compte de notables et de personnalités, « sans distinction d'opinions » (Rouquet 1898 : 52). Un bureau est mis en place pour étudier les modalités d'une souscription générale auprès de la population, qui viendra en complément de l'aide substantielle de la mairie. Il est en même temps chargé d'établir le programme de festivités dont le but est clairement défini :

La visite des Cadets de Gascogne est une occasion unique pour faire connaître notre admirable Cité ; plus les fêtes d'août seront brillantes et plus les visiteurs se rendront ici. C'est une ère de prospérité qui s'ouvre et dont profitera tout le commerce carcassonnais (*Radical du Midi*, juin 1898).

Celles-ci s'organisent autour de deux points forts : une cavalcade historique et l'embrasement de la Cité, le projet de reconstitution d'une Cour d'amour et la représentation d'un jeu médiéval ayant été abandonnés faute de moyens et de temps. Parti de la Ville Basse, le cortège historique, après avoir parcouru les boulevards, rejoint la Cité vers les cinq heures de l'après-midi le 1^{er} août :

Des sonneurs de buccins vêtus de manteaux bleus aux armes de la ville ouvrent la marche, et voici s'avancer derrière eux la brillante cohorte des seigneurs féodaux des territoires voisins de Carcassonne, accompagnés de leurs pages, écuyers, chevaliers et hommes d'armes. [...] Et enfin, radieux comme un soleil, beau comme un jeune dieu, fier comme un paladin de la Table Ronde, voici, fermant

la marche sur son destrier caparaçonné de rouge, le noble vicomte Roger Bernard dont le blier pourpre flotte sur une armure étincelante. Chacun de ces hauts seigneurs s'entoure de compagnons d'armes casqués d'airain, vêtus de hauberts en mailles d'acier ou de pourpoints mi-partie, rouge et bleu, jaune et noir, violet et pourpre, qui lancent vers le soleil une fanfare de tons éclatants. Les troubadours viennent ensuite, vêtus de longues robes écussonnées et des arbalétriers en hoqueton blanc et rouge ferment la marche. Une longue acclamation a salué dans la foule cette résurrection des héroïques époques disparues ; les cris redoublent lorsque les consuls ou capitouls (appelez-les comme vous voudrez) de la cité viennent offrir au vicomte Roger le hanap empli d'hypocras. Il boit bien, bien se porte, et qui bien se porte a bon caractère comme disent les bascules des gares. Le défilé traverse, au milieu de bravos ininterrompus, les rues de la Cité et s'arrête un instant sur la place du château ou d'accortes cabaretières versent l'hydromel à pleins verres. Les buccins glapissent leurs notes aiguës, les nobles seigneurs caressent le menton des jolies filles, les hommes d'armes entonnent des flots d'hypocras, les troubadours distribuent des œillades aux dames, et le vicomte Roger Bernard fait distribuer au peuple des jetons à l'effigie... du grillon de Gascogne. Noël ! Noël ! Vive le vicomte Roger ! Vive la Cité ! Vive Carcassonne ! Vivent les Cadets !... (Doinel 1898 : 146 ; [ill. 11](#)).

Le soir venu, enfin, se déroule le premier embrasement de la Cité :

Dix heures. Les ponts et les quais de la rivière d'Aude grouillent de monde ; une fourmilière humaine sur la rive droite du fleuve. Sur le mont où elle se dresse, la Cité n'est qu'une lourde masse noire effacée dans la nuit et où scintillent seulement deux ou trois

lumières. Soudain, une ligne de feu raie l'obscurité, trace une parabole étincelante dans les ténèbres ; une détonation retentit, et la vieille forteresse surgit brusquement de l'ombre dans l'apothéose d'une immense lueur rouge : on aperçoit distinctement, l'espace d'une seconde, ses hautes tours, les toits d'ardoises, la fierté menaçante de ses remparts, puis tout s'efface ! Mais voici que d'autres fusées succèdent à la première, les unes bleues, les autres vertes et d'autres rouges encore ; et chaque fois que leur dais flamboyant s'élargit dans le ciel, la Cité jaillit des ténèbres, avec des aspects différents, tantôt comme embrasée de lueurs d'incendie, tantôt comme éclairée de magnifiques reflets de lune, tantôt éblouissante de blancheur comme si elle était vêtue de neige. Vision de rêve, vision fantomale et fantastique : il semble que le Moyen Âge tout entier sorte de terre, effrayant et héroïque, et c'est l'évocation la plus saisissante des époques disparues. Un éclair, des tours énormes couronnées de toits aigus, puis plus rien que l'ombre qui semble, après ces jaillissements de clarté, s'épaissir davantage. Mais voici que de larges traînées de flammes courent subitement dans l'espace ; elles grandissent, s'entrelacent, montent, descendent, projetant d'immenses jets de lumière ; et tout à coup, leurs braises confondues s'unissent dans le flamboiement rouge d'un formidable brasier. Oh ! le merveilleux, l'indicible, le fabuleux spectacle ! La Cité tout entière n'est plus que le foyer d'un effroyable incendie au milieu duquel ses tours dressent leurs pierres en combustion ; tisonnée par on ne sait quels diaboliques ringards, la fournaise immense vomit des flots de flammes : les deux enceintes de la forteresse et la masse imposante de l'église Saint-Nazaire, s'empourpent de lueurs effrayantes, la Cité n'est plus qu'un énorme bloc de fer rouge sur lequel s'enchevêtrent de lourds

panaches de fumée : ville d'enfer, ville d'apocalypse, ville splendide et monstrueuse, elle dresse dans le gouffre de la nuit la tragédie grandiose d'une sublime horreur. Sous les morsures de la flamme, les remparts semblent s'émietter, se fondre, se liquéfier dans le brasier immense ; puis les lignes rigides des hourds, des créneaux, des meurtrières, qui se dessinaient d'abord avec une netteté brutale sur le fond pourpre de l'incendie s'estompent peu à peu, paraissent s'écrouler dans le feu impitoyable : la Cité s'effondre lentement dans la fournaise ; les toits, les échaugettes, les ventres bombés des tours, tout s'en va, disparaît progressivement et au bout de quatre minutes – l'embrasement n'a pas duré davantage – le mystère silencieux de l'ombre a reconquis l'espace (Rouquet 1898 : 147-148).

Les fêtes à peine achevées, tout le monde se félicite de leur succès, mais la satisfaction affichée par les organisateurs locaux cache mal les tensions qui les ont précédées, cristallisées dans la rivalité qui a opposé Ville Basse et Cité. Il est vrai que, dans un premier temps, la citadelle accapare toutes les attentions, au détriment de la bastide. Ces dispositions entraînent une mauvaise humeur, à base d'envie et de jalousie, dont un journaliste local se fait l'écho avant que le programme des fêtes ne soit définitivement arrêté :

Il convient à tous égards que la Ville Haute soit le centre privilégié d'une manifestation toute particulière. Mais on ne saurait entièrement consacrer les quarante-huit heures que nous accordent nos illustres hôtes à la contemplation absolue d'un mélange de ruines et de merveilles qui en révélant les souvenirs du passé, rappellent à la fois les turpitudes et les splendeurs du Moyen Âge (*Radical du Midi*, 19 juin 1898).

Le souhait est entendu puisque le défilé historique, réservé au début à la seule Cité, se formera depuis la caserne et parcourra les rues de la ville avant de monter vers la citadelle, sans compter que la Ville Basse aura sa part de festivités propres avec plusieurs concerts, une illumination, une retraite aux flambeaux et l'inauguration, au musée, du buste du peintre carcaissonnais Jacques Gamelin, œuvre d'Alexandre Falguière. Les nouvelles mesures apaisent la rancœur mais elles ne suffisent pas à masquer l'essentiel, à savoir que les manifestations d'août 1898 marquent un tournant décisif dans l'histoire de la sociabilité carcaissonnaise en inaugurant un nouveau découpage spatial. La Cité tient désormais une place centrale, le quartier périphérique, délaissé et méprisé jusqu'alors, devient le centre de gravité au détriment d'une Ville Basse à laquelle les travaux d'embellissement, la perspective aérée de ses boulevards et la présence de quelques rares monuments ne donnent ni un pittoresque, ni un supplément d'âme suffisant pour rivaliser avec la forteresse restaurée. Porteuse de nouveaux espoirs économiques la ville ancienne n'apparaît plus aux yeux des décideurs locaux seulement comme une charge mais se transforme en un instrument prestigieux susceptible de faire la richesse de la communauté entière, des deux côtés du fleuve. Michel Sabatier, un industriel clairvoyant de Carcassonne, dont l'entreprise florissait au pied des remparts, ne s'y trompe pas. Devant l'importance que la Cité est en train de prendre dans l'imaginaire collectif, il n'hésite pas à saisir l'opportunité pour exploiter son image. Distillateur, inventeur de deux

spiritueux qui connaissent alors une grande vogue – l'*Or-Kina* et la *Micheline* –, mécène toujours prêt à soutenir les réjouissances carcaissonnaises, il est de l'affaire des Cadets depuis le début. En juin 1808 déjà il séduit les convives par ses déclarations enflammées, jouant de son accent méridional, lors d'un grand banquet parisien organisé par la compagnie, où il représente « les populations du Languedoc » et, en août, il offre à son tour à ses hôtes d'hier un « dîner splendide, servi comme enchantement dans la salle des fêtes » de son entreprise. L'embrasement lui est l'occasion de commander à Jean-Paul Laurens de l'académie des Beaux-Arts, membre des Cadets, et à Narcisse Salières, peintre local, deux tableaux chargés de commémorer l'événement. « L'embrasement de la Cité de l'antique Cité de Carcassonne » de Salières, grande toile de quatre mètres de long sur deux mètres cinquante de large est proposé, dans la distillerie, aux regards des clients ou des curieux. Michel Sabatier en fait exécuter des reproductions au 1/500^e accompagnées d'une publicité pour ses produits, qu'il diffuse très largement. J.-P. Laurens explique quant à lui « qu'il avait toujours refusé les offres de commerce mais qu'il n'a pas cru prostituer son pinceau en le mettant au service d'un industriel tel que Michel Sabatier » (Alaux 1998 : 5). Son tableau représente la Cité en proie aux flammes d'un immense incendie tandis qu'à ses pieds, sur le fleuve, un groupe de personnes manifeste son enthousiasme ou sa frayeur à la vue du spectacle. Sur le mât de l'embarcation flotte une oriflamme au nom de Michel Sabatier et la voile gonflée rappelle que « La

Micheline de l'antique Cité de Carcassonne est la reine des liqueurs » (ill. 12).

Ce nouveau positionnement dans le champ urbain est le fait d'une mutation profonde de la vision de la citadelle. La richesse architecturale du lieu et les excursions intellectuelles, artistiques et archéologiques qu'il suscite ne sont pas niées, de même personne n'entend s'en prendre au domaine de flânerie qu'il représente pour les poètes et les rêveurs, ni empêcher les habitants de se transformer en cicérones pour faire admirer aux amis ou aux simples visiteurs les richesses de « leur village ». Mais la Cité ne peut pas, pour autant, être réservée à la curiosité d'archéologues et de voyageurs éclairés, il ne suffit pas qu'elle soit, sporadiquement, étape de circonstance pour des groupes de congressistes divers. Il s'agit, à cette heure, de tirer le meilleur parti des atouts du monument, d'attirer le plus grand nombre pour qu'il devienne une source de revenus de premier ordre. Le programme établi pour la venue des Cadets de Gascogne illustre bien cette préoccupation, l'érudition, qui n'est ni le fort ni le souci majeur du comité local, laissant la part belle à des formes nouvelles de sociabilité. Il est vrai que l'archéologie ne perd pas tous ses droits et les hôtes consacrent une longue après-midi à la découverte des tours et des remparts sous la houlette de Doinel, l'archiviste départemental, et de Boeswillwald, le successeur de Viollet-le-Duc. La visite passionne peut-être les invités mais elle ne laisse guère de souvenirs aux organisateurs si ce n'est le talent de Mounet-Sully, illustre Cadet « déclamant dans les ténèbres

sonores des vieilles tours des fragments des sublimes Burgraves de Victor Hugo » (Rouquet 1898 : 131) et les libations, accompagnées de nombreux toasts, qui se déroulent ensuite dans les jardins de l'ancien évêché. Le lendemain, par contre, a lieu ce qui, pour les acteurs locaux constitue le cœur de la fête : le défilé en costumes du Moyen Âge et l'embrasement. Les travaux de restauration effectués depuis un demi-siècle, en effaçant les atteintes les plus sensibles du temps et en reconstituant les parties disparues, ont rendu à la Cité sa majesté, la transformant en un immense décor en attente de figurants, d'animations et d'événements tirant parti du lieu et lisibles par le plus grand nombre. Les initiatives du comité des fêtes des Cadets de Gascogne, saisissant l'occasion, s'emploient à donner forme à ces potentialités. Quinze mille spectateurs selon les uns, vingt mille selon les autres – « les premiers trains du matin sont bondés, plusieurs milliers de touristes n'ont pas reculé devant les dépenses et les ennuis du voyage » – les chiffres rapportés par les journalistes témoignent de l'ampleur du succès rencontré par la fête. Les petites coteries d'érudits cèdent la place à des masses fascinées par l'aspect grandiose des spectacles qui leur sont proposés, la fidélité au passé étayée sur des preuves et des recherches devient secondaire par rapport à la reconstitution historique théâtrale fût-elle approximative. Les interrogations sur la chronologie, les discussions sur la datation de telle ou telle partie de l'appareil, ne sont plus de mise puisque pour le grand public la Cité est le symbole, à l'exclusion de toute autre, d'un Moyen Âge épinalien tel que les

manuels scolaires de l'école laïque triomphante en transmettent à tous les images. J. Doinel, l'archiviste départemental, que sa fonction a fait désigner par le comité local pour régler l'ordonnance de la cavalcade historique prend soin de se conformer aux canons de cet imaginaire dans la présentation du programme qu'il soumet à l'approbation du comité des fêtes :

L'époque choisie pour le scénario est le ^{XI}^e siècle. Les guerres et les croisades sont loin encore. C'est le moment de la floraison chevaleresque et littéraire. Carcassonne jette, avant de s'absorber dans l'unité capétienne qui prépare l'unité nationale, un suprême et glorieux éclat. Cette renaissance merveilleuse d'art et de poésie a fixé nos regards.

Il poursuit en justifiant son choix :

Au pied de nos vieilles tours, en face du castel des vicomtes sur cette terre héroïque [...] nous avons cherché à ressusciter dans un décor de féerie, de prestige et de magnificence légendaire, la figure attachante et mélancolique du grave et doux Roger Bernard de Carcassonne, vicomte suzerain de Carcassonne et de Béziers. [...] L'historien nous dit que Roger Bernard donna à ses peuples onze années d'une paix profonde, qu'il fit fleurir le commerce et prospérer l'industrie et qu'il préféra l'amour des petits et des humbles, à la destinée orageuse et sanglante des batailles [...]. Roger Bernard le débonnaire protégea les artistes et les poètes et le chant des troubadours se fit entendre sous l'orme féodal pour célébrer la paix, la grâce des femmes, la douceur des mœurs et le subtil amour (Doinel 1898 : 82).

Son Moyen Âge est bien loin du tumulte sanglant des croisades, de l'invasion des terres du Midi par les barons du Nord dont les félibres réunis

à Carcassonne lors de la Sainte-Estelle s'étaient faits les hérauts exaltés. Mais, ce faisant, il répond pleinement à la volonté jacobine, mâtinée de reflets régionalistes, affichée par les Cadets de Gascogne, que Maurice Sarraut rappelle dans son discours au maire de Carcassonne :

Les Cadets sont, en effet, de ceux qui croient que dans le pays un est indivisible, chaque région peut et doit conserver l'originalité de son esprit, de sa vie, de ses mœurs, en un mot de tout ce qui constitue sa personnalité [...] Mais ils pensent que ce ne sera point l'œuvre et le résultat d'ultimatums impératifs ; aussi préférant au stérile tumulte des revendications bruyantes l'esprit conciliateur de la persuasion et la clarté de la preuve, les Cadets ont voulu faire connaître ce pays à ceux qui l'ignoraient, les mettre en contact avec sa population laborieuse et loyale et les imprégner du génie de cette race forte. Et, ce faisant, les Cadets ont conscience d'avoir accompli une œuvre éminemment hautement patriotique, car, en ouvrant toute large à leurs amis d'outre Loire l'hospitalière demeure de leurs frères méridionaux, ils ont travaillé à l'unification de la grande famille française ; les antiques arrêts d'une ironie facile, l'injuste jugement des sectaires de l'esprit de race ont élevé, plus peut-être que les intérêts économiques, la barrière d'antagonisme ancien entre le Nord et le Midi (Sarraut 1898 : 136-137).

À son tour, Georges Leygues, vice-président de la Chambre des députés et président du comité des Cadets de Gascogne reprend le propos, mêlant habilement la reconnaissance d'un passé glorieux à la nécessaire unité du présent :

Carcassonne, dit-il, est le point culminant de notre voyage : cette belle et fière ville résume toute la vie passionnée, tumultueuse, et délicate du Midi ; c'est ici qu'on a le mieux aimé et souffert comme on sait aimer et souffrir dans le Midi. Cette Cité, dont les murailles séculaires nous environnent de leur ceinture de pierre, a vu passer sur elle tous les orages des temps lointains ; elle a vu venir se briser au pied de ses murailles les plus terribles invasions ; elle a vu, il y a aujourd'hui six cents ans, venir à l'horizon lointain les chevauchées de Simon de Montfort ; mais le triomphe de celui-ci ne fut qu'éphémère, et, après quelques heures d'obscurité, le soleil, un instant éclipsé, réapparut sur cette ville plus flamboyant que jamais. [...] En venant ici dans cette admirable et antique Cité, nous donnons une voix mystérieuse à ces tours hautaines qui racontent la grandeur du passé ; ici fiers paladins, les hardis chevaliers, les grandes amoureuses ont vécu, lutté, aimé, et c'est tout cela qui est couché aujourd'hui dans cette terre sacrée. Tous ces souvenirs sont émouvants, tout cela poigne l'âme d'une mélancolie indicible ; mais tout cela, aussi, célèbre la grandeur et l'unité de la France ; et c'est pourquoi nous venons ici affirmer notre foi inébranlable en l'avenir et notre espérance indestructible en la grandeur de la France (*Revue Méridionale* 1898 : 137-138).

La réponse que fait aux deux hommes G. Jourdanne, félibre engagé aux côtés de Mistral pour la reconnaissance de la langue d'oc et pour une certaine autonomie culturelle et politique, met à jour le trouble et les tiraillements qui agitent une part des érudits et des notables locaux :

Rassurez-vous, Messieurs, dit-il, nous ne sommes plus à Agen au pied de la statue de Jasmin, nous

sommes à Carcassonne, dans cette vieille Cité dont je m'honore d'être un des enfants. Là-bas sur les bords de la Garonne, j'avais été chargé par mon illustre maître et ami M. Frédéric Mistral, d'exposer certaines revendications hardies peut-être, qui à certains même ont paru détonner, mais qui sont la suite logique, inévitable de l'incontestable renaissance d'une littérature autochtone.

Ici, Messieurs, vous êtes mes hôtes, si j'ose m'exprimer ainsi, comme ancien maire et comme président de la Commission spéciale des fêtes historiques, et je sais trop les devoirs qui me sont imposés par cette situation pour vous recevoir autrement qu'avec des paroles de sincère bienvenue. [...] Sans doute le méridional méridionant, le Carcassonnais de vieille souche qui sont en moi vous paraîtront excusables de ne pouvoir songer sans émotion à cette époque où le Midi, indépendant et libre, jouit d'une incomparable période de splendeur et de civilisation ; où le vicomte Trencavel n'était que le président de la commune libre de Carcassonne, où chantèrent des poètes dont la poésie harmonieuse et sonore réalisa le plus grand effort accompli depuis l'antiquité dans la forme la plus haute de la poésie, la description du sentiment intime... Mais ce regret exposé, je suis le premier à reconnaître qu'il est impossible de remonter le cours des événements. Nous sommes devenus, nous entendons rester Français. Nos pères nous ont donné de glorieux exemples à cet égard. Si dans la plus formidable épreuve qu'ait eu à subir l'unité française, si dans la guerre de Cent ans le roi de Bourges ne fut pas, comme l'a dit un historien, un roi totalement ridicule, c'est que son autorité fut constamment reconnue de Toulouse à Nîmes, c'est qu'il trouva dans le Languedoc des réserves inépuisables en hommes, en argent, en sacrifices de toutes sortes. Si nous

franchissons plusieurs siècles nous trouvons inscrits dans nos fastes le nom de l'héroïque 32^e demi-brigade républicaine. Et pour parler d'hier le maire de cette ville conserve dans son cabinet une relique sacrée, le drapeau qui accompagna les mobiles de l'Aude en 1870 (Jourdanne 1898 : 143-144).

Mais, en fin de compte, la réponse vaut aller à Canossa et se conformant à ceux qui l'ont précédé, Jourdanne prête allégeance à la représentation officielle que l'État entend donner du monument. La Cité, comme tous les monuments historiques, reconnus comme tels dès la fin du XIX^e siècle, s'inscrit dans une perspective nationale qui est la seule à leur donner du sens. Toutes les péripéties du passé qui ont pu l'éloigner de ce statut ne sont plus niées, elles sont même valorisées, à condition toutefois qu'elles soient réintégrées dans la nouvelle vision, centralisatrice, de la III^e République. Maintenant miroir d'une époque, élément essentiel de l'affirmation patriotique, la Cité est prête à assumer sa double fonction : lieu d'étude et de réflexion, elle doit aussi remplir grâce à diverses animations, le devoir de mémoire attendu de cette ville du Moyen Âge retrouvé (ill. 13).

L'unanimité affichée autour de ce projet, dont les nombreux journalistes venus depuis Paris ou diverses villes de province rendent largement compte, dissimule cependant des tensions survenues au plan local. Dans un premier temps un certain scepticisme prévaut quant au sort des fêtes et au fur et à mesure que le temps passe l'inquiétude du comité d'organisation va grandissant. Falguière, et à sa suite plusieurs Cadets illustres, n'ont-ils pas

annoncé qu'ils ne pouvaient tenir leur engagement et se rendre à Carcassonne ? Certains ne se gênent pas pour railler :

La caravane des Cadets se composerait tout au plus de sept pelés et d'un demi tondu. Qui d'ailleurs consentirait jamais venir à Carcassonne ? Les ministres ne nous ont-ils pas toujours évités comme la peste ? (Rouquet 1898 : 122).

Début juin encore l'Armée n'a pas donné de réponse quant à sa participation, et où trouver, sinon en son sein, les cavaliers et les fantassins nécessaires au défilé historique, comment, sans l'aide des musiques militaires faire face aux concerts prévus en divers points de la ville ? Aux inquiétudes succède le démenti d'un triomphe incontestable mais, dès le lendemain, surgissent des remarques acerbes, des mises au point sur l'organisation et la responsabilité des uns et des autres. Tout ce qui s'est déroulé en Ville Basse est exempt de reproches. La qualité des différentes manifestations et des discours est louée sans arrière-pensée d'autant que les acteurs ont parfaitement tenu le rôle qui leur était assigné. Le maire a reçu dans les règles les autorités de l'État et en a profité pour exprimer des souhaits ; le vice-président de la Chambre a félicité la municipalité pour son accueil, le directeur des Beaux-Arts a promis une belle donation au musée. Pour l'occasion différents organisateurs étaient objets de la reconnaissance politique, ainsi J. Alboize, collaborateur de la *Revue méridionale*, était chaleureusement félicité pour avoir fait redécouvrir l'œuvre de Gamelin, et Achille Rouquet, commissaire général des fêtes carcassonnaises, était

fait officier d'académie. Par contre le ton se fait plus virulent quand il s'agit des actions qui ont eu la Cité pour cadre. Voici par exemple le compte rendu d'Albert Sarraut :

Il faut rendre un spécial hommage aux habitants de la Cité et à l'administration municipale pour la façon dont ils ont orné, décoré et pavosé, en l'honneur des Cadets, l'antique Citadelle. De toutes parts, des guirlandes de feuillage et de buis s'incurvent en gracieux dais de verdure et des banderoles multicolores, claquent joyeusement au vent : au haut des tours, des fanions blancs et rouges s'érigent fièrement, et sur la place du château les maisons sont joliment vêtues de frondaisons verdoyantes sous lesquelles des théories de charmantes jeunes filles évitent les ardeurs d'un soleil tropical (*Revue méridionale* 1898 : 131)

Achille Rouquet se sent obligé de préciser que :

Ni les habitants de la Cité, à peine deux ou trois limonadiers, ni la municipalité, qui par une louable discrétion a voulu se tenir en dehors de toute organisation, n'ont orné les rues de la Cité. C'est le comité des fêtes qui a tout fait (*Revue méridionale* 1898 : 131).

Mais les polémiques les plus importantes ont pour source l'embrasement de la citadelle et surtout, une fois encore, la réussite qu'il a connue et dont tout le monde cherche à s'attribuer la responsabilité. À quatre reprises déjà, depuis 1729, et pour des occasions diverses, la Cité avait été illuminée, mais la population carcassonnaise gardait encore en mémoire la dernière tentative, manquée, de 1867. Cette année-là, à l'occasion du congrès agricole de

mai, outre des concerts et une retraite aux flambeaux, la municipalité avait prévu une illumination de la Cité par la lumière électrique. La nuit tombée, les trois grands projecteurs électriques installés sur le pont Vieux et sur l'Île, près du moulin du Roi, sur les conseils de Viollet-Le-Duc dit-on, n'eurent pas la force de déchirer les ténèbres, éclairant seulement et avec peine quelques maisons de la Barbacane au pied des remparts (Alaux 1997). La leçon n'avait, en apparence, pas suffi, puisque dans un premier temps avait été retenu le même principe d'éclairer la Cité à l'aide de projecteurs. Le projet avait été abandonné à la suite d'une proposition d'Achille Rouquet :

Puisque l'embrasement de la Cité a réussi au delà de toute expression et que tout le monde s'en attribue la gloire, rendons à chacun ce qui lui appartient. En avril dernier, alors qu'on commençait à organiser la fête et qu'on parlait d'éclairer la Cité au moyen de projecteurs électriques empruntés à la Marine et au Génie, je rencontraï à la gare, M. Cartailhac le savant bien connu. Nous nous entretenmes de nos projets. Il me conta qu'il avait vu l'embrasement de l'Acropole d'Athènes par des tonneaux de flammes de Bengale et que c'était fort beau. À la première réunion de la Commission des fêtes de nuit je m'empressai de faire adopter ce moyen d'illumination à l'exclusion de tout autre. Ceci devait être dit et je le dis (Rouquet 1898 : 152).

Cette précision est une réponse indirecte au colonel Grillères, président du comité des fêtes de nuit, qui avait été longuement félicité pour son action et qui avait tenu à souligner dans la presse le concours que ses collaborateurs, MM. Esparseil et Chosset, lui

avaient apporté, sans évoquer la participation du commissaire général, Achille Rouquet. Ce dernier est encore une fois, amené à détailler son rôle :

Quelques jours après que le projet ait été adopté, M. Grillères, Chosset, l'artificier et moi nous rendîmes à la Cité, où après avoir mesuré les distances des tours, nous arrê tâmes ensemble le nombre des feux à employer, les endroits où ils devaient être placés ainsi que le double embrasement. Monsieur Grillères en sa qualité de président de la Commission des fêtes de nuit, et Monsieur Chosset comme rapporteur furent chargés d'assurer l'exécution de ce projet. Il faut reconnaître qu'ils s'en sont acquittés admirablement [...] car la partie la plus importante, celle de la mise en œuvre de l'embrasement a été surveillée par eux et modifiée par endroits, suivant les données des trois expériences qu'ils en firent avec le concours de Monsieur Esparseil architecte et encore de votre serviteur, car ma fonction de commissaire général m'obligeait à m'occuper de tout (Rouquet 1898 : 152-153).

L'affaire n'en reste pas là et, six mois après, le 5 mars 1899, Esparseil lors d'une séance de la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne dénie à Monsieur Rouquet « *d'avoir imaginé, ou comme on l'a dit, "enfanté" le bel embrasement de la Cité* ».

La réponse de Rouquet ne sera pas reprise dans les *Mémoires de la Commission des Arts et Sciences* mettant un point d'orgue, au moins publiquement, à l'affaire.

En apparence l'incident se résume à une querelle de notables mégalomanes, blessés dans leur amour propre. Mais cette discussion *a posteriori* sur la

paternité des fêtes d'août révèle que le monument est devenu l'objet de nouveaux enjeux. Un constat à première vue étonnant va permettre d'éclairer leur nature. De tous les articles consacrés à la venue des Cadets, de tous les discours prononcés lors de leur visite, deux noms sont totalement absents : celui de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille et celui de Viollet-le-Duc. Le premier est toujours au purgatoire dans lequel l'ont enfermé des érudits et des notables lui reprochant d'avoir eu raison trop tôt, de s'être tenu à l'écart de la restauration du monument, et particulièrement d'avoir critiqué celui qui fut longtemps considéré comme l'unique « sauveur » de la Cité, Viollet-Le-Duc. Mais en 1898, ce dernier est mort depuis près de vingt ans et les sentiments à son égard ont passablement changé. L'exaltation de l'attachement à la petite patrie s'accommode mal de l'attitude observée dans le passé par les responsables carcassonnais abandonnant sans réserve la citadelle aux bons soins de la Commission des Monuments historiques et de son architecte émissaire. Une critique radicale de ce choix aurait été lourde de dangers car elle aurait atteint le prestige des personnalités toujours en exercice et aurait aussi fait courir le risque de discréditer les institutions qui l'avaient assumée. Il lui est donc préféré une amnésie d'opportunité dans laquelle Viollet-le-Duc rejoint Cros-Mayrevieille. La volonté commune d'occulter l'action des deux hommes a néanmoins une conséquence inattendue. Tout se passe en effet comme si l'oubli de ses derniers tuteurs s'accompagnait d'une amnésie bien plus vaste, la Cité perdant aussi le souvenir des siècles qui se sont

écoulés depuis le temps de sa splendeur et apparaissant maintenant comme l'héritage intact et direct du Moyen Âge tel que l'auraient légué à Carcassonne les vicomtes de Trencavel. Il ne reste plus aux acteurs du moment qu'à se réapproprier symboliquement la citadelle. À l'orée de deux temps, l'imaginaire de la Cité ne s'embarrasse plus de la caution de l'archéologue, il intègre les dernières transformations de Boeswillwald et nie le droit aux militaires d'y tenir garnison. À ce monument nouveau, il faut des hommes nouveaux, des artistes et des penseurs mais aussi des capitaines d'industrie, capables de relever les nouveaux défis du monument et du rôle qu'il va être amené à jouer. Les bonnes volontés ne font pas défaut au sein des sociétés savantes et des cercles de Carcassonne, et de Rouquet à Jourdanne en passant par Sabatier, nombreux sont ceux qui revendiquant à différents titres leur légitimité, veulent se faire

les chantres de la Cité dans l'espoir d'associer leur nom au monument et d'en partager la gloire. Mais en cette fin de siècle, cette prétention se heurte à la volonté d'autorités qui n'entendent pas renoncer à leur pouvoir. L'Armée a délaissé les remparts mais elle ne les a pas totalement abandonnés, elle fait traîner en longueur son départ du château comtal et affirme son attachement à la Cité en participant systématiquement aux fêtes qui la prennent pour cadre ; la Commission des Monuments historiques achève son œuvre de restauration et s'efforce d'asseoir son autorité sur l'ensemble des fortifications ; quant à la municipalité, elle entend bien retirer le gain des investissements qu'elle a effectués pour la venue des Cadets de Gascogne. C'est au travers de ces ambitions et de ces conflits que va se construire, durant le demi-siècle suivant, le nouveau visage de la Cité, forteresse obsolète devenue monument historique.

ILLUSTRATIONS



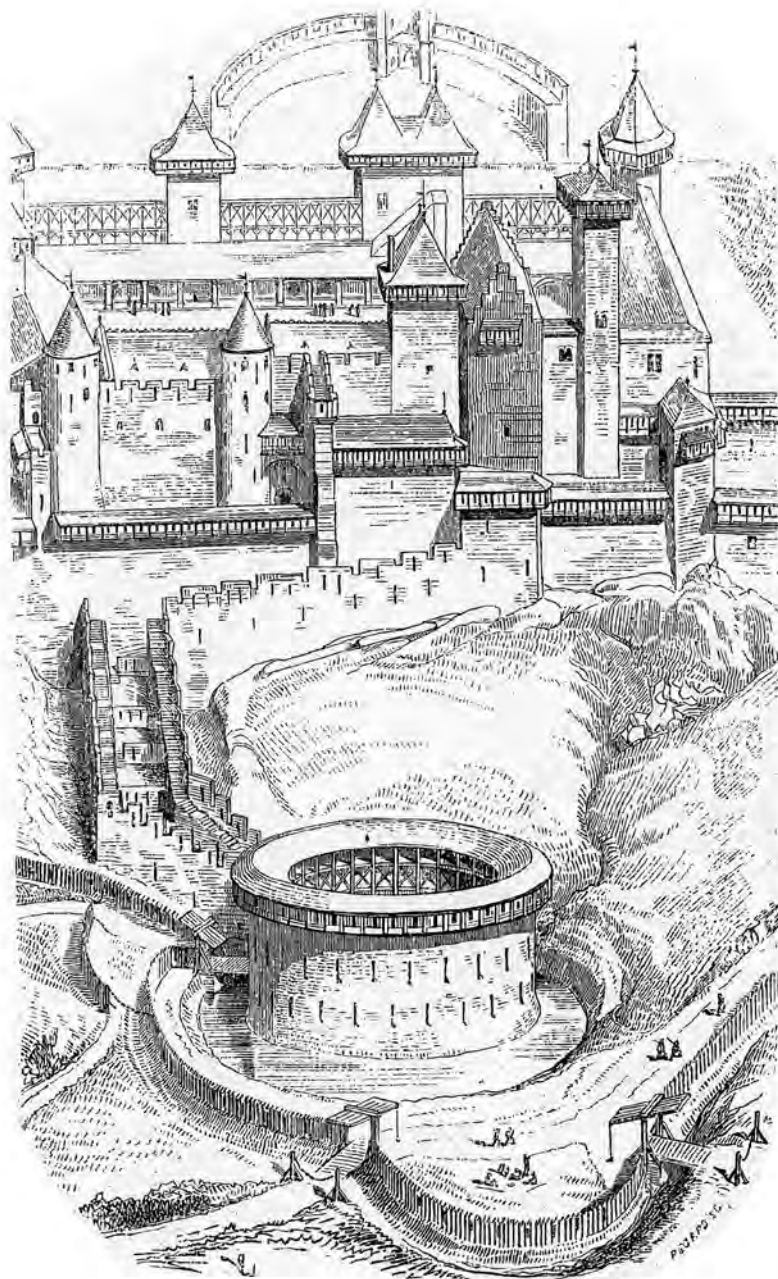
III. 1 : Dessin du buste de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille par Henry Sivade, in *Centenaire de J.-P. Cros-Mayrevieille et Inauguration de son buste. Discours de M. Georges Soum*, Carcassonne, Roudière, 1910, p. 1.

III. 2 : Tombeau de Radulphe dans l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire, carte postale, photographie de Michel Jordy, début xx^e siècle, coll. part.





III.3: Eugène Viollet-le-Duc vers 1840, photographie d'après un daguerréotype, in Pierre-Marie Auzas, 1979, p. 265.



III. 4 : « Vue cavalière du château et de sa barbacane », in Eugène Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française...*, vol.1, p.359.



III. 5 : À l'époque de la restauration. Tour ruinée et militaire, photographie de Léopold Verguet, vers 1860, cliché A.D.A.



III. 6 : À l'époque de la restauration. Maisons dans les lices avec les tours découvertes, photographie de Léopold Verguet, vers 1860, cliché A.D.A.



III. 7 : À l'époque de la restauration. Perspective de la rue des Lices Hautes depuis la porte Narbonnaise, photographie de Léopold Verguet, vers 1860, cliché A.D.A.



III. 8 : À l'époque de la restauration. Tour Saint-Nazaire, photographie de Léopold Verguet, vers 1860, cliché A.D.A.



III. 9 : À l'époque de la restauration. Vue des remparts avec les maisons « parasites », photographie de Léopold Verguet, vers 1860, cliché A.D.A.



III. 10 : À l'époque de la restauration. Au premier plan église Saint-Gimer construite par Viollet-le-Duc sur l'emplacement de l'ancienne barbican, photographie de Léopold Verguet, vers 1860, cliché A.D.A.



III. 11 : Cavalcade historique à l'occasion de la fête des Cadets de Gascogne, supplément illustré du *Petit Journal*, 28 août 1898.

III. 12 : Premier embrasement de la Cité de Carcassonne en 1898, carte postale d'après un tableau de Jean-Paul Laurens, coll. part.





III. 13 : Gravure de Alfred Robida, vers 1895, coll. part.



III. 14 : Plan avec relevé précis du quartier contenu dans les murailles, rues et points forts de l'espace « villageois », Syndicat d'Initiative de Carcassonne, vers le début du xx^e siècle.



III. 15 : Dessin du buste de Dame Carcas à l'entrée de la Cité, Alfred Robida, vers 1895, coll. part.



Ill. 16 : Carte postale, début du xx^e siècle, coll. part.

III. 17 : Carte postale, début du
xx^e siècle, coll. part.





III. 18 : Carte postale, début du xx^e siècle, coll. part.



III. 19 : Photographie, vers 1960, coll. part.



III. 20 : Photographie, vers 1960, coll. part.



III. 21 : Porte d'Aude in Alfred Robida, s.d., p.20.



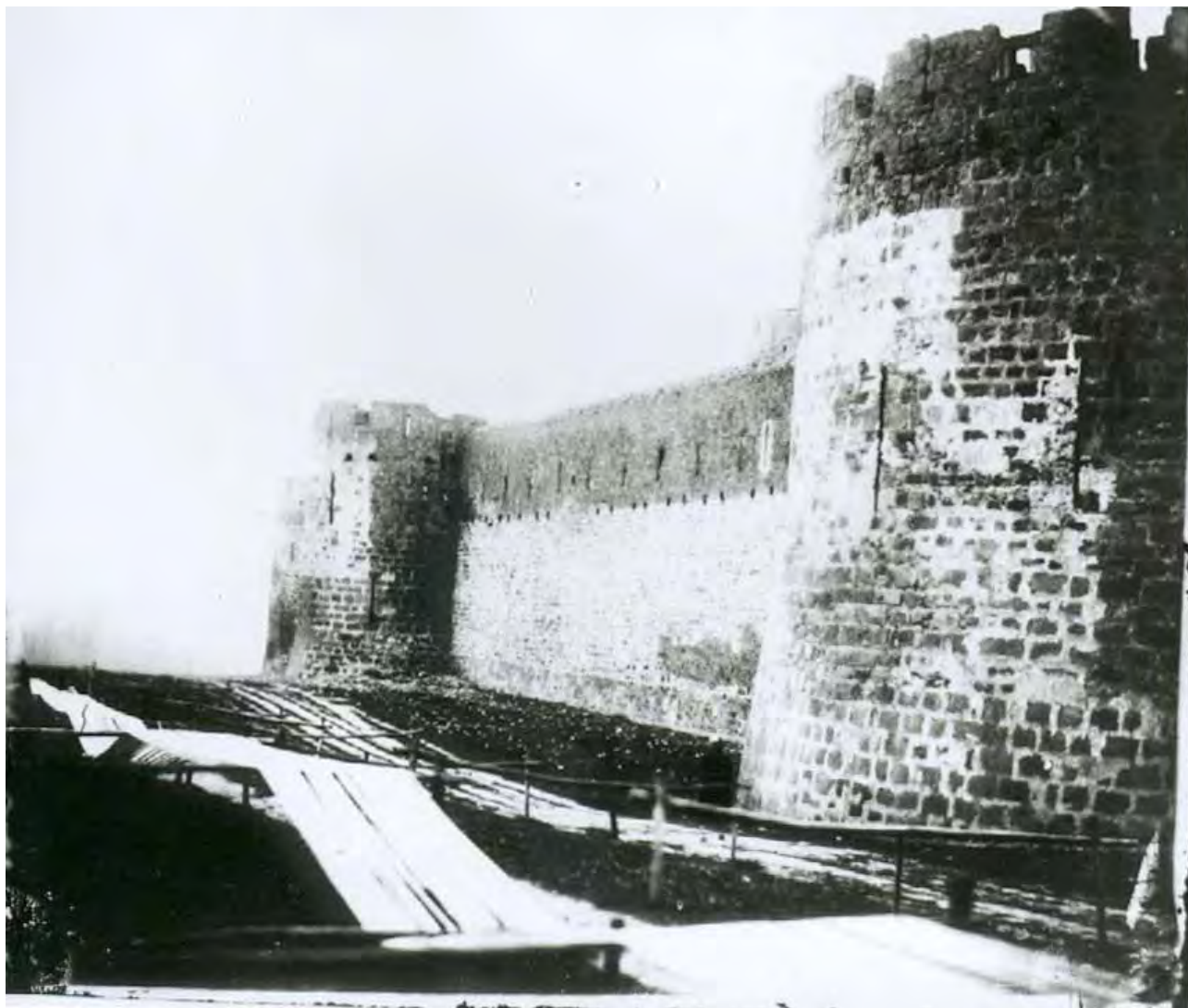
III. 22 : L'esplanade du Pré haut à l'entrée de la Cité devant les tours Narbonnaises, photographie de Léopold Verguet, vers 1880, cliché A.D.A.



III. 23 : Embrassement de la Cité, carte postale, début du xx^e siècle, coll. part.



III. 24 : À l'époque de la restauration. Perspective de la rue des Lices Hautes avec la porte Narbonnaise au fond, vers 1870, carte postale, coll. part.



Ill. 25 : La chaîne des tisserands, photographie de Léopold Verguet, vers 1860, cliché A.D.A.



Ill. 26 : À la fin de la restauration. Perspective de l'ancienne rue des Lices Hautes, vers 1890, carte postale, coll. part.



1006 — A. Brossard, éditeur, Paris — Cliché M. Gardon

CARCASSONNE — UNE RUE

III. 27 : Visiteurs dans les lices habitées, carte postale, vers 1880, coll. part



III. 28 : Les femmes de la Cité au lavoir, photographie vers 1950, coll. part.



III. 29 : Affiche du film *La fiancée des Ténèbres*, 1945.



III. 30 : « Les vieilles maisons autour du château », bois gravé in Achille Rouquet, 1925, p.19.



III. 31 : Cité sous la neige, photographie anonyme, vers 1960, coll. part.



III. 32 : Photographie début du xx^e siècle, coll. part.



III. 33 : Dessin d'un tunnel creusé par les Allemands, dessin de Jacques Ourtal, 1944, A.D.A.'



III. 34 : Soldats allemands sur les remparts en 1944, cliché A.D.A.



III. 35 : Cheval de frise à la porte d'Aude en 1944, cliché A.D.A.



III. 36 : Tour de l'âne vers 1970, photographie, coll. part.



Ill. 37 : Carte postale, début du xx^e siècle, coll. part.

Deuxième partie

LA VIE À L'INTÉRIEUR DU MONUMENT

Christiane Amiel

L'ESPACE CITADIN

Qu'est-ce que la Cité ? Une ville ? Un château ? À Carcassonne tout le monde sait qu'il y a, à la Cité, depuis longtemps, depuis l'époque déjà lointaine de sa restauration, deux Cités, imbriquées l'une dans l'autre, partageant un même espace et de plus en plus unies par l'activité touristique mais encore et toujours différentes, distinctes jusqu'à parfois s'ignorer ou s'opposer (ill. 14). Cette dichotomie est aujourd'hui d'abord visible dans le partage même de l'espace entre la municipalité de Carcassonne, d'un côté, qui administre le quartier de la Cité et l'État, d'autre part, qui est propriétaire et gestionnaire du seul monument. Il s'agit ici d'une question de limites domaniales, mais au XIX^e siècle le problème paraît nettement plus idéologique. La Cité est alors la banlieue misérable de la ville moderne établie au XIII^e siècle au pied de la citadelle, de l'autre côté du fleuve. Ici, dans les ruelles étroites, dans les lices entre les deux enceintes, dans ces lieux plus ou moins abandonnés au fur et à mesure du déclin militaire de la forteresse, s'entasse désormais une population aussi nombreuse que démunie. Le nouvel essor du site va s'accompagner d'une politique ambiguë à son égard. D'un côté Viollet-le-Duc veut nettoyer les murailles séculaires des constructions « parasites » qui y sont accolées pour rendre à la Cité son aspect « originel ». Par ailleurs, seule la petite ville donne sens aux remparts, ils sont là pour la défendre, la protéger, elle est le cœur autour duquel la forteresse

s'est constituée. Mais, pour le moment, la notion de patrimoine vivant n'existe pas, les maisons délabrées et leurs occupants n'intéressent en rien les architectes et les historiens. La priorité absolue est le sauvetage et la restauration de la cathédrale, des tours, des enceintes et du château intérieur. Les habitants sont une donnée du monument mais ils apparaissent aussi, et surtout, comme une gêne, un mal incontournable. Parmi les voyageurs, quelques-uns notent que le pittoresque des gens du lieu apporte une touche supplémentaire d'authenticité, l'extrême pauvreté et donc l'absence de tout signe de « civilisation moderne » devenant l'image d'une vie moyenâgeuse préservée. Le plus souvent, cependant, cet anachronisme est pensé négativement, les masures sordides, les enfants en haillons, la saleté des rues déparent la beauté du monument.

Il faudra attendre le début du XX^e siècle pour que les dernières maisons enchâssées dans les remparts puissent être, au terme de longues et houleuses négociations, démolies ; mais encore et toujours la population reste un sujet de préoccupations pour les Monuments historiques. Là où il y avait jadis une unité, celle de la ville fortifiée qui, à la fois, protégeait les citadins et était gardée par eux, il y a maintenant juxtaposition de deux systèmes ayant chacun leurs valeurs propres. Les habitants, pour leur part, confrontés aux contraintes et aux avantages

particuliers d'un site dont ils sont, tout ensemble, exclus et partie intégrante, vont développer des façons originales de faire et de penser le territoire collectif, de construire une identité de groupe fondée sur le statut paradoxal de la Cité, lieu de vie et monument historique.

Limites et territoires

La Cité est aujourd'hui un quartier de Carcassonne. Administrativement ses limites débordent légèrement de l'espace clos de la ville fortifiée pour englober quelques maisons et exploitations viticoles toutes proches. À ce propos, déjà, dans les discours sur l'identité une petite nuance est établie entre citadins de l'intérieur et de l'extérieur. Il s'agit, le plus souvent, d'un jeu, d'une manière mi-sérieuse mi-narquoise d'affirmer l'importance symbolique accordée aux remparts : « Oui, bien sûr, à Fontgrande ils sont de la Cité, mais enfin, eux, ils sont dehors et nous on est dedans ». Mais la question de l'appartenance au groupe des vrais citadins s'explique surtout en référence à l'évolution économique et touristique qui, depuis la seconde moitié du xx^e siècle, a vidé l'endroit d'une bonne part de sa population ouvrière et y a attiré de nombreux nouveaux venus.

La typologie succincte que nous proposons ici est reconstituée à partir des leitmotivs et axiomes de nos interlocuteurs. Chez eux elle fluctue selon les individus et, chez le même, selon les circonstances ou l'esprit du moment. Nos interrogations en ce domaine, loin de servir à construire une définition

plus précise, n'ont fait que mettre en évidence la multiplicité des cas de figures. De qui dit-on et peut-on dire qu'il « est de la Cité » ? Qui aujourd'hui a droit ou revendique ce statut ? Il y a d'abord ceux qui y sont nés et y habitent ; puis ceux qui y sont nés et en sont partis mais continuent à entretenir des relations électives avec le lieu. Il y a ceux qui n'y sont pas nés mais y habitent et ont fait la preuve de leur attachement, de leur affinité tant avec le site qu'avec ses gens. Il y a enfin ceux qui se disent et se croient citadins parce qu'il habitent ici, y travaillent, aiment la Cité ... mais que le groupe des vrais autochtones considère avec une condescendance amusée ou une sévérité indignée. Car pas plus qu'il ne suffit d'y être né, il ne suffit pas d'habiter la Cité pour « en être ».

Au cours de nos enquêtes nous avons rencontré des représentants de toutes ces catégories, et nous croyions avoir là cerné les différents possibles de l'identité citadine contemporaine, mais, très vite, nous rencontrâmes de nouvelles formes. Au pied de la butte couronnée par les remparts s'étalent deux quartiers, jadis aussi ouvriers et populaires que la Cité, la Trivalle et la Barbacane. Selon une tradition, bien établie pensions-nous, et confirmée par nos premiers entretiens, il y avait depuis « toujours » une opposition farouche, des rivalités constantes entre ces trois petits mondes. Les enfants se faisaient la guerre à coups de frondes, les jeunes s'affrontaient à l'occasion des fêtes respectives, s'ingéniant à prouver leur supériorité par une réussite inégalée ou déclenchant en plein bal de mémorables bagarres. Mais, une fois terminée la narration des anecdotes glorieuses,

des récits égrenant la spécificité de chacun de ces quartiers, nos informateurs ne manquaient jamais de faire remarquer : « après, quand même, on était amis ». Et petit à petit, les uns et les autres dessinaient les contours d'un groupe social uni, « On allait à la même école, à la Cité », « On était au catéchisme ensemble », « On était tous pauvres, la Cité, la Trivalle, la Barbacane c'était pareil ».

De cette relative cohésion, les établissements publics portent la marque. Il y avait une seule école, laïque et républicaine, dont certains soulignent le rôle unificateur, trois églises mais seulement deux paroisses, celle de Saint-Nazaire à la Cité, celle de Saint-Gimer à la Barbacane. Cette dernière fut édifiée au XIX^e siècle par Viollet-le-Duc sur l'emplacement d'une barbacane ruinée, pointe avancée des défenses de la forteresse, directement reliée à l'épicentre de la Cité, le château comtal, par un chemin couvert destiné à faciliter l'approvisionnement en eau à la rivière passant juste au pied de la butte. À la Trivalle l'église du Grand Séminaire ouvrait le dimanche matin ses portes à l'heure de la messe mais sa fréquentation par les habitants était variable, « on avait le choix, on allait à Saint-Gimer ou à la Cité ». Quant au cimetière il n'y en a qu'un, celui de la Cité, situé près du pont-levis, face au jardin du Prado. Il est un point fort de la mémoire familiale et communautaire : « pour moi, le lieu des racines, il est là-haut, à la Cité, c'est là que sont enterrés tous les miens ».

Au fil des fluctuations spatiales qui affectèrent dans le temps l'organisation de la vie scolaire et

religieuse on s'aperçoit que les remparts ne sont pas une frontière aussi stricte que l'on aurait pu le croire tout d'abord. Ou du moins que l'enceinte circulaire articule deux plans, possède deux faces, l'une concave dans laquelle se serre le cœur clos de la Cité, l'autre convexe qui ouvre son territoire à la couronne périphérique. Divers exemples témoignent de cet élargissement sur les marges. Le nom même du quartier de la Barbacane affirme, dans le domaine lexical, l'appartenance de cet endroit à l'univers des fortifications. Le réseau de petites sentes qui font communiquer « directement », en passant par la poterne de Rodez, la Trivalle et la Cité, sans qu'il soit besoin d'emprunter l'entrée officielle du pont-levis, inscrit concrètement dans le paysage la continuité des deux espaces. L'utilisation de cette poterne nord, dite porte de Rodez mais aussi porte du Bourg nous invite à nous souvenir que dans les temps anciens la Cité était juxtée par deux bourgs, Saint-Vincent au nord et Saint-Michel au sud. Tous deux furent incendiés et totalement rasés après l'échec du siège de 1240 par ordre de Saint Louis en représailles du concours que leurs habitants avaient prêté à Trencavel. Aujourd'hui, même si leur emplacement ne recoupe pas tout à fait celui des premières agglomérations, la Trivalle, au nord sur le site approximatif de Saint-Vincent, et la Barbacane, à l'ouest, font davantage figure de faubourgs de la Cité que de simples quartiers de Carcassonne.

Plus forte et plus significative que la barrière des remparts, une autre ligne de partage apparaît alors, celle du fleuve, frontière historique qui sépare la Ville

Haute de la Ville Basse. Au cours des temps les deux Carcassonne connurent des destins parallèles, faits de complémentarité et d'opposition. Sur le milieu du pont Vieux une croix marquait la limite des deux communautés. C'est là que, plusieurs fois, furent signés des traités établissant, entre elles, des paix éphémères. C'est là qu'il n'y a guère s'arrêtaient les convois funèbres lorsqu'une personne décédée d'un côté de l'eau devait être enterrée de l'autre. Le prêtre et les enfants de chœur abandonnaient le cercueil aux soins des desservants d'en face et remontaient aussitôt à la Cité.

La distinction entre gens d'en haut et gens d'en bas ne suscite aucun doute, aucune gradation, la différence est si clairement ressentie qu'elle se passe souvent d'explications détaillées : « À la Cité on n'est pas pareil, on ne vit pas pareil, ça n'a rien à voir ». En ce qui concerne les habitants de la Trivalle et de la Barbacane le problème est plus complexe. L'appartenance est tour à tour et tantôt revendiquée, niée, concédée, subtilement nuancée, mise en avant, passée sous silence...

Monument et quartier, la Cité est aussi un centre et une périphérie, un espace à dimension multiple. Elle est un lieu clos et ouvert, concave et convexe, repliée dans l'ombre de ses ruelles ombreuses et donnée à voir sur le haut d'une butte. Elle est un univers concentrique organisé autour d'un double noyau, le château, cœur emblématique de la citadelle, et le village habité par la vie populaire, et s'étendant, par une couronnes successives, remparts, lices, talus,

maisons qui jouxtent l'enceinte, jusqu'aux confins de la Ville Basse et des autres quartiers qui la regardent, là-haut sur sa butte, et entretiennent avec elle des rapports partagés entre l'admiration, la jalousie et le mépris.

Au cœur du monument

La Cité étant entourée d'une double enceinte il faut pour y pénétrer franchir, au moins, deux portes. Une statue de Dame Carcas, héroïne légendaire éponyme du lieu, veille sur l'entrée principale située sur la face est des fortifications (ill. 15). C'est la seule qui, hier, permettait le passage des charrettes et autorise, aujourd'hui, celui des voitures, les autres poternes n'ayant jamais été praticables que par des gens à pied ou à cheval. Le pont-levis qui enjambe le fossé destiné à freiner et à gêner la marche des assiégeants est une création imaginée lors de la restauration. Auparavant le chemin descendait et remontait jusqu'à la porte flanquée d'une barbacane défensive dans la première ligne de remparts. De là un tournant – toujours pour contrarier la progression des ennemis – conduit en quelques mètres jusqu'à la seconde porte placée, elle, sous la protection d'une grande vierge de pierre. Il faut s'enfoncer dans l'épaisseur des murailles, passer sous la voûte des redoutables tours Narbonnaises pour retrouver aussitôt un univers moins guerrier, celui d'une petite ville aux rues et placettes bordées de maisons dont les rez-de-chaussée ont été, depuis quelques années, transformés en commerces à vocation touristique.

La rue Cros-Mayrevieille monte doucement depuis l'entrée de la porte Narbonnaise jusqu'à la place du château. Et là, à nouveau, resurgit le monde puissant des remparts. Aménagées au XIII^e siècle, après l'annexion de la Cité à la couronne royale, les défenses du château font de celui-ci une véritable forteresse au cœur de la citadelle. Il s'agissait, en effet, pour les premiers sénéchaux français de se protéger, autant que d'une attaque étrangère, d'une éventuelle émeute de la population citadine, jugée peu fiable par les nouveaux occupants. Accolé à la muraille ouest de l'enceinte intérieure et directement relié, par un chemin couvert, à la barbacane construite bien en avant de l'enceinte extérieure, le château est un ouvrage défensif, complètement autonome s'il le faut, et dont l'essentiel des fortifications fait face à la ville, paraît tourné contre elle. Cité dans la Cité, il reproduit le système de sécurité et les dispositifs de la double porte de l'entrée principale, avec barbacane et fossé, mâchicoulis, assommoirs, herses...

La place des habitants est donc circonscrite dans un espace ambigu, fait de dedans et de dehors, à l'intérieur et à l'extérieur des fortifications. Si le pont-levis marque la frontière évidente de leur territoire, la porte du château en est une autre limite. Franchir le premier c'est, pour les Citadins, rentrer ou sortir de chez soi : « Quand on revient, de voyage, de vacances, ou même simplement d'en ville, et qu'on arrive là, au pont-levis, "ça y est, on se dit, on est chez nous". Et on sent bien. On est à l'intérieur des murailles, on est chez nous ». Les remparts du château renvoient, eux, au monde des étrangers, c'est le domaine réservé

des visites payantes et guidées, un guichet accueille les touristes à l'orée de la porte ouverte dans la barbacane, la vie citadine s'arrête à ce seuil.

Jusque dans les années 1970 c'est au-delà du pont sur le fossé, juste après la seconde porte donnant accès à la cour que commençait la visite. Les gardiens habitaient une grande maison au fond de cette cour et les gens arrivaient, en voisins, en amis, « petits, on jouait là, on venait chez les guides, ils avaient des enfants de notre âge, alors on passait des journées là ». L'espace même du château, ses salles, ses tours, ses courtines, restent un secteur à part où les Citadins n'ont guère envie d'aller, même si, sans qu'il y ait jamais eu de droit officiellement reconnu, ils ont toute latitude pour y venir gratuitement : « Les gens de la Cité, on ne payait pas, les gardiens nous connaissaient, ils nous laissaient passer ». Pour eux, la visite est réservée aux « étrangers » et eux mêmes n'y vont que lorsqu'ils reçoivent de la famille ou des amis de l'extérieur. « On y allait pour leur montrer. Mais sinon, nous, non. La Cité, on n'a pas besoin de la visiter, nous. On la connaît assez ». Nombreux sont les Citadins de souche qui avouent, avec fierté, n'avoir jamais fait le circuit de la visite. Nous verrons qu'ils possèdent une autre connaissance, plus intime, plus approfondie, des autres lieux du monument longuement parcourus et explorés tout au long de l'enfance et de l'adolescence. Envers la forteresse de l'intérieur ils entretiennent des relations distantes, comme pour bien situer la différence entre leur Cité, celle des tours et des remparts de la double enceinte de la ville, et celle de la visite officielle. Ils sont

animés d'un désir contradictoire de mise à l'écart et d'appropriation, ou de réappropriation car les plus âgés se souviennent du temps où « après la guerre de 14 le château était ouvert, on y allait librement, c'était pas aménagé ». Le refus de la visite officielle s'accompagne, en effet, de pratiques l'intégrant dans la vie de tout un chacun. La barbacane fut utilisée pour garer les charrettes puis les autos, la cour était un endroit de réunion, notamment le soir du 14 juillet où, les gens de la Cité venaient écouter le feu d'artifice qui pétaradait au dessus de leur tête, résonnant avec force entre les quatre murs. La porte, le soir, était fermée, mais la clé, dissimulée dans un trou des pierres, était à la portée de tout le monde. Les visites nocturnes et clandestines avaient alors le charme des choses à moitié interdites, à moitié tolérées. Un gardien, une fois, réveillé par un bruit persistant, s'alarma et tira des coups de fusil chargé au gros sel. Il eut alors la surprise de voir sortir de l'ombre huit Japonais conduits par un cicérone local.

Les habitants qui travaillent au château sont confrontés au double statut de Citadins et d'employés des Monuments historiques. Ils sont à cheval entre ces deux mondes et cette qualité autorise, aujourd'hui encore, dans la geste quotidienne, une perméabilité qui amenuise la frontière avec la population. Guides ou agents d'entretien, ils jouent un rôle d'intermédiaires déjà par leur seule présence, ils représentent un lien tangible dont ils perçoivent eux-mêmes tout l'intérêt, « La Cité ! y être né et y travailler ! c'est rare ça ! ». Munis de clefs, investis de missions de surveillance, désireux

de parfaire leur science du monument, amoureux du lieu, ils l'arpentent dans ses recoins les plus secrets, « la Cité, je la connais mieux que ma maison ». Ils savent l'état des toitures, des planchers, des marches d'escaliers, font le compte des travaux qui ont été faits et de ceux qui restent à faire. Ils savent aussi, comme au temps de leurs chasses enfantines, les nids d'oiseaux dans les pierres, les trous où s'abritent les abeilles, ils connaissent les pièges que les remparts réservaient aux assaillants de jadis, raides escaliers en colimaçon qui s'arrêtent dans le vide ou débouchent sur un cul-de-sac, ils se souviennent des passages périlleux, haute meurtrière évasée, muraille propice à l'escalade, par où les petits Citadins passaient à la barbe des anciens gardiens. Leur savoir articule deux cultures dans un continuum où se mêlent l'enfance et l'âge adulte, le temps communautaire et le passé historique. Leur vision de la Cité est unique parce qu'elle réunit les points de vue opposés que les agents de l'administration et les habitants peuvent avoir parfois. Ils matérialisent la figure idéale du compromis. Grâce à eux les portes du château sont ouvertes aux gens du lieu, mais il ne s'agit point de laxisme ou d'attachement privilégié à des intérêts particuliers. Ils se pensent, au contraire, comme les garants et les acteurs d'un bon équilibre :

Il y a toujours des histoires parce que..., avant on laissait faire, alors les gens exagèrent. Il y a des abus, les commerçants des fois ont du culot, ils installent des tables sur des endroits qui appartiennent aux Monuments historiques. Ils sont mal habitués, il faut remettre un peu d'ordre. [...] Avant, au château, le portail était ouvert. C'est moi qui l'ai fait fermer,

quand j'y habitais. J'ai habité quinze ans à la maison des gardiens. Et un jour Monsieur Bourely était monté, il y avait des voitures qui étaient garées. Je lui ai dit : « On ne peut pas le fermer ce portail ? Eh bien, il m'a dit, on mettra une chaîne et un cadenas ». Et ça a été fini, on a fermé, et voilà.

La figure du guide autochtone réalise encore une autre unité, un autre compromis dans le domaine des enjeux symboliques dont le territoire du château est le centre. Au XIX^e siècle, déjà, Blanchot de Brenas rapporte dans son récit de voyage qu'il fut abordé dans la rue par un vieillard : « Si vous le permettez je serai votre guide. Je connais la Cité comme ma tabatière » (Deveau 1979 : 53). Dès le début de la restauration certains habitants devinrent des spécialistes de ce genre d'excursions plus ou moins improvisées, d'autres en furent des protagonistes tout à fait circonstanciels. Ni l'argent, ni le désir de critiquer la politique officielle du monument ou de rivaliser sur un quelconque terrain avec elle, ne sont en cause. Il y eut bien sûr des gens, de la Ville Basse ou d'ailleurs, qui tentèrent d'en faire une source de revenus mais là n'est pas notre propos. Nous parlons du plaisir *gratuit* que prirent, que prennent aujourd'hui encore, des autochtones à faire découvrir aux autres ce qu'ils aiment, du plaisir de se découvrir aux autres comme un intime du lieu, du plaisir des autres de découvrir les faces privées du monument :

Une fois, il y a trois ans environ, j'étais devant le château, et il y avait un monsieur et une dame : « Pardon Madame, vous pourriez pas nous indiquer d'où on pourrait voir la Ville Basse ? » Alors je leur dis : « Écoutez, vous allez monter jusqu'au Grand

Puits, et puis vous avez une petite ruelle qui va au Saint-Jean, que nous appelons, et vous avez une porte. Et de là vous tombez sur les remparts et vous voyez tout Carcassonne. » Alors, ces gens, ils n'avaient pas l'air de bien comprendre, je leur ai dit : « Écoutez, j'ai le temps, je vais vous accompagner ». Mais, c'est qu'ils étaient tout un groupe ! J'avais tout un groupe ! Alors je les emmenés, que sinon, jamais ils n'auraient trouvé la porte du Saint-Jean sur le rempart. Alors là, je leur ai fait voir. Puis je les ai fait passer par derrière. « Eh bien, ils m'ont dit, Madame, je vais vous dire quelque chose : les gardiens *ne nous en ont pas dit autant que vous !* » Alors ils voulaient me donner quelque chose, mais j'ai dit : « Non ! mon plaisir à moi c'est de vous avoir fait plaisir ».

À côté du château et des visites officielles et savantes, il existe un espace complémentaire, des connaissances différentes, où là, et là seulement, la qualité d'enfant du pays confère une légitimité dont les guides autochtones jouissent et qui, du coup, débordant autour d'eux, rejaillit en partie sur l'institution qui les emploie. Grâce à eux le domaine des Monuments historiques s'ouvre sur l'univers de la vie quotidienne contenue dans les remparts, accède au savoir populaire.

Le village

Dans les guides touristiques ou sous la plume des historiens la Cité est une ville dite *fortifiée* ou *médiévale*, mais, pour ses habitants, elle est un *village* (ill. 16, ill. 17 et ill. 18). Le terme ne renvoie pas seulement au passé, encore vivant dans les mémoires, où une animation agricole et campagnarde

remplissait les ruelles de chevaux et de charrettes, où les cours privées abritaient des pressoirs à vendange, des cochons, des poules, des lapins... En employant ce mot aujourd'hui les gens insistent toujours sur la notion de petit monde communautaire, « tout le monde se connaissait », « on vivait ensemble », « on s'entraidait ». L'idée d'un univers clos est aussi très importante, « on dormait à l'intérieur de deux enceintes » et induit des sentiments de lieu préservé, paisible, protégé :

À la Cité il n'est jamais rien arrivé de grave, à part des vols de voiture, mais c'est tout, et encore ça c'est en été. Le Crédit Agricole, tant qu'il a été ici, il n'a jamais été attaqué, alors que depuis qu'il est route de Narbonne il l'a été plusieurs fois.

Les remparts sont censés, en restreignant les possibilités de fuite des éventuels auteurs de mauvais coups, assurer une sécurité matérielle. Mais ceux-là mêmes qui le disent n'y croient qu'à moitié, « remarquez que c'est peut-être pas vrai, on n'est pas plus à l'abri ici qu'ailleurs ». Ce qui valorise la présence des murailles c'est le fait, qu'en l'isolant de l'extérieur, elle structure la population en une société unitaire, en un groupe solidaire, « on était un bloc ». Ici chacun a devant les yeux la preuve concrète de son appartenance à une entité géographique spécifique, « la limite naturelle des fortifications était vraiment la limite de notre territoire ».

Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à reconnaître que la Cité a changé. La mentalité n'est plus la même, le développement touristique l'a transformée, de quartier pauvre, en terrain d'investissement

où le souci de la rentabilité a, peu à peu, détruit les valeurs communautaires, « maintenant c'est la concurrence des commerces, il n'y a que l'argent qui compte et c'est chacun pour soi ». Seul un petit noyau d'« anciens » a à cœur de maintenir vivantes les traditions sociales de la vie d'autrefois. Ils le font tout en ayant en tête l'idée, présente jusqu'à l'obsession, qu'ils sont les derniers représentants d'un système voué à disparaître, « après nous il n'y a plus personne ». Pour, peut-être qu'au moins le souvenir d'un tel mode d'existence ne périsse pas tout à fait, ils se sont appliqués à nous en détailler les multiples facettes.

À la Cité vous n'aviez pas une porte fermée. Une porte fermée ça n'existait pas. Ici ce n'est pas comme à la Ville Basse où il y a de belles portes, de grandes portes, mais toujours fermées. Ici les portes sont petites mais elles étaient toujours ouvertes.

Les voisines s'empruntaient l'huile ou le café, les enfants allaient et venaient les uns chez les autres :

On s'asseyait. On mangeait. On ne prononçait pas le mot « je t'invite ». On mangeait c'est tout.

Avec les chaises alignées le long des trottoirs, les maisons débordaient dans les rues qui devenaient, à leur tour, un espace privé, celui du groupe qui siégeait là et faisait, à sa façon, payer un droit de passage aux intrus :

Ah ! là il y avait un octroi redoutable. À partir de deux heures, quand ma mère avait fini au restaurant, elle prenait le tricot ou je ne sais quoi et elle sortait. Tout le monde sortait, les gens venaient prendre une chaise ici et ils se mettaient dans la rue. Et là

il y avait une hiérarchie bien précise. À l'angle il y avait le grand-père de Guy, et lui, on lui sortait son fauteuil. Il s'appelait Léon, mais petit, je n'ai jamais su prononcer Léon, on disait Gonon. D'ailleurs j'ai toujours cru que c'était mon grand-père. On lui mettait son fauteuil dans l'angle, et juste à côté il y avait la chaise basse d'Anna. Et après il y avait Justine. Pourquoi cet ordre ? Eh bien c'est très simple. Parce que là, à l'époque, c'était horizontal, et après il y avait la pente de la rue. Alors il fallait absolument que les vieux soient là où c'était horizontal. Donc les vieux étaient contre le mur et, au fur et à mesure des arrivages, des gens s'ajoutaient et se mettaient en face. Alors ça faisait une double rangée de chaises et ça parlait face à face. Et après vous aviez les gens qui montaient la rue... Alors, inutile de vous dire... ! Parce que la charité chrétienne ça existait aussi de notre époque ! Alors quand il y avait quelqu'un qui montait, avant qu'il arrive, il était habillé !

La notion de groupe n'exclut pas, au contraire on le sait, les chamailleries, les conflits, mais la conscience d'une vie en autarcie commandait des réflexes de solidarité qui dépassaient le cadre des amitiés ou inimitiés. Si la maladie touchait quelqu'un d'isolé, l'entraide aussitôt s'organisait autour de lui, l'un s'occupant de la soupe, l'autre du linge, l'autre d'y passer le soir, au moment du coucher :

C'était une solidarité, comme on la redécouvre aujourd'hui dans certains quartiers où il y a des problèmes, mais qui, à l'époque était une solidarité naturelle parce que «aujourd'hui c'est lui qui est dans le besoin, demain ce sera moi ».

Le maçon, une fois sa journée finie, allait « boucher un trou », « arranger un coin » chez ses voisins, le

laitier, l'épicerie, la boulangerie faisaient crédit. L'installation de « la première douche de la Cité » fut l'occasion d'un nouveau partage :

Un jour son père, qui était pâtissier de métier et avait un four qui faisait une chaleur pas possible, avait réussi à mettre un réservoir d'eau chaude. Et alors il y avait le quartier entier qui venait ! Chacun arrivait avec sa serviette et son savon. On traversait la maison, on se douchait et on ressortait.

Graves ou plaisantes, les anecdotes abondent, décrivant la Cité comme « une grande famille ». Et à regarder les noms propres des listes de recensement, à noter la récurrence des attestations de cousinage ou de parenté, même éloignée, on s'aperçoit qu'il y avait, qu'il y a encore, à la Cité non pas certes une seule famille mais quelques grandes familles. Dans la « vie de village » telle que nous la décrivent les Citadins il semble que la dimension familiale s'ajoute, s'intègre à l'organisation communautaire. Elle ne paraît ni la fonder ni même servir à expliquer la force des relations qui unissent les individus.

Celle-ci ne paraît pas non plus pouvoir se réduire à la différence sociale, maintes fois soulignée, avec la Ville Basse, ni même à l'appartenance à une classe particulièrement défavorisée :

La Cité personne ne voulait y venir, on était les pauvres, et les plus pauvres des pauvres, parce que même par rapport aux autres quartiers pauvres on était encore loin derrière.

Mais il y a toujours eu ici, vivant en harmonie avec le reste de la population et affichant leur attachement au lieu, quelques familles bourgeoises, aisées et cultivées,

d'autres qui, sans être riches, avaient un niveau de vie tout à fait moyen. Il y avait aussi un groupe ethnique particulier, beaucoup de gitans habitèrent jusqu'aux années 1960 la Cité, la Barbacane, la Trivalle. Et, alors qu'ailleurs on les accuse de rapines, on les craint et les évite, ici chacun affirme qu'ils étaient de bons voisins, un peu à part certes, ayant leurs propres règles de conduite, mais parfaitement fondus dans la population :

Ils étaient avec nous, on jouait ensemble, ils venaient à l'école avec nous. Le gitan de la Cité ne se comporte pas comme le gitan de la cité de L'Espérance que l'on a volontairement séparé. Les gitans ils étaient intégrés à la Cité. Et même du temps de mon père, donc avant la guerre de 40, ils étaient encore plus nombreux. Ils faisaient partie intégrante de la Cité.

Au delà des liens familiaux et des distinctions sociales, il semblerait donc que ce soit le site lui-même qui soit chargé d'un rôle unificateur, « On était de la Cité ! je crois que le fait d'être entre des murs ça change tout ». Comme au temps de leurs fonctions de gardiennes de la ville, les fortifications seraient donc l'élément fédérateur d'un groupe à plusieurs composantes et la dimension de territoire spatial serait plus importante que les habituelles divisions sociales et culturelles. Pourvu qu'ils adhèrent à cette idée d'une cohésion intrinsèque du lieu les nouveaux venus seront bien accueillis et intégrés.

Avant guerre un couvent était installé à la Cité. Les religieuses préparaient des potions et des mélanges de plantes médicinales qu'elles vendaient à l'extérieur. Mais elles étaient aussi les infirmières

de la population, « elles faisaient les piqûres », les enfants, pour la moindre écorchure, couraient au couvent se faire soigner, le jeudi les filles allaient à l'ouvroir pour apprendre les travaux d'aiguille, au printemps les habitants venaient y chercher des purges confectionnées « sur mesure » pour chacun. Tout le monde se souvient de leur gentillesse, de leurs grandes et blanches cornettes empesées dont elles déployaient les ailes pour sortir et qu'elles portaient repliées à l'intérieur. L'espace du couvent fut donc un lieu ouvert, et les Sœurs fréquentèrent presque toutes les maisons citadines. À la fin de la guerre la congrégation fut dissoute et quelque temps après ce fut le Nid Joyeux, une maison d'enfants, tenue également par des religieuses, qui occupa les locaux. La solidarité citadine joua son rôle, « le boulanger donnait du pain, les familles prenaient de temps en temps un ou plusieurs enfants pour manger ». Mais ce qui aurait pu être une simple relation de charité à sens unique devint un véritable échange :

Nos parents voulaient nous donner le goûter mais on disait « Oh non je ne goûte pas, je n'ai pas faim, je goûterai à cinq heures, en rentrant ». Et quand on voyait les monitrices arriver avec la corbeille, tout le monde s'y jetait dessus ! Je m'en souviens, elles nous donnaient un morceau de chocolat noir et un morceau de pain, et voilà. Et on se régala. Et puis, aussi, on nous laissait rentrer dans la cour. Je me souviens, il y avait un portique, une balançoire et tout, c'était bien. On y allait aussi pour les communions, on faisait les communions à l'intérieur du Nid Joyeux. Je me souviens du réfectoire qu'il y avait. On y allait même pour déjeuner ! On ne nous mettait pas dehors ! Le jeudi, parce qu'avant on avait le jeudi,

on rentrait dans le réfectoire quand ils déjeunait. La Sœur ou la monitrice nous appelaient, elles nous connaissaient. Et alors on déjeunait ou on goûtait, le jeudi. Il y avait une bonne ambiance. Oh elles étaient gentilles les Sœurs !

Pour les petits Citadins le Nid Joyeux n'était pas une institution à part, réservée aux enfants malheureux, ils avaient plaisir à y aller et trouvaient normal d'y être accueillis comme dans les autres maisons de la Cité. Il y eut cependant des lieux plus fermés, moins facilement pénétrables, ceux-là étaient directement liés à la dimension du monument historique. Nous avons déjà évoqué les incursions semi-clandestines dont le château était l'objet. L'hôtel de la Cité était un univers encore plus à part, fréquenté par une clientèle richissime, allant des familles princières et royales d'Europe aux stars de cinéma, il fascinait les enfants qui venaient « bader » les Rolls devant la porte, attendant d'apercevoir peut-être quelque personnage célèbre, se risquant parfois à escalader le mur du rempart derrière l'hôtel pour tenter de voir l'intérieur des chambres. Un personnel nombreux, en partie autochtone, travaillait là et certains Citadins eurent ainsi le loisir d'y venir jeter un oeil discret et furtif, « on allait voir les jardins, les salons ». Mais, dans l'ensemble la communication entre le monde de l'hôtel et celui de la Cité resta dans le strict domaine de la relation entre employeur et employé, client et serviteur. Quelques anecdotes cependant font état d'une éphémère rencontre, à l'occasion de la fête et du Tour de l'âne par exemple où des clients de l'hôtel participèrent à la farandole, se firent photographier

sur l'âne. Mais ici on ne sait trop s'il s'agit d'une exception remarquable ou d'une « légende » créée et entretenue par des Citadins désireux d'affirmer encore et toujours les vertus assimilatrices de la Cité. « Je sais qu'on raconte qu'il y a des clients qu'on aurait fait monter sur l'âne, mais, moi, je ne l'ai jamais vu ça ! » nous a dit l'ancien sous-directeur de l'hôtel, en poste de 1946 à 1980.

Le « théâtre antique » de la Cité, adossé aux murailles de la seconde enceinte intérieure qui en constituaient le décor naturel, ressemble, en ce qui concerne l'appropriation de son espace par la population, au château. Comme lui, il appartient au territoire habité circonscrit dans les remparts mais, comme lui, il est un lieu de culture réservé aux « étrangers », aux intellectuels de la Ville Basse et comme lui, il est gardé par une billetterie, par une grille cadénassée. Aussi est-il, comme lui, un terrain à conquérir. Dans les années 1960, les soirs de spectacle au mois de juillet, les habitants de la Cité vont se promener du côté du théâtre, ils s'y retrouvent par petits groupes, discutent devant la grille ou profitent de la présence d'un gardien connu pour rentrer :

On passait à la resquille. Jamais quelqu'un de la Cité n'aurait voulu payer pour aller au théâtre !

L'enjeu est symbolique, il ne s'agit pas d'affirmer un droit mais de manifester, à ses propres yeux et à ceux de la foule, le sentiment de proximité et d'intimité qui lie les Citadins à tous les lieux de la Cité. Pour les jeunes la question est encore plus importante, ils ont

là l'occasion d'éprouver leur maîtrise du territoire et de se confronter à des univers étrangers :

Le festival de la Cité c'était un moment fabuleux. Le festival de la Cité ! Vous vous rendez compte, allez voir... ! On n'en avait rien à faire d'*Hamlet*, ni de *La Reine Morte*. Mais alors on n'en avait rien à cirer ! Mais le plaisir de pouvoir rentrer au théâtre sans payer, ça c'était un jeu ! Un jeu qui nous occupait trois semaines ! On passait par des tas d'endroits invraisemblables. Un des plus fréquents c'était dans la rue de la maison de l'Inquisition. Là, il y a une espèce d'arcade, on montait par là et on suivait sur les remparts jusqu'au niveau des jardins de l'hôtel de la Cité où, là, il fallait carrément jouer les Sioux, parce qu'il y avait des gens qui pouvaient nous voir. Des gens qui ne nous auraient rien dit d'ailleurs, mais qu'on transformait en ennemis ! Alors on se mettait à plat ventre le long des remparts pour arriver à la tour. Et à cette tour, à l'époque, le plancher était effondré, il restait juste des chicots comme ça dans le mur. Et il fallait arriver à une porte à l'opposé de celle où on était. Il fallait marcher sur ces chicots, alors on passait un par un pour ne pas charger le portant. Si il y en avait un qui s'était descélé, on tombait en bas ! Et on arrivait à cette porte, on descendait deux étages et on se retrouvait dans les fossés. Et là, ils avaient mis un employé municipal. Le pauvre ! On lui a fait voir les pierres ! Après on arrivait au théâtre, on montait sur les gradins, qui étaient des gradins en fer à l'époque. Une fois qu'on était là, on était comme des couillons d'ailleurs, parce que ça n'avait plus aucun intérêt. C'était fini. Et alors, après, il est arrivé un homme, Jean Deschamps, qui lui avait compris qu'il fallait arrêter ces conneries. Et il nous embauchait, lui, carrément. Voyez il a préféré faire alliance avec nous. Et il nous a embauchés comme

figurants. Alors ça a été fabuleux. On se retrouvait avec des casques, des hallebardes, on jouait les hallebardiers dans je ne sais quelle pièce. C'était assez fabuleux. Il nous payait un repas après. On faisait ça dans le jardin des Sœurs, derrière le Nid Joyeux. Il y avait une grande cour de récréation là. Alors il nous faisait un repas, là, à la fin du festival. On avait l'impression de faire partie de la troupe ! Il n'y a pas eu de vocation artistique pour autant. On était trop éloignés de ce côté intellectuel...

La magie du théâtre permet aux jeunes de la Cité de participer au décor naturel que composent les remparts. La tour Mipadre, située à un angle de la scène, a longtemps servi de réserve où, d'une année sur l'autre, étaient stockés du matériel et des costumes. Hors festival elle était, pour les enfants, une merveilleuse caverne d'Ali Baba soigneusement fermée à clef mais facilement accessible au prix de quelque ruse. Là, fouillant et rêvant dans le désordre des accessoires « moyenâgeux », ils se munissaient enfin d'épées, les armes étant jugées comme les meilleurs des signes, et jouaient « aux chevaliers d'autrefois ». En les faisant accéder au statut de figurants Jean Deschamps ne leur a donc pas seulement ouvert l'espace physique du théâtre qu'ils connaissaient déjà, il les a surtout incorporés et fait reconnaître dans l'univers culturel du monument d'où ils étaient habituellement exclus. Ce n'est plus en coulisse, mais officiellement, qu'ils tiennent leur rôle de guerriers, qu'ils affichent l'accord intime qui lie les jeunes Citadins et les vieilles pierres de leur forteresse. Et, une fois la saison achevée, c'est au Nid Joyeux, dans un des lieux forts de la sociabilité

villageoise qu'un repas collectif scelle l'alliance de la troupe autochtone et du monde du théâtre.

Car, durant un temps, il y eut un mouvement d'intégration plus large entre population et gens du festival. À la différence des vedettes d'aujourd'hui qui ne font qu'un bref passage à la Cité, le temps de reconnaître le plateau, l'équipe de Jean Deschamps s'y installait à l'avance, travaillant sur place à l'élaboration des spectacles, logeant dans les lieux, fréquentant les cafés, les restaurants, tissant des liens avec les habitants :

C'était un vrai festival. Parce qu'il faisait des créations de pièces. Ils arrivaient tous vers le 15 juin. Alors il y avait la couturière qui arrivait, elle organisait un atelier de couture avec des femmes de la Cité. Ils arrivaient avec leurs enfants. Nous, ici, je me rappelle, on gardait Florence Deschamps. Ils passaient ici un mois. Un mois de vie avec les gens du théâtre ! On a eu Piéplu, on a eu Jean-Claude Drouot, on a eu Maria Casarès... On en a vu débiter quelques uns qui après sont devenus célèbres. Suzanne Flon, aussi, on est restés très amis avec Suzanne Flon.

La Cité vit à l'heure du festival, les comédiens apprécient son charme villageois, les Citadins vont au théâtre, le soir ou l'après-midi au moment des répétitions, en voisins :

On rentrait, on passait un quart d'heure et puis on repartait. On nous laissait rentrer, il suffisait de dire qu'on habitait la Cité.

Ce qui donne toute sa valeur à cette porte ouverte c'est, au-delà de la liberté d'aller et venir, l'entente, l'adhésion que les gens du théâtre manifestent à

l'égard de l'endroit qui les accueille, la reconnaissance conjointe du site et de ses habitants, de la qualité de la vie et des relations sociales ici :

Jean Deschamps était tombé amoureux de la Cité. La preuve c'est qu'il avait acheté une maison, là où il y a le Jardin de la tour maintenant. Et il a habité là. Il avait sa maison là. Après il l'a vendue. Mais Jean Deschamps habitait là. Parce qu'il était tombé amoureux de la Cité.

La Cité est close de vieux remparts séculaires, elle tire une grande part de son attrait de cette dimension d'univers préservé à la fois des atteintes du temps et du monde extérieur. Mais, pour ses habitants, le repliement sur soi n'est nullement une condition de l'épanouissement du groupe. Nous avons vu, qu'il s'agisse des enceintes, du château, du théâtre, ou tout simplement des maisons, l'importance qu'a, pour eux, la notion de portes ouvertes. Ne faut-il pas y voir une réponse à la crainte, au risque d'une claustration excessive ? Ce thème a d'ailleurs souvent été développé, aussi bien par les premiers voyageurs et les touristes d'aujourd'hui que par les Carcassonnais de la Ville Basse qui plaignent ou critiquent « ces pauvres gens enfermés dans leurs murailles », vivant en « vase clos », confinés dans un état de siège permanent « depuis le passage de Simon de Montfort ». Les Citadins s'amuse de ces visions caricaturales, ils rapportent volontiers les propos d'un ancien guide, expliquant aux visiteurs faisant le tour des remparts que le vieil homme qui travaillait son jardin, là, au pied des murs de l'enceinte intérieure, était un authentique descendant des Wisigoths,

« regardez, comme il est vieux, et tout courbé ! ». Mais ils savent aussi, et c'est bien pour ça que dans la plupart des villes elles ont été détruites, que les fortifications peuvent devenir oppressantes :

Il y a quelque chose qui est que quand tu es dans la Cité ça te prends les tripes, et tu n'y peux rien ! C'est vrai. Moi, quand je me suis mariée, quand je suis arrivée ici, dans cette maison, j'avais tout pour moi. Je m'entendais bien avec ma belle-mère, tout allait bien. Mais d'être dans cette ambiance de la Cité, fermée, je m'étouffais. Je pleurais. Je pleurais tous les jours. Parce que je ne partais pas à la mer... Mon père, quand nous étions jeunes, nous prenait toutes les quatre, avec mes sœurs, on allait à Gruissan ou à La Franqui. On prenait le pique-nique... On était habituées à sortir. Et alors de me retrouver à la Cité, dans ce magasin, j'en ai pleuré... ! Et maintenant je vois mes filles qui ne veulent pas quitter la Cité pour rien au monde, et je reconnais que maintenant, moi, c'est pareil, je ne voudrais pas habiter ailleurs. Mais au début c'est dur pour s'habituer parce qu'on est enfermé. Et il y a des gens qui ne s'y font pas. La Cité c'est l'un ou l'autre : ou on est bien dedans ou on est mal.

Pour pouvoir vivre ici il ne faut pas vouloir échapper aux poids des murailles, il faut accepter la Cité telle qu'elle est et transformer en avantages ce qui, sinon, serait une gêne. Il faut dépasser la peur de l'enfermement, la transcender dans l'ouverture au groupe, dans la richesse des échanges avec les autres. Alors le village devient ce lieu à la fois clos et ouvert où l'on est bien chez soi, entre soi, dans l'intimité d'une communauté accueillante. Dans la hiérarchie des valeurs qui font l'identité citadine, l'acceptation

du lieu et de ses contraintes compte autant que le privilège de la naissance. Et c'est pourquoi il existe ici quelques « étrangers » qui, plus peut-être que certains qui y sont nés, sont de la Cité. Nul, par exemple, ne songerait à contester cette qualité à une conférencière des Monuments historiques d'origine autrichienne qui, depuis plus d'un demi siècle a élu la Cité comme lieu de vie et de travail, a œuvré pour la faire connaître, la faire aimer. Il y a aussi le cas d'un chanteur de rues irlandais, parti de chez lui, à Belfast, « parce qu'il ne voulait pas être dominé par les Anglais » et qui a trouvé, ici, plus qu'une terre d'asile : `

Quand il est arrivé il ne parlait pas un mot de français. Et maintenant il parle le patois. C'est quelqu'un qui a besoin d'une identité, d'un village... C'est un étranger mais qui veut faire partie de quelque part, d'une culture. Et il a choisi la Cité. Et lui c'est un Citadin. C'est un Irlandais mais Citadin. Je l'ai entendu dire, plusieurs fois, que la Cité c'était chez lui. Avec son accent irlandais : « Je suis de la Cité ».

La Cité des enfants

La chasse aux oiseaux

Pour les touristes, les historiens, les architectes et conservateurs, les Carcassonnais, l'espace inhabité compris entre les deux enceintes est un haut lieu du monument. « Faire le tour des lices » est une promenade culturelle recommandée et appréciée, propice à la rêverie, à la contemplation esthétique,

à l'étude scientifique. Pour les enfants de la Cité, les tours, les murailles, les chemins de ronde, les fossés étaient, avant tout, « un terrain de jeux extraordinaire ». Au fur et à mesure de l'aménagement du site, le territoire ouvert au public se restreignit, pour des questions de sécurité et pour éviter les dégradations. Des grilles furent installées pour empêcher l'accès à certaines portions des remparts, les tours furent munies de portes et de serrures à l'efficacité grandissante. Ces interdictions ne firent qu'ajouter du piment aux expéditions juvéniles déjà sportives et hasardeuses :

On allait partout. On escaladait, on passait par les créneaux, on sautait. On n'avait pas peur. Et puis on se faisait des fausses clés, avec une pointe, on aplatissait le bout, on le retournait, et avec ça on ouvrait les portes de l'intérieur. Il fallait qu'il y en ait un d'abord qui rentre, et après il ouvrait à tout le monde. Il n'y avait pas une tour qui ne nous appartienne pas. Les gardiens des fois nous poursuivaient, mais on était plus dégourdis, on était maigres comme des chats, on passait partout, on courait. On avait toujours deux ou trois tours d'avance sur eux et, toutes les fois qu'on passait une porte on refermait, on mettait un morceau de bois comme cale, et ils ne pouvaient pas ouvrir, il fallait qu'ils fassent le tour dans l'autre sens pour nous attraper. Ah on était bons pour ça !

Les tours servent d'abris à une multitude d'oiseaux parmi lesquels les jeunes ont de quoi réaliser de fructueuses chasses :

On allait dans les tours chercher les pigeons. On y allait la nuit, avec une pile électrique, on les *assialait* (aveuglait) et on les faisait tomber, d'un coup de barre

ou alors avec les frondes. On était experts ! Et après on les récupérait en bas. Et on les plumait, on les lavait à la *piale*, à la fontaine, et puis on allait derrière les tours, on les embrochait et on les faisait griller sur des sarments. Et on les mangeait. On vivait comme des trappeurs !

Pies et corneilles furent, à un moment classées comme nuisibles, « la Cité était envahie par les corneilles, il n'y avait pas un trou, une aspérité où il n'y avait pas un nid ». La fédération de chasse payait les pattes ou les œufs que les enfants, ainsi encouragés, ne manquaient pas d'apporter régulièrement :

Nous, on allait surtout à la tour d'Orientation, parce que c'était la plus... Celle qui rapportait le plus parce que là, on était sûrs qu'on trouvait toujours quelque chose. Et moi, comme j'étais le plus jeune de l'équipe, on m'avait dit : « Il te faut le faire ». Alors évidemment... J'avais pris une corde chez moi et on m'avait pendu depuis le haut de la tour d'Orientation. Et là, il fallait que je me balance pour arriver à trouver les trous, en se balançant on arrivait à s'accrocher de façon à trouver les nids.

Il y eut des accidents :

Une fois la corde s'est cassée, c'était de vieilles cordes qu'on récupérait à droite ou à gauche, et Tuteur s'est cassé le bras en tombant.

Mais le risque faisait partie du jeu, la chasse aux oiseaux était plus qu'un simple moyen de se procurer un repas ou quelques sous, c'était une véritable passion dont l'un des points culminants était le dénichage :

Les petits D. eux c'étaient des spécialistes. Ils apprivoisaient des pies. Et ces pies, elles allaient voler, enfin voler ou récupérer, des pièces de monnaie, à l'entrée du pont-levis, et elles les ramenaient ici, là, sur la fenêtre. Et, nous, avec mon frère Henri on a élevé un vautour dans une cage, pendant quelques mois. On lui donnait de la viande. On avait réussi à le dénicher. C'étaient des petits vautours. Ils avaient fait leur nid dans la muraille qui se trouve sous le théâtre antique, dans les lices hautes. Mais à une certaine hauteur ! C'était assez difficile d'y accéder, que ce soit par en haut ou par en bas. On y était arrivés avec une échelle et un échafaudage de maçon. À cette époque on prenait des risques... complètement inutiles !

La Cité, dit-on, est un village et la double enceinte de pierres qui le borde participe déjà de l'univers campagnard tout proche, fait de vignes, de champs et de bois, que les jeunes ont aussi l'habitude de parcourir :

On allait à Pech Mary, là-bas, sur la colline pointue qu'on voit. On faisait des cabanes. On allait y faire l'omelette à Pâques. Toutes les fois qu'on en avait marre un peu de la Cité, on partait dans les bois. On y allait aussi avec l'école, on apprenait à ramasser les champignons, les grisettes, les russules, les pieds de moutons...

Les petits Citadins n'ont donc pas que les lices enherbées ou les fossés des fortifications pour se confronter aux charmes de la vie rustique.

Mais, en ce qui concerne les oiseaux et les pratiques cynégétiques qui leur sont attachées, leur territoire de prédilection est l'espace des remparts, ce monde de hautes murailles où ils apprennent, jour après jour, à

repérer les trous habités. Aujourd'hui la tour de la Vade abrite, durant l'été, un observatoire ornithologique, et une flèche se dresse au-dessus de son toit, ornée d'un papegai, un oiseau allégorique semblable à celui qui, au même emplacement, servit, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, de cible, aux tireurs les plus émérites de la forteresse :

Aux approches du dimanche de la Pentecôte, on plaçait sur le haut de la tour de la Vade, appelée aussi tour du Papegay, un oiseau en bois de la forme d'un gros pigeon qu'on appelait Papegay. Il était fixé par une barre de fer au bout d'un grand mât. Les officiers municipaux choisissaient parmi les citoyens honorables de la Cité ceux qui possédaient une arbalète avec une ou deux flèches en bois armées d'une pointe de fer. [...] Il paraît que le prix du Papegay était assez difficile à gagner et que, parfois, on n'y parvenait pas de huit jours. Il fallait en effet abattre l'oiseau et emporter le corps ; il ne suffisait pas, ce qui arrivait souvent, de lui briser la tête, une patte, une aile (Jourdanne 1899 : 4-5).

L'agilité des dénicheurs, leur habileté à manier la fronde, à échapper aux poursuites des gardiens, leur connaissance minutieuse du terrain, ne seraient-elles pas, elles aussi, la preuve d'une aptitude plus vaste, d'une citoyenneté aussi prestigieuse que celle qui récompensait le vainqueur du prix du papegai ? Nous savons que des affrontements réguliers, des bagarres perpétuelles opposent les jeunes de la Cité, juchés sur leurs remparts, à ceux de la Barbacane et de la Trivalle. Dans ce contexte la chasse aux oiseaux peut apparaître, au delà de sa valeur intrinsèque et au même titre que le tir au papegai pour les archers de jadis, comme un exercice lié au métier de guerrier.

À la Cité le groupe des jeunes était organisé en une bande qui réunissait tous les garçons, sans distinction de classe d'âge.

La bande ça partait des grands de dix-sept ou dix-huit ans, même il y en avait de plus de vingt ans et ça allait jusqu'aux plus petits. Kinou et Tutur, par exemple, ils devaient avoir quinze ans de différence.

Bien sûr les occupations et les centres d'intérêt ne sont pas toujours les mêmes mais, à la moindre occasion, une sortie en ville ou à la rivière, et le soir, avant et après le repas, au Pré Haut devant le pont-levis, la bande se reconstitue, « on parlait là ». Et les récits des plus grands nourrissent l'imagination des plus petits, montrent la voie à suivre. Dans les discours d'aujourd'hui deux thèmes privilégiés, deux types d'exploits reviennent sans cesse, où sont comparés les mérites de chaque génération : les escalades au plus haut des tours, les bagarres avec la Trivalle et la Barbacane. La maîtrise des jeux de vertige fait partie de l'initiation juvénile, mais elle est aussi, ici, semble-t-il, un signe de l'appartenance identitaire. Commençons à écouter la chronique des conquêtes de l'espace aérien des remparts.

Au plus haut des tours

La prouesse la plus élémentaire, la plus partagée est de courir sur le faîte des murs d'enceinte :

On sautait de créneau en créneau, en enjambant le trou chaque fois. Et avec une montre ! Pour voir celui qui courait le plus vite.

L'entraînement, régulièrement répété, a l'avantage de constituer, en même temps, une parade et un défi visibles des quartiers environnants. Les jeunes, là, exhibent, à la fois, leur adresse, leur courage et leur emprise sur le territoire. Ils occupent les murailles, en sont les maîtres, et leurs silhouettes gesticulantes portent au loin ce message adressé à tous ceux qui pourraient croire que la vieille Cité n'a plus personne pour la garder. « Regardez, il y a des gens sur les remparts ! », les habitants de la butte voisine suivaient leurs évolutions, avec curiosité et admiration, surtout lorsque il leur était donné d'assister à un spectacle encore plus audacieux, comme celui de l'ascension d'une tour.

Car, parallèlement aux explorations menées de l'intérieur où ils apprennent à déjouer tous les pièges de la citadelle, qu'il s'agisse des ruses des architectes médiévaux pour guider les assaillants vers de fausses issues ou des embûches provoquées par des effondrements d'escaliers ou de planchers, les tours sont, à l'instar des pics en montagne, des buts fascinants d'escalade. Les murs, à l'extérieur, deviennent des parois où inscrire des voies, la pierre redevient rocher où la main cherche des aspérités, les toits sont des sommets convoités conquis « pour le plaisir ». La tour du Tréseau, une des plus hautes et des plus massives des tours de défense, située à proximité de la porte Narbonnaise, était l'une des plus ambitionnées :

On a fait des trucs invraisemblables. Des choses qui paraissent impossibles à l'heure actuelle. Et il y a eu des accidents. Pas graves, mais des accidents. Et, à cette tour, il y en a même qui ont poussé la folie

à monter jusqu'en haut avec le paratonnerre. Parce que, à cette époque-là, il y avait des paratonnerres avec des rondins d'acier qui n'étaient pas appliqués contre le mur directement, qui étaient à dix ou quinze centimètres de la muraille. Et qui tenaient avec des tiges de fer dans le mur. Alors on pouvait se permettre de monter le long du paratonnerre depuis la base. Et combien de fois on a essayé, nous autres, de monter ! Mais il y en a quelques-uns qui ont réussi à arriver en haut !

Ce n'est pas véritablement l'art de la grimpe qui intéresse les jeunes, ni les subtilités de la technique, ils montent pour monter, pour tenter d'arriver, avec ce que cela suppose de maîtrise de soi pour surmonter la sensation de vertige, de fierté à poser, un instant, sa marque aux plus hauts points des fortifications :

Je me rappelle, une fois, on est allés écouter le Tour de France, avec le transistor, en haut de la tour du Tréseau. Sur le faite de la tour du Tréseau, là-haut ! Ils étaient en train de la refaire, il y avait une palissade tout autour... Mais nous, on était tout en haut ! On était tous à califourchon sur le faite, on était obligés d'avancer comme ça, à califourchon, sinon on ne pouvait pas tenir. Juste sur l'arête. Et on écoutait le Tour de France.

La tour du Tréseau qui domine la double entrée du pont-levis et des Narbonnaises fait partie du système de défense de la porte principale de la ville, et l'on peut penser que sa position stratégique, n'est pas étrangère à l'engouement qu'elle suscite, aux désirs manifestes d'appropriation territoriale de la bande qui s'installe là, comme dans un lieu familier et tranquille, pour écouter une des émissions vedettes

de l'été. Mais il est une autre tour plus haute, c'est la tour Pinte, dite aussi tour du Guet, en référence à son ancienne fonction. Réputée aujourd'hui pour la grandeur de son panorama, des Pyrénées aux contreforts des Cévennes, elle se situe dans l'enceinte du château, dont elle est un peu le fleuron spectaculaire, le morceau de choix que l'on réserve aux amateurs que l'on veut gâter, la visite officielle ne montant, bien sûr, pas jusque là :

Si vous voulez faire des photos et si vous êtes courageux, je vous y emmènerai. On monte par une échelle de pompiers. Je me souviens, une fois, il y avait le feu à la Montagne Noire. J'ai pris une paire de jumelles, je suis monté là-haut. Je voyais les camions de pompiers et tout !

Du fait de son appartenance à l'espace du château, les incursions des jeunes y sont plus éphémères, moins collectives. Aussi son ascension, aux environs des années 1950, par deux protagonistes peut-elle avoir valeur de première dans une zone un peu délaissée :

J'ai été un des premiers, avec un copain qui s'appelle Jeannot L., un jour de folie, à monter en haut de la tour Pinte. Et là, mis à part les ouvriers des Monuments historiques, personne n'avait mis les pieds en haut de cette tour. Nous y sommes montés avec une échelle en bois à moitié pourrie. Quand nous sommes arrivés là-haut, on avait une vue extraordinaire ! Sur la Barbacane et la Ville Basse ! Et quand nous avons décidé de redescendre, alors là, on a commencé à paniquer, parce que il y avait cette échelle qui était assez haute de la trappe dans laquelle il fallait se jeter pour arriver à se suspendre et reprendre les barreaux. Ce n'était pas évident. C'est la seule et unique fois où je suis monté en haut de

cette tour. Chose qui, depuis, a été faite maintes et maintes fois sans problème puisque maintenant, je crois, il y a une échelle métallique.

Si, du point de vue du groupe, l'expédition a un caractère exceptionnel, elle rejoint, de façon remarquable, le cœur de la thématique générale dans l'attention quasi exclusive portée, à la découverte non pas des plus lointains confins, mais des abords les plus immédiats. C'est le panorama sur la Barbacane et la Ville Basse, c'est-à-dire sur les traditionnels quartiers « ennemis », qui polarise l'émerveillement des deux jeunes garçons.

La petite guerre

Dans la vie des enfants les « rivalités » entre bandes occupaient une place importante. « Ah ça, ça a toujours existé ! C'était la guerre ! » Les visages des adultes s'éclairent de larges sourires lorsqu'ils évoquent ces souvenirs dans un discours souvent double, contradictoire même, qui associe passion belliqueuse et déni de toute réelle agressivité :

On s'alliait la Barbacane et la Trivalle pour combattre la Cité. Mais c'était une rivalité qui n'était quand même pas brutale ni rien du tout. Je veux dire qu'il y a eu de grands combats, je m'en rappellerai toujours ! P., une fois, s'est fait ouvrir la tête ! On mettait des casques qu'on avait récupérés des Allemands. On faisait la *petite guerre* qu'on appelait. Bon, mais ça finissait amicalement.

Il y a chez tous le désir de se démarquer des violences contemporaines qui ravagent certaines banlieues, « quand je regarde ces bagarres de gamins de mon

époque, par rapport à ce qui se fait actuellement, c'était des bagarres d'enfants de cœur, maintenant ils se tirent à coups de fusil dessus », et aussi celui de bien nous faire comprendre qu'aucune haine véritable ne motivait les combattants, qu'aucune rancune ne les oppose aujourd'hui, bien au contraire. Ces batailles étaient un jeu, un jeu parfois dangereux, « surtout quand on a commencé à se savoir se servir de ces fameuses flèches, les *fléus*, les frondes, qui auraient pu crever des yeux », mais un jeu dont le caractère éminemment collectif permettait de limiter, de contrôler les possibles débordements. Car toutes les classes d'âges masculines des trois quartiers étaient concernées :

Par exemple, si ceux de la Cité étaient en train de jouer, en petit nombre, dans les lices et que nous, on arrivait en force, ils étaient obligés de partir. Et ils partaient ! Il y avait la puissance qui était de la bande. Et vice versa, je me suis vu partir quand ils arrivaient en bande. Et si ça tournait mal, on allait chercher les aînés, et la fois après c'est eux qui les faisaient venir. Les aînés c'était les seize, dix-sept, dix-huit ans. Alors là, ça faisait mal ! Ils se faisaient mal ! Mais quand ils se battaient entre grands, il y avait les hommes mariés qui arrivaient et qui les séparaient quand ça allait trop loin. Deux paires de gifles, et hop, on obéissait, on ne disait rien. Il y avait un respect pour les anciens, alors quand ils parlaient, c'était fini.

La *petite guerre* a sa coutume dont les plus âgés du groupe, car il s'agit bien d'un seul groupe englobant la Cité et ses faubourgs, sont les dépositaires actifs, entretenant, d'une part, un climat d'émulation par les récits de leurs propres exploits, et veillant, de l'autre,

à ce que les affrontements ne dégénèrent pas en rixes trop individuelles ou trop brutales. Dans les combats qu'elles se livrent les bandes enfantines ne sont jamais coupées du monde des adultes, parce qu'elles agissent en référence à un discours commun, et aussi, peut-être, parce que les habitants de la forteresse et de ses abords restent profondément attachés aux valeurs et aux usages de leur enfance, marqués par la connotation incontestablement guerrière du lieu (ill. 19).

Les bagarres font partie de la tradition, « c'était de père en fils », de l'antienne quotidienne, « c'était la vie des jeunes de la Cité », de la mémoire collective, « c'est vieux comme le temps ça ». Elles ne se fondent sur aucune haine ancestrale, familiale ou sociale, elles ne débouchent, à l'âge adulte, sur aucun antagonisme. En cela elles se situent sur un tout autre plan que l'opposition Ville Haute/Ville Basse qui, elle, est longuement argumentée et peu génératrice d'affrontements concrets. Entre la Cité d'un côté, la Trivalle et la Barbacane de l'autre il n'y a aucun motif de mésentente, il y a tout simplement une « frontière naturelle », les remparts qui délimitent, en même temps que l'enceinte du village, un extraordinaire terrain de jeu, propice, en premier, à la reconstitution de combats entre assaillis et assaillants :

C'était l'esprit comme quoi on habitait dans le château. Nous, c'était difficile de venir nous attaquer tandis que nous, on pouvait attaquer tout le monde. Je me rappelle quand on lançait des cailloux d'en haut de la Cité et puis boum ! ça arrivait sur les toits en bas. Alors là ça gueulait, parce que quand il arrivait un caillou de quinze ou vingt kilos sur le toit

de la maison ou du poulailler ça faisait des dégâts, ça coupait des tuiles. Alors c'est vrai que, des fois, on se faisait engueuler. Mais il fallait nous trouver, parce qu'une fois qu'on avait lancé les cailloux, on ne restait pas là pour qu'ils nous repèrent ! Et puis, des fois, ils venaient faire la vengeance de la bagarre qu'il y avait eu le jeudi d'avant. Alors là c'était la grande bagarre dans les lices, avec des morceaux de bois, pour faire comme des épées. Puis, on se mettait sur les remparts et on attendait qu'ils arrivent. Sur nos créneaux on était les plus forts. Et c'est vrai qu'on était les plus forts. On se mettait en travers au-dessus de la poterne de la côte Pavée et on leur jetait des cailloux, on leur crachait dessus... On avait le beau rôle, on était les plus forts. Nous on était en haut et eux en bas. Eh oui, c'est ce qui se passait à l'époque de la Cité (ill. 20).

Réputée imprenable, surnommée pour cela La Pucelle du Languedoc, la Cité, après avoir au XIII^e siècle doublé ses fortifications, ne fut plus jamais attaquée, ses défenses apparaissant par trop dissuasives. Sans même avoir à faire ses preuves elle demeura invincible. Pour nos jeunes guerriers des temps modernes les jeux sont pareillement faits à l'avance qui assignent à chacun un rôle immuable en fonction de leur situation, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'enceinte. Les uns seront les éternels maîtres des remparts, les autres s'acharneront à tenter de vains assauts. Une place cependant est laissée aux mérites personnels, de temps en temps des « tournois », mais aussi des matches de rugby sont organisés dans les lices permettant, des confrontations plus équitables. La victoire alors peut changer de camp, donner un souffle nouveau à la lutte qui sinon risquerait de

s'essouffler, renvoyant la vieille citadelle à une paix forcée semblable à celle qu'elle connut au temps de sa grandeur militaire.

Dans cette *petite guerre* la force véritable de la Cité, c'est le pouvoir attractif qu'elle exerce sur les enfants du bas de la butte au point de leur faire oublier leur incontournable statut, de les ramener sans cesse sur les lieux de leurs indéfectibles défaites. Le jeu de la guerre ici ne consiste pas à la gagner mais à la faire et à la refaire inlassablement, pour animer l'espace des remparts de gestes en accord avec l'esprit du lieu, comme pour véritablement habiter la Cité et être, en retour, habité par elle grâce au pouvoir évocateur des empreintes que les combattants ont pu laisser dans son territoire ou des marques corporelles qu'ils y ont récoltées. Certaines de ces traces sont, aujourd'hui encore, visibles, mais elles ne peuvent avoir de sens que pour des observateurs avertis, c'est-à-dire, essentiellement, pour les acteurs des anciennes batailles enfantines. Ignorées des touristes et des historiens du monument elles sont, par là même, un support privilégié de la mémoire collective communautaire :

Il y a encore un vestige de cette fameuse guerre. Il y a une tranchée, à moitié comblée, qui se trouve sous la porte de Rodez, sous le *Traouquet*. Quand vous descendez sous la poterne, pour aller à la Trivalle en passant par la colline, à un moment ça remonte un peu pour aller vers le pont-levis. Eh bien, là, vous avez un petit bouquet d'arbres et, là, il y a encore une tranchée pas tout à fait comblée. Cette tranchée a été creusée par des types de la Trivalle quand ils venaient faire la guerre aux gens de la Cité. Alors ça commençait avec des *turres* (mottes de terre avec

l'herbe), et puis ça finissait avec des cailloux et les frondes. Et ça devenait dangereux, à ce moment-là, très dangereux. Et il y en a eu quelques-uns qui ont ramassé des coups, qui ont eu quelques séquelles de ça, des trous au cuir chevelu ou des bleus...

Il n'y a donc pas à la Cité que des vestiges romains ou wisigoths, l'histoire des habitants actuels est aussi inscrite dans le monument. Nous verrons que les territoires villageois et domestiques sont, eux aussi, jalonnés de signes archéologiques qui établissent une connivence entre le passé de la citadelle et la vie de sa population. Mais, plus encore que ne le font les pierres et les strates accumulées au fil des siècles dans les murs ou le sol des maisons, ce sont les souvenirs attachés à la *petite guerre* qui inscrivent parfaitement ses protagonistes dans une continuité, du temps et de l'espace, qui va de la période des sièges antiques à celle des bagarres modernes.

Comme jadis, les lieux forts des combats sont les portes et, plus particulièrement pour les bandes enfantines, celles qui ouvrent sur les deux faubourgs, c'est-à-dire la poterne de Rodez donnant directement accès au quartier de la Trivalle et la porte d'Aude située au-dessus des maisons de la Barbacane. La côte Pavée qui conduit à celle-ci est, à proximité, doublée par le vieux chemin couvert de la Grande Caponière qui assurait un passage protégé vers la rivière pour l'approvisionnement en eau. Au Moyen Âge il débouchait à l'intérieur même du château, cependant qu'aujourd'hui, à la suite d'aménagements ultérieurs, il aboutit dans les lices. Porte d'Aude et Grande Caponière délimitent, à l'extérieur de l'enceinte,

une vaste zone, faite de raides pentes herbeuses et de remparts démultipliés, propice à tous les stratagèmes belliqueux. La porte d'Aude est d'ailleurs souvent choisie comme cadre par les illustrateurs de livres ou de bandes dessinées et par les metteurs en scène, lorsqu'ils veulent représenter des assauts. Elle a ainsi servi de décor à de nombreux films dont l'action n'est pas toujours censée se dérouler à Carcassonne. Elle est aussi la seconde entrée principale de la Cité, l'homologue du pont-levis qui, sur le front est, protège les tours Narbonnaises. Interdite aux voitures par les embûches du terrain, située à l'ouest, à proximité de la rivière et du seul pont qui autrefois reliait la citadelle et la Ville Basse, elle fut longtemps le passage piéton le plus emprunté et, pour le visiteur soucieux d'authenticité, elle reste, aujourd'hui, une voie d'accès privilégiée au monument dont elle révèle toute la dimension de site escarpé et guerrier (ill. 21).

Bordé en bas par les maisons des deux quartiers périphériques, le talus, qui en haut va de l'entrée du pont-levis à celle de la porte d'Aude, est un secteur traditionnellement rattaché aux habitants de l'extérieur des fortifications. Une ligne imaginaire cependant le divise, prolongeant dans cet espace inculte la frontière des deux communautés, « il y avait un côté Trivalle et un côté Barbacane ». À l'occasion de la fête de l'un et l'autre quartier, le groupe des musiciens et des jeunes effectuait la quête du tour de table en vendant des petits pots de fleurs. Ils allaient de porte en porte, recueillant ainsi une partie des fonds nécessaires pour payer les frais de la fête. Au milieu de la rue de la Gaffe, au débouché d'un petit

passage couvert qui ouvrait sur la minuscule rue du Talus, chaque bande s'arrêtait, « on avait droit, je me rappelle, on s'autorisait mutuellement à porter le vase à la première maison après le porche ». Loin d'être un *no man's land*, la zone abrupte des glacis est donc investie de valeurs identitaires et apparaît un peu comme le côté convexe des remparts, un envers dans lequel les gens d'en bas, délimitent, à leur tour, des espaces territoriaux. C'est là que l'hiver, lorsque par bonheur un peu de neige recouvre le sol, ou l'été sur l'herbe épaisse, les enfants organisent de grandes parties de glissades sur des luges faites de morceaux de cartons ou de sacs en plastique. Ils ont ici une montagne miniature à leur mesure, dont ils explorent tous les recoins, profitant de la moindre rupture de pente pour y édifier des cabanes de branchages qui deviennent des refuges privilégiés pour les activités clandestines et initiatiques des bandes enfantines :

On y faisait sécher l'armoise qu'on ramassait sur les bords de l'Aude, on en faisait des cigarettes et on les fumait là, on y gardait des tas de trucs...

En temps de paix les fragiles constructions semblent se blottir au pied des murailles de la forteresse, évoquant l'image moyenâgeuse d'un petit peuple des bourgs installé sous leur protection, prêt à s'y retirer en cas d'alerte. Mais le jeu de la guerre aujourd'hui a changé. Les partenaires ne se recrutent que dans le groupe restreint des seuls habitants de la Cité et de ses abords immédiats, et donc les combats doivent se dérouler entre ceux du dehors et ceux du dedans. De là quelques inversions, par rapport à l'histoire, dans le développement de l'action. Ainsi, pour les

occupants des pentes de la butte, le danger et les attaques viennent-ils désormais d'en haut :

Ceux de la Trivalle avaient fait une cabane en dessous des tours, sur le talus, et nous, on leur avait balancé des mottes de terre enflammées avec des pétards dedans. Je me rappelle, ils avaient des plaques de tôle ondulée sur le toit, ils étaient sortis de là comme des lapins ! Et le temps qu'ils montent, nous on était partis se cacher.

Pour tenter de pénétrer par surprise dans l'enceinte, les jeunes assaillants utilisent parfois l'ancien chemin couvert, stratégique ouvrage de défense construit pour sauvegarder la sécurité des corvées allant puiser l'eau à Aude pour ravitailler la Cité. Ce qui fut jadis conçu pour ménager une sortie sûre aux assiégés est maintenant devenu une voie fort prisée par les envahisseurs, d'autant plus que son relatif délabrement et son envahissement par les herbes ajoutent encore un parfum d'aventure :

On montait le long de la Grande Caponière. Là c'était un lieu tout à fait fantastique, un peu sauvage, et qui est toujours d'ailleurs un peu accidenté, qui n'a pas encore été entièrement aménagé. Et qui était plein de ronces à l'époque. Pour monter dans la Cité c'était parfait. Et on arrivait dans les lices. Et là ça se passait bien ou ça se passait mal !

Comme sur une scène

Les garçons de la Cité ne sont ni plus ni moins belliqueux qu'ailleurs, ils font la guerre comme d'autres jouent aux petits soldats de plomb. Ils

pratiquent aussi le rugby, se passionnent pour d'interminables parties de billes, vont nager, battent la campagne comme n'importe quels petits villageois. Mais le monde des tours est là, qui les enserre et les inspire, se prête mieux, autant par son pouvoir évocateur que par ses éléments matériels, à certaines activités qu'à d'autres :

Dans les lices aussi, on faisait des jeux, de l'époque. Comme si on était des chevaliers, tout ça. On faisait le mariage, oui je m'en rappelle, on s'habillait presque comme à l'époque, on essayait d'imiter. On jouait presque comme des pièces. Avec les filles. Et même ça arrivait qu'on aille jusqu'à des petits *potons* (baisers).

Les tournois et les cours d'amours, les rencontres de chevaliers et de belles dames en habits moyenâgeux sont, depuis le début du xx^e siècle, un thème iconographique récurrent largement développé dans plusieurs séries de cartes postales. On y voit des personnages figés en des attitudes conventionnelles, souvent une légende accompagne les photos qui se présentent comme autant de saynètes illustrant des thèmes de la vie courtoise et chevaleresque. Les enfants, sans nul doute, connaissent ces images et s'appliquent, à leur tour, à prendre des poses étudiées, jouant, à la fois à être des acteurs de théâtre et les protagonistes des histoires mises en scène.

Aujourd'hui, à la Cité comme un peu partout, les animations de rues et les spectacles à dimension historique sont, durant la période touristique, à la mode. Le grand clou de la saison est, au mois d'août, le moment des Médiévales où la citadelle vit à l'heure

des reconstitutions d'époque. Dans la journée, pour donner un avant-goût des représentations, des groupes de comédiens aux costumes colorés se mêlent à la foule des visiteurs, le soir l'espace des remparts s'illumine de torches, retentit de cris guerriers. Chaque année les scénarios évoquent des épisodes de l'histoire locale sur un fond de vie populaire et de hauts faits, dans une débauche d'accessoires à tonalité authentique. Mais, en dehors de ce cadre institutionnel, les initiatives privées sont plutôt rares, et les Citadins, simples habitants ou commerçants, n'apparaissent pas comme des adeptes inconditionnels de la figuration moyenâgeuse. Dans les années 1970 les membres de l'association *Les Ciutadins*, qui organisèrent quelques manifestations, adoptèrent comme signe de reconnaissance un intemporel costume languedocien dit « folklorique ». En octobre 1996, à l'occasion de la deuxième fête des Vendanges, les rues et les places de la Cité s'ouvrirent à diverses évocation de la vie traditionnelle, cérémonies d'intronisation dans des confréries vigneronnes, charroi et pressurage de la vendange, courses de barriques, défilé de *fécòs* (bandes carnavalesques dansant au rythme d'une musique particulière). L'essentiel de la dimension médiévale était donnée, pour satisfaire aux règles de l'iconographie en usage, par l'affiche de présentation où des personnages en pourpoint manipulaient des tonneaux en premier plan d'un paysage de vignes venant buter sur les tours et les remparts. Prévue pour mars 1997 la première fête du Cochon et de Dame Carcas, compte utiliser le légendaire du site pour distinguer cette fête

du Cochon de toutes celles qui, depuis quelques années, fleurissent dans de nombreux villages. Mais, en assistant aux réunions préparatoires conduites par l'Union des commerçants, nous avons pu nous rendre compte du caractère très convenu de cet appel à la mythologie. Dame Carcas, reine maure qui au VIII^e siècle abusa Charlemagne qui assiégeait la Cité en lui faisant croire que la ville, au bord de la famine, regorgeait encore de vivres en jetant par dessus les remparts un cochon au ventre empli du dernier sac de grains, est une héroïne dont la valeur emblématique est surtout développée dans le domaine touristique. Si le texte, plus ou moins complet, de ce récit est vendu dans de nombreuses boutiques, la plupart des autochtones se contentent d'en connaître seulement les grandes lignes. La légende pseudo-historique mais aussi pseudo-populaire de Dame Carcas fait partie de la Cité, elle amuse les habitants qui ont plaisir à la raconter aux étrangers, ils l'acceptent comme symbole officiel de leur identité – la statue de Dame Carcas orne l'entrée du pont-levis –, mais elle appartient surtout au monde du monument et de sa visite. La logique qui amène les organisateurs de cette fête à la placer sous l'égide de dame Carcas est la même que celle des promoteurs des Médiévales estivales. Il s'agit de mettre en scène le passé du lieu dans ses traits les plus immédiatement significatifs pour attirer un large public, mais le vrai contenu de la fête sera ailleurs, dans des stands de dégustation et de préparation de la charcuterie, dans des concours tel celui du plus gros mangeur de saucisse, qui, eux, font référence aux coutumes d'un temps moins lointain.

Celles-ci, tout comme celles présentées au moment de la fête des Vendanges, sont des éléments d'un patrimoine toujours vivant et partagé, cependant que l'évocation du Moyen Âge ressortit uniquement d'une reconstitution qui ne se fonde en rien dans la réalité d'aujourd'hui.

La *petite guerre* était aussi une forme de représentation publique, une reconstitution *historique* du temps des sièges que les enfants vivaient autant qu'ils la jouaient et donnaient d'abord à voir à la communauté citadine. Là est la différence fondamentale entre ce que l'on peut appeler *leur théâtre* et les divers spectacles qui prennent la Cité pour décor. Au moment du festival, à l'occasion de films tournés sur place, au cours des Médiévales, les habitants se plurent à revêtir des costumes « d'époque », à se fondre dans le paysage de la forteresse, mais là, dans l'espace réduit du plateau, face à un public inconnu, dans une histoire qui, même lorsqu'elle s'ancre dans le passé local n'est pas la leur, ils passaient du statut d'acteur à celui de figurant.

Sur la scène grandeur nature de la Cité les jeunes ne sont pas les seuls à jouer. L'ensemble de la population, dans les actes et les discours les plus quotidiens, paraît, parfois, se conformer à des rôles induits par son appartenance à ce lieu singulier. Chaque fois que nous avons demandé aux gens « est-ce que vous aviez conscience d'habiter dans un monument historique ? », ils nous ont toujours répondu par la négative, « on habitait la Cité », « on

habitait surtout un terrain de jeu extraordinaire », « on savait qu'on dormait entre deux enceintes », « on habitait à l'intérieur d'un château, un château ça oui, mais un monument historique, non, on ne savait pas ce que c'était ». Les murailles qui enserrent, les remparts qui protègent, la situation sur une butte isolée, dans un site un peu oublié et loin de la ville moderne, la prégnante dimension militaire de la forteresse sont les éléments constitutifs d'une identité collective imaginaire. Plus que comme des habitants d'un monument historique, les Citadins se pensent comme les habitants d'une citadelle, et plus particulièrement d'une citadelle en état de guerre. Nous ne dirons pas qu'ils jouent en permanence aux assiégés mais nous constaterons qu'ils adorent le faire lorsque l'occasion leur en est donnée.

Ainsi le visiteur arrivant à la Cité par l'entrée du pont-levis pouvait-il, jusque dans les années 1960, voir l'ensemble de la communauté réunie là, à certaines heures de la journée, montant une garde symbolique :

Après le repas de midi, sur le coup de une heure et quart tout le monde descendait au Pré Haut. Le Pré Haut c'était, je dirais, l'octroi. C'était quelque chose de très, très important. Alors à ce Pré Haut, il y avait toutes les générations confondues. De une heure et quart à deux heures moins vingt tout le monde était là. C'était un rendez-vous indispensable. Vous aviez les adultes qui travaillaient, vous aviez les retraités, et les gamins aussi qui étaient là. Plus les femmes qui arrivaient après la vaisselle. Puis tout le monde descendait travailler en ville. Il y avait l'après-midi de libre, chacun vaquait à ses occupations. Puis ensuite

tout le monde remontait pour le rendez-vous de six heures et quart où chacun revenait du boulot. Puis, à un moment donné, il y avait une espèce de signal « Allez à la soupe », et tout le monde repartait. Et à huit heures et demi, neuf heures, s'il faisait bon, tout ça redescendait encore au Pré Haut. Qui était un endroit, je dirais, qui était la propriété de la Cité. Alors c'était très hiérarchisé et parfaitement codifié. Quand vous arrivez au pont-levis, sur la droite vous avez une murette qui fait un U, sur la gauche vous avez un mur qui vient buter sur la statue de Dame Carcas. Alors là et la partie du U la plus proche du pilier du pont-levis c'était le coin des vieux. Les jeunes se mettaient un peu plus à l'extérieur. Et plus vous étiez contre le pilier plus c'était le coin des vieux. Ensuite du côté de la fontaine il y avait ceux qui jouaient à la pétanque. Et la partie du Pré Haut où il y a des arbres c'était plutôt le coin des femmes. Et dans ce jardin vous aviez deux parties. Vous avez un muret qui existe toujours où les gens se mettaient pour voir passer le monde, et puis les personnes plus âgées ou qui avaient des enfants jeunes se mettaient vers le fond du jardin, sous les marronniers, vers les fusains où elles étaient un peu plus au calme, où les gosses pouvaient jouer sur le gazon. Tout ça c'était une espèce de veillée en plein air. Et, à ce U près du pont-levis, si, quand j'étais jeune, si par malheur, quelqu'un de la ville s'était assis, on aurait considéré ça comme un crime de lèse-majesté ! « Qu'est-ce qu'il fait là ? Il n'a rien à faire là ! » Il se serait retrouvé entouré de gens, à gauche et à droite ! Il ne pouvait pas faire autrement que de partir. D'abord parce que personne ne lui aurait parlé.

Le pont-levis n'est pas la porte d'Aude, terrain de prédilection de la *petite guerre*, le groupe des Citadins n'est pas une bande enfantine et nul ennemi ne

viendra tenter une attaque. Le décor, d'ailleurs, est plus paisible, ici, à l'est, qu'aux abords de la grande entrée ouest qui associent pentes escarpées et accumulation d'ouvrages défensifs. Devant le pont-levis s'étend une esplanade occupée, d'un côté, par le cimetière et, de l'autre, par un jardin public, le Pré Haut ou Prado, qui est aussi le lieu où, chaque année, s'installaient le bal et l'orchestre de la fête patronale (ill. 22). Des jardins potagers, une fontaine, un lavoir, un terrain de pétanque, nous sommes juste à l'extérieur des remparts et au cœur de la vie villageoise, « le Pré Haut, c'est le centre du monde ! ». Les adultes, ici, en harmonie avec le statut de l'endroit, montent une garde pacifique et narquoise, dont les anciens, appuyés aux vieilles murailles sont les plus véhéments soutiens. « Si par malheur quelqu'un de la ville s'était assis là... », la chose, par bonheur plutôt, arrivait quelquefois, et le quidam devenait, à son insu et sans y rien comprendre, le héros d'une pièce inlassablement jouée et rejouée.

Aujourd'hui l'espace du Pré Haut est quasi vide, pour tenir le rôle de l'octroi il n'y a plus que des barrières contrôlant la circulation des voitures. Les portes et les fenêtres des tours sont équipées de serrures et de grilles qui empêchent toute exploration, les enfants ne se canardent plus à coups de pierres. Mais le jour du 14 juillet, en pleine apogée de l'affluence estivale, alors que dans les rues étroites envahies par une foule dense, sur les placettes bondées, l'atmosphère devient étouffante, les Citadins vont renouer avec la tradition du jeu de la guerre. L'initiative ne vient pas d'eux ; ce soir, comme tous les ans depuis le début

du siècle, a lieu l'embrasement de la Cité (ill. 23). La manifestation attire de nombreux touristes mais aussi des gens des environs qui, bien avant la tombée de la nuit, se massent, à l'extérieur de la citadelle, aux endroits dégagés offrant une vue d'ensemble des remparts. Seuls les fronts nord et ouest, tournés vers la Ville Basse, seront illuminés par le feu d'artifice et l'embrasement proprement dit qui clôturera le spectacle en donnant l'image d'une Cité aux murs noyés sous les fumées colorées d'un immense brasier. Les Carcassonnais qui ont une maison, une terrasse, un jardin d'où on voit la Cité sont aux premières loges et accueillent largement parents et amis. Certains affectent des airs blasés, « oh, vous savez, depuis le temps qu'on le voit ! c'est toujours pareil », mais rares sont ceux qui échappent à son empire, ne cèdent pas à la tentation d'aller, au moins, au bout de la rue ou de monter au grenier regarder par la lucarne. Il faut dire, qu'ici, l'embrasement a valeur d'événement coutumier, demain il fera la une de la presse locale et les gens commenteront longuement son degré de réussite, analysant toutes les phases de son déroulement et plus particulièrement certaines d'entre elles, le « bouquet final » et la « cascade », comparant avec ceux des années passées, et professant immuablement les mêmes remarques sur les vents dominants, le Cers et le Marin, qui, chassent ou rabattent la fumée.

Mais tout ceci est le point de vue de l'extérieur. À l'intérieur de la vieille Ville Haute, avant que, selon la réglementation municipale, les lumières ne s'éteignent plongeant les rues et les maisons dans le noir pour qu'aucune lueur ne vienne contrarier

l'œuvre des artificiers, les habitants s'appêtent à suivre le spectacle d'un tout autre oeil, et même d'une tout autre oreille :

Avant on allait dans la cour du château. On voit rien, ou pas grand chose, il faut lever la tête en l'air pour voir un peu les fusées. Mais alors, pour ce qui est du bruit, là on entend quelque chose ! Là ça y va ! Parce que le bruit résonne dans toute la Cité, et là, au château encore plus. Alors chacun portait sa chaise et on se mettait là. C'était bien, parce qu'il ne restait que les Citadins, il ne restait que les gens qui habitaient la Cité, qui avaient peur qu'une flammèche ne mette le feu sur une maison.

La Cité le 14 juillet se met, donc, en état d'alerte :

Nous dès le matin on évacue les chiens, ils ont trop peur du bruit, et mes petits-enfants aussi, on les descend en ville.

Il y a la menace du bruit assourdissant, la crainte de l'oppression par la foule trop compacte, le risque que l'embrasement ne provoque un véritable incendie :

Une année la tour de la Justice a brûlé, la toiture était en partie découverte, une fusée est passée par le trou et la charpente a pris feu.

Pour les petits pensionnaires du Nid Joyeux l'atmosphère est celle d'un bombardement :

Le feu d'artifice on le regardait de dedans. Avant que ça pète, on nous mettait aux abris. Un coup de sirène, tout le monde planqué dans les dortoirs. On regardait quand même. On toussait comme des ânes ! On prenait de la fumée ! On était dans les dortoirs. Je l'ai toujours vu comme ça quand j'étais petit, quand on y était, parce que souvent, l'été,

on partait. Mais sinon on nous planquait, et après quand c'était fini, on sortait.

Mais il y a aussi le plaisir, incompréhensible aux « étrangers », que chacun, ici, peut ressentir à vivre ce spectacle de l'intérieur :

Les gens d'en bas croyaient que mon frère était fou, parce qu'il disait que pour le 14 juillet il se mettait un casque sur la tête, un casque qu'il avait récupéré de la guerre. Les gens croyaient qu'il était fou, mais c'était parce qu'il montait sur le toit de la maison pour regarder l'embrasement et il se mettait le casque parce qu'il tombait de gros morceaux de bakélite. Autrefois les feux d'artifice étaient moins sophistiqués que maintenant, ils étaient plus dangereux. Imaginez, si vous receviez un de ces éclats tombant de trois cent mètres de haut, si ça pouvait vous faire mal !

Puisqu'il s'agit de profiter pleinement de l'occasion, une des meilleures façons de jouer au jeu de la Cité attaquée consiste à se rassembler dans les endroits les plus chargés de sens, la cour du château comme ultime lieu de repli en cas de siège, ou les plus exposés, comme les toits des maisons sur lesquels, aujourd'hui encore, les Citadins se retrouvent nombreux :

On monte sur le toit. Sur les tuiles. On fait attention, et on s'installe sur les tuiles, on se met à côté de la cheminée, et on prend des couvercles de poubelles pour se mettre sur la tête. Et alors c'est des cris à n'en plus finir ! On se régale ! on se défoule comme des dingues ! ça bombarde de partout. On a l'impression d'avoir les fusées qui nous tombent sur la tête. C'est superbe. Et, en plus avec le bruit, la résonance, il y a tout qui tremble ! On n'a pas trop intérêt à bouger d'ailleurs, sur les toits. Ni à se découvrir parce qu'il y a des déchets de bombes qui tombent, des bouts

de plastique assez importants, c'est du plastique dur, de la bakélite. Et en plus c'est cassé en pointe, pas en arrondi, c'est pointu. Alors on est là, sur les toits, avec nos couvercles de poubelle, en train de crier. Parce que ça fait tellement peur que chaque fois qu'on en entend une, allez on crie ! On y va pour la peur en fait, pour le spectacle et pour la peur surtout. Chaque année je me dis que je n'y retournerai pas parce que je me fais peur, mais chaque fois je me laisse prendre, j'y retourne sur le toit.

Le jour de la fête nationale célébrant la prise de la Bastille, les habitants de la Cité commémorent, à leur façon, le siège emblématique de leur vieille forteresse. Détournant les éléments de la manifestation officielle, ils créent leur propre spectacle auquel ils assistent et participent, acteurs passifs subissant une attaque qu'ils regardent avec fascination. Dans cette « reconstitution » d'un moment fort de l'histoire du lieu, aucun souci de chronologie ne les guide ou ne les embarrasse. Ce qui les intéresse c'est le thème de la guerre et de la ville cernée. Au milieu du fracas des « bombes » les allusions au passé entremêlent Moyen Âge et époque moderne, « Trencavel va se retourner dans sa tombe », « ça va être Verdun ». Le fait que les poternes ouvrant sur les remparts, où sont dès l'après-midi installées les rampes de lancement des fusées, soient gardées par des agents qui en interdisent le passage, suscite l'évocation de souvenirs personnels remontant à la toute dernière utilisation militaire du monument :

C'est comme en 1944, quand les Allemands avaient muré toutes les portes. On ne peut plus passer, tout est fermé.

Les mouvements de flux et de reflux des touristes, qui désertent la Cité juste avant le début de l'embrasement et y remontent juste après, sont intégrés comme des représentations de la citadelle abandonnée à ses seules forces au moment de l'attaque, et livrée ensuite aux envahisseurs :

Vous allez voir, ils vont arriver ! C'est impressionnant !
Ils remontent tous. Je ne sais pas pourquoi ils reviennent, mais ils le font tous.

Pour ses habitants le siège de la Cité est intemporel. L'imagerie médiévale n'est pas indispensable à ses représentations puisque ce qui est privilégié ici n'est pas une époque particulière, celle qui, pour les visiteurs, fonde la spécificité du monument, ni même des époques différentes significatives de sa longue durée, mais plutôt une des données constantes de son histoire. La Cité est une forteresse, un ouvrage militaire construit pour résister aux assauts de la guerre, c'est là son originalité première, et la phrase de Viollet-le-Duc, « Je ne sache pas qu'il existe nulle part, en Europe, un ensemble aussi complet et aussi formidable de défenses », maintes fois recopiée dans les guides touristiques et sur les cartes postales en atteste.

Là où les historiens s'appliquent, en des débats passionnés, à déchiffrer et ordonner les strates de ses vingt siècles d'aménagements successifs, les gens du lieu s'accordent autour de sa dimension immuable, rejoints en cela par des poètes, tels Claire Charles-Géniaux qui vint souvent à la Cité, dans la maison accueillante des romanciers Pierre et Maria Sire, et

notamment, dans les années 1940, durant la période de l'Occupation :

Et nos propos reliant le passé au présent allaient du catharisme aux angoisses de l'heure. La présence de l'occupant était accablante et dans le soir où la vieille cité wisigothe, grandiose tombeau du jeune et beau Trencavel et de tant de résistants devenait intemporelle avec ses murailles d'or vert, l'on ne savait plus, en voyant passer les officiers en uniforme gris, si nous avions affaire aux Croisés de Montfort ou aux barbares germaniques. Nos yeux allaient des remparts et des tours, par dessus les toits roux de la ville écrasée de chaleur au bord de l'Aude, aux lointaines Pyrénées, nuages rosé thé en ascension du ciel où nous guettions, avec un peu de fraîcheur, la première étoile (Pierre Sire 1946 : 94).

Joë Bousquet, lui aussi, assista aux discussions du petit cénacle d'intellectuels que réunissaient régulièrement Pierre et Maria Sire. Un de ses articles, paru en 1941, dans le numéro spécial des *Cahiers du Sud* intitulé *Le Génie d'oc et l'Homme méditerranéen* rend compte d'une de ces réunions fertiles tenue « à l'ombre du vieux donjon des Trencavel ». Le texte s'ouvre par une évocation de la Cité et se referme de même, au moment où les participants vont se séparer :

Une nuit grave s'ouvrait devant eux, qui déroulait sur les tours fantômes son grimoire d'astres. À travers les créneaux, luisait vaguement la rivière, et les souffles errant sur les eaux faisaient monter jusqu'à eux l'arôme des vergers.

– Voyez, dit Joë Bousquet, comment sous la procession des étoiles, qui est l'image du temps, la Cité semble intemporelle ; comment elle échappe à nos sens quotidiens. Le Beau, c'est l'espace perçu

par l'esprit, c'est-à-dire hors du temps et de l'étendue (Bousquet 1941 : 405).

De ce faisceau de visions intérieures nous retiendrons ici la prégnance de la notion d'un temps indéfini, « hors du temps », attachée aux idées que suscite la contemplation nocturne de la citadelle. Nous nous proposons, en effet, de continuer notre exploration de l'espace citadin en l'envisageant aussi du point de vue des conceptions, développées par ses habitants, d'un passé collectif statique opposé au temps événementiel historique. Nous y retrouverons une Cité oubliée dans la nuit des temps, dont l'*archéologie* populaire se plaît à détailler les vestiges, les traces à peines visibles, enfouies dans l'ombre des caves et des souterrains, mais aussi dans la mémoire des vieilles familles et des plus anciens membres de la communauté. Au cours de nos enquêtes, c'est toujours vers eux, élevés au rang d'ancêtres du groupe que l'on nous renvoie, « allez le voir, lui c'est un ancien de la Cité », et, plus encore que ceux qui peuvent parler, ce sont ceux dont les voix se sont tues, les morts récents qui figurent comme les dépositaires d'un savoir capital, justement peut-être parce que maintenant inaccessible, « elle, elle vous en aurait raconté des choses de l'époque ». *L'époque*, sans plus de précisions, est le terme couramment utilisé pour parler du passé, qu'il soit lointain ou proche, il sert à évoquer aussi bien les légendes guerrières de la citadelle moyenâgeuse que la vie quotidienne de ses habitants. *L'époque* court de la période romaine à l'orée de notre présent immédiat, ses points de repère ne sont pas des dates mais des lieux. Un jalon chronologique vient cependant scinder en deux cette

durée et l'organiser dans un avant et un après. C'est le moment de la restauration menée par Viollet-le-Duc. Le long déclin militaire de la vieille forteresse trouve alors son achèvement dans l'émergence du nouveau statut de monument historique. La mémoire familiale et communautaire, par le biais des souvenirs, transmis de génération à génération, remonte à cette césure qui articule la fin et le début. La démolition des maisons dans les lices est lue comme un des éléments fondateurs de l'identité citadine, et les empreintes laissées sur les remparts de l'enceinte intérieure par le faitage d'un toit ou les marches d'un escalier deviennent un de ses supports matériels.

Aujourd'hui une autre rupture du temps est annoncée. Tous les discours actuels sur la Cité sont aussi des récits sur la fin de la vie citadine confrontée avec la naissance du développement intensif du tourisme à une série de nuisances, le bruit, la foule, l'impossibilité de circuler en voiture, et de contraintes imposées par le respect du site, notamment en matière de construction ou d'aménagement des maisons et des boutiques. Et cette fin est encore pensée dans le jeu de relations contradictoires que les habitants entretiennent avec le monument et avec ses représentants officiels :

En 44 quand on a été évacués, on n'avait qu'à nous empêcher de revenir, comme ça maintenant peut-être que ça serait joli, et nous on serait tranquilles. Parce que vous avez vu, c'est moche la Cité, chacun fait comme il veut, chaque architecte qui arrive fait à son idée, une fois il autorise les vitrines en aluminium, une autre fois en bois, il n'y a pas de suivi. Peut-être que s'il n'y avait personne qui y habite, ça serait plus joli la Cité.

LE TEMPS DES ORIGINES

Les maisons des lices

Dès l'ouverture en 1853 de la première campagne de restauration des fortifications de la Cité une part des crédits fut consacrée au rachat et à la mise bas des maisons que l'Armée avait laissé s'installer dans les lices, c'est-à-dire dans l'espace compris entre les deux enceintes. Cette occupation civile est ancienne et remonte certainement aux premiers temps du déclin stratégique de la place forte. Dans un mémoire rédigé en 1752, Mareschal, directeur des fortifications déplore cet état de fait qui nuit à la défense de l'endroit, mais, ajoute-t-il, « comme c'est un vieux mal, on le tolère, et l'on y remédierait dans un besoin par une prompte démolition » (MSASC, tome 2, 3^e série, 1927 : 46-58).

Dans un rapport daté de 1851, en préalable donc aux futures opérations de sauvetage, Viollet-le-Duc porte, quant à lui, un jugement sans appel condamnant à la disparition l'ensemble des maisons du quartier des lices qui représentent à la fois une nuisance esthétique et un danger physique pour l'intégrité du monument :

Ainsi ces murailles sont aujourd'hui à la merci des habitants qui les dégradent chaque jour, soit en enlevant des matériaux pour leurs besoins, soit en appuyant contre les parois des murs des constructions parasites. Il faudrait murer ou fermer par des portes toutes les issues qui laissent à tous l'entrée des

courtines [...] Je demanderai aussi que Monsieur le Préfet de l'Aude fut invité à faire vérifier les titres des habitants qui possèdent des constructions accolées contre les murailles. Beaucoup de ces propriétaires ont établi des armoires, des caves mêmes dans l'épaisseur des murs ; d'autres se sont emparés des rez-de-chaussée des tours et en ont fait des dépôts d'immondices ou des magasins. Je ne doute pas que ces possessions pour la majeure partie ne reposent que sur une tolérance. Mais cette tolérance a bien plus fait que le temps pour hâter la ruine de ces vastes constructions, d'autant que la plupart des habitants de la Cité ont pris l'habitude de considérer les enceintes comme une carrière publique [...] Ce quartier ne se compose que d'habitations insalubres où les familles et les animaux domestiques vivent pêle-mêle ; l'enlèvement de ces masures pourrait être considéré comme une mesure de salubrité (A.P. 284, 1846-1853).

Le rachat par l'État de ces constructions et des parcelles de terrains attenantes, qui servaient de jardins ou de poulaillers, fut une opération longue et compliquée qui dura autant que les grands travaux de restauration, s'échelonnant, au rythme des nécessités du chantier et des sommes allouées, jusqu'en 1911 où les trois dernières bâtisses « parasites » furent enfin démolies.

Le souvenir des « maisons dans les lices » est aujourd'hui, à la Cité, un topique des discours sur la vie d'autrefois. Entretenu par l'existence de

quelques vieilles cartes postales et photographies, devenues des objets de collection et régulièrement reproduites dans diverses publications, il perdure jusque chez les plus jeunes comme le trait saillant de la mémoire collective (ill. 24). Par le biais de ces clichés la population citadine rentre dans l'histoire du monument. Là sont ses lettres de noblesse, dans ces images qui portent témoignage de l'imbrication des murailles de la forteresse avec celle des humbles habitations qui y étaient accolées, fenêtres percées dans l'épaisseur du rempart extérieur pour donner du jour aux appartements, murailles de l'antique enceinte intérieure utilisées comme appui et devenues murs des maisons, toits accrochés à mi-hauteur... Tout le monde insiste sur le fait que « c'étaient les pauvres qui habitaient là » et, sur les photos, la misère de la population transparaît dans la vétusté et le désordre des bâtisses mais, ici et là, un jardinet, une treille sur une façade, un figuier dans un coin compensent un peu cette apparence en donnant aux lieux une paisible atmosphère campagnarde. Sous la masse imposante des tours et des remparts, qui dans certaines zones furent entièrement restaurés depuis le haut sans qu'il y eut d'abord besoin de démolir les constructions édifiées à leurs bases, les maisons, petites et basses, dégagent une impression de vie villageoise blottie au pied des grands murs. Et, comme pour confirmer ce côté d'une vie toute simple, frustrée mais aussi à la bonne franquette, une bribe de chanson vient évoquer cette époque :

Cada jorn, cada jorn (Chaque jour, chaque jour)
Dins un ostal de las liças (Dans une maison des lices)

Cada jorn, cada jorn (Chaque jour, chaque jour)
Maire et filha fan l'amor (Mère et fille font l'amour)
 Vous voyez, ça, c'est une chanson très ancienne. Parce que autrefois on parlait patois. Des chansons, j'en sais comme ça... que j'ai entendues de mon grand-père.

Mais ici la mémoire citadine s'arrête. Des gens qui vécurent dans les lices, de leurs ancêtres incontestablement, puisque nous avons retrouvé dans les listes des recensements du XIX^e siècle plusieurs de leurs patronymes, les habitants de la Cité ignorent presque tout. Ils savent seulement qu'ils étaient pauvres et qu'ils abandonnèrent leurs maisons au moment de la restauration de la Cité. Ils savent par contre reconnaître sur les murailles des remparts, noyées au sein des strates des remaniements successifs qu'elles connurent depuis l'époque romaine, les traces laissées par cette occupation populaire, telle l'empreinte, à peine visible sur les vieilles pierres, d'un faitage ou d'un escalier. Ce savoir se présente souvent comme un souvenir familial, « je sais que mon grand-père y a habité dans une de ces maisons des lices, comme celles qu'on voit sur les photos », mais il se caractérise toujours par un flou, quant aux dates et emplacements exacts, qui nous a semblé le rattacher à une sorte de mémoire communautaire officielle plutôt qu'à des traditions strictement familiales :

Nous, dans la famille on en avait une de maison dans les lices. C'était à côté de la porte Narbonnaise, en montant là, on voit encore des traces sur le mur. Mais laquelle c'était ? Je ne sais pas. La première ou la seconde, ou peut-être la troisième, c'était juste

comme une baraque, pour les poules ou je ne sais pas quoi.

Les seules personnes qui nous aient parlé longuement et avec détail des maisons que leurs aïeux avaient jadis dans les lices sont des gens qui n'ont jamais, eux-mêmes, habité la Cité. Il s'agit d'un couple de retraités, très intéressés par tout ce qui touche à l'histoire locale et à la généalogie. Grâce à de longues recherches dans les archives ils ont peu à peu reconstitué des bribes d'histoire familiale. Ils connaissent avec précision les emplacements des maisons de leurs ancêtres au XVIII^e et XIX^e siècles, ils ont retrouvé les actes de vente à l'État, ils savent qu'au moment de la restauration certains ont définitivement quitté la Cité pendant que d'autres se sont installés à l'intérieur. Ils savent aussi que la plupart des habitants des lices étaient tisserands, et connaissent de multiples détails sur leur vie comme, par exemple, l'existence d'un droit de passage pour accéder au puits de la tour Saint-Nazaire. Mais, à la différence des Citadins d'aujourd'hui, leur Cité est toute entière tournée vers le passé, un passé qui n'est d'ailleurs pas tout à fait celui des historiens et archéologues qui s'intéressent surtout aux périodes de pleine activité de la forteresse. Le cœur battant de leur Cité ne se situe ni dans le présent ni dans la succession de ses époques historiques, mais dans ces deux siècles marqués, dans l'espace, par une intense occupation familiale. Comme les habitants actuels de la Cité, ils se passionnent à retrouver sur les remparts les empreintes laissées par les maisons des lices. Ils

ont ici des racines et aiment venir s'y promener en évoquant la mémoire de leurs lointains aïeux :

Quand nous allons à la Cité, nous disons « Voyons la maison ». Alors on regarde, on cherche si on voit des traces.

Ils se plaisent aussi à déchiffrer sur les antiques murailles des tranches d'histoire romaine, wisigothe ou médiévale, suivant en cela des indications glanées dans des ouvrages érudits et scientifiques ou auprès des guides conférenciers du monument. Mais, là, ils ne font que répéter un savoir commun tandis qu'en reconstituant les infimes détails de la vie quotidienne de leurs ancêtres aux XVIII^e et XIX^e siècles, ils contribuent à l'étude du passé en y apportant une touche toute personnelle. Ils ne sont véritablement ni habitants ni historiens de la Cité, ils sont à la charnière des uns et des autres. Ils occupent là une place originale et ont la double connaissance des deux mémoires collectives, populaire et savante, du site. Mais leurs « souvenirs », même ancrés dans la tradition familiale et centrés autour d'une époque particulière, sont incontestablement d'origine archivistique et s'inscrivent dans la chronologie de la longue histoire de la citadelle.

À l'inverse, les maisons des lices, pour les Citadins qui les évoquent, semblent appartenir à un temps mythique dont la fin seule est connue avec une relative précision grâce aux témoignages oraux des membres les plus âgés du groupe :

Dans les lices j'ai vu, moi, trois maisons, qui étaient droites encore, mais en ruines...

Ma grand-tante Pierrette, elle a des souvenirs des dernières maisons dans les lices. Elle m'a dit « Oui, j'en ai un vague souvenir des dernières maisons qui étaient dans les lices ». Parce qu'elle était née en 1907.

Au début du xx^e siècle, alors qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour la vieille citadelle maintenant entièrement restaurée, les *dernières* maisons des lices faisaient figure de vestiges d'un passé à jamais révolu. Désertées par leurs propriétaires, elles attendaient la pioche des démolisseurs et ne devaient leur répit qu'au manque d'empressement que manifestait l'État, maintenant que le dégagement des lices était quasiment terminé, pour les acheter. Aujourd'hui tout le monde sait qu'elles ont existé, elles sont fréquemment mentionnées dès que l'on parle de la Cité d'autrefois, mais leur évocation n'entraîne aucune incursion dans le passé de cet ancien quartier des lices. Tout se passe comme si les souvenirs ne remontaient qu'au vécu des générations encore présentes, comme s'il n'y avait eu, entre parents et enfants, aucune transmission orale à propos de cette période. Seules des traces matérielles subsistent, des photos et quelques marques infimes de maçonnerie sur les remparts.

Ceux qui se souviennent avoir vu *les trois dernières maisons*, sont perçus comme des ancêtres dépositaires d'un savoir primordial :

Il vous faut aller voir Annette, elle, elle vous en dira des choses ; elle est là depuis toujours, elle a même vu les maisons qu'il y avait dans les lices.

Alors que les Citadins sont, ordinairement, très tatillons dès que l'on touche à la question de l'appartenance et de l'identité collective, ici le privilège de la naissance, habituellement présenté comme une condition *sine qua non*, s'estompe, devient caduc face à ce type de souvenir. Ainsi celle dont on dit aujourd'hui qu'elle est la doyenne du groupe et que tout le monde reconnaît comme une ancienne et authentique Citadine est une vieille dame d'origine espagnole dont la famille a aménagé à la Cité au début du siècle, alors qu'elle avait sept ou huit ans. Il y a, à la Cité, d'autres familles d'origine espagnole, issues notamment de la vague d'émigration de 1936, et leurs membres sont aujourd'hui parfaitement intégrés dans la population locale, mais, au cours de discussions sur le thème de la vraie appartenance, la distinction souvent est faite, « ce n'est pas quand même une vieille famille, ils sont arrivés avant la guerre ». À propos de la « doyenne » de la Cité, nous n'avons jamais rien entendu de semblable, elle est, au contraire, la figure type de l'autochtone. Cela veut donc dire qu'être né à la Cité ou y être arrivé avant la disparition des ultimes vestiges des maisons des lices confère la même légitimité. Pas seulement à cause de l'âge et donc des nombreuses années de vie passées à l'intérieur des murs de la citadelle, mais, surtout, parce le moment du dégagement des lices a marqué, pour la population autant que pour le monument, un tournant qui a inscrit une rupture totale dans le temps collectif. Ceux qui, enfants, ont vu la ruine des vieilles mesures abandonnées, apparaissent comme des témoins véritablement

premiers, ayant assisté, moins à la toute dernière fin d'une époque, qu'au commencement d'une autre, c'est-à-dire au commencement du temps actuel. « Ma grand-mère maternelle est née *derrière les tours* », nous a dit une des anciennes de la Cité. *Derrière les tours* cela veut dire dans les lices, de l'autre côté de la muraille de l'enceinte intérieure. Cette expression ne renvoie pas seulement à une dimension spatiale, elle a aussi une remarquable connotation d'antériorité chronologique, comme si la vie d'autrefois correspondait à un arrière des tours, dans les lices donc, et le présent à un devant, c'est-à-dire à l'intérieur du rempart.

La mémoire sur les maisons des lices est à la fois largement partagée et très courte puisqu'elle contient tout entière dans son seul énoncé. Loin d'ouvrir sur la vie des gens qui y habitèrent, elle définit, au contraire, le seuil temporel où s'achève une époque lointaine et inconnue et où commence la chronique de la communauté citadine actuelle. Le long déclin de la vieille forteresse militaire a trouvé son achèvement dans l'émergence du monument historique. Et là, dans cette césure qui articule la fin et le début, les habitants du lieu se sont forgé une nouvelle identité qui renvoie leurs prédécesseurs, qu'ils aient habité le quartier des lices ou l'intérieur de la ville fortifiée, au statut d'aïeux indistincts, fondus dans un même passé indéterminé. Au delà de ce seuil les anciens habitants de la Cité semblent totalement tombés dans les oubliettes du temps. Cette absence de souvenir, dans ce lieu apparemment voué à la mémoire et chez des gens attentifs, par ailleurs, aux choses du passé, incite

à s'interroger sur le pourquoi et le comment de cette amnésie. Que s'est-il produit qui puisse l'expliquer ?

Les tisserands oubliés

Ce qui, à propos de la mémoire sur les maisons des lices, est véritablement étonnant c'est que tout le monde ici (en ce qui concerne les habitants bien sûr) ignore ce qui fut l'activité principale des gens qui y vécurent, ignore même qu'il y eut une activité caractéristique. Au XIX^e siècle la population de la Cité était en grande partie composée de tisserands, travaillant soit en usine soit à domicile pour le compte de petits patrons. Nous pensions que le fait était connu et, que nous allions retrouver leur trace dans la mémoire citadine et recueillir, à leur sujet, des souvenirs, des anecdotes, des récits à valeur emblématique transmis par la tradition. Mais, nos questions débouchèrent toujours sur le vide et la seule révélation qui nous fut faite c'est que les tisserands avaient sombré dans un oubli complet qui avait effacé jusqu'à la simple connaissance de leur existence. C'est nous qui apprîmes à nos informateurs, que la Cité, à peu près à l'époque de leurs arrière-grands-parents, était un important lieu de tissage. Cette information ne réveilla aucune réminiscence et nous n'eûmes pas davantage de succès en montrant une photo des années 1860 prise, par Léopold Verguet, dans les fossés extérieurs des fortifications. On y voit au premier plan une longue chaîne de tissage montée sur un rudimentaire appareillage de piquets en bois, mais malgré notre insistance, « ça c'est la chaîne

des tisserands », nos interlocuteurs n'y trouvèrent aucun intérêt particulier, nous laissant clairement entendre que cet aspect du passé leur était vraiment étranger (ill. 25). Alors que souvent, en regardant de vieilles photos ou gravures, nous les avons vus se passionner et débattre longuement des changements intervenus, devant cette image, ils ne manifestèrent qu'une curiosité polie, « ah oui, c'est possible, moi je ne l'ai jamais vue », comme si cela ne les concernait pas directement. Pour eux, nous étions ici dans le domaine réservé de l'histoire savante. Ce n'est pas parce qu'il s'agissait de la vie matérielle d'anciens habitants que nous étions nécessairement au cœur de leur propre histoire. Nous fûmes encore plus étonnée lorsque nous apprîmes, tout à fait incidemment, que le métier dont se servait dans les années 1960 une tisserande qui s'était récemment installée dans la Cité, provenait d'un grenier de la Cité et avait appartenu au grand-père de l'une de nos informatrices. Celle-ci savait, à cause de ce métier justement, que son grand-père était tisserand, mais ne savait pas que c'était là une profession partagée par la quasi-totalité des Citadins d'alors. Ce métier a été vu par de nombreux habitants dans l'atelier de la tisserande mais, ni à cette époque, ni aujourd'hui quand les gens parlent d'elle, personne n'a jamais mis l'accent sur le fait qu'elle tissait avec un authentique métier de la Cité. On pourrait croire qu'il y aurait pourtant eu là un bon argument publicitaire, dans un lieu où déjà la vente de souvenirs était à la mode. Sauf que personne ici, ni les habitants, ni les commerçants, ni les guides des Monuments historiques, n'a jamais songé à

intégrer des données de ce type dans l'histoire de ce qui est d'abord une forteresse guerrière. On peut, à la rigueur, comprendre que la geste des tisserands ne fasse pas partie de la mémoire officielle et convenue du monument qui est essentiellement tournée vers le Moyen Âge. Mais que leurs descendants eux-mêmes soient aujourd'hui frappés d'une amnésie totale reste très mystérieux. L'éloignement dans le temps, un peu plus d'un siècle à peine, n'est pas une explication suffisante.

Il y en a certainement une autre à découvrir en s'attachant à mettre à jour la logique de ce système de pensée qui fait commencer la chronique de la vie citadine juste au début du xx^e siècle. Quelles peuvent être les raisons qui, dans un site placé sous le signe de la longue durée historique, ont conduit la population vers ce double choix de l'oubli et de la représentation d'un temps des origines relativement récent ? Pour tenter de répondre à cette question nous allons d'abord examiner le contexte dans lequel vécurent et disparurent, au xix^e siècle à la Cité, les ouvriers tisserands.

Depuis la fin du Moyen Âge l'industrie textile est une composante essentielle de l'économie régionale, et la richesse de la Ville Basse s'est développée grâce à la fabrication et au commerce de draps réputés. Mais, dans les années 1850, il ne s'agit déjà plus que d'un secteur d'activité moribond qui résiste mal à la révolution industrielle nationale, et les tisserands sont durement frappés par la crise qui, depuis plusieurs années, fait alterner bas salaires

et chômage. Par rapport aux autres secteurs du monde ouvrier ce sont eux les plus mal payés. Les fabricants eux-mêmes reconnaissent parfois que les rémunérations sont trop faibles mais refusent de les augmenter en arguant que la concurrence des autres régions les en empêche. Pour gagner à peine de quoi se nourrir de farine de maïs bouillie et de légumes, sans jamais avoir de quoi acheter un peu de viande ni de quoi se vêtir ou se chausser, la famille tout entière doit travailler. Les enfants, dès leur plus jeune âge, sont employés dans les usines pour une maigre rétribution, ils touchent à peine 30% du salaire des hommes, cependant que les femmes arrivent, elles, à 75% (Marquié 1982). En 1836, le docteur Villermé, effectuant une enquête sur les conditions de vie des travailleurs, vient à Carcassonne et est frappé par le dénuement et l'extrême misère des tisserands de la Cité. Dans son rapport, il juge, en regard même des autres quartiers ouvriers de la ville, l'endroit particulièrement défavorisé, et s'inquiète de son insalubrité générale :

Les logements d'ouvriers m'ont paru, en général, passables dans la Ville Basse et les faubourgs, mais très mauvais dans l'ancienne ville, la Ville Haute ou Cité. On se ferait difficilement une idée, si on ne l'avait vue, de la misère qui règne dans ce dernier quartier de Carcassonne, où sont réunis beaucoup de tisserands et les autres ouvriers les plus pauvres de la fabrique. On n'y voit que des rues étroites, tortueuses, des maisons mal bâties, sales dans leur intérieur, à rez-de-chaussée souvent obscurs, humides, des logements mal meublés, trop petits

pour les habitants, et presque partout ceux-ci plongés dans l'indigence (Villermé 1840 : 336-337).

Au XIX^e siècle la Cité est, depuis longtemps déjà, nommée la Vieille Ville ou la Ville Haute de Carcassonne. Au fur et à mesure du déclin stratégique de la citadelle elle a progressivement perdu une bonne part de l'élite de sa population descendue en Ville Basse à la suite des transferts des sièges des autorités civiles, militaires et ecclésiastiques. Isolée, de l'autre côté du fleuve, sur une colline mal commode d'accès, vidée de ses fonctions traditionnelles, elle se situe, géographiquement et économiquement, à l'écart de la Carcassonne moderne et bourgeoise. Les travaux d'assainissement et d'embellissement urbains menés depuis le XVIII^e siècle, par les autorités municipales ne l'ont jamais concernée. Le problème de l'alimentation en eau, par exemple, resta longtemps crucial, contraignant fréquemment les habitants à aller s'approvisionner à l'extérieur des remparts. Elle est donc ainsi, petit à petit, devenue un lieu d'accueil pour les plus démunis. Dans ce quartier presque abandonné, il est relativement facile de trouver à se loger, et à s'embaucher puisque, depuis le temps de la prospérité drapière, plusieurs usines sont établies sur la rive droite de l'Aude juste au pied de la butte fortifiée.

Mais ce double mouvement de départ des notables et d'arrivée des travailleurs manuels ne s'est pas fait de façon homogène dans l'espace. Une légère remontée dans le temps va nous faire découvrir, qu'avant de devenir un quartier presque exclusivement ouvrier,

la Cité était partagée en deux zones d'habitation. Philippe Satgé, en se fondant sur un compoix de 1757, a mis en évidence la distinction sociologique qui existe, au XVIII^e siècle donc, entre les habitants des lices et ceux qui occupent l'intérieur même de l'enceinte fortifiée : les premiers se caractérisent par une forte proportion d'actifs du secteur de l'artisanat alors que les seconds sont plutôt des officiers royaux, des soldats, des membres du clergé. « La noblesse et la richesse, ajoute-t-il, semblent absentes des lices » (Satgé 1991 : 53). Les parcelles des lices sont également plus petites et plus bâties, les gens s'y entassent dans un espace restreint. À l'intérieur, au contraire, il y a trop de places vides, et les propriétaires jouissent d'exemptions fiscales, qui ont pour but d'essayer d'enrayer leur départ vers la Ville Basse. Rompant avec la tradition établie par Joseph Poux dans son *Histoire de la Cité*, Philippe Satgé conclue donc que « le peuplement des lices ne résulterait pas d'un débordement de l'intérieur des murs mais bien d'un apport de population active extérieure venue occuper à l'abri des anciennes murailles un espace facile à aménager » (Satgé 1991 : 54-55).

Il y aurait donc, à la Cité, depuis l'époque de son déclin stratégique, deux territoires urbains distincts. Le premier est l'espace normal de la ville fortifiée, occupé par une population *légitime* que les autorités essayent de retenir en lui offrant des avantages fiscaux. Le second est celui de la zone annulaire entre les enceintes intérieure et extérieure, normalement réservée à des usages militaires, et concédée aux habitants, au titre de contrats d'abord

temporaires, puis pérennes. Au XVIII^e siècle les lices sont donc la banlieue pauvre de la Cité. Mais si au XIX^e siècle la Cité tout entière est devenue la banlieue pauvre de Carcassonne, il semble que le terre-plein entre les deux enceintes soit toujours resté un endroit particulièrement misérable. À l'aube de la restauration, les maisons de l'intérieur, pour vieilles et délabrées qu'elles soient sont de vraies maisons tandis que celles des lices ne sont que de sommaires masures adossées aux murailles de la forteresse comme à un rocher. Lorsque, en 1867, Taine visite Carcassonne, les travaux de restauration battent leur plein mais la démolition des maisons « parasitaires » prônée par Viollet-le-Duc est à peine entamée. Après avoir déploré la remise à neuf des remparts qui les font ressembler à « un décor d'opéra » et admiré la beauté des ruines encore « intactes », l'écrivain consacre dans ses *Carnets de voyage* quelques lignes à la description de la population de la Cité. Et, pour donner une idée de la décrépitude du lieu, de l'indigence et de l'arriération de ses habitants, il prend le quartier des lices pour seul et meilleur exemple :

La vieille ville, forteresse escarpée du Moyen Âge est presque abandonnée ; il y reste dix-huit cents pauvres diables, tisserands pour la plupart, dans de vieilles maisons de torchis. Tout le long des murailles rampent et s'accrochent des baraques informes, borgnes ou boiteuses, imprégnées de poussière et de boue, et dans la ruelle étroite, parmi les ordures et les débris infects, des enfants déguenillés, crasseux, vaquent, avec des nuées de mouches, sous un soleil de plomb qui cuit et roussit toute cette moisissure humaine ; c'est un ghetto du XIV^e siècle (Taine 1897 : 289).

Le tableau d'une existence aussi sinistre, d'une misère noire, dégradante et douloureuse, n'appelle-t-il pas l'oubli ? En oubliant leurs ancêtres tisserands, les gens de la Cité n'auraient-ils pas seulement voulu effacer le souvenir d'un temps du malheur ? Un témoignage oral sur cette époque nous est pourtant indirectement parvenu ; il a été recueilli dans les années 1980 par Claude Marquié à l'occasion d'une enquête sur la vie ouvrière au XIX^e siècle. Nous ne savons pas s'il provient d'une habitante de la Cité ou simplement d'une descendante n'y ayant elle-même jamais vécu. Il n'est pas aussi imagé que la description de Taine mais raconte simplement la pauvreté et la dureté de la vie dans le quartier des lices :

Ma grand-mère était née le 12 juillet 1852 dans une vieille mesure située dans les Lices Hautes de la Cité (côté gauche après le pont-levis). Ces mesures dont quelques cartes nous montrent l'aspect misérable, s'adossaient à la haute enceinte qui leur servait de mur. Il suffisait donc de bâtir en torchis les deux murs des côtés mitoyens, de compléter la maison par une façade avec deux ouvertures : une grande ouverture au rez-de-chaussée et une fenêtre au premier étage ; enfin de couvrir par une toiture de chaume. Là habitaient cinq personnes : les parents, Jean, cordonnier, appelé Janot et la mère Antoinette (Touénon) qui allait chaque matin faire des ménages en ville, et trois filles dont ma grand-mère était l'aînée. Le bas de la maison était réservé à l'élevage de quelques poules, canards et lapins, au lavage du linge dans un baquet de leur fabrication. Les bêtes vivaient surtout dehors pour barboter dans l'eau du petit ruisseau qui coulait au milieu du chemin. Seule, dans ce mélange, l'eau de la pluie était pure !

Mais vite souillée. Habitant donc dans la Cité, près de la tour Narbonnaise, elle devait dès l'âge de sept ou huit ans, partir de nuit avec quatre ou cinq compagnes par les rues sombres et arriver à la porte d'Aude, endroit le plus redouté du chemin, car ces pauvres enfants, sommairement vêtues devaient affronter le froid, le vent, la pluie, la neige et la glace du sol, dans l'obscurité totale pour descendre cette rude côte. Aussi, elles chantaient très fort tout le long de leur route pour atteindre l'usine qui se dressait sur les bords de l'Aude. Leur travail devait durer de douze à quatorze heures. Qu'exigeait-on de ces enfants, si jeunes et illettrés, dans une usine de drap ? Tout simplement rattacher les bouts de laine qui s'étaient rompus afin de pouvoir les tisser dans d'autres ateliers. Elle nous a parlé très rarement de cela (Marquié 1982 : 87-88).

Le désir d'oublier ce temps de misère ne paraît cependant pas suffisant pour justifier une amnésie totale des tisserands. Au début du XX^e siècle la Cité était encore le quartier le plus défavorisé de Carcassonne et les Citadins d'aujourd'hui revendiquent avec fierté la pauvreté de leurs pères. Ils en ont même fait, nous l'avons vu, un élément fondateur de leur identité de groupe qui les distingue des « bourgeois » de la Ville Basse, mais aussi des autres pauvres :

On était les plus pauvres des pauvres, parce que même par rapport aux autres quartiers pauvres, on était encore loin derrière.

Mais il y a pauvreté et pauvreté, et le malheur seul ne saurait servir d'emblème à une communauté. Tout se passe ici comme s'il y avait une misère valorisée, génératrice de valeurs positives, de solidarité et

d'entraide notamment, celle des Citadins du début du xx^e siècle, et une misère négative qui ne laisse place à rien d'autre, celle des anciens habitants des lices.

La naissance de la communauté citadine, telle qu'elle-même se pense aujourd'hui, remonterait au temps de l'achèvement de la disparition de l'industrie textile, au temps de l'abolition de la misère tisserande, au temps de la démolition des *trois dernières mesures* des lices. Si l'image de ces *trois dernières maisons* est présente de façon récurrente et valorisée dans la mémoire collective, ce n'est donc pas tellement parce qu'elle signifie la fin d'un temps mais bien plutôt parce qu'elle marque le début d'un autre. Les tisserands sont oubliés, il ne s'agit donc pas d'entretenir des souvenirs d'un passé révolu mais, au contraire, des témoignages liés à l'émergence de l'époque actuelle. Rappeler l'existence des dernières maisons des lices, mettre l'accent sur leur côté ruiné et archaïque, est surtout une façon de cerner et de désigner le moment emblématique où le présent trouve son origine. Les raisons de l'oubli des tisserands pourraient alors être, simplement, d'ordre chronologique. La mémoire citadine les ignorerait parce qu'ils appartiennent à l'ère précédant la naissance de la communauté. Le souvenir des maisons des lices serait conservé parce que les dernières ont valeur de repère charnière des temps.

La fin et le début

De 1853 à 1911 le « nettoyage » des lices commencé par Viollet-le-Duc et achevé par Boeswillwald s'étala sur plus d'un demi-siècle pendant lequel de

nombreux petits conflits opposèrent représentants du monument et population, au sujet du prix des maisons, au sujet des appropriations abusives auxquelles s'étaient parfois livrés des habitants qui avaient, par exemple, annexé des tours et prétendaient les vendre à l'État, au sujet des dégradations en tout genre dont sont accusés les gens du lieu. Mais entre les moments des premières et des dernières démolitions, l'époque a changé. La vieille forteresse obsolète est devenue un monument historique et les pauvres habitants qui partageaient sa ruine et son abandon, ont eux aussi évolué vers des jours moins sombres.

La Cité en 1846 compte 116 tisserands, 23 en 1891 et un seul en 1911. À cette date l'industrie textile carcassonnaise est définitivement morte. Le mouvement ancien de dépeuplement au profit de la Ville Basse s'est continué et a été amplifié par le dégagement des lices. De 1846 à 1911 la Cité a ainsi perdu 45% de ses habitants, passant de 1351 à 761 (Satgé 1991 : 97 et 90). Depuis les années 1870 des immigrés espagnols sont venus compenser, en partie, ces départs, mais leur arrivée massive paraît correspondre avec la fin du siècle puisqu'au recensement de 1886 ils ne représentent que 5% de la population citadine alors qu'en 1911 leur taux s'élève à 12%. Ils sont alors 96 pour une population totale de 761 (Satgé 1991 : 92). Avec la disparition de l'activité textile les métiers se sont diversifiés, et si la pauvreté est toujours de mise elle est moins grande qu'au temps des tisserands. Travailleurs agricoles, ouvriers du bâtiment, journaliers, petits artisans et

commerçants, la Cité en a fini avec son époque noire. En 1894, elle est enfin, après plusieurs tentatives et tergiversations, correctement alimentée en eau grâce à un réservoir qui, installé en haut de la rue du Plô, au point culminant de la Cité, dessert dix fontaines.

La longue période de l'aménagement du monument est donc, à la Cité, celle d'un triple changement : transformation de la structure de la population et de ses lieux de vie, disparition d'un secteur économique, changement de statut du site. Les habitants sont moins nombreux, et, malgré l'arrivée des immigrés espagnols, ils composent un groupe social plus homogène que jadis. Les classes aisées, attirées par le dynamisme et la modernité de la Ville Basse, ont définitivement quitté les lieux, la majorité des Citadins est maintenant d'une condition, sinon égale, du moins relativement similaire. Le misérable quartier des lices a été rasé, il n'y a plus qu'un seul territoire urbain, celui de la ville médiévale à l'intérieur de la première enceinte.

Une explication possible de la perte de mémoire sur le temps des maisons des lices pourrait être, tout simplement, dans ce renouvellement de la société, dans le jeu des départs et des arrivées. Mais nous savons que tous les habitants des lices n'ont pas quitté la Cité et que le groupe des immigrés est relativement peu important. À l'orée du xx^e siècle une page de l'histoire des habitants de la Cité est tournée. S'il y a eu incontestablement une conversion du lieu et des façons d'y vivre, il n'y a pas eu, pour les gens qui sont restés, de véritable rupture dans le temps

communautaire puisque le seuil du passage d'une époque à l'autre court sur de nombreuses années, quasiment le temps d'une vie d'homme. La mémoire collective en a pourtant décidé autrement en faisant du moment de la démolition des trois dernières maisons des lices une date butoir des souvenirs. La question de l'oubli ne saurait être posée en termes de résultat obligé de l'évolution d'une situation. Il s'agit bien d'un choix que les gens ont fait de ne garder du passé que des éléments ayant une valeur positive pour le présent et l'avenir, et de laisser sombrer dans l'anonymat d'un temps antérieur à la communauté tout ce qui ne valait pas la peine qu'on s'en souvienne.

Ainsi de la vie que menaient leurs aïeux dans les maisons des lices, les Citadins ont retenu l'idée d'une cohabitation intime, des hommes et des pierres, des antiques murailles et des murs de torchis, au cœur de ce qui est maintenant un monument historique. Ils cultivent aujourd'hui la nostalgie des rapports particuliers nés de l'imbrication des maisons et des remparts, ils rappellent la légitimité symbolique que cette appropriation ancestrale leur confère dans ce territoire devenu domaine d'État et dont ils sont désormais exclus. On pourrait penser qu'ils ont le sentiment d'avoir été en quelque sorte chassés, dépossédés, au profit du bien public, d'un patrimoine prestigieux. Cela ils le disent souvent, « avant la Cité était à nous » mais l'on ne sait trop si cet avant se réfère à l'époque des maisons des lices ou s'il se rapporte, pour chacun, au temps de l'enfance et des explorations menées, en bande et à la barbe des gardiens, dans les tours et sur les murailles. Les

deux se mêlent sans doute. Mais qu'il s'agisse de leurs propres incursions juvéniles dans les lieux du monument ou de l'ancienne occupation familiale, ils affichent, à propos de cette *désappropriation* dont ils seraient victimes, un semblable double discours. Au prix d'un léger paradoxe, ils évoquent l'image idéale d'une Cité qui leur *appartenait*, et reconnaissent, par ailleurs, le bien-fondé de la politique des Monuments historiques. Ils regrettent de ne plus pouvoir rentrer librement dans les tours ou dans la cour du château mais approuvent les mesures de fermeture. Ils affectionnent le souvenir des maisons des lices mais jugent que leur démolition était indispensable, « c'est vrai qu'ils ont bien fait de nous faire partir, parce que sinon il n'y aurait peut-être plus de Cité maintenant ». Viollet-le-Duc, qui fut à l'origine du projet de destruction du quartier, ne fait l'objet d'aucun ressentiment à ce sujet. Le dégagement des lices est perçu comme un épisode normal de la restauration, nécessaire et bienvenu.

Les tractations entre habitants et représentants des Monuments historiques furent pourtant parfois épineuses, il y eut, de part et d'autres, diverses tentatives visant à faire monter ou baisser les prix. L'administration, soucieuse de gérer au mieux les crédits affectés à la restauration et confrontée à des priorités dans la programmation des travaux, ne pouvait se lancer dans l'entreprise d'envergure qui aurait consisté à débarrasser en une fois les remparts de toutes les constructions parasites. Elle dut conduire, au rythme des nécessités du chantier, des négociations individuelles avec les habitants, ce qui

eut, bien sûr, pour effet de multiplier les conflits et les embrouilles. Après avoir fait signer des promesses de vente, elle tardait quelquefois à régulariser la situation et à payer, mettant dans la gêne les propriétaires qui, croyant le marché conclu et comptant sur cet argent pour se reloger avaient déjà déménagé. Les maisons étaient achetées et démolies au coup par coup, et, parfois, au sein d'un îlot, il en restait une qui, ainsi isolée et privée de ses appuis mitoyens, menaçait de s'écrouler. Écoutons, à propos d'un problème de ce genre, les arguments des deux parties. D'abord la plainte formulée par un habitant des lices, Louis Canis, tisserand, et adressée au préfet de l'Aude le 5 mars 1858 :

Monsieur le Préfet, Je possède deux maisons dans la ville de Carcassonne situées à la Cité, Lices hautes [...] Ces deux maisons ont été désignées comme devant être démolies pour servir de dégagement aux fortifications de la Cité et évaluées toutes deux à la somme totale de 1150 francs (procès verbal du 24 janvier 1855). Les immeubles situés à gauche et à droite de ces deux maisons ont été abattus, de sorte que n'ayant plus de soutien, ces deux dernières maisons menacent ruine. En outre, persuadés que nos maisons allaient être démolies, j'en ai acheté une autre et j'espérais la payer avec le prix de celles qui seraient acquises par l'État. Voilà maintenant trois ans que je suis dans l'expectative ! Mes maisons ne sont point achetées, ni payées ; d'un autre côté je sers des intérêts ruineux pour le capital de celle que j'ai acquise. Or je suis tisserand ; c'est vous dire Monsieur le Préfet que je suis très pauvre, que je vis au jour le jour et que si votre bonté, votre paternelle sollicitude pour vos administrés ne viennent pas à mon secours,

moi et ma famille nous allons être plongés dans la plus profonde misère.

Dans une lettre datée du 9 juillet 1858, Guiraud Cals, l'Inspecteur des Monuments historiques informe le préfet de sa position vis-à-vis de l'affaire Canis :

Les époux Canis formulent par erreur dans leur pétition que leurs maisons ont été évaluées à 1150 francs. Ces immeubles ont été fixés à 950 francs dans notre estimation. Il est vrai que les époux Canis possèdent un jardin en face des maisons à acquérir évalué à 200 francs [...] Je ne suis pas d'avis, Monsieur le Préfet, de vous proposer encore l'acquisition de cette dernière parcelle. C'est un jardin et sa position ne gêne en rien la marche des travaux nécessaires à la restauration conçue par Monsieur l'architecte Viollet-le-Duc (A.D.A. 4T 90).

L'État a une perspective globale de rachat de la totalité des terrains que l'Armée a laissés passer dans le domaine privé mais sa politique vise une échéance lointaine. Il pose des jalons en faisant estimer le prix des maisons et des parcelles, dresse des devis, mais n'est pas pressé de se porter véritablement acquéreur tant que la conjoncture ne le lui impose pas. La longue durée de l'opération, les périodes de ralentissement de crédits et donc de stagnation dans les achats, durent rendre les habitants des lices sceptiques quand au devenir du projet de dégagement total. En 1866 ils adressent à la municipalité une pétition demandant à ce que leur rue soit éclairée, ils obtiennent satisfaction et huit becs de gaz sont installés dans les lices. Les Monuments historiques les feront disparaître quelques années plus tard. Décidée, entamée, mais effectuée au hasard des

opportunités, arrêtée puis reprise, la destruction du quartier s'étala sur cinquante-huit ans, quasiment le temps d'une vie d'homme. Viollet-le-Duc n'en vit pas la fin et, comme lui, certainement un bon nombre de ceux dont il avait programmé le départ. On comprend que certains propriétaires, voyant la lenteur et les hésitations de l'entreprise, aient tardé à effectuer les démolitions dont, afin de pouvoir récupérer les matériaux, ils avaient demandé d'avoir la charge. Tant que la maison était debout, elle pouvait encore servir d'abri ou d'entrepôt, surtout si alentour aucun travail en cours ne paraissait justifier sa mise à bas. D'autres, qui trouvaient qu'ils s'étaient peut-être un peu pressés, réinstallaient une cabane, un poulailler ou un potager sur la parcelle qu'ils avaient vendue. Toute la période est ainsi jalonnée de réclamations des uns, de mises en demeure des autres, de discussions à propos de titres de propriétés ou d'évaluation de prix. Dans une lettre du 28 janvier 1905 adressée au préfet, Pierre A. tente, par exemple, une démarche un peu insolite. Il demande en effet l'autorisation de « reconstruire une maison en ruines qu'[il] possède à la Cité, rue Lisses hautes, section E, n°476 du plan cadastral ». Mais la réponse de l'inspecteur des Monuments historiques ne laisse aucune chance à ce que l'on peut supposer être une ruse :

Le sieur A. a déjà fait auprès de nous plusieurs démarches en vue de la cession à l'État du terrain dont il s'agit, et sur lequel il n'existe plus depuis longtemps de maison en ruines [...] Cette demande pourrait bien d'ailleurs n'être qu'un moyen détourné

d'obtenir un prix plus élevé que celui que nous lui avons déjà offert (240 francs) et qu'il a refusé, exigeant 400 francs (A.P. 280 « Remparts de la Cité »).

L'opiniâtreté dont certains habitants firent preuve au cours des négociations fit plus d'une fois fulminer Viollet-le-Duc. La question de la propriété des tours souleva particulièrement son indignation. Quelques-unes, en effet, avaient été, un ou deux siècles en arrière, concédées à des particuliers, soit comme lieu de travail – c'était le cas, par exemple, de la tour du Moulin d'Avare qui servit longtemps de moulin farinier – soit comme lieu d'habitation. Mais dans ce dernier cas les contrats, s'il y en avait eu, avaient disparu, et les « propriétaires », arguant d'une occupation ancestrale et coutumière, prétendaient maintenant les vendre à l'État. Dans une lettre du 8 mai 1860 Viollet-le-Duc, répond sans ménagement à une demande de cet ordre :

Je dis que ceux qui se sont ainsi logés dans les monuments publics comme les rats et les oiseaux de proie n'ont pu acquérir aucun droit par prescription (A.D.A. WT 28, dossier Germaine Azéma).

Aujourd'hui cependant, tous ces conflits sont oubliés, du moins dans leurs détails. Ce n'est pas qu'il n'en reste rien dans les esprits des deux groupes de protagonistes. Les relations entre habitants et représentants du monument – et c'est là une généralité qui n'est pas propre à la Cité – sont souvent encore régies par l'idée qu'ils ont des intérêts et des points de vue opposés. Mais, en ce qui concerne l'époque de la restauration, à la différence de ce que l'on peut

observer pour le temps présent, aucun discours ne vient alimenter la chronique des chamailleries en évoquant l'éviction de la population autochtone. Et alors même que, localement, l'œuvre de Viollet-le-Duc a été – et est toujours –, régulièrement et avec acharnement, remise en cause par les érudits et les sociétés savantes, les habitants paraissent n'avoir gardé qu'un bon « souvenir » de l'architecte. Pour eux, moins qu'un expulseur, il est, avant tout, le restaurateur de la Cité :

Je sais qu'il y en a qui le critiquent, on en entend beaucoup qui disent qu'il s'est trompé, qu'il a inventé des choses, que la Cité n'était pas comme ça, avant. Mais, moi, quand même, il me semble qu'il a bien travaillé, parce que sinon on n'aurait que des ruines maintenant. Peut-être qu'elle existerait même plus, la Cité. Peut-être que c'est vrai qu'il s'est trompé des fois, à un endroit ou à un autre. Je ne sais pas. Mais pour faire ce qu'il faisait il avait fallu qu'il étudie, c'était pas n'importe qui, alors ce qu'il a fait, quand même, ça ne peut pas être tout faux.

Ce que les habitants de la Cité ont donc retenu du projet de dégagement des lices c'est la philosophie qui le sous-tendait : les maisons étaient une gêne pour le monument, il fallait les enlever (ill. 26). Personne aujourd'hui ne songe à contester cela ni à se plaindre d'avoir été chassé. Les maisons furent d'ailleurs la plupart du temps achetées, sur l'ensemble il y eut seulement trois expropriations. Les gens durent aller se loger ailleurs, et beaucoup quittèrent la Cité. Mais pas tous. Certains restèrent, les aïeux des habitants actuels, et dans la mémoire orale, le départ des lices

n'est donc pas nécessairement lu, bien au contraire, comme une expulsion :

Le grand-père de ma femme a habité dans les lices, il avait une maison. Il y avait les Cassignol, il y avait les Cadène, il y avait les Contié... Ils avaient chacun une maison. Et, en 1900, on a fait partir tout le monde. Alors pour les dédommager on leur a donné une maison dans la Cité. Le père de mon beau-père a eu cette maison ici, et celle d'en face... On les délogeait de dedans les lices, alors on leur a donné des maisons ici, dedans. Et ça fait qu'ici aussi ça a changé. Parce que cette impasse, là, avant elle donnait sur le Grand Puits, c'était ouvert. Seulement les gens, à ce moment-là, ils s'en sont appropriés. Il n'y avait pas de lois. Quand tout le monde est rentré, des lices, quand tout le monde est rentré, chacun a pris son morceau.

Nous sommes ici, en l'an zéro du siècle, en plein âge mythique des commencements, où il n'y a encore ni lois, ni argent. La vie sociale s'organise autour du troc et du partage collectif du territoire, on donne une maison contre une autre, « chacun prend son morceau ». C'est le temps des origines de la communauté, « quand tout le monde est rentré ». Et nous sommes au cœur de notre problématique sur la mémoire des maisons des lices. Car ce que nous avons jusqu'à présent seulement pressenti est maintenant clairement exprimé : pour les habitants de la Cité, l'événement marquant de la période de la restauration n'est pas le fait d'avoir été chassés des lices mais bien celui d'être rentrés dans l'enceinte intérieure. La disparition des tisserands et de leurs misérables lieux de vie est, chronologiquement, liée

à l'apparition et à la mise en valeur du monument, et là, entre cette fin et ce début, un temps nouveau s'est ouvert pour la Cité tout entière, pour ses remparts de pierres et pour ses hommes. Les destins des uns et des autres se rencontrèrent dans ce moment que l'on aurait pu croire être celui de leur séparation et celui du renouveau de la seule forteresse. Les habitants des lices, certains du moins, en profitèrent pour rentrer dans la Cité. De la zone périphérique ils passèrent au centre, quittant le quartier des pauvres pour rejoindre le cœur de la ville. Ils abandonnaient des maisons délabrées pour en acquérir d'aussi vétustes, mais celles-ci, situées dans l'espace normal du bourg fortifié, allaient leur conférer un autre statut. Ils devenaient les occupants légitimes d'un lieu dans lequel ils n'avaient longtemps été que tolérés sur ses abords. Après avoir vécu dans le territoire même des lignes des fortifications ils s'installaient au-dedans des doubles murailles, à l'abri des remparts rendus à leur rôle premier.

D'autres partirent et le départ des lices marqua simplement une fin. Aussi, parmi leurs descendants, certains ont pu garder des souvenirs sur la vie des tisserands. Mais pour ceux qui sont restés, la démolition des maisons des lices marque leur entrée positive dans un autre temps. Viollet-le-Duc devient alors, non pas malgré mais justement à cause de sa politique, en apparence contraire aux intérêts des habitants, une des figures fondatrices de l'identité citadine moderne. C'est lui qui a fait rentrer les gens dans la Cité, c'est lui qui est à l'origine de sa physionomie actuelle, c'est lui qui est à l'origine de

l'image valorisée du site qui leur sert maintenant de cadre de vie. Le quartier pauvre de la ville, méprisé des Carcassonnais, est devenu un lieu prestigieux qui attire des touristes admiratifs recrutés parmi l'élite sociale de l'Europe entière. Dans ce décor quelque peu nettoyé maintenant des traces les plus infamantes de la misère, les occupants de l'endroit vont, aux yeux des visiteurs, acquérir un statut de personnages presque historiques, comme s'ils étaient les survivants désuets d'une antique civilisation.

Eux-mêmes, à vivre à l'intérieur de la double enceinte restaurée, vont se découvrir une nouvelle identité. Car, une fois rentrés dans la Cité, une nouvelle vision du lieu s'est imposée à eux de façon très concrète, celle de l'ancienne petite ville fortifiée qui leur sert de quartier, et qui est en même temps un site que l'on vient voir du monde entier. La butte escarpée, les remparts séculaires, sont toujours des signes de l'arriération de l'endroit, mais maintenant ce caractère archaïque est hautement vanté et les Citadins peuvent en tirer fierté face à la moderne Ville Basse. Confrontés aux regards curieux que les visiteurs portent sur eux et qui, déjà, semble les définir comme des êtres originaux, sensibles aux charmes de la vie entre soi dans un espace ostensiblement clos, les habitants de la Cité vont s'ériger en un isolat particulier. Ils ne sont toujours que de pauvres travailleurs, ouvriers, artisans et paysans, mais ils sont aussi les occupants en titre d'un lieu singulier, forteresse anachronique dont une double frontière, le fleuve au pied de la colline et les remparts, semble marquer la différence et la

séparation avec le reste du monde. Depuis que les métiers à tisser ont cessé de fonctionner, la Cité, le matin se vide de l'essentiel de sa population active qui part travailler à l'extérieur. Le soir, dans l'intimité de ce qu'ils vont désormais nommer le *village*, le groupe se reforme. Le passage du pont-levis marque, chaque jour, dans la vie quotidienne, la frontière du territoire collectif. À l'abri des hautes murailles le sentiment d'appartenance à une communauté spécifique se développe et se renforce.

Celle-ci est née dans la mouvance de la création du monument, l'entrée des anciens habitants des lices dans la Cité restaurée est le seuil où commence la nouvelle vie citadine. Les habitants de la forteresse rénovée sont résolument tournés vers le temps présent, ils sont à l'aube et non au crépuscule de leur destin collectif. De toute façon, dans la perspective culturelle et patrimoniale du moment la réalité de leurs souvenirs sur la vie dans les lices, leur filiation avec les tisserands des XVIII^e et XIX^e siècles n'intéressent personne. Ce sont des réminiscences d'un autre âge que les touristes et les érudits veulent recueillir ici. Le temps de l'occupation des lices par la population n'est qu'un épisode misérable de l'histoire noble du site, une parenthèse oubliée. Pour tous ceux qui viennent voir ou étudier le monument, la seule Cité digne d'intérêt et de mémoire est romaine, wisigothe ou médiévale. Et il y a ici des spécialistes en titre qui s'occupent de tout ce qui touche à ces périodes et savent en parler, ce sont les responsables des Monuments historiques, les gardiens employés à l'entretien et à la visite des lieux,

ce sont aussi les marchands d'antiquité et de bibelots qui s'y sont installés et proposent, eux, aux visiteurs d'authentiques souvenirs de la Cité de Carcassonne, c'est-à-dire des objets en rapport avec la médiévalité, seule caractéristique en honneur dans le lieu.

Le nouveau statut des habitants

« La Cité de Carcassonne n'est pas un simple château fort ; c'est une ville entière, fortifiée et habitée », c'est ainsi, qu'en 1909, un guide touristique édité par le syndicat d'initiative, *Carcassonne et les pays d'Aude* (p. 12) insiste sur ce qui constitue une particularité remarquable du monument. Il s'agit là d'un thème récurrent des campagnes publicitaires, repris jusqu'à nos jours par de nombreux auteurs et que l'on retrouve en tête d'une page d'Internet : « La Cité est encore habitée aujourd'hui ». Nous sommes loin de l'époque où le corps à corps des habitants avec les pierres de la forteresse n'était entaché que de valeurs négatives. Le passage d'une vision à l'autre ne s'est pas fait en une fois et une fois pour toutes. L'image d'une population vouée à la dégradation d'un trésor archéologique et architectural qu'elle côtoie sans le voir et qui gâche, par sa seule présence triviale, la beauté du site persistera longtemps et est, aujourd'hui, toujours présente. Mais, au-delà des divergences personnelles des façons de voir, on peut lire dans les descriptions des visiteurs du xix^e et du début du xx^e siècle un changement qui correspond certainement autant à une évolution générale de la sensibilité – il est souhaitable qu'un peu de couleur

locale vienne donner vie aux pierres – qu'aux effets du relatif « dégraissage » du quartier – à la fin de la restauration la Cité est numériquement moins peuplée et la misère y est moins agressive. Nous prendrons pour exemple deux textes écrits à vingt-sept ans d'écart. Le premier, paru, sous la plume de Léon Malo, dans la *Revue du Lyonnais* en 1886, ne peut que choquer, par son caractère outré, le lecteur d'aujourd'hui, faisant par là même la preuve qu'il est bien le produit d'une époque :

Pour aller de l'enceinte fortifiée à la cathédrale, il faut traverser quelque chose comme une petite ville, sordide, gluante, humide, où se reproduisent quinze ou seize cents êtres approximativement vivants, tisserands de leur état, qui subsistent dans cette agglomération de masures comme les animaux à sang froid grouillent au fond d'un puits. Ce qui leur tient lieu de voie publique est un réseau de rues tortueuses, pentueuses, malpropres, ne connaissant du soleil que sa lumière diffuse. Quelques-unes sont passées à l'état de tunnels : les maisons qui se font vis-à-vis s'appuient l'une sur l'autre comme deux ivrognes qui sortent de chez le liquoriste. Ces ruelles sont généralement désertes ; sauf le bruit des métiers qui battent, de l'aurore au couvre-feu, elles demeurent silencieuses. De loin en loin, vous y croiserez quelques passants moisis ; eux ou leur ombre, je ne sais ; mais, à peine rencontrés, vous les verrez disparaître dans des trous noirs qui sont les portes de leurs logis ; la seule approche de ces ombres visqueuses réveille les rhumatismes. Cet amas de maçonneries délabrées et puantes, enchâssées dans cette ceinture magnifique, ressemble à une ordure qu'on aurait, par mégarde, enfermée dans un coffret d'or rehaussé de pierreries.

Le second, signé en 1913 par L. Viator dans le n° 40 de *L'Aude à Paris*, tranche complètement avec cette vision. Les habitants ont acquis droit de cité dans l'imaginaire de la ville médiévale :

C'est une chevauchée dans les âges de mystère pendant laquelle on oublie notre époque [...] Car la Cité reste habitée comme autrefois : moyenâgeux entassement de bicoques aux ruelles tortueuses suivant les ondulations du sol. On a reconstitué à grands frais des villages anciens ; il suffisait de venir visiter cette Cité de Carcassonne, avec ses maisons toutes de guingois, leurs auvents couvrant les portes basses, les échoppes à peine modernisées, les cabarets où l'on vante la blanquette de Limoux. C'est toujours le refuge immense que les ponts-levis ne protègent plus contre l'assaut, où chante sans cesse le vent. À peine habitués aux visiteurs, les gens vous regardent d'un air curieux : il y a dans leur prunelle une sorte de joie et de fierté, les jours de la domination seigneuriale sont loin ; ils se sentent les maîtres de ce prodigieux castel qu'on vient admirer de tous les points du monde. [...] Ceux qui parcoururent les lices et gravirent les cinquante tours ont oublié le pittoresque du bourg enfermé dans ces enceintes, c'est un poème, une légende qui semble trembler sur les lèvres des vieilles *acagnardées* aux rayons de soleil, gaieté de leur seuil. Elles semblent redire quelque récit de troubadour ; car ils vinrent souvent les joueurs de mandore, précédant les piquiers aux pas lourds, aux soirs des entrées triomphales.

Cette transformation du regard, répétons-le, ne s'est pas faite de façon linéaire et unanime. Mais, au moment où les habitants des lices rentrent dans la Cité, il existe un public préparé à voir en eux des

descendants directs du petit peuple médiéval. La pauvreté de leur mise, la vétusté de leurs demeures, la situation à l'écart de la moderne Ville Basse sont les garants d'une authenticité préservée. Tant qu'ils occupaient des masures usurpées sur les antiques ruines, ils ne pouvaient qu'évoquer la déchéance de la vieille citadelle et apparaître comme des déprédateurs du monument. C'est ainsi que Viollet-le-Duc les a vus. Et c'est ainsi qu'ils vivaient, tâchant de profiter au mieux des refuges offerts par l'abandon militaire des fortifications. Quelle idée auraient-ils pu avoir de la notion de monument historique, alors que l'État, lui-même, vendait, il n'y a guère, des morceaux de remparts pour servir à la construction de nouveaux édifices ? La révélation leur en est, justement, venue en même temps qu'on leur demandait de quitter les lieux et l'on peut comprendre qu'ils aient songé d'abord à tirer de la situation le meilleur parti financier possible. Les conflits qui, durant toute la période de la restauration, opposèrent représentants des Monuments historiques et population appartiennent, même s'il y a chevauchement d'une époque sur l'autre, au temps antérieur de la communauté. Le seuil chronologique du moment du passage est flou, il court sur plusieurs années, et l'important n'est pas la date mais les effets du passage.

Les habitants des lices vivaient dans des murailles ruinées, ils en sont partis pour rentrer dans une petite ville fortifiée. Dans ce mouvement ils ont acquis la distance nécessaire pour voir ce qu'ils ignoraient et que les autres admiraient et leur reprochaient de gâter.

Pour apprécier la citadelle en tant que telle, il leur a fallu d'abord en sortir, cesser d'y être dans une trop grande familiarité et promiscuité qui leur interdisait tout regard éloigné, toute vision synthétique. Les murs de leurs maisons se confondaient avec les obsolètes murailles défensives qui menaçaient parfois de s'écrouler et que les autorités faisaient alors écrêter pour éviter tout danger ; le bas des tours servait, lorsqu'il était accessible, d'entrepôt ou d'annexe au logis. La double enceinte ne délimitait pas un terre-plein propice aux combats guerriers ou aux tournois chevaleresques mais deux rues populeuses – la rue des Lices Hautes et celle des Lices Basses – ouvrières et campagnardes avec leurs jardins et leurs basses-cours. Une fois leurs maisons démolies, une fois les lices dégagées, une fois les tours et les murailles réparées ou reconstruites, une fois rentrés eux-mêmes, dans l'intérieur du monument ils ont découvert, à la fois, la beauté du site et l'intérêt qu'il pouvait y avoir pour eux à vivre dans ce lieu.

Le sens attaché à la forteresse leur est alors apparu comme une évidence. Là où les historiens et le public cultivé voyaient seulement un témoignage du passé, un exemple d'architecture militaire, les habitants retrouvèrent et réinventèrent, à leur propre usage, la justification première des fortifications. Dans la citadelle restaurée ce sont maintenant eux, que les remparts séculaires isolent et protègent, marquant la limite matérielle entre le dehors et le dedans, entre les Citadins et les autres, entre l'univers singulier de la vie dans le monument et le monde ordinaire des autres quartiers. L'espace de la petite ville ne fait

pas, administrativement, partie du monument. Ses maisons n'ont quasiment rien conservé des périodes antiques et les différentes mesures de classement n'ont jamais affecté cette zone (hormis le château bien sûr). Mais, pour le visiteur aussi bien que pour celui qui y vit la Cité est un tout. La ville est indissociable des remparts qui l'entourent et qui, aux temps lointains des origines de l'agglomération primitive, furent édifiées pour la protéger des attaques.

« La Cité de Carcassonne n'est pas un simple château fort... », sa dimension de ville fortifiée et habitée induit donc, même si c'est de façon officieuse puisque la gestion de l'espace urbain échappe aux Monuments historiques, la prise en compte des habitants eux-mêmes dans la notion du monument. Mais aucun texte n'est jamais venu légiférer sur un statut particulier ou une fonction quelconque à leur réserver. La fonction que les promoteurs de la Cité leur réserve est essentiellement ancrée dans l'imaginaire. Ils ne sont pas sollicités en tant qu'êtres réels mais en tant que représentations allégoriques destinées à peupler les rêves des visiteurs en quête de témoignages authentiques du passé. Ils sont censés animer le décor et lui donner l'indispensable touche de vie qui transformera ainsi le monument en un site accessible par le plus grand nombre. L'argument s'adresse aussi bien au public cultivé qui vient à la Cité pour découvrir l'histoire militaire et architecturale d'une forteresse antique qu'au simple touriste. Il ne fera cependant jamais l'unanimité. Des débuts de la restauration à nos jours les habitants seront toujours, pour

les visiteurs, l'objet d'un double discours, tantôt remarqués et appréciés pour la note de pittoresque qu'ils apportent, tantôt ignorés ou méprisés pour la trivialité qu'ils introduisent dans le lieu.

Le partage entre les points de vue est avant tout une question de sensibilité et paraît recouper, de façon schématique, des critères de la distinction

sociale et culturelle. Mais l'éventail des nuances est si large et si susceptible de variations dans le temps qu'il n'est pas possible de se contenter d'une division par catégories de visiteurs. Il nous paraît plus pertinent de l'organiser autour des figures mêmes des deux types de vie qui *habitent* le monument : celle des hommes de chair et d'os et celle des fantômes de l'histoire.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'INTEMPOREL

La Cité animée

Il semble d'abord, que ce soit parmi les classes les moins habituées aux arcanes de la connaissance historique et artistique que la dimension de lieu habité par une vie réelle et typique ait éveillé le plus d'échos. Puisque le Moyen Âge est le temps emblématique de la forteresse c'est lui qui est supposé donner le ton de la couleur locale. Le fait que l'architecture des maisons de l'ancienne petite ville ne conserve aucun vestige de cette époque n'est pas un handicap, l'étroitesse des venelles et le mauvais état de la voirie, la vétusté des demeures et la pauvreté des gens suffisent pour conférer au site un caractère approximativement moyenâgeux. Nul n'est vraiment dupe du tour de passe-passe qui consiste à donner au tout la qualité d'une partie, et de nombreuses boutades stéréotypées, du genre « le feu rouge lui aussi il est d'époque », viennent remettre les choses à leur place, mais sans altérer, pour autant, le plaisir de jouer aux explorateurs d'un voyage dans le temps. La médiévalité est ici un caractère de proximité, acquis, comme par capillarité, dans le voisinage du monument. Dans la première moitié du xx^e siècle la Cité est un quartier populaire et peuplé, on y trouve plusieurs épiceries, boulangeries, pâtisseries, une boucherie..., mais il y a aussi, pour agrémenter l'endroit et lui conférer un peu d'exotisme, quelques boutiques d'antiquités et de souvenirs, un salon de

thé au mobilier de style gothique, un « estaminet »... La rue Cros-Mayrevieille qui conduit du pont-levis au château, et la rue Saint-Louis qui mène jusqu'à la cathédrale Saint-Nazaire, vont devenir le parcours obligé d'une promenade dans l'intérieur de la « ville médiévale ». Ce n'est que dans les années 1980 que, peu à peu, d'autres rues s'ouvrirent à la curiosité et au commerce. La déambulation dans les rues, complétée, parfois mais pas toujours, par une plus ou moins rapide incursion dans les lices, devient, pour certains, l'activité principale de leur bref séjour à la Cité. La visite guidée du château et des remparts est boudée parce que jugée trop aride, et le musée lapidaire, par son seul nom, qui évoque le silence, la froideur et la concision sans fioritures de la pierre, décourage ceux qui s'enquièreent de ce que l'on peut y voir « oh ! ce n'est pas la peine de payer pour aller voir des pierres ! » Le spectacle de la vie les attire davantage et, avant que les animations de rues par des comédiens costumés n'aient été aussi répandues qu'aujourd'hui, les regards se portaient sur les habitants pour y déceler les traces d'une survivance des temps antiques ou, au moins, d'une originalité typique. Le monument ne devient intéressant qu'une fois animé par des figures qui permettent une immersion immédiate dans son univers. À l'extrême, comme dans plusieurs des pièces jouées au Théâtre antique de la Cité, il sert de décor aux personnages costumés des reconstitutions historiques, cavaliers et

guerriers en armes, manants hirsutes et grandes dames en hennin qui parcourent les rues et les emplissent d'une agitation échappée d'une autre époque. Les professionnels du tourisme, commerçants et collectivités locales, ont développé la dimension de lieu habité par un folklore moyenâgeux simple et concret. La vogue grandissante des épées en plastique et des « salades cathares » marche de pair avec le succès des entreprises d'animations médiévales. Des musées privés, « du costume », « du moyen âge », de la « torture », proposent, d'alléchantes plongées dans l'histoire quotidienne. Dans cette débauche de signes évidents le monument, et c'est là un des paradoxes de la Cité, perd de son pouvoir attractif. En 1996 sur les deux millions et demi de touristes qui ont franchi le pont-levis, 247 000, soit 10% seulement, ont fait la visite guidée et organisée par les Monuments historiques.

À tous ceux qui ne possèdent pas les clés nécessaires au savant déchiffrement de leurs subtilités archéologiques et architecturales, les kilomètres de remparts et les cinquante-deux tours de la Cité ne révèlent rien d'autre que la vision d'une longue théorie d'ouvrages fortifiés, remarquables certes mais assez similaires. L'accès au terre-plein entre les deux enceintes étant libre chacun peut, à sa guise, y accomplir une visite sur mesure. Faire le tour complet des lices est une longue promenade, plus ou moins agréable selon la saison, appréciée, notamment des Carcassonnais, pour les points de vue sur la Ville Basse que l'on peut avoir depuis les créneaux et pour son côté insolite et dépaysant.

C'est aux beaux jours que le parcours des lices est le plus prisé, les tièdes après-midi de printemps et d'automne où le soleil dore les pierres et les chaudes journées d'été où l'on peut s'y reposer à l'ombre des remparts, et le soir venu, alors que l'air manque dans les rues étroites, y profiter un peu de la fraîcheur de la brise. L'hiver, lorsque la grisaille du ciel accuse celle des hautes murailles, lorsque la pluie les jonche de grandes traînées noirâtres, lorsque le vent et la brume les noient de tourbillons glacials, lorsque, seuls, les cris des choucas les parent de quelque vie, les lices, apparaissent comme un endroit triste et désolé, presque barbare, trop soumis au règne inhospitalier de la nature pour donner, au visiteur en quête de vivantes images du folklore médiéval, l'envie de s'y aventurer.

Il est des gens qui n'ont besoin d'aucune aide extérieure pour faire parler les pierres et ressusciter les multiples mémoires du lieu ; ceux là, poètes ou archéologues, trouvent le meilleur de leur plaisir dans une Cité vide de toute animation contemporaine. Mais lorsque rien, aucun savoir, aucun imaginaire personnel, aucune médiation expressive ne vient peupler le silence des pierres, le monument reste muet, figé dans une grandeur atone. Il échappe au sens et tout alors peut être bon pour tenter de lui en donner, les habitants, qu'ils soient ou non porteurs de la moindre étrangeté, deviennent des supports pour appréhender un peu de sa réalité, pour tenter d'en saisir des fragments. Les Citadins, parfois, jouent le jeu et détaillent, en embellissant s'il le faut, quelques anecdotes sur la vie de la Cité :

Il y a des clients qui me demandent si je suis né ici. Je leur dis que oui, et que mon père aussi. Alors ils sont contents. Ils n'en reviennent pas. Ils veulent savoir la maison comment elle était, si elle est ancienne... Alors je leur montre la cave, l'escalier avec les pierres, le puits... Et je leur raconte une histoire, je ne sais pas laquelle, mais je leur raconte une histoire, alors là ils sont estomacés ! Bon et puis j'arrête, parce que sinon ils ne partiraient jamais, ils resteraient là à bader (regarder bouche bée). Parce qu'il y a aussi des gens qui nous *badent*, comme ça, je ne sais pas pourquoi. Parce qu'on habite ici, parce qu'on leur dit qu'on est nés ici, alors ils nous regardent comme si on était des bêtes curieuses. Il y en a même qui regardent par la fenêtre, ils s'appuient à la vitre et ils regardent, un de ces jours il y en a un qui nous jettera des cacahuètes !

L'absence de culture ou d'intérêt véritable pour l'histoire de la citadelle n'est pas la seule raison de l'attrait que les habitants peuvent exercer. En emplissant les vieilles rues d'une vie populaire traditionnelle, ils ajoutent du charme à la Cité en lui conférant le statut de site où le temps paraît suspendu. Dans les années 1870, Jeanne Azaïs, encore enfant, est souvent venue à la Cité, alors en pleine restauration. Issue d'un milieu bourgeois et intellectuel, elle a écrit au soir de sa vie des *Souvenirs* dans lesquels elle note la valeur ajoutée que, déjà, la population pouvait apporter à la visite du monument. Et ce d'autant plus que l'aménagement et la présentation du site en étant à leurs balbutiements, le contenu de ladite visite était somme toute assez décevant :

Quand on avait des amis en visite, la promenade à la Cité s'imposait. On partait en break sous le soleil

rôtissant, dans la poussière – alors blanche ! – de la route et on allait à l'église, seule partie alors restaurée. Puis on allait au château où le vieux gardien Cals vous montrait quelques ferrailles d'origine douteuse et une oubliette assez confortable. C'était tout. À moins qu'on n'eût le temps et le goût de circuler entre les deux enceintes de remparts dans la rue formée par les masures qu'habitaient surtout des chiffonniers espagnols. C'était pittoresque, infiniment sale, grouillant d'enfants. Certains avaient de minuscules jardinets avec un figuier et un plan de tomates. J'ai regretté qu'on n'en ait pas conservé une partie ; cette population donnait à ces vieux murs une vie qui semblait de leur âge (Azaïs 1986 : 41 ; ill. 27).

L'animation et la couleur locale, si elles ont les apparences de l'authenticité, sont en harmonie avec le lieu et peuvent séduire, autant pour elles-mêmes que pour la touche de vie qu'elles apportent au monument. Et l'on ne demande pas nécessairement aux habitants d'avoir de moyenâgeuses mines attardées. Ce qui importe c'est que leurs façons de vivre soient typiques et constituent, à l'intérieur du monument, un spectacle animé :

Pour la fête, au moment du Tour de l'âne, si vous aviez vu les étrangers, toutes les photos qu'ils prenaient ! On est en Amérique, on est en Chine, on est partout ! La farandole devant l'église c'était magnifique, alors là les gens n'arrêtaient pas de filmer. Et aussi à la porte Narbonnaise. Au pont-levis, là, c'était de toute beauté ! Et le lundi quand on mangeait les escargots, on mangeait dehors, dans la cour. Alors imaginez-vous ! Les gens s'arrêtaient, ils prenaient des photos et tout.

Parmi les plus documentés des visiteurs, parmi les plus passionnés admirateurs des vieilles pierres, certains sont tentés par la contemplation des tableaux vivants que composent la population. Lorsqu'ils s'accompagnent d'un intérêt manifeste pour le monument, leurs regards ne blessent pas les habitants en les affublant d'un statut de « bêtes curieuses », mais sont souvent, au contraire, interprétés comme une sympathique et positive marque d'attention. Les Citadins font la distinction entre deux grandes sortes de touristes, les ordinaires qui, venus à la Cité sans trop savoir pourquoi, se satisfont d'y jeter un coup d'oeil superficiel, et les « gens vraiment intéressés ». Ce dont, tout en ayant l'air de s'en étonner, ils tirent fierté, c'est d'être pris en considération dans le cadre d'une visite détaillée de la Cité, d'être reconnus en tant qu'éléments vivants du monument, et, en même temps, d'être pris pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des hommes du xx^e siècle habitant une forteresse médiévale et non des caricaturaux ersatz de guerriers moyenâgeux. Le fait que des étrangers cultivés, habitués à voyager et à voir toutes sortes de curiosités, s'intéressent aux faits et gestes de leur vie quotidienne renforce la conviction qu'ont les Citadins d'être des gens singuliers. Leur sentiment de fierté n'est pas individuel mais collectif :

Voyez cette photo ce sont des touristes belges qui me l'ont envoyée. Il y a longtemps de ça, regardez comme j'étais jeune. On était toutes les quatre au lavoir, à celui qui était devant le pont-levis. Ils nous ont fait la photo. La photo des femmes de la Cité en train de laver le linge. (ill. 28)

Les habitants de la Cité sont donc prêts à se charger du rôle d'animateurs, officieux et bénévoles, que semblait leur conférer, au début du xx^e siècle, le slogan du syndicat d'initiative mettant en avant le fait que la Cité était « une ville entière, fortifiée et habitée ». Mais il leur importe que les touristes soient animés d'un véritable intérêt pour ce que les Citadins jugent être un monument « magnifique », et qu'ensuite, et seulement ensuite, ils les considèrent comme la partie vivante du site. Sinon ils n'ont aucune envie de servir de décor à une Cité dont le sens leur échappe, pour une foule de plus en plus nombreuse et de moins en moins motivée par la découverte des beautés du lieu. Ainsi un commerçant, citadin de naissance, est-il aujourd'hui indigné et désabusé par des comportements qui manifestent un complet déplacement de la curiosité. Il possède un beau et débonnaire dalmatien qui se prélassait souvent dans la boutique et c'est vers lui que les gens, des dizaines de fois par jour en saison, se précipitent pour le contempler, le prendre en photo, ou s'enquérir de mille détails :

Les gens, ils viennent voir la Cité, et qu'est-ce qu'ils font ? Ils photographient le chien ! Moi, ça m'est égal, tant qu'ils ne l'embêtent pas... Mais quand même, je ne sais pas ce qu'ils ont dans la tête. Venir à la Cité pour photographier le chien ! D'ailleurs je me demande pourquoi ils viennent à la Cité, ces gens, qu'est-ce qu'ils viennent y chercher.

Ce qui le gêne ce n'est pas l'attention portée au chien, mais le fait qu'elle domine les regards, qu'elle occupe une place inconvenante dans l'appréhension des

choses à voir à la Cité. Dans de telles situations les Citadins se sentent lésés et répugnent à servir de toile de fond alors qu'ils ne se sentent jamais blessés, tout au contraire, si ce qu'on leur demande correspond bien à une authentique animation du monument. Une ancienne habitante de la Cité se souvient avec plaisir et fierté d'avoir été, enfant, peu après 1918, choisie pour agrémenter d'une touche de vie, le tableau d'un peintre :

Pendant que ma mère lavait son linge, je restais au jardin de l'autre côté du lavoir, le Prado, avec les deux petites, et comme elles étaient blondes toutes deux, on les prenait pour des jumelles. Après la guerre, la Cité a été envahie par des Américains et beaucoup de peintres. Un jour que je gardais les petites, un peintre m'a donné une pièce de cinq sous pour nous peindre sur sa toile, assises sur un banc, avec en fond les tours de la Cité et les corbeaux. Cette toile est peut-être exposée quelque part dans le Nouveau Monde. Cette pièce de monnaie je l'ai toujours gardée.

L'âme des pierres

À l'inverse, d'autres visiteurs, tels les clients prestigieux et richissimes de l'Hôtel de la Cité, les voyageurs érudits du début du siècle, les historiens locaux ou les touristes contemporains ostensiblement munis de guides imprimés, ne portent souvent qu'un bref regard, indifférent ou négatif, sur la population autochtone. Les pierres seules sont au centre de leurs désirs. Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient, tous, uniquement préoccupés d'un savoir strictement scientifique et quelque peu austère. Le titre, *L'âme*

des pierres, choisi par Jules Rivals pour son livre sur la Cité est tout à fait révélateur du courant d'idées qui pare les monuments d'une vie intrinsèque, contenue et palpable dans leur matérialité même et dans leur espace physique. Pour beaucoup d'intellectuels et de poètes, la Cité est ainsi un lieu profondément habité et animé, non point par de vulgaires et modernes hommes de chair mais par de subtiles réminiscences de fantômes illustres ou inconnus. L'atmosphère est ici chargée de spiritualité, parcourue de rêves et de sentiments, imprégnée de présences dont on peut parfois saisir quelques fragments. Le silence et le vide de la nuit, la solitude des froides et venteuses journées d'hiver, lorsque le violent vent de Cers débarrasse les rues, les lices et les remparts de toute agitation ordinaire, sont les moments privilégiés où le promeneur attentif peut accéder à la perception de la vie intérieure des pierres. Car ici, comme nous l'ont dit plusieurs de nos interlocuteurs passionnés par l'histoire de la Cité, « les pierres parlent ». Et chacun, pourvu qu'il en ait le désir et veuille en faire l'effort, peut venir y entendre des voix, y lire des signes, y découvrir des mystères, d'ordre poétique ou historique. Et, à partir de l'imaginaire collectif chacun construit et entretient un rapport singulier avec sa propre Cité, qui n'est jamais tout à fait la même que celle des autres.

Écoutons, par exemple, ce que nous dit un chercheur carcassonnais, spécialiste du Moyen Âge et admirateur assidu de la vieille citadelle. Sa fascination pour la Cité remonte au temps de l'enfance où, en compagnie d'un camarade, ils parcouraient

inlassablement l'espace des remparts à la recherche de traces du passé :

Un monument, c'est vrai, c'est comme une personne. Il faut le côtoyer longtemps et, petit à petit, il me semble. Pour moi, pour nous, le monument était vivant quelque part. C'était un corps à corps un peu avec les pierres. Parce qu'on escaladait partout. Combien de fois on a fait tout le tour des remparts ! Et, des fois, ce n'était pas facile, on avait dix, douze ans, on se faisait la courte échelle et tout pour escalader, monter sur le chemin de ronde, et pour faire un maximum sur les créneaux. Alors, là, tu as un contact physique avec la pierre. À cette tour qui est effondrée, là dans l'angle, à la corne de la Cité, combien de fois on y est allés ! On voit des traces d'escaliers... Alors, savoir pourquoi elle était tombée... La cause on l'a su plus tard ! Mais, en attendant, combien de fois on y est allés, là, à regarder, à tripoter... ! Puis on essayait de rentrer dans les tours, là où c'était interdit. Bon, c'était assez facile d'ailleurs. Le plus dur c'était de ne pas se faire voir. Et une fois dans la tour l'idéal c'était de descendre le plus profond, avec des lampes de poche, tout ça... Mais, évidemment on tombait sur de la terre battue, on ne trouvait rien, pas de trappe, pas d'orifice qui nous aurait permis de descendre sous terre... ça on ne le trouvait pas bien sûr. Mais on cherchait ça, on cherchait des inscriptions, des vases, des graffiti. On cherchait des indices, comme un jeu de piste, pour le plaisir d'en savoir plus, de découvrir. On cherchait dans les puits aussi. Parce qu'il y a un tas de légendes qui se rattachent aux puits. Mon père avait eu comme livre de prix, à l'école, *Le Grand Puits de la Cité*, il y avait un trésor enfoui... Alors, à partir de là on cherchait, on ne descendait pas dans les puits, c'est évident. Mais on cherchait à savoir, à comprendre... On interrogeait

des gens aussi. Parce que mon copain connaissait des gens de la Cité. Et alors on essayait de savoir ce qu'il pouvait y avoir au fond, etc. On allait voir les gens qui nous paraissaient les plus âgés et qui avaient toujours vécu à la Cité, pour les faire parler un peu sur les légendes. Parce que évidemment, étant donné qu'ils habitaient là, ça faisait référence. Des fois ils disaient des choses qui corroboraient ce qu'on savait. Puis des fois, ils disaient « Non ce n'est pas possible, ça a été transformé. Il ne faut pas le voir comme ça ». Et, des fois, quand on évoquait les trésors, les trésors des wisigoths, tout ça, il y en a qui l'avaient entendu dire et qui le répétaient. Ils étaient intéressés qu'on leur pose des questions, ça leur plaisait de voir des petits qui cherchaient à savoir. Et donc on essayait d'en savoir un peu plus. Et je me souviens, quand je revenais à l'école, je disais aux copains : « Ouais ! je suis allé à la Cité ! On s'est renseignés, on a trouvé peut-être des choses, on va y revenir ».

Pour ces jeunes garçons avides de savoir, le monument est *vivant* et, pour accéder à sa connaissance, ils s'appliquent à déchiffrer son langage dans une connivence à la fois physique et spirituelle avec les pierres. Les habitants sont interrogés à titre de témoins passifs susceptibles de fournir des indices. Jamais l'idée ne leur est venue de les voir comme une part, vivante elle aussi, du monument. Le passé, seul, leur importe, le présent n'est pas le temps de la vie du monument, qui est nécessairement antérieure et détachée de l'époque contemporaine. Ils ne portent aucun jugement de valeur sur les gens qui vivent au sein des antiques murailles, simplement ils les excluent, sans même y songer, de ce qui est, pour eux, l'essence de la vieille citadelle, c'est-à-dire la

vie enfouie mais toujours présente au plus secret des pierres et dans les profondeurs souterraines des caves et des puits. Ils croisent pourtant dans le lieu des enfants de leur âge qui, eux aussi, passionnés par l'esprit de la forteresse, arpentent son espace et tentent, mais d'une autre manière, de lui faire revivre ses heures glorieuses :

Les jeunes qui habitaient la Cité, je ne les connaissais pas. Et pour faire ce qu'on avait à faire, à la limite, on n'avait pas trop besoin d'eux. D'autant plus, qu'à ma souvenance, des gars qui cherchaient, comme nous, on n'en voyait pas. Il y en avait qui jouaient, certainement, à mimer des combats du Moyen Âge, des trucs comme ça. Parce que on les voyait avec des couvercles de lessiveuse, des trucs comme ça, imitant des boucliers, et des manches à balais imitant des épées. Mais nous, ça non, on n'y allait pas dans ces trucs. Nous c'était pour essayer de trouver... C'était un jeu aussi. Mais différent.

L'un des deux protagonistes continuera, tout au long de l'adolescence et à l'âge adulte, d'explorer l'histoire et l'espace de la Cité. La rigueur scientifique acquise au fil de ses travaux universitaires ne le fera jamais se départir de l'imaginaire de l'enfance et les lectures les plus érudites ne lui feront pas oublier les légendes. Il sera ainsi très « déçu » lorsqu'il assistera aux opérations de curage du Grand Puits, celui-là même où est caché le trésor des Wisigoths, « en fait ils n'ont rien trouvé, quelque menue monnaie, rien d'intéressant ». Pareillement il continue à rêver aux souterrains mythiques qui sont censés relier Carcassonne à plusieurs châteaux de la région, et

notamment à ceux de Lastours où, dans une grotte s'ouvre un boyau nommé le « Trou de la Cité » :

On savait très bien qu'on n'arriverait jamais à la Cité en partant de là, mais on a essayé toutes les cavités qu'il y a et surtout celle qui est sous le dernier château. On passe dans un tunnel à plat ventre, puis maçonné, et puis là il y a des boyaux qui s'en vont. Pas bien loin, parce qu'en fait ça tourne. Je l'ai fait vingt fois ça. Bon quand tu réalises tu te dis que ce n'est pas possible. Mais, pris dans le feu de l'action, tu te dis « Pourquoi pas ? » Même si tu sais quelque part que ce n'est pas vrai.

Depuis l'époque de sa restauration, depuis donc qu'elle a émergé dans la pensée collective comme un monument antique exemplaire, la Cité a inspiré plusieurs œuvres, littéraires, iconographiques et cinématographiques, fondées sur de semblables « pourquoi pas ? ». En fonction de leurs centres d'intérêts et de leur sensibilité les auteurs y mêlent données de l'histoire et part de rêve. S'attachant souvent à ressusciter des personnages ou des idées issus de l'époque emblématique de la citadelle, le merveilleux s'ancre souvent dans le Moyen Âge, explore les facettes d'un passé toujours prêt à resurgir ou à guider la conduite des hommes d'aujourd'hui. Nous pouvons citer rapidement le film *La fiancée des Ténèbres* où des personnages modernes, dont l'un d'eux évoque l'image de Joë Bousquet, sont confrontés à la matérialité des traces spirituelles que le catharisme a laissées dans le sous-sol de la vieille Cité (ill. 29). Dans un genre très différent et plein de fantaisie, les romans de Luc Albernay, *Le retour de Trencavel* et *La Nuit de la Reine Carcas* (Albernay 1936) mettent en scène la

candeur de certains habitants du lieu à propos des avatars contemporains de ces héros légendaires. À la base du *retour* de l'un, attendu par un vieillard exalté dont la famille était toujours restée fidèle à la doctrine cathare, et de la réincarnation, pour le temps d'une nuit d'amour avec un jeune Citadin, de l'autre, il y a chaque fois une supercherie dont le démontage n'altère en rien la valeur de l'aventure onirique. Mais, à côté de ces représentations très personnelles des vies intérieures qui habitent le monument, une imagerie plus convenue, faite de visions stéréotypées, s'est peu à peu mise en place et occupe aujourd'hui solidement le terrain. La Cité, à l'instar notamment des autres châteaux dits « cathares » de la région, serait un « lieu magique », hanté par des souffles du passé, une citadelle dont les remparts enserrent, gardent, et dévoilent quelquefois à la faveur de circonstances propices, des mystères venus de « la nuit des temps ». En 1997, un petit film, *La nuit du feu*, réalisé par un jeune cinéaste carcassonnais, Philippe Escudié, avec le concours des différents partenaires institutionnels intéressés par la promotion du monument, Ville de Carcassonne, Conseil général, Caisse des monuments historiques, exploite ainsi ces clichés. Après un bref commentaire historique soulignant la profondeur temporelle du site, le film cultive à plaisir la dimension « magique » de la Cité, à coups de prises de vue insolites, fumée ou brume mystérieuse qui s'exhale du Grands Puits, teinte ocrée et irréaliste des remparts.... Le feu d'artifice du 14 juillet et l'embrasement constituent l'essentiel des images et le noyau sémantique de la mise en perspective : les fusées qui trouent le noir du ciel et

illuminent les murailles de leurs d'incendies, les parent d'une inquiétante et étrange beauté, éveillent les forces obscures du lieu, le feu allégorique ouvre les portes du temps et un cavalier des âges mythiques surgit, brève et emblématique apparition. Moins qu'à son contenu donc qui n'est fait que de poncifs, l'originalité du film tient sans doute au fait qu'il s'adresse à un large public, qu'il révèle à la masse des visiteurs un aspect de la Cité absent des guides et documents touristiques. Ce qui était exploré jusque là de façon relativement confidentielle par des intellectuels et des artistes, ce qui faisait l'objet de constructions imaginaires diverses est maintenant figé dans une représentation conventionnelle destinée au plus grand nombre.

Dans le contexte idéologique d'une prééminence de *l'âme des pierres*, les visiteurs, qu'ils soient intéressés par l'histoire et la beauté architecturale de la citadelle ou fascinés par la contemplation poétique et métaphysique de ses murailles, ne sont guère enclins à porter leur curiosité sur la population locale. Ils la côtoient, par force, dans leurs déplacements au sein de l'enceinte et certains, même, cherchent à l'éviter lorsqu'ils le peuvent. C'est ainsi, par exemple, que beaucoup des Carcassonnais qui se disent amoureux de la Cité, passionnés par l'histoire de ses pierres ou sensibles au charme qui les habitent, y viennent, de préférence la nuit, l'hiver, et y accomplissent des parcours qui les mettent à l'abri de toute rencontre avec la vie autochtone :

Je passe toujours par les lices et par les petites rues, ça fait que je ne vois jamais personne. Je connais toute

la Cité, ça oui je la connais bien, mais les gens de la Cité, non je ne les connais pas.

La vie des pierres efface celle de la population, un peu comme s'il y avait concurrence entre elles, comme si le monument était le siège d'une réalité dédoublée. La perception de l'originalité de ses habitants contemporains échappe à celui qui tourne ses regards vers le passé de la ville médiévale. Un plan cache l'autre, les yeux appliqués au subtil déchiffrement de l'histoire sont aveugles à tout ce qui pourrait les détourner de la compréhension de leur objet exclusif.

Toute l'âme de la Cité contient dans son seul passé antique, son histoire s'arrête à l'orée des temps médiévaux. Ce n'est pas seulement la vie de sa population actuelle qui est invisible c'est aussi celle de tous les habitants des âges obscurs qui succédèrent à la période de la pleine activité guerrière et stratégique de la forteresse. Les tisserands ne sont pas les seuls oubliés de ce lieu tout entier assujetti à l'esprit des pierres. Pour les chercheurs ou les poètes, les hommes qui y vivent ou y vécurent au cours des deux derniers siècles ne sont que des occupants anodins, quasi inexistantes. Le monument escamote complètement leur présence, c'est lui qui est vivant et cette assertion le définit en même temps comme le contraire d'un lieu de vie ordinaire. La Cité est opposée à la Ville Basse, non plus en regard des dissensions et rivalités qui, au cours des siècles, ont toujours régi les relations entre elles, mais tout simplement parce qu'elles seraient des territoires métaphysiques différents. Une boutade célèbre

énonce ainsi l'irréductible partage : « l'une appartient à la légende, l'autre se situe dans le département de l'Aude ». À la Cité, le présent et le proche passé n'ont point cours, les charmes qu'elle exerce tiennent à cette qualité de ville hors du monde ordinaire. Le monument, magnifiquement peuplé d'émanations venues des temps historiques et mythiques, s'oppose à la Ville Basse, lieu de la vie réelle et quotidienne. Dans la préface d'un livre consacré à cette dernière, un historien du cru, celui-là même qui nous a raconté ses explorations passionnées de la Cité, explicite cette dichotomie :

D'où êtes vous ? De Carcassonne. Ah oui, les remparts de la Cité. Cette réflexion, combien de fois l'ai-je entendue... Eh bien, pour ma part, à l'exception de la « montée » à la Cité pour la traditionnelle distribution des prix qui avait pour décor le Théâtre « Antique », mes premiers souvenirs de Carcassonne sont relatifs à la Ville Basse. En effet, c'était grand-mère qui me décrivait la vente des légumes place aux Herbes, c'était mon père et mon oncle évoquant la conduite des chevaux vers la ville, chez le maréchal-ferrant (Robion et Delerue 1990 : 3).

C'est la Cité qui attire les regards, draine la foule des visiteurs vers Carcassonne, et les anciennes rivalités, politiques et administratives, entre la vieille et la nouvelle ville se sont aujourd'hui transformées en jalousies d'ordre symbolique. Le partage en deux pôles, lieu de l'esprit et lieu de la vie concrète, proposé ici par un admirateur de la Cité, est très significatif de la cécité provoquée par la contemplation du monument. Le quartier de la Cité fut, en effet, du début du xx^e siècle aux années 1970, un endroit très

animé, regroupant jusqu'à près de mille habitants, avec notamment de grandes manifestations festives populaires, telle la promenade carnavalesque du Tour de l'âne. L'ignorer ou l'oublier traduit l'impossibilité de penser ensemble les deux types de vie qui habitent le monument, comme s'il y avait incompatibilité entre elles. Dans ce dilemme nous avons jusqu'à présent observé surtout les positions et les jugements des visiteurs. Il nous reste à examiner le point de vue des habitants eux-mêmes, hommes et femmes du ^{XX}^e siècle vivant au cœur d'une vieille citadelle devenue monument historique et régulièrement confrontés à un double regard extérieur tantôt valorisant tantôt méprisant.

La forteresse éternelle

Les Citadins sont depuis longtemps rompus aux lieux communs de la vision dialectique qu'ils suscitent. Ils sont capables d'en expliquer et d'en justifier tour à tour les différents termes. Ils comprennent aussi bien les désirs de solitude des amoureux des pierres que le goût des touristes ordinaires pour les spectaculaires animations médiévales. Ils reconnaissent la faute de goût que leur présence anachronique introduit parfois dans le site en le parsemant des signes agressifs de la modernité, automobiles, poubelles en containers et, de plus en plus, devantures tapageuses des boutiques et étalages intempêtes de marchandises de pacotille. Ils savent également argumenter sur les charmes que la dimension de lieu habité ajoute au monument. Il leur arrive aussi d'imaginer ce que la Cité pourrait

être sans eux : un grand et beau musée de pierres où les rues et les maisons reconstitueraient l'image d'une ville médiévale. Ils passent d'une figure à une autre, cherchant le compromis idéal entre lieu de vie – devenu aujourd'hui un pôle essentiel de l'économie locale – et site patrimonial et touristique de renommée internationale. À propos de la place que les habitants et les commerçants occupent à l'intérieur des antiques murailles, ils font la part du bien et du mal.

Mais ils la font aussi à propos de la place que les visiteurs tiennent dans ce lieu. Ils distinguent ainsi ces derniers par catégories : ceux qui s'intéressent au seul monument, ceux qui apprécient le site dans son ensemble, ceux qui n'aiment rien et critiquent tout, ceux qu'ils sont contents d'accueillir, ceux qu'ils trouvent inopportuns, ceux dont la présence leur est indifférente, à l'instar de ce que peut être parfois la leur aux yeux des visiteurs. Car, pour les Citadins aussi, la Cité se peuple quelquefois de fantômes du temps passé, perceptibles aux seuls initiés :

Des fois il m'arrive de me promener autour des remparts, en plein été, avec une foule pas possible, eh bien moi je ne les vois pas, je ne les entends pas. Je me promène comme un vieux va se promener dans son jardin dans lequel il n'y a plus de légumes, et qui est envahi par une quantité de gens, mais il ne voit pas les gens, il voit encore les légumes...

Les regards échangés entre étrangers et autochtones sont exactement symétriques, chacun juge l'autre, l'ignore, le conteste ou l'estime pour ce que sa présence apporte ou enlève. Pour les habitants, les

visiteurs font partie du décor, s'y surajoutent et, par leur nombre et leurs comportements, l'embellissent ou le gâchent :

L'hiver on est seuls dans la Cité. Il n'y a personne. À cinq heures l'après-midi, quand la nuit tombe, les rues sont vides, et dans les lices alors, n'en parlons pas ! Bon, moi je l'aime la Cité comme ça, mais quand même des fois c'est triste, quand tu n'as pas un chat qui passe. Et après l'été on a trop de monde. Tout arrive à la fois, les touristes, le festival, les concerts, puis les Médiévales... Tout est bondé, on peut même plus circuler dans les rues. Les gens, ils passent mais ils ne regardent rien, ils ne peuvent rien voir. Et à la boutique on reste ouvert jusqu'à onze heures ou minuit le soir. Et la nuit on peut pas dormir avec le bruit qu'il y a, toute la nuit il y a des va-et-vient, ils font de la musique, ils dansent, ils passent et repassent dans les rues. La Cité, l'été, c'est invivable. Après, là où c'est bien, c'est en septembre ou octobre, il y a des gens intéressants qui viennent. Souvent c'est des gens un peu âgés, ou à la retraite ou qui ont des enfants grands et qui prennent leurs vacances hors saison. Alors ce sont des gens qui s'intéressent à tout, et, comme on a un peu le temps, on se régale de discuter. Il y en a qui demandent des renseignements, quand c'est des choses qu'on sait on le dit et puis, s'ils sont sympathiques, on en dit un peu plus, on parle. D'autres, qui viennent de visiter le château ou de faire le tour des lices, te disent : « Ah ! que vous avez de la chance d'habiter dans un endroit aussi beau ! », et tu vois qu'ils sont vraiment contents ces gens, qu'ils sont venus voir la Cité et qu'ils se régalaient. Alors, nous, ça nous fait plaisir.

Les Citadins aiment la Cité et aiment que les visiteurs goûtent ses charmes de quelque façon que ce soit. Ils

sont prêts à comprendre et à accepter la multiplicité des regards qui peuvent y être portés pourvu qu'ils traduisent un intérêt pour le site. Ils savent que la Cité suscite des images et des passions différentes et ils savent aussi que leur Cité n'est pas celle des autres. La leur est tout à la fois et de manière indissociable un monument historique et un quartier populaire. Là où les autorités administratives séparent les espaces relevant de l'État et de la municipalité, là où les promeneurs et les historiens distinguent des zones d'intérêt, là où, dans la mouvance du développement touristique, une série de réglementations et de projets d'aménagements tentent de résoudre la contradiction entre lieu de vie et lieu de mémoire, là où tout le monde donc s'accorde à reconnaître la dualité du territoire délimité par les remparts, les Citadins ne voient qu'un tout, une seule et même chose, une Cité unique, c'est-à-dire la leur, celle des gens qui y habitent, celle de la ville fortifiée. Ils savent qu'ils sont les seuls à avoir cette vision et ils le savent d'autant mieux qu'ils sont habitués à vivre au sein de discours et de pratiques discriminatoires : la mairie de Carcassonne et les Monuments historiques, par exemple, ne manquent jamais de rappeler, à propos des moindres incidents, là où commencent et où s'arrêtent leurs prérogatives respectives. Les relations des deux administrations sont, en effet, plutôt tendues et les habitants ont appris à naviguer entre l'une et l'autre, sans trop les croire capables d'apporter de véritables solutions, « ils ne font que se renvoyer la balle ».

L'originalité des façons qu'ont les Citadins d'habiter la Cité découle tout naturellement de leur conception particulière de ce lieu. Nous avons évoqué leur manière de raisonner et de se situer par rapport aux visiteurs et à la mise en valeur du site. Mais ce qui, à nos yeux, fonde la spécificité la plus intéressante de leur mode de pensée n'est pas le fait que la Cité soit un quartier, jadis populaire et aujourd'hui commerçant, situé au cœur d'un monument historique. C'est bien plutôt le fait qu'ils la voient d'abord comme une forteresse guerrière, la prennent exactement pour ce qu'elle est censée représenter aux yeux du public, une citadelle isolée sur une butte escarpée, protégée par une double enceinte de remparts et défendue par d'ingénieux systèmes fortifiés. Pour eux, elle n'est pas seulement un exemple remarquable d'une ville fortifiée médiévale, elle est aussi, puisqu'ils y habitent une ville véritable, fortifiée et moderne puisqu'elle a été entièrement restaurée. À partir de ce constat, ils ont développé un imaginaire qui, à la différence de celui des visiteurs, s'ancre autant dans le passé historique du monument que dans le présent de la vie quotidienne.

Nous avons déjà évoqué les figures de la guerre et de la forteresse assiégée, les jeux auxquels se livrent les Citadins, profitant de toutes les situations pour réveiller l'esprit du lieu et vivre à son unisson. Nous avons vu la valeur coutumière et rituelle des combats enfantins entre la Cité et ses anciens faubourgs de la Trivalle et de la Barbacane. Nous avons noté le plaisir que chacun peut prendre à participer, en tant qu'acteur et spectateur, à des représentations

d'attaques et de défenses organisées de la citadelle. Chaque année, le jour de l'embrasement, le 14 juillet, ils se préparent à affronter collectivement le grand déferlement de foule qui va envahir les rues. À la tombée de la nuit, alors que les touristes ont brusquement quitté les lieux pour aller se masser sur les ponts, les collines, sur tous les belvédères autour des remparts, ils restent seuls dans la Cité aux poternes fermées, gardées par quelques pompiers et agents en uniforme. Postés sur les toits pour mieux « se faire peur », regroupés devant le château comtal pour ne pas « rester seul », ou enfermés au plus profond des maisons – « cette année j'irais à la cave, à cause du chien, l'an dernier il a été malade. Alors je vais à la cave, et, avec un marteau je tape sur quelque chose, je fais du bruit, comme ça il n'entend pas la pétarade » –, ils essuient, avec des mimiques convenues qui mêlent le rire et la frayeur, le fracas des bombes dont les lueurs incendiaires allument parfois de véritables feux – en 1997 un palmier d'un jardin situé dans les douves du château s'embrasa tel une torche. Nous avons vu aussi le groupe des anciens monter la garde devant le pont-levis, porte emblématique du territoire collectif, « une fois qu'on a passé le pont-levis, ça y est on est chez nous ». Nous avons noté l'importance des valeurs d'entraide et de solidarité liées à la notion de communauté fermée, « je crois que le fait d'être entre les murs ça change tout ». Et nous avons rencontré le sentiment d'oppression que peut provoquer l'enserrement dans les remparts, « être dans cette ambiance de la Cité, fermée, je m'étouffais, je pleurais ». Nous voudrions

revenir sur ces points pour en affiner l'analyse et la développer autour de l'image qui nous paraît maintenant essentielle, celle de l'intemporalité de la citadelle.

Les façons de faire et de penser des habitants de la Cité ne nous invitent pas, en effet, à des incursions dans les époques antérieures, mais à l'exploration d'une thématique sans aucun souci de la chronologie. La notion du temps historique ne leur est pourtant pas étrangère, ils savent, depuis le début des travaux de la restauration, la dimension de témoignage du passé accordée aux vieilles pierres. Ils ont glané quelques bribes de savoir sur l'histoire ancienne du site et il leur arrive, parfois, de s'improviser guides bénévoles auprès des touristes. Cependant s'ils ont une parfaite compétence en ce qui concerne l'espace des remparts dont ils connaissent tous les recoins et tous les pièges, ils font, sans remords, l'impasse sur tout ce qui a trait aux dates, à la succession des époques. C'est là pour eux le domaine réservé des spécialistes, agents des Monuments historiques, conférenciers, érudits locaux ou savants de tous horizons. Ils peuvent s'amuser à jouer aux descendants d'un peuple archaïque, à évoquer l'ombre de leurs lointains ancêtres wisigoths ou cathares, mais ils ne le font que pour se conformer au désir des visiteurs, leur faire plaisir. Eux-mêmes ne se reconnaissent en rien dans ces images caricaturales juste bonnes, tout comme les animations médiévales à grand spectacle, à satisfaire le goût des touristes pour les reconstitutions historiques. S'ils devaient se penser les héritiers d'une civilisation disparue ce ne serait de toute façon pas

celle des serfs ou des guerriers moyenâgeux mais celle des ouvriers de l'ancienne industrie textile. Ils ont choisi d'oublier celle-ci pour faire remonter l'origine de la communauté au moment de la restauration, le temps médiéval est donc pour eux, enfoui, au plus profond de l'histoire savante, dans des livres qu'ils feuilletent parfois avec un étonnement admiratif et circonspect, « je me demande comment ils peuvent le savoir tout ça, c'est tellement vieux. À savoir si c'est vrai ? ».

Le Moyen Âge est l'époque emblématique de la Cité touristique mais il n'a aucune valeur de référence pour la mémoire collective citadine. À l'extrême, les Citadins trouvent souvent incongru et même déplacé le goût exclusif que certains touristes affichent pour les choses de ce temps, manifestant un désir outrancier de le voir partout. Tant qu'il s'agit d'études sur le monument ou de spectacles organisés autour de la thématique médiévale, représentations théâtrales ou animations de rues, les Citadins sont tout à fait d'accord avec ce genre d'initiative. Mais il y a, pour eux, débordement dès que certains visiteurs prétendent voir le Moyen Âge là où il n'est pas, veulent l'introduire dans la sphère de la vie courante, et qu'il devient le seul objet de leur quête. Les rues de la Cité sont, parfois, par exemple, animées par les parades improvisées qu'y accomplissent des groupes de visiteurs, venus, à l'occasion d'une réunion, d'un congrès ou d'une cérémonie, faire un repas « en costume d'époque » dans une antique tour de la vieille citadelle – en général dans la salle des Chevaliers, au dessus de la porte Narbonnaise. Ce sont alors les

Citadins qui, avec une curiosité polie et sceptique, regardent passer les touristes leur offrant le spectacle ambigu d'une troupe désordonnée de manants et de seigneurs de l'ancien temps déambulant plus ou moins gauchement dans les rues avant de rejoindre les lieux du festin :

Ça je ne le comprends pas, pourquoi il leur faut se déguiser pour venir ici... Je ne comprends pas quel plaisir ils peuvent avoir à porter ces trucs qui les gênent, c'est toujours trop grand ou ça leur serre, pour aller manger là-haut et se geler, parce qu'il ne fait pas chaud dans la tour ! Et les serveurs, il va falloir qu'ils montent tous ces escaliers, ils vont prendre quelque chose ! Ce n'est pas du travail ça. Le monte-plats ne marche plus depuis des années, alors il leur faut tout monter et descendre par ces petits escaliers et ça fait haut ! Bon, tout ça pour faire comme les seigneurs de l'époque... Moi je trouve que c'est un peu bête. Maintenant qu'on a tout ce qu'il faut dans la Cité, eux ils vont manger dans la tour...

Récemment, un nouvel habitant de la Cité, grisé par l'ambiance des animations estivales, a continué, une fois la saison passée, à se promener dans les rues en habits moyenâgeux. Face à cette attitude, incompréhensible pour eux, les Citadins n'ont trouvé qu'une explication, celle d'un dérangement mental, « il a pris un pet au casque ». À l'occasion de la fête du Cochon quelques jeunes du quartier revêtirent, pour participer aux animations, des costumes empruntés à un groupe théâtral. Cela les amusa mais l'idée ne leur serait jamais venue de les conserver hors du temps strict de leur prestation. Jadis, lors de la traditionnelle fête du Tour de l'âne, les déguisements

qui avaient la faveur des membres du cortège burlesque étaient les mêmes que ceux en vigueur partout dans les activités carnavalesques : vêtements féminins pour les garçons, grandes chemises et bonnets blancs, oripeaux divers qu'un rien suffit à transformer en costume de carnaval. Le Moyen Âge n'a jamais été une période particulièrement en faveur chez les participants de la fête. Il a sa place à la Cité, mais ailleurs que dans les manifestations de la vie populaire, dans les musées, dans l'histoire du monument, dans les boutiques de souvenirs dont la recherche et le choix occupent souvent une grande place dans le temps que les touristes consacrent à la visite du monument. Leur prédilection affichée pour des objets « d'époque » ou qui, du moins, évoquent les figures les plus convenues de l'imaginaire médiéval a conduit à la floraison d'éventaires proposant une gamme hétéroclite variant selon les goûts du moment. Au début du xx^e siècle la Cité regorgeait d'échoppes d'antiquaires, aujourd'hui avec le développement du tourisme populaire c'est l'épée en plastique qui occupe le devant de la scène. On peut être tenté de lire cette évolution en termes de décadence, le commerce de bibelots anciens paraissant une activité plus noble et plus approprié au site que celui des babioles fabriquées en série et issues de l'importation. Il ne faut cependant pas perdre de vue que la philosophie qui sous-tend la vente et l'achat des uns et des autres est la même, une recherche de traces prétendument médiévales. Seul le contexte a changé, les visiteurs sont plus nombreux, moins fortunés, plus représentatifs d'une civilisation

des loisirs que d'une culture de l'antique. Dans son roman *La nuit de la reine Carcas*, écrit en 1936, Luc Albernay revient à maintes reprises sur la description d'une des boutiques de la Cité tenue par le père de Marisette, l'une des héroïnes de l'histoire :

D'une mercerie qui végétait place du château, il avait fait en quelques années, un magasin moderne dans lequel il vendait des souvenirs de la Cité. Cartes postales, vieilles faïences, cuivres plus ou moins ouvragés, aquarelles naïves, cuirs repoussés, pyrogravures grossières, cailloux de l'Aude, guides, albums, toutes les mille horreurs qui peuvent intéresser un touriste, se trouvaient réunies dans la vitrine de Bézu (p. 97).

Le père Bézu vend aussi aux touristes de vieux *calèls* (lampes à huile) en cuivre provenant, dit-il, du château comtal. Florent, son futur gendre s'inquiète bien naïvement de leur authenticité :

– Vous êtes certain, Monsieur Bézu, demanda-t-il, que ce *calèl* provient du Château ?

– Ah ça ! Mais tu es fou ! Ce *calèl* vient tout droit de l'atelier d'Antonio. Chaque semaine, ce ferblantier me fabrique ainsi quelques « *calèls* du Château », et j'avoue que la marchandise s'écoule bien.

Florent n'osa pas marquer sa réprobation (p. 108).

Celle-ci, cependant, arriva jusqu'aux oreilles du créateur des « *calèls de la Croisade* », et c'est lui, alors qui s'indigne que l'on puisse mettre en doute leur authenticité :

– Florent Naugard. Un empoté qui lit dans les livres, et qui, après cela, se croit tout permis. Sais-tu ce qu'il disait l'autre jour ? Eh bien il disait que mes *calèls* n'étaient pas anciens... Mes *calèls* ! Alors que je les

fais avec du cuivre qui date de tous les temps. Pas anciens ! Quel morveux ! (p. 142).

Au delà de sa valeur de boutade, la phrase sur le « cuivre qui date de tous les temps » mérite d'être prise au sérieux et à la lettre car elle renvoie à une dimension intemporelle significative d'une façon populaire de percevoir la longue durée du passé. Ici la qualité antique du cuivre suffit à conférer aux *calèls* une ancienneté floue certes mais irréfutable. Le ferblantier n'est pas dupe de ses propos mais ils contiennent une part de vérité propre à satisfaire aussi bien sa conscience que les rêves des futurs acheteurs désireux de posséder un objet venu d'un autre âge. Le cuivre « qui date de tous les temps » permet, en déjouant les pièges de la chronologie, de fabriquer en toute certitude de *vrais calèls de la Croisade*. Et, de toute façon, pour tout ce qui touche les choses de cette lointaine période, le doute est toujours de mise, même, et peut-être surtout, lorsqu'il s'agit d'affirmations émanant d'individus étranges, un peu en marge de la communauté qui, comme Florent, lisent « dans les livres ». C'est d'ailleurs ce que Marisette, peu touchée par l'amour de son prétendant et encore moins impressionnée par les discours savants et les récits historiques qu'il lui assène en guise de cour, répond à son père qui tente de lui faire apprécier les charmes de celui qu'il voudrait comme beau-fils :

– Cela ne te fait donc rien, lui demanda-t-il d'une voix que la colère intérieure rendait un peu tremblée, de savoir ce que les savants écrivent, et d'apprendre,

grâce à ce brave Florent, des choses que tu n'aurais jamais connues ?

– Ce sont des événements historiques que je vous rapporte, Mademoiselle Marisette, fit observer Florent.

– Bah ! fit Marisette avec impertinence. Tout ça n'est peut-être que des menteries ! (p. 100).

Nous sommes ici dans un roman mais les propos des personnages font incontestablement écho au discours populaire tel qu'il devait être dans les années 1930, tel que nous pouvons toujours le saisir aujourd'hui dans la réalité et la complexité des rapports que les Citadins, habitants et commerçants, entretiennent avec la notion de vérité historique. Ils ne contestent pas le sérieux du travail scientifique des archéologues et historiens, ils sont souvent curieux d'en apprendre les découvertes, d'en comprendre les implications. Mais, même lorsqu'ils en possèdent les clés, ce savoir est toujours perçu comme étranger, manipulé avec précautions, objet d'un doute intrinsèque :

Bon ça c'est ce qu'ils disent, que la Cité était comme ça et comme ça, à l'époque. Moi je les crois, mais au fond, personne n'en sait rien et on ne le saura jamais. Parce qu'il n'y a personne qui puisse le dire comment c'était avant. Quand mon père me dit qu'avant, cette impasse, là, c'était une rue, qu'elle débouchait sur l'autre rue, ça on sait que c'est vrai puisqu'il l'a vu. Quand il est arrivé à la Cité c'était comme ça, il s'en souvient. Mais quand ils disent que c'était des toits en ardoises ou en tuiles qu'il y avait sur les tours, personne ne peut le dire ça. On ne peut pas en être sûrs. D'ailleurs, il n'y a qu'à voir, même entre eux ils ne sont pas d'accord. Les uns disent une chose et les autres une autre.

Le Moyen Âge n'est pas seulement, pour eux, un temps exotique, trop lointain pour être intégré dans la mémoire communautaire, il est aussi un peu irréel parce qu'il manque de support véritablement concret. Cela paraît paradoxal dans un lieu où, justement les traces matérielles abondent, où les pierres, les remparts et les tours sont un témoignage éclatant du passé. Mais il s'agit là de vestiges d'une époque à laquelle n'est attaché aucun savoir direct, aucune mémoire vivante. Dans le domaine de l'intime perception de la réalité, la connaissance scientifique n'a pas la valeur, la force du souvenir transmis de génération à génération. Les Citadins regardent avec admiration et respect les tours et les murailles, s'émerveillent de leur antiquité, ils aiment les contempler et succomber aux charmes de l'évocation de la suite des temps qu'elles suscitent. Ils savent se promener dans les lices en rêvant aux combats qui s'y déroulèrent, ils connaissent les détails des fortifications, les orifices par où étaient lancés les boulets de pierres, les avancées du mur qui les faisaient rebondir plus loin, les trous dans les moellons où étaient fixées les herses qui fermaient les poternes... Tout cela ils l'ont appris au fil de lectures, de conversations avec des guides ou des historiens, ou ils l'ont entendu dire par des parents ou amis et, à leur tour, ils le répètent à leurs enfants. Peu à peu, alors, ce savoir s'intègre dans celui de la communauté, figé dans son énoncé, il devient une figure légitime de la tradition. À l'opposé de celui des historiens, il est fondamentalement statique, parcellaire et clos sur lui-même. Et, grâce à cela, il a le mérite de la certitude :

Ça je sais que c'est vrai parce que je l'ai toujours entendu dire que les gens de la Cité, quand il y avait un siège, ils pouvaient sortir, pour aller attaquer ou pour autre chose je sais pas, mais enfin qu'ils pouvaient sortir par les souterrains. Jusqu'où ils allaient ces souterrains ? Ça on ne le sait pas. On dit qu'il y en avait un qui allait jusqu'à Lastours mais on ne l'a jamais trouvé. Et si c'est vrai il doit être tout éboulé maintenant. On ne peut pas le trouver. Mais les souterrains qui partaient de la Cité de toutes façons ça c'est vrai qu'il y en avait. Ils n'allaient peut-être pas bien loin, juste derrière les collines tout aussi bien. Mais enfin le coup des souterrains c'est vrai. D'ailleurs il y a des gens qui les ont vus parce que, après la guerre, quand les Allemands sont partis, après il y a eu des éboulements et on les a murés ces souterrains. Mais il y a des gens qui s'en souviennent. Jojo, il te l'a dit qu'il y était rentré quand il était petit, que c'était éboulé mais qu'ils avaient pu passer un moment, avec un copain. Moi non, je n'y suis pas allé, je ne m'en souviens pas. Mais enfin, Jojo il peut dire qu'il les a vus les souterrains.

Ne concluons pas pour autant que les Citadins ne croient que ce qu'ils voient. Ils croient ce que disent les historiens et ils ne prétendent nullement les concurrencer par un autre type de savoir. Simplement ils ne mettent pas sur le même plan les acquis de l'histoire et leurs propres connaissances de l'histoire de leur lieu de vie. Les premiers appartiennent au domaine public, on les trouve dans les livres, dans les discours des guides et des conférenciers, les seconds touchent à l'ordre privé, à la collectivité restreinte des habitants de la Cité. La description des faits et des mœurs du moyen âge, tels que les restitue la science des archéologues, pourtant fondée sur la matérialité

des objets qu'elle étudie, est, pour eux, le contraire d'un savoir concret. Exempte d'ancrage dans le monde d'aujourd'hui et dans la vie quotidienne, elle relève exclusivement du domaine de l'étude savante et abstraite et ne peut déboucher sur aucune perception de la réalité. En ce qui concerne l'histoire du Moyen Âge, les Citadins en savent autant, sinon davantage, que la moyenne des Français, mais ce qui la rend, à leurs yeux, un peu irréaliste ou chimérique, c'est le fait qu'elle est censée se dérouler et habiter les lieux familiers où ils vivent et où vécurent leurs aïeux. Pour les visiteurs, la Cité, est, par excellence, un endroit qui permet aux sens de remonter le cours du temps et d'appréhender l'esprit du Moyen Âge, un cadre parfait où les images des livres d'histoire se parent d'une épaisseur de chair. Pour ses habitants, elle est, au contraire, le siège d'une froide et inanimée médiévalité qui, érudite ou conventionnelle, leur reste fondamentalement étrangère en l'absence de mémoire familiale et communautaire et de traditions véritablement orales sur cette période.

La notion de monument historique recouvre, en fait, pour les Citadins une acception légèrement différente du sens habituel. La chronologie y est moins importante que la structure, les dates que les événements, la référence au passé sert surtout à traduire la longue durée de l'originalité du lieu : de tout temps la Cité fut – et est – une ville fortifiée, défendue et assiégée, une forteresse protectrice et menacée. Elle offre l'image d'une citadelle éternelle sur laquelle les changements de l'histoire n'ont aucune prise. Composée aujourd'hui de vestiges romains et

médiévaux largement remaniés au fil des époques, et aussi, pour une bonne part, de moellons taillés au XIX^e siècle par les ouvriers de la restauration, elle n'a, aux yeux des historiens et des connaisseurs, qu'une très faible valeur de monument réellement authentique. Son récent classement au Patrimoine mondial de l'Unesco a pu, ainsi, surprendre et choquer certains dans les milieux scientifiques. On nous a, par exemple, rapporté la discussion qu'eurent à ce propos les étudiants d'une école de restauration (l'Ifroa), étonnés de voir promu un site connu pour être surtout un exemple remarquable du travail de Viollet-le-Duc. Un ethnologue italien nous a également fait part des réactions que pouvait avoir des gens habitués à côtoyer de véritables ruines antiques :

J'ai des amis qui sont venus, l'an dernier, visiter la Cité. Ils ont été déçus, ils m'ont dit : « à Carcassonne tout est faux ». C'est ce qui les a le plus frappés ici.

La question de l'authenticité de la Cité ne fait pour les Citadins aucun doute, et pourtant, sur ce point, ils rejoignent les historiens et les puristes en ce sens qu'ils ne croient pas davantage qu'eux à la réalité de la médiévalité du lieu. Mais, pour eux, ici, ce n'est pas la Cité qui est fausse, c'est le Moyen Âge.

Le fait que la vieille forteresse, sans cesse remaniée au cours des siècles, ait été au XIX^e siècle presque entièrement reconstituée dans un état qui, symbole de ses états successifs, n'a, à aucun moment de son histoire, été le sien ne les gêne en rien, bien au contraire, pour croire en la

vérité du monument, en son antiquité et surtout en son intemporalité. Car, plus et mieux que des ruines parfaitement authentiques qui, vierges de toute modification ou réparation, n'attestent que du seul âge de leur origine, la Cité, dont les murailles portent les strates de plusieurs périodes de construction et d'occupation, donne à voir la profondeur du temps. Et ce d'autant plus que les pierres taillées et maçonnées de façons différentes au fil des époques ne sont pas toujours superposées à la manière de simples couches géologiques. Comme dans la plupart des sites archéologiques, l'histoire architecturale du lieu peut se lire du bas vers le haut, des fondations romaines jusqu'aux crénelures réajustées par Viollet-le-Duc. Mais la logique de cet agencement vertical est régulièrement contredite par de nombreux anachronismes dus, par exemple, au percement ou à l'obturation d'une poterne dans des murs anciens, à des consolidations des parties basses, au réemploi lors des exhaussements des murailles de matériaux antérieurs... Près de la porte Narbonnaise, sur le flanc sud-est de l'enceinte intérieure, on peut ainsi observer une remarquable inversion des niveaux : au XIII^e siècle, au cours de l'aplanissement des lices, les opérations de sape dédagèrent les fondations qui furent alors soutenues et surélevées par un mur placé en sous œuvre. Un morceau de l'appareil primitif se retrouve donc, depuis, au dessus du bâti médiéval. Dans ces entremêlements la linéarité de la chronologie s'estompe. Le temps vertical des historiens et des archéologues laisse la place aux méandres d'une

longue durée aux découpages désordonnés. Le grès choisi par Viollet-le-Duc pour restaurer le monument contribue largement aujourd'hui à brouiller les pistes. Les moellons du XIX^e siècle sont facilement reconnaissables par quiconque prend la peine d'examiner un peu attentivement les murailles. Mais, et c'est là un point primordial, ce matériau relativement fragile parce que sujet au délitement, a vieilli si vite qu'il paraît aujourd'hui avoir subi les assauts de plusieurs siècles d'intempéries. Noircis, érodés et desquamés, les blocs taillés et posés par les ouvriers de la restauration ont rattrapé et même dépassé le degré d'usure des pierres antiques.

On peut toujours, bien sûr, reconstituer la suite des épisodes de l'histoire du site. Les guides et les conférenciers attachés à la visite du monument s'emploient à ce genre de remise en ordre, montrant, ici et là, noyés dans la masse indistincte des murailles, des éléments caractéristiques des époques de la Cité : un morceau de rempart romain, une restauration de Viollet-le-Duc, une fenêtre médiévale, une tour wisigothe... Mais, pour les promeneurs ordinaires, pour les Citadins, pour tous ceux qui, plus qu'à la science des dates, sont sensibles à l'émotion née d'une plongée dans un passé lointain et mystérieux, le charme et l'intérêt de la Cité viennent, justement, de son côté intemporel. Ses murs toujours debout malgré la fuite des siècles, ses pierres rongées mais toujours solidement jointes ne sont d'aucun âge. Comme le cuivre avec lequel le ferblantier Antonio fabriquait les vieux *calèls* du château pour les vendre aux touristes, ils datent « de

tous les temps ». L'image que les habitants du lieu ont choisi de privilégier est celle de la forteresse éternelle, immuable, hors des atteintes courantes du temps. Ici la loi commune n'a pas cours, ni l'usure ni les réparations n'altèrent jamais l'intégrité du monument :

Tu te rends compte ! La Cité elle est toujours là ! Depuis le temps ! Et elle sera toujours là, pareille ! Sans changer. Elle ne bouge pas. Pour des gens, comme ta mère ou mon père, qui sont âgés et qui l'ont toujours vue, ça fait quelque chose de penser qu'elle est toujours pareille comme ils l'ont vue jeunes. Eux ont vieilli et la Cité n'a pas changé. Et nous, quand on sera vieux, qu'on sera tout courbés, elle sera toujours là. Une maison ça change, on fait des réparations, on démolit, on arrange, mais la Cité, elle, elle ne bouge pas.

La Cité est un monument historique, elle a été classée sous ce titre à la fin du XIX^e siècle et chacun sait ici que cela veut dire qu'elle est un site intouchable. La notion d'histoire, synonyme d'évolution et de changements s'efface devant celle d'une monumentalité aux vertus fixatrices. Le temps long de la Cité devient un temps stable, statique, abolissant toute différence entre le lointain et le proche. Débarrassé du carcan de la chronologie, il quitte le plan vertical de la succession des époques pour s'étaler à l'horizontale dans le territoire délimité par les lignes des fortifications. Il devient espace, il se mesure à l'aune de l'appartenance au monde des tours et des remparts. Car le temps de la Cité n'est pas fini, il continue toujours à l'intérieur des murs de la citadelle. C'est dans ce temps

particulier que vivent ses habitants lorsqu'ils jouent à la guerre, lorsqu'ils essuient la mitraille d'un feu d'artifice, lorsqu'ils affirment la spécificité de leur identité collective face à la Ville Basse, lorsqu'ils se disent et se pensent comme les occupants d'une forteresse du temps présent.

Ils ont fait de leur entrée, au début du xx^e siècle, dans le monument restauré, le seuil chronologique des origines de la communauté citadine moderne. Aujourd'hui, cent ans après, ils annoncent l'achèvement de cette même communauté et pronostiquent la fin de la Cité tout entière.

LE LEITMOTIV DE LA CITÉ EN PÉRIL

Carcassonne de la Cité

Moi, je pense que la Cité a toujours exercé une fascination... du moins, sur la plupart des Carcassonnais. C'est assez difficile d'expliquer pourquoi. Moi, je sais que depuis que je suis tout gosse, ça m'a passionné la Cité. Tu vois où j'habite, eh bien, tous les jours quand je descends en ville, pour le travail ou autre, je ne me lasse pas de la regarder et de la redécouvrir. Et ça, depuis toujours. Depuis l'enfance. Et moi, je dis que, bien que n'y ayant jamais habité, la Cité nous colle à la peau. Même pour les gens de la Ville Basse c'est... Elle te colle à la peau la Cité. Elle fait partie de notre univers, de notre imaginaire, de tout ce que tu voudras...

La Cité, aujourd'hui, est le haut lieu symbolique de Carcassonne. Elle est pour tous, même pour ceux qui ne lui rendent que rarement visite, une image de référence. Personne ici n'échappe vraiment à son orbe. Ses murailles étalées sur la colline sont visibles d'un peu partout. C'est certainement lorsqu'on passe l'un des trois ponts qui, du côté est, enjambent l'Aude à ses pieds, que son panorama s'impose avec le plus de force. C'est là que, de nuit comme de jour, en hiver ou en été, l'on voit souvent des touristes qui, munis d'un matériel photographique plus ou moins sophistiqué, semblent se perdre dans de longues contemplations émerveillées. En les voyant, le piéton ou l'automobiliste qui passait, quelque peu indifférent au spectacle familial des tours et des remparts, s'arrête

lui aussi ou jette un oeil pour admirer à son tour cette Cité dont il croyait être blasé :

C'est vrai qu'elle est magnifique de là, mais, nous, à force de la voir on n'y fait plus attention, et on a tort parce que c'est vraiment quelque chose de beau.

La Cité, aussi, est, telle un phare, la première chose qui capte le regard des Carcassonnais lorsqu'ils reviennent de voyage, « quand on la voit, ça y est, on se dit, on est arrivés ». Chacun, ici, se sent donc, quelque peu, lié à elle, même ceux qui croient ne lui porter qu'une attention distraite. Plus d'une fois, c'est à l'occasion d'un déplacement ou de conversations avec des amis de rencontre que certains ont eu la révélation de leur appartenance à cet univers, en entendant d'autres personnes parler avec enthousiasme de la Cité, les questionner à son sujet, les féliciter d'habiter un si bel endroit. Par le biais des autres, ils découvrent ainsi une facette de leur identité collective à laquelle ils n'avaient jamais trop songé. Loin d'elle, et à l'évoquer avec des étrangers, ils réalisaient que cette Cité un peu oubliée et dédaignée, fait, au fond, vraiment partie d'eux.

La silhouette de la vieille citadelle sert aussi d'emblème au département et figure à la place d'honneur dans les dépliants touristiques. Mais son nom et son profil plus ou moins stylisés s'étalent également sur les papiers d'emballage des commerces de la Ville Basse (« Librairie de la Cité »...), en tête

des rubriques des journaux (« de Grazaillès à la Cité »), sur les affiches des manifestations sportives (« Challenge des remparts », « Cross de la Cité »), dans les intitulés de divers organismes, associations ou entreprises (« Auto-école de la Cité »...). Cela, au grand dam des habitants *stricto sensu* de la Cité, qui considèrent qu'il s'agit là de grossières et abusives tentatives d'appropriation :

Ils n'ont rien à voir avec la Cité, ces gens, mais ils mettent le nom parce qu'ils trouvent que ça fait bien ; la Cité, pour Carcassonne, c'est une image de marque, alors tout le monde se dit *de la Cité*.

Imaginons un instant que Carcassonne n'ait pas, ou n'ait plus la Cité. La ville, c'est sûr, n'aurait pas le même attrait. Elle, qui, régulièrement, s'enorgueillit de recevoir des hôtes illustres attirés par la renommée internationale de son site, ne serait qu'une ordinaire bourgade provinciale. Les Carcassonnais n'auraient rien à montrer aux parents et amis venus leur rendre visite, nul endroit où les épater en s'improvisant guides avertis. Le prestige du monument ne rejaillissant plus sur eux, ils n'auraient plus aucune raison d'être fiers de vivre ici en privilégiés à qui il est donné de jouir au quotidien d'un site convoité que l'on vient voir de très loin. « Oui c'est vrai que, vous, vous avez la Cité », « Oui, mais, nous, on a la Cité », telles sont, en effet, bien souvent, les conclusions des conversations qui abordent la question des mérites et des charmes respectifs des villes de la région. « Heureusement qu'on a la Cité », se consolent les Carcassonnais pour échapper au sentiment d'ennui qui, parfois, les étirent face à la monotonie de la vie

provinciale ; « Heureusement qu'il y a la Cité », font chorus ceux qui déplorent la léthargie de l'économie locale et ne voient d'avenir que dans le tourisme.

Carcassonne sans la Cité... ! Ce désastre, pourtant, faillit bel et bien arriver. Il s'en est fallu, au XIX^e siècle, d'un cheveu que les fortifications ne disparaissent sous les coups de pioche des démolisseurs. Avant que l'émergence de la notion de monument historique et la restauration ne viennent inverser l'ordre des choses, la Cité était le quartier arriéré de Carcassonne, Ville Haute à laquelle on n'accédait que par un mauvais chemin escarpé, *Vieille Ville* vouée à la ruine et à l'indifférence du monde. Désertée par son ancienne population de notables et habitée par une population de miséreux, prisonnière de remparts inutiles enserrant un labyrinthe de ruelles étroites, sombres et humides, elle était la figure antinomique de la cité idéale moderne représentée, de l'autre côté du fleuve, par l'industrielle et bourgeoise Ville Basse qui, débarrassée de son ancienne ceinture fortifiée et agrémentée de larges boulevards, s'étalait, elle, paisiblement, dans la plaine. Le pont sur l'Aude, qui, aujourd'hui encore, unit et sépare les deux Carcassonne, marquait la frontière entre deux espaces urbains et deux types de population opposés, mais, aussi et surtout, entre deux temps, l'ancien et le moderne. La Ville Basse, seule, vivait un présent tourné vers l'avenir, cependant que la Cité, close sur elle-même, lentement se mourait, n'était plus qu'une *Ville du passé* (Rouquet 1925) dont le destin était irrémédiablement achevé (ill. 30). Mais, depuis cette époque maintenant déjà lointaine, la

Cité est passée du statut négatif qui était le sien à l'image valorisante de lieu de mémoire et de centre vital pour l'économie régionale. La Ville Basse, par contre, frappée par une succession de crises – de l'industrie drapière d'abord puis de la viticulture –, a beaucoup perdu de son dynamisme et apparaît comme une petite agglomération déclinante. C'est la Cité qui, désormais, à Carcassonne, incarne l'avenir économique.

La naissance du monument se fit, nous l'avons vu, avec des avancées et des reculs. Jusqu'à l'année 1851, où débutèrent vraiment les travaux de restauration de l'ensemble des tours et des remparts, des menaces de destructions partielles planèrent régulièrement sur la Cité. Lorsque l'œuvre fut achevée ou presque, des voix s'élevèrent pour dénoncer les outrages que Viollet-le-Duc aurait fait subir à la vérité historique du site. Puis ce fut au tour des gardiens affectés à la surveillance des lieux et des administrateurs des Monuments historiques de se plaindre des dégradations et des vols de matériaux auxquels se livraient les habitants de la Cité, notamment les gitans qui, dans la première moitié du xx^e siècle, représentaient une part importante de la population :

.... ardoises enlevées, serrures brisées, portes enfoncées. [...] nombreuses « sentinelles » qui montent la garde dans les lices et que les touristes ne trouvent pas de leur goût. [...] dessins licencieux tracés à la craie sur des portes (lettre de H. Nodet au directeur des Beaux Arts, 30 juillet 1922, A.P. 281).

Le 6 juin 1925 le service des Beaux-Arts écrit, à son tour, au préfet :

Des actes de vandalisme ont été accomplis ces derniers temps contre l'église Saint-Nazaire de la Cité de Carcassonne. Des vitraux ont été brisés aux fenêtres de la chapelle Radulphe. D'autre part, plusieurs verrières anciennes de l'abside ont subi le même sort et ont été fortement endommagées par des jets de pierre malgré les grillages qui les protégeaient, les projectiles ayant passé entre les mailles (A.D.A 4T 28).

En 1931 le gardien chef Duffour constate encore des faits similaires : un enfant a, à coups de pierres, cassé une gargouille et un vitrail de l'église Saint-Nazaire (A.D.A 4T 47). Les archives des Monuments historiques regorgent, pour la période de la première moitié du xx^e siècle, de notes de ce type montrant le monument comme un lieu dont l'intégrité physique est perpétuellement menacée par les agissements de sa population : vols de matériaux, bris de tous les systèmes de fermeture visant à interdire l'accès aux tours, enfants vandales... Revient aussi régulièrement le problème de la propreté des lices et de toutes les parties accessibles des fortifications que les habitants considèrent, dit H. Nodet, « comme des w-c et des décharges publiques » (A.P. 282 « Affaires générales » 1941-1951).

Un siècle auparavant, Viollet-le-Duc avait qualifié de « parasites » les maisons des lices, un siècle après les habitants de la Cité font toujours figure de nuisibles portant atteinte autant à la matérialité du monument qu'à son image. À la fin du xx^e siècle, la population a considérablement diminué et ce sont maintenant les commerçants qui sont accusés de gâcher le site en transformant les rues de la

citadelle en un vaste supermarché. Mais le danger lié à la masse sans cesse grandissante des visiteurs et au développement des activités touristiques n'est pas simplement d'ordre esthétique. Il touche, avec les risques de dégradations définitives induites par des aménagements intempestifs, à l'intégrité même du site. C'est ce que mettent en avant, dès l'ouverture de leur étude, les auteurs d'un rapport – dit Rapport Méliissinos – établi en 1994, à la demande du ministère de la Culture :

Sauf réaction rapide, cette « spirale » aboutira sans doute à la dégradation voire à la destruction de la Cité non seulement en tant qu'objet patrimonial et de culture mais aussi en tant qu'objet physique car, ici, comme ailleurs, nous sommes devant l'insurmontable contradiction entre une masse de visiteurs et d'activités, extensible à l'infini, et un site « fini », limité et inextensible (Méliissinos, 1994 : 2).

Deux millions de visiteurs se pressent chaque année, essentiellement durant le seul été, à l'intérieur des 6 hectares de la ville fortifiée. En pleine saison ils ont parfois du mal à contenir dans l'espace des remparts. Le 14 juillet 1998, pour la première fois, la police municipale, dut intervenir, dans l'après-midi à l'entrée de la Cité pour empêcher les touristes d'y pénétrer : la foule, à l'intérieur, était si dense qu'il était impossible d'y circuler, tout le monde y était immobilisé, prisonnier d'un angoissant embouteillage piéton ! Face à l'afflux toujours grandissant des visiteurs et à la petitesse du site, la tentation de grignoter un peu d'espace confine parfois à l'absurde. Écoutons, par

exemple, le témoignage indigné d'un représentant des Monuments historiques :

On m'a demandé si, éventuellement, les Monuments historiques ne pouvaient pas envisager – on ne savait pas trop de quelle manière – d'élargir la porte Saint-Nazaire, parce que, bien souvent, les camions, notamment ceux livrant le matériel au théâtre, avaient du mal à passer. Nous on se soucie de mettre en valeur le monument [...] Et on nous demande de pousser les murs ! On nous demande de reculer les murs ! Je crois que c'est bien révélateur d'un état d'esprit comme quoi il y a des gens qui sont prêts à sacrifier le monument pour leur confort ou pour leur intérêt. Et nous, nous sommes là pour éviter ça, nous sommes les gardiens du monument.

Après avoir failli être détruite parce que considérée comme sans intérêt, la Cité pourrait donc, maintenant, être victime de son succès.

« Ah ! ça va, la Cité est toujours là, on ne nous l'a pas volée », disait, avec un soulagement feint, ma mère, à chaque retour de vacances ou même d'un simple déplacement. La phrase, chez elle, avait une valeur coutumière, et elle se plaisait à la prononcer à la moindre occasion, le matin, par exemple, lorsque, au réveil, elle ouvrait les volets et redécouvrait le panorama des remparts, « la Cité est toujours là, elle n'a pas bougé ». Depuis son adolescence où elle est venue habiter sur la colline de la Gravette, en face de la Cité, celle-ci fait partie du paysage quotidien. De la terrasse la vue donne, des tours Narbonnaises au château, sur une grande partie du front nord-ouest, et ces murailles qui, à quelques centaines de mètres, barrent l'horizon, captent nécessairement le

regard. Nous sommes, ici, à l'extérieur de la Cité, aux limites de son territoire convexe, et la vie s'y déroule encore sous ses auspices. Mais, alors que les habitants de l'intérieur et de son pourtour immédiat privilégient la dimension guerrière et protectrice des fortifications, dans les quartiers qui ont vue sur le monument, ce qui prime c'est le caractère esthétique du site, la beauté et l'harmonie du tableau qui se découpe dans le ciel, l'impression de force sereine et d'éternité qui s'en dégage, « la Cité, quoi qu'il se passe, elle est toujours là ». Le matin, le soir, l'été, l'hiver, la Cité est immuable et pourtant changeante. Les variations de couleur des vieilles pierres, noircies par la pluie, ocrées par le soleil, irisées par les aurores et les crépuscules sont toujours largement commentées, un peu parce qu'elles servent de vagues repères météorologiques, « quand il fait humide la Cité est toute grise », mais surtout parce qu'elles dessinent des compositions toujours renouvelées, « la Cité tu ne peux pas te lasser de la regarder, elle n'est jamais pareille ». Lorsque, rarement, la neige vient parer le paysage alentour, le sol des lices, le toit des tours et les hauts des murailles d'un blanc immaculé, beaucoup de Carcassonnais s'empressent de sortir, tels de simples touristes, leurs appareils photo pour immortaliser l'image insolite de « la Cité sous la neige » (ill. 31). Plus généralement, les photographes et les peintres, ne se lassent pas de tenter de fixer les multiples facettes de ce lieu. Mais la Cité n'est pas seulement, pour les artistes locaux, un sujet obligé, elle est aussi, souvent, l'objet d'une fascination qui dépasse le cadre strict de la création. Quel que soit le

contenu de l'œuvre, le fait d'exposer à la Cité a, pour beaucoup, une importance symbolique majeure :

Pour te montrer la fascination qu'exerce la Cité sur des gens comme moi, qui n'y sont pas nés, quand j'ai créé la première Rencontre des Arts Audois, j'ai choisi la Cité et le château comtal comme lieu d'exposition. Ça ne s'est pas fait sans mal, parce qu'il a fallu faire intervenir Jeanot Alary, le directeur du théâtre, pour qu'il me pistonne auprès de Bourrelly, l'architecte des Bâtiments de France, pour avoir la permission... Mais, le premier Salon des Arts Audois, que j'ai eu l'honneur de créer, ça s'est passé dans la salle du château comtal à la Cité. Une exposition monumentale !

Carcassonne sans la Cité ne serait pas Carcassonne. La vieille citadelle n'a pas que des amoureux inconditionnels et déclarés, certains affichent à son égard un mépris un peu blasé ou critiquent le fait qu'elle soit devenue un domaine réservé des « marchands du temple », un lieu infréquentable par les Carcassonnais ordinaires. Aujourd'hui, en effet, ceux-ci, apparaissent comme *dépossédés* du plus bel endroit de la ville, refusant de s'y promener l'été, au milieu des touristes, découragés l'hiver, l'automne et le printemps par le prix des parkings extérieurs obligatoires. Peu à peu, ils ont perdu l'habitude de venir régulièrement à la Cité, « faire le tour des lices », flâner dans les rues, boire l'apéritif ou le café... À la morte saison les grands parkings situés à proximité du monument restent vides, et, en dehors d'eux, il n'y a guère moyen de se garer ailleurs. Les Carcassonnais n'ont jamais vraiment protesté, collectivement et véhémentement, contre cette organisation de

l'espace. Individuellement, tous maugréent mais chacun baisse les bras comme s'il n'y avait rien à faire contre ce qui serait une évolution inévitable. Seule l'Union des commerçants de la Cité interpelle régulièrement, sans succès, la mairie sur cet aspect des choses. Ces dernières années, un service de bus a été mis en place, en saison, pour assurer une liaison gratuite Cité-Ville Basse. Mais celle-ci a surtout pour but d'attirer les touristes vers la Ville Basse et rares sont les Carcassonnais qui en profitent pour renouer des liens avec la Cité.

Les habitants de Carcassonne vivent donc, aujourd'hui, une paradoxale relation d'attachement et de détachement vis-à-vis du monument. La Cité fait profondément partie de leur identité, elle est un élément fondamental de leur rapport au monde et, en même temps, ils acceptent assez facilement, semble-t-il, d'être exclus de son territoire, « la Cité, maintenant, c'est pour les touristes » et se complaisent à développer des discours très critiques, « la Cité, quand je vois ce que c'est devenu, ça me dégoûte ». Il y a plusieurs façons d'analyser ce phénomène. La plus évidente et la plus partagée se fonde sur les anciennes rivalités des deux communautés, ancrées dans l'histoire sociale, politique et économique, et réactualisées de nos jours par l'expansion commerciale de la Cité face à une Ville Basse en perte de prospérité. Les Carcassonnais d'en bas seraient envieux, jaloux de ceux d'en haut. Et, pour masquer leur dépit, ils feindraient un profond dédain dont ils ne sortiraient que pour faire les honneurs des lieux à des étrangers. L'explication comporte une part de vérité. Mais, il me semble

qu'il y a aussi dans ce comportement mi-admiratif mi-blasé, dans cette façon de s'accommoder de la perte d'un espace essentiel de la ville, le signe d'une autre logique. Que disent-ils lorsqu'ils râlent sur ce qu'est devenue la Cité, lorsqu'ils s'abstiennent ostensiblement d'y « monter », arguant que « ce n'est plus possible » ? Ne disent-ils pas, tout simplement, que la Cité, *la leur*, leur a été dérobée, *volée* ? En cela, ils rejoindraient les habitants de l'intérieur de la citadelle pour qui la crainte de sa disparition fait partie, nous allons le voir, de l'imaginaire du lieu ? Sous la diversité des manières, il y aurait donc, entre Carcassonnais et Citadins, au moins une représentation commune du site.

Chaque année, le 14 juillet, la Cité brûle en un immense brasier allégorique. Chaque année, chez ma mère, sur la terrasse emplie de monde, la fin de l'embrasement était saluée par des exclamations de faux soulagement. Débarrassés des lueurs d'incendie, les remparts resurgissaient, intacts, sous les feux des projecteurs ordinaires. L'embrasement n'était qu'un jeu, et c'était encore un jeu que de feindre d'y avoir cru et d'avoir tremblé pour les antiques murailles. Chaque année, donc, les Citadins et les Carcassonnais, chacun de leur côté, attendent la fin de l'alerte. Lorsque, dans les années 1920-1930, le romancier audois Luc Albernay écrit *L'enlèvement de la Cité*, il choisit d'agencer son récit autour de ce moment critique de l'embrasement. Les Américains, lassés d'être obligés de se déplacer pour venir admirer la Cité, demandent aux Monuments historiques de la leur vendre par morceaux afin de la reconstruire

chez eux. Ils remplaceraient, à leurs frais, chaque tour par une tour identique, mais faite avec des matériaux neufs. Le chantier se ferait sous couvert de restauration, personne ainsi ne remarquerait la substitution. Devant les refus de l'administration, ils décident de voler la Cité. Comment mettre à exécution un pareil projet ? Tout simplement en profitant du feu d'artifice du 14 juillet et en remplaçant les fusées habituelles par d'autres chargées d'un gaz à haut pouvoir soporifique :

L'embrasement était pour dix heures du soir. À dix heures un quart, Carcassonne devait être endormie. Trois cent sept camions Packard arrivaient alors par la route de Trèbes. Chaque camion transportait dix hommes soigneusement affublés de masques à gaz. En cinq à six heures, la Cité, ou du moins les parties les plus intéressantes de la Cité auraient été descendues pierre par pierre et transportées sur les camions. Huit vapeurs soi-disant charbonniers attendaient à Cette où devait se faire l'embarquement... (Alberny s.d. : 36).

À la suite d'un incident technique l'enlèvement échoue mais le complot n'est pas publiquement dévoilé. Les Américains ne renoncent pas à leur idée et leur ambassadeur, rappelant l'aide que les États-Unis ont apportée à la France durant la première guerre mondiale, s'emploie à convaincre le président de la République :

Bien entendu, cette affaire resterait absolument secrète, continua l'Américain. La France a contracté envers mon pays une dette considérable. Voici une occasion inespérée de l'acquitter, en bonne partie tout au moins. Il ne vous en coûterait rien. On vous demande seulement de laisser faire. Officiellement,

vous pourriez tout ignorer, si cette façon d'agir vous paraissait plus convenable. Nous démolirions la Cité pièce à pièce, en reconstituant à mesure, de façon à ne rien laisser paraître (Alberny s.d. : 52).

Le roman se termine par une pirouette qui permet à l'auteur de faire semblant de laisser planer un doute, à la fois sur la réalité de l'histoire mais aussi sur la vérité de la Cité telle que l'on peut la voir aujourd'hui, après qu'elle ait été l'objet de plusieurs travaux de soi-disant réparation :

Je ne suis jamais revenu à Carcassonne. Certains voyageurs m'ont affirmé que la Cité dresse toujours ses tours médiévales sur sa colline historique. La Cité ! ... Oui ! ... Évidemment ! Et puis ! Qu'est-ce que cela prouve !... (Alberny s.d. : 56).

Le tournant de 1944

La Cité de 1998 n'a plus grand chose à voir avec la Cité de la première moitié du XIX^e siècle. L'ambiance du village a fait, peu à peu, place à celle d'un petit centre commercial surchargé en été et désert en hiver. Toute activité agricole a disparu de l'intérieur de l'enceinte, les commerçants et artisans traditionnels, épiciers, boulangers, pâtisseries, cafetiers, boucher, poissonnier, cordonnier, menuisier..., ont quitté l'endroit ou ont reconverti leurs activités (ill. 32). Les boutiques de souvenirs, les cafés, restaurants, crêperies et sandwicheries, tiennent le haut du pavé. Mais, quoique transformés pour s'adapter aux nécessités de l'ère du tourisme, il reste encore quelques témoins de ce que fut la vie ancienne du

quartier : une boulangerie, deux cafés, un Tabac, un magasin d'épicerie fine et d'articles divers dépositaire de la presse. Ouverts toute l'année, ils sont, pour les Citadins, des lieux importants de services et d'échanges où se perpétue la sociabilité de naguère. Mais, celle-ci n'est plus que l'ombre d'elle-même. En premier, parce que le nombre d'habitants a considérablement diminué passant d'un millier à une centaine. Ensuite parce que la mutation commerciale a induit de nouveaux comportements, « maintenant il n'y a que l'argent qui compte et c'est chacun pour soi ». L'esplanade à l'entrée de la Cité, qui était jadis le point fort des réunions communautaires – « le Pré Haut c'était le centre du monde » – n'est plus aujourd'hui qu'un espace anonyme aménagé pour l'accueil des touristes. Au jardin, là où jouaient jadis les enfants de la Cité, trône un beau manège de chevaux de bois. En face, à côté du cimetière, le terrain de pétanque reste la plupart du temps, même aux plus chaudes soirées d'été, désespérément vide, « maintenant qu'il n'y a plus personne, ils nous y ont installé la lumière ». Devant le pont-levis ce ne sont plus les anciens qui, assis sur la murette, montent la garde tout en devisant, mais des barrières automatiques destinées à contrôler la circulation automobile.

Le mouvement actuel de dépopulation est aujourd'hui directement lié à l'intensification de l'activité touristique depuis les années 1970. Mais, à cette époque-là, la Cité n'était, déjà, plus le quartier surpeuplé du début du siècle. Une première vague d'exode avait déjà eu lieu, entamée très précisément

en mars 1944 à l'occasion de l'évacuation du quartier par les troupes allemandes. Les habitants doivent quitter les lieux pour laisser la place à l'armée ennemie qui occupe intégralement la vieille citadelle et s'y installe comme dans un fortin. Les Allemands entassent dans le château armes et munitions, murent toutes les portes et les poternes ouvrant sur l'extérieur, se livrent à divers travaux d'utilité militaire, démolissant les murs des jardins attenant aux remparts pour remettre en usage le chemin de ronde, fouillant le sous-sol des tours pour retrouver d'anciens souterrains et en creusant même de nouveaux. Comme au temps des sièges antiques le pont-levis redevient l'unique entrée de la Cité ; des soldats en armes y montent la garde, interdisant le passage à toute personne non munie d'un ausweis. Tout ceci reste inscrit dans la mémoire citadine comme un moment fort de la communauté, même si cet épisode a été somme toute assez court, quatre mois, puisqu'en août 1944 les Allemands libérèrent la place :

Je m'en souviens comme si c'était hier... C'était au mois de mars 1944, ils ont décidé d'évacuer la Cité pour en faire une forteresse. Pourquoi ? Comment ? Je n'en sais rien. L'état major a décidé qu'on devait partir. Et, au mois de mars 1944, avec huit jours de préavis, quinze jours maximum pour les commerces importants, il fallait avoir évacué les lieux, avec tout ce qu'il y avait à l'intérieur des maisons. En laissant la porte ouverte et la clé sur la serrure. Et on est partis. On a été relogés presque tous. Il y en a qui sont allés dans des villages, d'autres en ville... Nous on est allés habiter rue du pont Vieux, au dessus de la pharmacie

du square Gambetta. On y est restés quatre ou cinq mois, jusqu'au 20 août 1944, le jour des événements du quai Riquet, où les Allemands sont partis. Et nous sommes revenus à la Cité. Chacun est revenu chez lui. Mais il y en a certains qui ne sont jamais revenus. Ceux qui étaient locataires, par exemple, ils ont profité de l'occasion, ils ne sont jamais revenus. Ils ont été relogés, s'ils étaient bien là où ils étaient, ils y sont restés. Mais tous les propriétaires sont revenus.

À l'origine des premiers départs massifs des Citadins, il y a donc la guerre, l'occupation de la Cité et l'évacuation de ses habitants. Les plus mal logés, confinés dans des maisons trop petites, vétustes, inconfortables et parfois insalubres, profitèrent de l'occasion pour ne pas revenir. Dans les années qui suivirent, d'autres continuèrent, pour les mêmes raisons, à quitter le lieu :

Quand les premiers HLM ont été construits, il est évident que les gens qui vivaient dans ces vieilles maisons... pas très confortables c'est le moins qu'on puisse dire, avec trois ou quatre gosses, quand on leur proposait des appartements neufs, avec tout le confort, la douche... Eh bien ils ne se posaient pas de questions : « on va aller habiter là-bas ». Mais, nous les gamins, on les plaignait, on les plaignait ! D'ailleurs on les plaignait à juste titre parce que, eux, ils étaient désespérés ! Ils quittaient un endroit... ! On leur mettait des salles à manger rectangulaires. Parce que ici il n'y a pas une pièce rectangulaire ! Vous l'avez remarqué. Il n'y a rien de parallèle, il n'y a rien de perpendiculaire, tout est en travers, tout est en biais... Et là, tout d'un coup on leur proposait des endroits où il y avait le parquet horizontal, des murs verticaux, des portes qui fermaient... ! En théorie

ils auraient dû être heureux. Seulement ils étaient malheureux ! Il n'y avait que les parents qui étaient heureux.

La première vague d'exode, n'a donc rien à voir, semble-t-il, avec l'actuel mouvement de dépopulation lié aux nuisances de l'essor touristique. Leurs raisons ne sont pas les mêmes et leurs conséquences aussi sont différentes : dans les années d'après-guerre la baisse démographique ne remet pas en cause, à l'inverse de ce qui se passe aujourd'hui, le fonctionnement de la communauté. Le quartier est loin d'être vidé et, surtout, aucun nouveau groupe social ne vient imposer un autre point de vue. Les habitants sont moins nombreux mais la vie du village continue, semblable à ce qu'elle était, autour des diverses activités, touristique, agricole et ouvrière, qui, depuis le début du siècle, cohabitent dans le lieu.

Mais, à écouter parler les gens, il semble que ces deux époques soient reliées entre elles par une identique trame symbolique. Non pas que nos interlocuteurs explicitent clairement une quelconque ressemblance entre elles, mais parce que les discours sur l'actuel envahissement touristique et commerçant et ceux sur l'évacuation de la Cité par les Allemands s'organisent autour du même thème d'une tentative de conquête du territoire par des étrangers. Hier c'étaient les troupes allemandes, aujourd'hui ce sont les nouveaux commerçants. Et, surtout, les descriptions des événements et de l'ambiance de ces deux époques sont unanimement scandées par une image récurrente, celle de l'avènement imminent d'un temps de la fin. Au leitmotiv qui, aujourd'hui,

annonce non seulement la mort du quartier mais aussi celle de la Cité tout entière – « la Cité elle est foutue » – font, en effet, écho des récits qui rapportent comment, en 1944, le monument, échappa de justesse, et comme par miracle, à la destruction totale. Aussi, avant d'aborder, à proprement parler, l'étude des figures contemporaines du temps de la fin, il nous a semblé intéressant de fouiller plus avant la mémoire citadine autour de ce thème. Et nous avons d'abord voulu savoir si la première guerre mondiale avait, elle aussi, laissé de semblables traces dans l'esprit des habitants de la Cité. Y avait-il eu, à cette occasion, production et fixation de discours sur des dangers, réels ou imaginaires, auxquels la Cité aurait été particulièrement exposée ?

Au moment de la guerre de 14-18, l'Armée conservait encore quelques prérogatives sur la Cité, le château comtal était notamment sous sa tutelle et fut, à ce titre, utilisé comme prison pour accueillir des soldats allemands. Mais, à l'inverse de 1944 cette époque a laissé peu de souvenirs dans la mémoire orale. Le temps, bien sûr, est plus lointain et il reste, à la Cité, peu de personnes susceptibles d'en parler. Le seul témoignage que nous ayons recueilli de la bouche d'une ancienne est une anecdote à propos des relations que les enfants de la Cité entretenaient avec les prisonniers allemands. Ce qu'elle a retenu de cette période c'est qu'elle échangeait avec eux, à travers les barreaux d'une grosse grille, des cigarettes contre des « galettes », « on volait une cigarette pour la leur porter et ils nous donnaient une galette ». Ce sont là les seules réminiscences que nous ayons pu

éveiller. Pourquoi insistons-nous sur cette absence de souvenirs ? Parce que nous pensons que l'éloignement dans le temps n'en est pas la seule raison. Il nous paraît important de souligner qu'il y a, entre la guerre de 14 et celle de 40, une autre différence essentielle. En 1914 la Cité est encore au début de son nouveau destin de monument historique, la présence de soldats est directement liée à son statut antérieur et fait l'effet d'une survivance un peu désuète. Ce n'est, en effet, que peu de temps après 1918, que l'Armée se retira définitivement de la Cité. En 1940, au contraire, l'installation des troupes allemandes dans l'ancienne citadelle, constitue une véritable irruption dans l'ordre normal des choses. Il y a longtemps que la Cité n'a plus rien à voir, tout le monde le sait, avec une vraie forteresse. Les gens qui l'habitent se plaisent certes à la penser comme une citadelle guerrière, mais ils font très bien la différence entre mythe et réalité.

En 1914, l'occupation militaire du site n'interpelle en rien l'inconscient collectif cependant, qu'en 1944, elle produit un choc qui ouvrira largement les portes de l'imagination populaire. On pourrait croire que le fait qu'il s'agisse, cette fois, de soldats ennemis a joué un rôle essentiel. Nous avons plutôt tendance à penser que le résultat aurait été sensiblement le même si c'était la troupe française qui avait investi les lieux. Quelle que soit la nationalité des forces militaires établies dans la citadelle, l'important est que celle-ci se soit, brutalement, retrouvée plongée dans une situation, exceptionnelle et anachronique, de forteresse en activité. Le monument, voué

tout entier au passé, renouait, au présent, avec sa dimension traditionnelle de place guerrière. La Cité légendaire rentrait dans l'histoire, et c'est, sans doute, cette actualisation d'un ancien statut, cette rencontre entre mythe et événement moderne qui a favorisé le développement des récits sur les périls auxquels la citadelle a échappé de justesse. En 1914 le siècle vient à peine de commencer, les travaux de restauration ne sont achevés que depuis peu, le développement touristique du site est à peine ébauché, la communauté citadine en est à l'âge des commencements. Tout parle de début et non de fin. La guerre de 39-45, par contre, marque, pour la Cité, un tournant démographique descendant. Celui-ci n'eût, finalement, pas de conséquences vraiment négatives, mais l'occupation de la Cité par les Allemands, l'évacuation totale du quartier et le retour d'une partie seulement de la population ont confronté concrètement les habitants à l'image d'une Cité désertée par la vie autochtone. Eux-mêmes, dispersés en Ville Basse et dans les villages alentour, ont fait l'expérience de la vie à l'extérieur des remparts, ont pu croire que le temps de la fin de la communauté citadine avait réellement sonné.

Le retour de l'histoire

Lorsque ses habitants réinvestissent la Cité, ils ont sous les yeux les signes matériels de son utilisation en tant que moderne bastion militaire : château intérieur rendu à son rôle de camp retranché bourré de munitions et d'explosifs, poternes bouchées, remparts

réhabilités dans leur valeur défensive, souterrains retrouvés et rouverts... La guerre a réactivé et rendu palpable l'image de la forteresse et des dangers qui, depuis les temps antiques de sa construction l'ont toujours menacée et desquels elle a toujours triomphé. Cette notion d'un risque éternellement encouru est prédominante dans la conception que les habitants ont de la Cité. Celle-ci est, par essence, un lieu guerrier et les gens qui vivent à l'abri de ses remparts ne peuvent que partager les figures aléatoires de son destin. En 1944 les Allemands se sont emparés de la Cité, ils en ont chassé les habitants et, pour la communauté citadine mais aussi pour le monument, le temps de la fin a failli arriver.

Dans les faits, chacun reconnaît que les dégâts occasionnés par les Allemands furent minimes, qu'il s'agisse des maisons, « ils n'ont rien cassé », ou du monument, « ils ont surtout fait des trous un peu partout pour chercher les souterrains ». Mais chacun aussi ne manque jamais de rapporter que le pire aurait pu arriver. Sans chercher à cacher, le moins du monde, le peu de réalité des risques encourus leurs histoires font la part belle au frisson né de cette plongée dans l'univers de la ville rendue à sa première fonction de place forte. Ils aiment, en effet, parler des événements de cette époque, raconter leurs peurs et leurs incertitudes avec des sourires et des moqueries qui confèrent parfois à leurs récits une incontestable dimension ludique. Car, au-delà des plaies et des mauvais souvenirs que la guerre n'a pas manqué de leur laisser, il semble que, dès qu'ils évoquent l'épisode de l'occupation et de l'évacuation

de la Cité, ils aient plaisir à s'imaginer et se donner à voir dans leur rôle d'habitants de la citadelle assiégée :

Quand il y a eu l'évacuation, nous nous sommes retrouvés à Villalbe. Et puis, ensuite, les Allemands sont partis. Alors ma mère – mon père était en Allemagne – elle se retrouvait seule, avec ma grand-mère, ma sœur et moi, et sans aucun revenu. Et puis les Américains, qui avaient débarqué en Provence, remontaient... Il y avait différents mouvements et le commerce a repris. Alors ma mère a dit : « Ici je paie un loyer, là-bas déjà je paierai pas de loyer ». Elle est donc allée trouver la municipalité de Carcassonne qui était débordée comme on ne peut... ! Et elle a dit : « Moi je veux remonter à la Cité ». Et on lui a répondu que de remonter à la Cité, il n'en était pas question parce que les Allemands avaient peut-être tout miné. Et alors, à cette femme qui avait à l'époque vingt-huit ans, un gosse de cinq ans, un autre de deux ans et une vieille de soixante et douze ans, ils lui ont dit : « Écoutez, la Cité est peut-être minée. Mais si vous nous signez un papier, vous nous signez une décharge comme quoi vous montez sous votre propre responsabilité... » Ce qui fait qu'elle est montée toute seule, au milieu des mines, des fils de fer barbelé, des chars... En fin de compte il n'y avait rien du tout. Il y avait quatre chats pelés... Elle m'a dit : « Je suis montée à la Cité, il n'y avait personne. Personne, personne ! » Elle est remontée chez nous. Ici, dans cette salle, il y avait des tas de graviers, il y avait des pelles, de tout... Et voilà, et elle s'est installée chez elle, comme ça, toute seule, alors que la maison risquait peut-être de sauter...

Nous avons vu comment dans la quiétude des temps de paix les Citadins, enfants et adultes, s'ingénient à jouer, de toutes les façons, au jeu de la guerre. En 1944

l'histoire leur a donné une remarquable occasion de peaufiner leur relation d'intime connivence avec leur Cité, c'est-à-dire avec ce site que tout le monde considère comme un monument historique et qui, pour eux, est aussi et surtout une vraie ville fortifiée des temps présents. Les souvenirs sur cette époque font aujourd'hui partie de la mythologie populaire. Les raisons de l'occupation de la Cité par les Allemands et les actes auxquels ils se livrèrent durant les quelques mois où ils restèrent seuls dans le lieu, font aujourd'hui encore l'objet de discours ambigus, contradictoires et complémentaires, mêlant rationalité triviale et légendaire merveilleux, et jouant du double statut du site, monument historique et citadelle inexpugnable.

Pour les uns, les Allemands ne sont venus se réfugier à la Cité que pour profiter de l'abri de ses remparts et de sa position stratégique à la sortie de la ville qui leur laissait la possibilité de fuir au moment opportun. Pour d'autres ils ont voulu surtout profiter du fait que la vieille forteresse obsolète était tout simplement inattaquable :

Ils savaient que c'était un monument classé, alors pour eux c'était la sécurité, parce qu'ils savaient qu'on irait pas les bombarder là.

Pour d'autres encore les nécessités de la guerre n'auraient été, en fait, pour l'occupant, qu'un prétexte lui permettant de se livrer, en toute tranquillité et dans le plus grand secret, à des fouilles dans le sous-sol de la Cité. À partir des traces visibles laissées par les Allemands, anciens souterrains dégagés et nouveaux

tunnels percés en plusieurs points, la rumeur s'est, en effet, propagée qu'ils recherchaient un trésor :

Le coup des souterrains, en fait, c'était un colonel allemand, historien, qui, à mon avis voulait faire des recherches. Et en particulier, rechercher un trésor. Il avait dû venir faire des visites bien avant la guerre. Il savait où il venait, le gars ! Et il avait truffé la Cité de souterrains... pour essayer d'accéder par le bas à des supposés trésors, le fameux trésor des cathares ou je ne sais quoi... (ill. 33)

En quoi consistait ce trésor ? Était-il d'ordre spirituel ou simplement matériel ? Personne ne peut vraiment le dire, « ce qu'ils cherchaient on ne l'a jamais su et on ne le saura jamais, puisque, après la guerre tout a été rebouché sans chercher à savoir ». Nous sommes ici aux lisières de la fable et de la réalité. Les Allemands ont bien cherché des souterrains, et ils ont consulté à ce propos les responsables des Monuments historiques, ainsi que le rapporte H. Nodet, alors architecte en chef, dans une lettre du 16 juin 1944 (A.P. 282, 2^e liasse 1941-1951). Ils ont bien percé des tunnels que l'administration française, confrontée, par la suite, à des risques d'effondrements, s'empresse de boucher. Il y avait bien également, parmi les officiers, un « historien » comme le rapporte encore l'architecte Nodet :

Le capitaine qui commande à la Cité a participé à des travaux de restauration en Allemagne et s'intéresse aux monuments anciens (A.P. 282, liasse 1941-1951).

Délaissant, ici, les facettes du mythe d'une Cité souterraine et oubliée, détentrice de « trésors » mystérieux et inaccessibles, nous allons nous

attacher à ne retenir de l'occupation allemande que sa dimension d'épisode hautement dangereux, où la Cité – le monument et le quartier – faillirent basculer dans une fin irréversible. Car les récits autochtones sur la quête à tonalité un peu merveilleuse des Allemands évoquent surtout, pourvu que l'on y prête attention, l'idée d'une destruction évitée de peu. Nous pouvons même dire qu'ils s'organisent autour de cette ligne de force. Les habitants de la Cité ne s'intéressent, en effet, que très modérément aux raisons d'ordre ésotérique qui auraient conduit les Allemands à fouiller et à creuser au plus profond des tours jusqu'à y découvrir des vestiges de constructions antiques². Le développement et la propagation de discours mythiques sur les « trésors » et les souterrains de la Cité sont surtout le fait d'intellectuels épris de mystère et d'« histoire secrète ». Les Citadins, eux, rapportent ces rumeurs mais c'est essentiellement pour nourrir leur propre épopée, c'est-à-dire celle des périls qui ont menacé la citadelle moderne.

Car, bien sûr, à l'heure de l'Occupation et surtout au moment où, en mars 1944, les Allemands décidèrent de faire évacuer la place pour l'investir entièrement, les craintes furent grandes de voir la Cité, retombée au simple rang d'ouvrage militaire, subir de graves dommages. Il y avait en premier le risque que l'armée ennemie ne se livre, pour ses besoins stratégiques, à des dégradations irréparables. Le fait que les travaux d'aménagement soient placés sous la responsabilité d'un officier ayant des compétences archéologiques rassura en partie les autorités françaises, « sa présence représente évidemment une certaine garantie pour

le monument » (A.P. 282, liasse 1941-1951). Le 5 mai 1944 l'architecte L. Bourrely réussit à obtenir l'autorisation de se rendre à l'intérieur de la Cité, à l'exception du château et des remparts. Dans une lettre rendant compte de sa visite, il ne cache pas ses inquiétudes. Rien de vraiment grave n'a été jusqu'à présent accompli mais il craint pour la suite :

J'ai constaté que les Allemands muraient toutes les portes de la Cité à l'exception de la Narbonnaise. Je n'en avais pas été prévenu comme cela m'avait été antérieurement promis. Pour avoir des matériaux nécessaires ils ont démolit quelques murs de jardin ou de maisons en ruines dans la Cité. C'est ainsi que le mur séparant le chemin de ronde appartenant à l'État de l'espace public, près de la porte Saint-Nazaire n'existe plus. J'ai pu arrêter toutefois après des pourparlers laborieux la démolition d'un restant de mur situé dans le théâtre et ayant appartenu au cloître de Saint-Nazaire. Le capitaine allemand responsable m'a dit ne pas s'être rendu compte de l'intérêt que présentait ce reste de mur et a donné les ordres nécessaires. Il m'a promis à nouveau de m'appeler toutes les fois que les travaux tomberaient à quelque point intéressant, mais j'ai eu l'impression très nette d'être considéré comme un gêneur, sinon comme quelqu'un dont il y aurait lieu de se méfier, et malheureusement je ne m'attends guère à être consulté. Les maçonneries qui obturent les portes, pour autant que j'ai pu les voir, n'ont pas été liaisonnées avec les maçonneries anciennes, et par conséquent n'occasionneront pratiquement pas de dégâts (A.P. 282, liasse 1941-1951).

Mais la menace la plus terrible qui pèse sur la vieille forteresse transformée, selon l'expression d'un témoin d'alors, en « bunker moderne » est de

redevenir un terrain de combats, d'avoir à essuyer des bombardements ou des assauts de l'artillerie. Le 3 avril 1944 Joë Bousquet envoie au préfet de l'Aude une lettre dans laquelle, pour tenter d'épargner à la Cité les ravages de la guerre, il met en avant son caractère éternel et sa dimension de trésor européen :

Au nom de mes compatriotes et amis je sollicite, Monsieur le Préfet, de votre haute bienveillance des démarches immédiates en vue d'obtenir que Carcassonne soit déclarée ville ouverte. La ville la plus ancienne de France et la seule dont la restauration ait constitué un fait mondial est le patrimoine commun de tous les grands pays belligérants. Les archéologues et historiens allemands n'ont que l'exemple de notre Cité pour étayer leurs thèses sur la construction wisigothe et leurs études sur ce point ont devancé et éclairé les nôtres. Les Anglais ont porté un grand intérêt à toutes les commémorations dont la Cité a été l'objet. Les Américains ont pris eux-mêmes des initiatives dans ce sens et leur presse a célébré le bi-millénaire de Carcassonne. Toutes ces grandes nations se sont montrées déjà accessibles à des demandes comme la nôtre et il nous appartient de solliciter sans hésitation la grâce d'une ville si digne de l'obtenir. Elle est la seule qu'il suffise de nommer pour que la requête paraisse naturelle – et opportune, quand l'occupant, qui n'a à connaître que son devoir militaire, s'appête à restituer à son rôle historique la ville qui était entrée vivante dans l'histoire. Mais comme tous les belligérants qui savent notre cas hors de pair, ils n'attendent peut-être que notre initiative pour laisser à Carcassonne son caractère éternel et respecter en elle un trésor européen (A.D.A. M.W. 2590).

Quelques jours plus tard le préfet reçoit également un vœu dans ce sens, émis par la Société des Arts et Sciences de Carcassonne, par l'Association des Amis de la Ville et de la Cité, par le syndicat d'initiative et par le Touring Club de France (A.D.A. M.W. 2590). Le 24 avril une note de la Feldkommandatur 734 informe le préfet que « la requête demandant la déclaration de Carcassonne ville ouverte a été rejetée » (A.D.A. M.W. 2590).

Au printemps 1944, un siècle après qu'elle ait commencé sa carrière de monument historique, la Cité, emplie de soldats qui s'activent à la remettre en état de défense, semble renouer avec son destin premier (ill. 34 et ill. 35). À l'apogée de son efficacité militaire, elle était réputée comme une citadelle imprenable grâce aux vertus dissuasives de ses ingénieuses et formidables fortifications, et elle fut, pour cela, surnommée *La Pucelle du Languedoc*. Au ^{xx}^e siècle, avec ses remparts obsolètes, inadaptés aux techniques de la guerre contemporaine mais revalorisés par leur réputation de « trésor européen », elle incarne toujours, mais pour des raisons différentes, l'image d'une citadelle inviolable. Si elle peut encore apparaître comme inattaquable, c'est maintenant par les effets de sa haute valeur patrimoniale. Les Allemands, en l'investissant, firent coïncider ses deux fonctions, l'ancienne et la moderne, la dimension de place forte et celle de monument historique. Aussi, plus encore que si, reconnue comme ville ouverte, la Cité avait été, d'emblée et officiellement, tenue à l'écart du combat, le rôle ambigu et hors d'âge que les Allemands lui assignèrent, contribua encore à la

désigner comme un symbole de la forteresse éternelle. En faisant d'elle leur dernier refuge, en fouillant au plus profond de son sol à la recherche de vestiges lointains, en réveillant des craintes de destruction liées à l'idée d'une attaque possible, en mêlant le passé au présent, ils ont donné de la matière nouvelle pour nourrir l'imaginaire des figures de lieu.

Une fois la guerre finie, ses événements les plus significatifs seront intégrés dans la saga des représentations de la Cité, forteresse intemporelle, habitée d'une paradoxale dualité faite de précarité et d'invincibilité. L'idée d'un siège à soutenir, et donc des risques et des dangers qui l'accompagnent, est, nous l'avons dit, inséparable de la conception que les Citadins ont de leur lieu de vie. La citadelle est fragile parce qu'elle est depuis toujours un objet de convoitises et d'attaques, elle est éternelle parce qu'elle a toujours résisté au pire. Nous allons maintenant voir plus précisément comment, autour de ce thème, les habitants de la Cité ont fait du temps de l'occupation allemande un épisode exemplaire de l'histoire du site.

Mais, auparavant nous voudrions ouvrir une petite parenthèse pour bien préciser ce que nous entendons lorsque nous parlons de la dimension *guerrière* du lieu. Durant la guerre de 14-18 le château comtal fut utilisé comme prison militaire, en 1944 les Allemands y installèrent leur état-major. Ce sont les deux seules fois où, au ^{xx}^e siècle, la Cité renoua, dans la réalité, avec son ancienne tradition. Habituellement, à Carcassonne, à l'époque moderne, elle est tenue à

l'écart des troubles sociaux et politiques qui peuvent agiter la vie locale. Aujourd'hui, c'est à l'extérieur des hautes murailles, de l'autre côté du fleuve, dans la Ville Basse que les combats se déroulent. Plusieurs fois, au XX^e siècle, ses rues connurent des scènes de violence, au cours, par exemple, des grandes manifestations vigneronnes des années 1970 et 1980. Il y eut des explosions, des incendies, des bagarres avec les CRS... En 1968, aussi, des batailles s'organisèrent entre forces de l'ordre et manifestants, entre militants d'extrême droite et gauchistes... La Cité, elle, ignore tout de ce type d'affrontements, aucun cortège revendicatif ne l'a jamais parcourue, aucun pavé n'y a jamais été arraché pour dresser une barricade... Seuls, ici, les enfants jouent à se lancer des pierres et à se livrer à d'intrépides assauts. Car le territoire guerrier de la Cité n'est pas de ce temps, il appartient à celui d'une histoire intemporelle et se situe sur un tout autre plan que celui de la simple réalité triviale. Les hommes politiques locaux ne manquent jamais, notamment pour les affiches de campagnes électorales, de se faire photographier avec la Cité en arrière-plan, espérant parer, ainsi, leur personnage d'une profondeur historique de bon aloi. Pour eux, dans les luttes d'aujourd'hui la Cité n'est plus utilisée que comme un décor, la puissance de ses fortifications n'a plus qu'une valeur symbolique détachée de tout rapport véritable avec la vie quotidienne. Elle est devenue un monument, une image conventionnelle de l'identité locale, une référence obligée pour qui veut faire la preuve de son attachement au pays et se poser en légitime héritier de la mémoire occitane. Seuls ses

habitants continuent de la penser comme un concret terrain de combats.

Une fin évitée de justesse

Aujourd'hui, les discours populaires ne manquent jamais de rappeler que le destin de la Cité, du monument et du quartier, faillit s'arrêter un jour de 1944 :

Les Allemands, avant de partir, avaient reçu l'ordre de faire tout sauter.

Cette assertion est tantôt présentée comme une vérité formelle, tantôt évoquée comme une rumeur aux fondements imprécis :

On l'a dit, mais, maintenant, on peut pas l'affirmer, c'est peut-être des « on dit ». C'est vrai que c'était bourré d'explosifs et qu'il n'en aurait pas fallu beaucoup pour que tout saute. Alors est-ce que vraiment ils avaient prévu de faire tout sauter ? Et, est-ce qu'au dernier moment ils n'en ont pas eu le temps ? On ne sait pas. En tout cas on n'a jamais retrouvé de dispositif de mise à feu.

Cette idée d'une Cité tout entière emportée dans une formidable explosion se nourrit du fait que les Allemands avaient établi dans le château un important dépôt de munitions. Le 19 avril 1944, Henri Nodet, l'architecte en chef des Monuments historiques s'était ému de la situation dans une lettre au ministre :

Depuis trois jours des munitions et explosifs ont été déposés au château comtal, dans la cave du donjon, ce qui est bien dangereux pour le monument (A.P. 282, liasse 1941-1951).

Le risque était bien réel, une maladresse, une étincelle, et toute une partie de la Cité pouvait partir en fumée. L'éventualité d'une attaque aérienne par les Alliés était surtout à craindre. Dans l'église Saint-Nazaire les précieux vitraux avaient été enlevés et transportés dans la Montagne Noire à l'abbaye d'Encalcat, les piliers de la nef avaient été entourés de fagots de sarments pour les protéger. Si un bombardement avait lieu la Cité en sortirait mutilée mais, si un obus tombait sur le château, elle risquait de disparaître complètement dans une gigantesque explosion. De ce scénario catastrophe rien n'arriva. Lorsque les Allemands quittèrent la place ils abandonnèrent leur stock d'armes et d'explosifs sur place, ils déposèrent bien quelques mines ici et là, mais celles-ci furent, dans l'ensemble, désamorçées à temps. Seules quelques-unes échappèrent à la tournée des artificiers et éclatèrent quelques semaines après, sans vraiment occasionner de dégâts. Le désastre donc n'eut pas lieu. La Cité ne fut pas bombardée, le dépôt de munitions n'explosa pas par accident. La Cité, en quelque sorte, eut de la chance. Mais, il semble que le mythe ne puisse se satisfaire d'aussi peu de choses : est-il possible de dire et de penser que l'antique Cité, symbole de la forteresse éternelle, faillit être détruite par accident, et qu'elle échappa à ce sort par un simple concours d'heureuses circonstances ? On peut bien sûr le penser mais il n'y a alors plus grand chose à ajouter. L'hypothèse d'une destruction programmée de la Cité par les Allemands permet, au contraire, d'enrichir la saga du lieu. Laissons-nous donc aller à écouter la parole citadine.

Le trait le plus marquant et le plus signifiant de cette période, n'est pas dans la réalité de l'heureuse conclusion de l'affaire, mais dans l'imagination de la catastrophe. La guerre, l'occupation de la citadelle par l'ennemi, l'évacuation des habitants, la mise à distance des responsables des Monuments historiques ont donné au fantasme une épaisseur de vérité. Pour les Citadins, c'est donc toujours la vision d'une Cité échappant de justesse à une ruine quasi totale qui, plus que la débâcle des Allemands et le retour à la vie normale du quartier, reste emblématique des événements de cette époque. Reprenant les discours des amateurs d'ésotérisme, les habitants de la Cité, ont adopté la thèse selon laquelle les Allemands y étaient venus pour chercher un mystérieux « trésor », « c'est pour ça qu'ils avaient fait partir tout le monde, ils voulaient être seuls ». Mais, simplement, alors que les premiers font de cette quête l'élément essentiel et le but autour duquel ils organisent leurs propres récits mythiques, les Citadins la prennent pour point de départ et, une fois la chose dite, ne s'en occupent plus. Ce qui retient leur attention c'est le fait que, en cas de départ forcé et qu'ils aient ou non eu le temps de mener à bien leurs découvertes, les Allemands, soucieux de ne rien laisser transparaître des secrets enfouis dans le sol de la vieille citadelle, auraient eu l'intention de « faire tout sauter ». Mais comment expliquent-ils alors que l'inévitable ait été évité ? que les Allemands n'aient pas mis leur projet à exécution ? La question reste souvent en suspens, comme perçue sans intérêt en regard de l'importance et de la force

d'attraction de ce qui a *failli arriver*, « d'un peu plus il ne restait rien de la Cité ».

Certains, cependant, ont trouvé à ce mystère de la Cité miraculeusement épargnée, sauvé *in extremis* de l'anéantissement, une réponse en accord avec la dimension allégorique du phénomène. Ils font pour cela intervenir un personnage paré d'une auréole de légende, l'abbé Pont, qui, curé de la Cité jusque dans les années 1950 a laissé, même dans la Ville Basse, le souvenir d'un homme exceptionnel :

Ah oui ! Pont ! Mon père m'en parlait. Parce que lui, il était connu de toute la ville et de la région. Par son action au niveau de la prison. Il était aumônier de la prison. Et par son action à la Libération, lorsqu'ils ont fusillé quelques... des jeunes notamment soupçonnés de collaboration. Et c'est Pont qui les préparait à l'exécution. Des gars de quinze, dix-huit ans. Et ça mon père m'en a parlé plusieurs fois. Soi-disant que c'était un gars remarquable, au niveau humain, relations humaines. Il faisait l'unanimité. De l'extrême gauche à la droite. Et une forte personnalité. Et qui a sorti pas mal de gens de faux pas. Ah ça oui, mon père m'en a parlé. C'était la figure emblématique de la Cité. Certains même l'appelaient *le saint*.

Les anecdotes et les commentaires que nous avons recueillis sur lui, le font apparaître comme un être exemplaire, chargé d'attributs propres à en faire un « saint » populaire. Il était d'abord proche de ses ouailles, même des plus rétives :

Le pauvre curé Pont, celui-là, à mon avis, le pape aurait dû le canoniser de son vivant. Parce qu'après avoir été curé à la Cité il a gagné sa sainteté, son

paradis sur terre ! Il allait chez tout le monde, il parlait avec tout le monde, et, ici, à l'époque il y en avait beaucoup qui n'aimaient pas l'Église, qui étaient plutôt rouges... Mais ça ne fait rien, il était bien avec tout le monde. Et les gens le respectaient. Même ceux qui n'étaient pas de son bord.

Il était aussi l'incarnation de la charité, exerçant notamment celle-ci à l'égard des détenus qu'il allait visiter à la prison et qui, à leur sortie, venaient souvent taper à sa porte :

Il leur donnait toujours quelque chose. Et j'entendais la bonne qui criait, qui rouspétait : « Qu'est-ce que vous mangerez à midi ! ? Des *coropias* », il lui répondait. D'ailleurs cet homme qui était d'une famille sûrement bourgeoise et qui devait avoir de l'argent, le pauvre, il est mort sans un sou, sans un sou !

Et, pour finir, un dernier trait vient le rendre encore plus digne de figurer au panthéon des humbles héros de la vraie foi : il aurait été en butte à la hiérarchie ecclésiastique :

Il était très, très mal aimé de l'évêché, parce qu'il était trop reconnu. C'était un bonhomme qui avait une aura extraordinaire, de telle sorte que l'évêque le détestait, parce qu'il était beaucoup plus aimé que lui.

En répétant les figures du discours populaire attachées à la mémoire de cet homme nous ne prétendons nullement lui rendre, ici, le légitime hommage que sa vie et ses actes méritent. Le portrait sommaire et hagiographique que nous avons brossé n'est destiné qu'à nous permettre de bien comprendre par qui

la Cité fut « sauvée ». Ce n'est ni par hasard ni par l'intervention d'un homme ordinaire que le péril fut détourné, c'est, bel et bien, grâce à l'intercession d'un saint. Car si les Allemands finalement ne firent pas « tout sauter », ce serait tout simplement parce que l'abbé Pont réussit à les convaincre de ne pas le faire. Eux, aussi, avaient eu l'occasion de faire l'expérience de son charisme et, au moment de partir, ils avaient cédé à ses prières, ou à ses injonctions car l'histoire ne dit pas quels arguments vinrent à bout des ordres initialement reçus :

Pendant l'Occupation il faisait des sermons qui étaient à la limite de ce qui pouvait être supporté par l'occupant. Parce que, avant même que la Cité ait été évacuée, les officiers allemands logeaient à l'hôtel de la Cité qui était réquisitionné, et ils venaient à la messe... Et à la Libération il a sauvé... D'abord la Cité contre une destruction totale, parce que... le château comtal était bourré de munitions et d'explosifs et les Allemands avaient reçu l'ordre de faire tout sauter... Alors il a pu obtenir, après des négociations, que le dépôt ne soit pas dynamité. Et après, alors, il a limité le carnage de la Libération. Parce que, à la Libération, tous les gars qu'on avait vus avec un béret... ont été arrêtés. Il en a sauvé quelques-uns là aussi...

L'abbé Pont n'a pas seulement un statut de *saint*, il a également celui de *sauveur*. Aumônier des prisons, il s'occupait autant du salut des âmes que de celui des corps, et, surtout, curé de la paroisse de la Cité, il sauva *in extremis* le site d'une destruction totale. Or, nous aurons l'occasion de voir que ce thème d'un *sauvetage* de la Cité, est, en fait, un topique de la mythologie citadine moderne. Dans la chronologie

des dangers auxquels, depuis le temps fondateur de la restauration, la Cité a échappé, l'abbé Pont figure au panthéon de la mémoire autochtone à la suite des premiers sauveteurs de la Cité, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille et Viollet-le-Duc. Vouée à la pioche des démolisseurs la Cité faillit, au XIX^e siècle disparaître à jamais, avant même d'avoir commencé sa carrière de monument historique. En 1944 elle faillit de nouveau sombrer en ruines. De nos jours, elle est, encore et toujours, en état d'alerte, en passe de succomber, cette fois, à des attaques plus insidieuses. Le motif d'un sauvetage toujours à recommencer s'inscrit donc en corollaire de celui d'une Cité perpétuellement menacée. Si la Cité est encore debout, si elle paraît défier les siècles, c'est parce que, plus d'une fois, au moment où la situation semblait désespérée, elle fut sauvée *in extremis*. Il faut, bien sûr, noter, ici, que sous le terme univoque de *la Cité*, il s'agit toujours des deux figures complémentaires qui fondent la spécificité du site, celle de la forteresse guerrière et celle du monument historique. Personne d'ailleurs ne sait exactement pour quelles raisons et dans quels buts les Allemands avaient reçu l'ordre « de faire tout sauter »³. Que voulaient-ils détruire en anéantissant la Cité ? Une place forte qu'ils étaient obligés d'abandonner ? Un monument antique renfermant peut-être des « secrets » dont ils ne souhaitaient pas que d'autres qu'eux prennent connaissance ? Ou, tout simplement, les deux en un ? Pour les Citadins, la valeur patrimoniale du lieu n'a jamais exclu la permanence de son intérêt stratégique. Mais on peut se demander si, après avoir valu à la Cité

d'être restaurée et conservée, ce n'est pas sa qualité de monument historique qui, en 1944, a failli la conduire à la ruine. Les Allemands s'y étaient réfugiés pensant que personne n'oserait les bombarder, mais la chose cependant restait à craindre. Eux-mêmes furent tentés, par jalousie, désir de revanche ou dépit, de l'anéantir. Et aujourd'hui n'est-ce pas le développement touristique qui représente un grave danger ?

L'idée d'une fin imminente, d'un lieu toujours guetté par le désastre est inhérente aux façons qu'ont les Citadins de penser l'espace de leur ville fortifiée. Que le monde soit ou non agité par la guerre réelle, la Cité, elle, est toujours habitée par la pensée de la guerre. Le temps, dans la forteresse éternelle, ne saurait jamais s'écouler paisiblement. Ses remparts furent d'abord conçus pour la protéger des invasions, puis, alors même qu'ils étaient devenus inutiles, ils furent remis en état pour servir d'exemple et conserver le souvenir de l'art poliorcétique. Ainsi enchâssé dans une double enceinte de hautes murailles antiques, le village de la Cité vit refermé sur lui-même, dans la quiétude d'un petit univers clos, mais aussi dans l'insécurité d'un camp retranché. Les gens qui l'habitent et qui ont choisi de se laisser guider par l'esprit du monument – « à la Cité on ne vit pas comme en Ville Basse » –, et d'y jouer à fond le jeu d'une communauté sans cesse menacée, savent tirer le meilleur parti des moindres alarmes. Quelques années après la fin de la guerre, par exemple, alors que la vie avait repris, dans le quartier, son cours normal, d'inquiétants effondrements de terrain se

produisirent. Les Allemands, en fouillant et creusant pour retrouver les anciens souterrains et créer de nouveaux boyaux, avaient fragilisé le sous-sol de la vieille ville. Les témoignages que nous avons recueillis sur cette période s'inscrivent dans la suite logique des dangers de la guerre. La Cité, à nouveau, était en péril, en passe de disparaître engloutie sous elle-même. L'ancienne menace de destruction resurgissait sous une autre forme, prolongeant dans le temps le souvenir de celle de 1944, et la renforçant par l'idée d'une Cité encore minée par d'invisibles sapes :

Ces foutus souterrains, ils les avaient étayés avec du bois. Je me demande d'ailleurs si les arbres du square Gambetta n'avaient pas servi à ça. Et, dans les années 1952, 53 ou 54, je ne me souviens pas trop, eh bien ce bois, en pourrissant, a fait des éboulements. Les maisons foutaient le camp avec ! Il y avait des affaissements. Et on ne savait pas jusqu'où ça pouvait aller ! Ce qui fait qu'il a fallu faire venir une entreprise de Toulouse, ils ont injecté du béton dans ces souterrains pour les colmater. Les ouvriers étaient pensionnaires ici. Ils ont vécu ici pendant des mois et des mois. Et nous, je me rappelle, j'étais tout gamin, on avait trouvé un trou... Parce qu'il y avait des trous de partout... Il y en avait un de ces souterrains qui partait du château comtal et qui ressortait à droite du pont-levis. Alors, une fois je me rappelle, quand on est arrivé à moitié chemin c'était tout effondré on a dégagé un peu les pierres, on est passés par dessus les poutres et on a continué... Imaginez si ça s'était refermé, ils auraient pu nous chercher un moment ! Ils ne nous auraient jamais trouvés ! Et alors, quand il y a eu ces effondrements, ils ont fait un grand trou, en plein milieu de la place Marcou, pour avoir accès à ce souterrain, et ils descendaient les matériaux par

là. Et c'est comme ça qu'ils ont tout bouché. Ils ont envoyé du béton partout. Mais, encore, il n'y a pas si longtemps que ça, c'est arrivé de nouveau : il y avait des gosses qui jouaient place Marcou, et tout d'un coup, la terre s'est affaissée de plusieurs centimètres. Il paraît qu'il y aurait une salle là-dessous.

Le dernier siècle

En 1998, les derniers *vrais* Citadins vivent un autre temps de la fin qui mêle étroitement le destin d'une communauté en voie de disparition et celui d'un site en perdition. Face aux assauts du nouvel ordre économique, ils jouent toujours à être les acteurs et spectateurs d'un siège éternel. Ils annoncent l'imminence de la défaite mais espèrent encore un miraculeux retournement de situation qui, une fois de plus, sauverait la Cité. À la différence de 1944, le temps de la fin s'étale aujourd'hui dans la longue durée. La menace est moins brutale mais plus insidieuse, le risque n'est pas celui d'une destruction matérielle mais d'un désastre spirituel. Celui-ci a, en fait, déjà eu lieu, nous sommes à la fin du temps de la fin et même au début d'un nouveau commencement. Mais nous verrons que, dans la pensée citadine, ces notions de fin et de début sont, bien sûr, très relatives, puisqu'elles dépendent avant tout du point de vue de chacun.

Peu à peu la Cité est devenue un endroit où il est difficile de vivre. Depuis les années 1970-1980, de nombreux habitants l'ont quittée, fuyant le bruit, la foule et toutes les nuisances de l'essor touristique.

Ceux qui sont partis n'encourent, de la part de ceux qui sont restés, aucun blâme. Tout le monde les regrette, déplore le vide social créé par leur absence, mais tout le monde leur donne raison, « ils ont bien fait, ce n'était plus possible ». Arlette se souvient de sa joie de venir, jeune mariée, habiter un lieu aussi beau que la Cité, « la première année c'était idyllique ». Mais elle se souvient surtout comment, en l'espace de deux ou trois ans, l'ambiance si conviviale et tranquille du quartier a changé au point de les obliger à quitter les lieux :

Les touristes se garaient n'importe où ! Une fois Thierry a été obligé de monter sur une voiture pour sortir de la maison. Le gars il avait pas dû arriver à faire sa manœuvre, il a craqué, il a reculé contre le mur, le pneu contre le mur et quand on a ouvert la porte on avait un magnifique 4/4 diesel devant les yeux ! Et notre voiture combien de fois on l'a retrouvée bloquée ! Alors là, moi ça a commencé à me miner. J'étais enceinte et je me disais : « c'est pas possible, s'il m'arrive quelque chose je ne peux pas sortir la voiture ! Comment je vais faire ? ». Et puis le bruit ! Les voitures quand elles passaient dans cette petite rue, ça résonnait, parce que la rue est étroite et les maisons sont hautes. Et quand il y avait quelqu'un qui descendait la rue avec des talons hauts tu l'entendais à partir de l'école, c'est-à-dire à peu près à deux cents mètres : toc, toc, toc. On arrivait au point où chaque détail prend une importance déraisonnée... Je dramatisais tout, je faisais une dépression. Puis j'ai accouché de Sébastien, et alors, il avait peut-être deux mois, deux mois et demi, tout d'un coup : tordu comme ça ! La colonne vertébrale tordue en demi-lune, comme ça, en arrière ! Alors catastrophée ! On appelle le docteur. On est allés à

l'hôpital, on lui a fait des analyses, des radios : rien. Bon, on revient à la maison. Le lendemain : pareil ! Il était en demi-lune ! Il ne pleurait pas, ni rien, il ne souffrait pas, mais il restait comme ça. Il restait comme ça pendant deux heures, et puis il se remettait droit. Alors moi, entre le bruit, le petit que je voyais comme ça, je déprimais. J'ai dit à Thierry « Je t'en supplie partons d'ici ! ». Et quand on est venu habiter ici, ça a été fini, il ne l'a plus jamais refait. Le docteur nous a dit que c'était nerveux, c'était le bruit. Chaque fois qu'il y avait trop de bruit, il se bloquait, il se mettait en demi-lune.

Denise et Gérard, eux aussi, sont partis à cause du bruit :

Gérard il est cheminot. Il fait les trois huit. Alors l'été c'était catastrophique. Impossible de dormir. Et il est arrivé à un stade où il en avait ras-le-bol, où il craquait... Ce n'était plus possible. On a dit : « Bon c'est terminé. Il faut vendre. Il faut foutre le camp ». Parce que sinon il ne tenait pas le coup. Il risquait de faire n'importe quoi, la fatigue, les nerfs, il devenait fou... Une fois il s'est retrouvé en tricot de corps dans la rue à poursuivre des types qui faisaient les imbéciles... Alors il valait mieux partir avant de faire une bêtise. Donc on a vendu et on est partis. À Cazilhac. Ce n'est pas loin mais... Gérard il n'a plus voulu remonter. Souvent je lui disais : « Monte ! Va chez Philippe ou va voir Guy... » Mais non, il ne voulait pas. Il l'a eu dur quand on est partis, il a eu du mal, et Laurent notre fils, c'est pareil. Il nous en a voulu quand on a déménagé. Laurent, il est né ici, quand il était petit, il connaissait tout le monde, il montait la rue là et il disait bonjour à tout le monde. Bon, et à Cazilhac, nous on ne connaît personne, et Laurent, il ne s'est jamais fait de copains.

Aujourd'hui, ceux qui ont dû abandonner la place ne le regrettent pas, « maintenant je ne voudrais y habiter pour rien au monde, quand je vois ce que c'est devenu je suis bien content d'être ailleurs ». Mais, dix ou vingt ans après, ils sont encore, incontestablement, marqués par le traumatisme de leur départ forcé :

À la Cité je ne veux plus y aller. Depuis que je suis parti je ne peux plus y monter. Ça a trop changé. Des fois ça me ferait plaisir de voir les copains qui y sont restés mais c'est plus fort que moi... Quand je vois tous ces gens que je ne connais pas, toutes ces boutiques, tout ce bazar... Non, je ne peux pas.

Entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés l'accord est total. Simplement les uns ont été obligés de partir, les autres sont obligés de rester :

Pour habiter la Cité aujourd'hui, il faut avoir un commerce, c'est la seule raison qui puisse le faire supporter. Habiter la Cité, c'est l'enfer ! Ce n'est pas possible ! L'été, la nuit, vous ne pouvez jamais dormir ! Et, en plus, on a des contraintes, par rapport aux courses, aux livraisons, à la voiture... Habiter le monument quand on n'a rien à faire dans la Cité, quand on n'a pas un commerce, eh bien ce n'est pas la peine d'y habiter. Par contre quand on a un commerce et qu'on est obligé d'y être, eh bien on y est, on y reste...

À contre-courant de cette tendance générale, restent aussi, cependant, quelques personnes âgées et quelques originaux venus s'installer là pour le seul plaisir de la vie à l'intérieur des remparts. Avec les commerçants d'origine autochtone et les quelques nouveaux qui habitent sur place, ils forment un

petit groupe qui tente, sans trop y croire, de résister au leitmotiv de la mort annoncée du quartier. Ils ont souvent des velléités de départ et noircissent alors encore plus le tableau, font le compte des nombreux déboires qui les frappent, énumèrent chichement les noms des quelques « vrais Citadins » qui maintiennent encore un peu l'esprit des lieux, et concluent à la proximité de la fin. Chaque décès est évalué comme une perte communautaire :

Voilà, ça fait un Citadin de moins, et un commerce de plus parce que, cette maison, elle se vendra et personne ne pourra l'acheter pour y habiter. Et ça fera une boutique ou un restaurant.

La flambée des prix de l'immobilier est, en effet, telle qu'elle interdit tout achat ou location pour des buts non commerciaux :

Il faudrait être fou pour vouloir acheter une maison dans la Cité aujourd'hui, rien que pour y habiter.

Même ceux qui héritent d'un bien de famille ne sont pas sûrs de pouvoir le garder :

Nous, quand il n'y aura plus ma mère, je ne sais pas ce qu'on fera avec mes frères. On ne voudrait pas la vendre la maison. Mais il n'y en a aucun qui pourra la racheter pour donner leur part aux autres, c'est trop cher.

En cette fin de xx^e siècle le temps semble, à la Cité, revenir sur lui même pour recommencer un nouveau cycle. Une histoire de la communauté citadine s'achève tout doucement, une autre débute. Comme au moment de la disparition des tisserands et de l'entrée des habitants des lices dans la Cité restaurée,

il y a, aujourd'hui, chevauchement des temps entre une fin et un début, entre l'achèvement d'une époque, celle de la vie dans le monument, et l'avènement d'une autre, celle de l'occupation commerçante. Pour l'heure, deux groupes cohabitent dans l'espace de la ville fortifiée, celui des anciens Citadins qui, commerçants ou non, continuent à penser la Cité comme un lieu de vie, et celui des nouveaux venus pour qui il s'agit avant tout d'un lieu touristique à vocation strictement économique. Entre les uns et les autres il y a parfois dialogue et respect réciproque, mais parfois aussi, l'échange tourne court dans des relations conflictuelles fondées sur des points de vue diamétralement opposés :

La voisine, là, c'est une vieille dame. Elle râle contre nous à cause du bruit, et puis elle dit qu'on gêne le passage pour rentrer chez elle. Elle nous cherche des histoires pour tout. Mais enfin, c'est idiot, je ne comprends pas qu'il y ait encore des gens qui s'entêtent à vouloir habiter ici. Ils se plaignent du bruit mais ça ne veut rien dire, il faudrait qu'ils comprennent que la Cité n'est plus un endroit pour habiter. C'est fini ça. Maintenant c'est un site commercial, on ne peut pas se permettre de ne pas exploiter à fond un endroit pareil. Alors c'est sûr que quelqu'un qui veut vivre ici tranquillement ce n'est pas possible. Il faut qu'il aille habiter ailleurs. La Cité c'est pour venir y travailler, pas pour y habiter.

Cette description de l'achèvement d'un temps est révélatrice d'une figure essentielle des représentations que les Citadins ont du monument et de la place qu'ils y occupent. Les multiples agressions et envahissements extérieurs, les défections et les

abandons qui marquent les étapes de la disparition de la communauté citadine vont être ainsi lus et mis en scène à l'intérieur d'un schéma interprétatif général. Au-delà de l'évolution sociologique et économique du quartier, la fin actuelle de la Cité est aussi pensée et vécue, comme un épisode, parmi d'autres, d'une longue histoire au thème sans cesse renouvelé : celui de la forteresse assiégée. Le caractère inéluctable des changements qui affectent la vie du groupe, la conviction d'être les ultimes représentants d'une époque et d'une culture s'inscrivent au cœur de la logique éternelle de l'endroit. En tous temps la Cité fut soumise aux lois de la guerre, elle fut construite pour résister aux attaques, ses habitants furent et sont habitués à soutenir des invasions. Aujourd'hui, la citadelle est toujours en état d'alerte, pour affronter, non pas des ennemis d'un autre âge, Wisigoths ou Croisés, mais tout bonnement des assaillants contemporains, touristes, nouveaux commerçants, autorités administratives qui édictent de plus en plus de règlements contraignants... En remettant en état les remparts et leurs ingénieux systèmes défensifs, Viollet-le-Duc réhabilita l'œuvre matérielle des architectes médiévaux qui firent de Carcassonne une citadelle réputée imprenable ; en vivant au sein de cet espace fortifié, les habitants en ont retrouvé et restauré l'esprit. Confrontés quotidiennement, par la présence des hautes murailles et par les flux tumultueux des visiteurs, à un double sentiment d'enfermement et d'envahissement, ils ont transcendé cette situation en l'érigant en image d'un état de siège permanent. Ils jouent à être les

occupants retranchés de la forteresse, ils savent manipuler tous les concepts de la notion de siège, les exploiter au maximum pour en tirer la quintessence et vivre ainsi en harmonie avec les caractéristiques du lieu. Ici point de fêtes populaires rituelles rappelant les événements du passé mais tout simplement une geste quotidienne, mêlant jeu et réalité, et inscrite au présent dans la suite de la longue histoire du site.

« Ici, nous sommes le dernier petit village d'irréductibles... », dit-on en riant en faisant allusion aux aventures pittoresques d'Astérix et de ses amis se jouant, dans leur ultime camp retranché, des triomphateurs romains. En cet antique temps de la fin d'une époque, une poignée de Gaulois insoumis, serrés à l'abri d'une palissade de bois, tenaient tête, contre toute logique, aux armées de Jules César. La lutte n'avait d'autre enjeu que la négation emblématique d'une défaite largement consommée et d'une évolution inexorable. Aujourd'hui, la vieille Cité symbolise de même, pour ses habitants, le dernier bastion d'une civilisation que tout le monde sait condamnée. Isolée sur une butte, protégée de remparts séculaires et dérisoires, elle défie le monde moderne comme elle s'est jadis opposée aux invasions barbares. Car, ici vivent des gens qui, à la faveur du repliement au cœur des murailles, continuent à entretenir des valeurs et des usages tombés alentour en désuétude :

La Cité, dès que la saison est finie, ça redevient un village, on est entre nous. C'est merveilleux de vivre à la Cité ! Et c'est sûr qu'on ne vit pas ici comme en Ville Basse. Par exemple, moi, le matin, je vais acheter

le journal en robe de chambre et en pantoufles. Si vous faites ça ailleurs on vous prend pour un fou ou pour un demeuré ! Mais ici c'est normal. Voilà il y a encore un certain nombre de choses comme ça qu'on peut faire à la Cité et qui sont finies ailleurs.»

Ici l'on cultive, comme autrefois, les notions d'entraide, de solidarité et de groupe :

Je suis seule dans cette maison, mais si je suis malade dans la nuit ou si j'ai besoin de quelque chose, j'ai qu'à taper du doigt contre la cloison, et les voisins seront là tout de suite. Parce que les murs ne sont pas bien épais, parce que, avant c'était la même maison. Et quand j'ai accouché, au début de la guerre, j'étais seule dans la maison, avec ma belle-mère qui était malade et qui ne pouvait pas se lever. Dans ma chambre il y avait une porte en bois qui était condamnée et qui communiquait avec leur maison, alors j'ai tapé contre la porte, et Jeannette est venue. Elle a téléphoné à la sage-femme, son téléphone était le seul de la Cité, c'est là que les gens venaient quand ils en avaient besoin. J'ai accouché, et après pendant quinze jours nous avons vécu de la charité publique. Eh oui ! Ma belle-mère et moi nous étions alitées, alors les voisins, tantôt l'un, tantôt l'autre, nous portaient les repas. Et aujourd'hui c'est pareil, si j'ai besoin de quelque chose, je vais à côté. Et eux ils viennent chercher les frites, ils ne font jamais de frites, ils viennent les chercher ici. Ils ne demandent rien à personne, ils savent qu'il n'y a pas besoin de demander. Guy, il arrive, il traverse le restaurant, il va à la cuisine et il se fait cuire les frites, et des fois, quand il est pressé, il me prend celles qui sont prêtes pour les clients !

Nous avons recueilli toute une série de ces menus faits et gestes qui, aujourd'hui encore, dessinent la

trame de la cohésion sociale : voisines qui se prêtent un peu de persil, un œuf, un citron, commerçants qui font crédit, invitations à manger qui assaillent un mari lorsque sa femme doit s'absenter, « s'il avait voulu faire plaisir à tout le monde il aurait fallu qu'il fasse trois repas pour un ! », coups de main que l'on n'hésite pas à demander et à donner... En nous rapportant ces anecdotes les Citadins ont bien conscience de la dimension conservatoire qui leur est attachée, « en ville, maintenant les gens n'osent plus vivre comme ça, ils ne veulent rien demander pour ne rien devoir à personne ». Et ils aiment bien, aussi, afficher, aux yeux des autres, pour le simple plaisir de les étonner, l'originalité de leurs coutumes :

Aujourd'hui, à midi, on est allés manger chez Jojo. Et on est partis sans payer ! Au moment de payer, au lieu de demander l'addition, nous on se lève et on s'en va. Et quand j'ai été à la porte, je me retourne et je crie : « Vous nous enverrez la note ! » Alors les gens ils regardent, ils se demandent ce que c'est. Parce que, au restaurant, ça ne se fait pas comme ça, de crier pour dire d'envoyer la note, et les autres qui ne répondent même pas... Bon, bien sûr, il m'enverra pas la note, j'irai le payer, ce soir ou demain... Ce n'est pas la question... Mais c'est pour faire voir que nous, on est de la Cité, et qu'on ne marche pas pareil que les autres...

L'autre jour j'ai fait arranger le toit. Bon alors il y a le maçon qui arrive, il monte sur le toit, il regarde ce qu'il y a à faire. Bon ça va. Et quand il a eu fini, je lui dis : « Maintenant vous allez regarder le toit du voisin, et s'il y a quelque chose à faire vous le faites ». Alors il me dit : « Mais il faut que je m'entende avec lui, je ne peux pas le faire sans le lui dire. Tè, tè,

vous vous occupez de rien ! Vous êtes sur le toit, vous arrangez le toit, vous ne vous occupez pas que ce soit le mien ou le sien, c'est moi qui vous le dis et le voisin il ne vous dira rien. Ah bon, il m'a dit, si vous le voulez comme ça... ». Et il a arrangé le toit. Et voilà. Et la prochaine fois, si c'est Guy qui monte sur le toit, s'il voit que j'ai une tuile de cassée, il me la changera. Chez nous ça marche comme ça. Enfin ça marchait comme ça, parce que maintenant il n'y en a plus beaucoup de gens comme nous.

Le sentiment d'être les derniers à se comporter selon la règle communautaire, la conviction d'assister à la fin d'un monde et d'en être les acteurs démodés, « c'est sûr que des gens comme nous on est appelés à disparaître », ne traduit pas forcément une vision simplement passiste de l'époque où la Cité vivait à l'heure du village. Une partie des commerçants s'applique à essayer de résister aux poussées impérieuses du seul ordre économique et tente de concilier les nécessités matérielles et le respect de valeurs morales :

Ce n'est pas parce qu'on a un commerce qu'on est obligé de faire n'importe quoi. Il y en a qui ne voient que la question du commerce, le profit immédiat, mais ça ne va pas ça, il faut voir les choses autrement, sinon un jour il ne nous restera plus rien de la Cité. Moi, il y a des choses que je pourrais faire mais que je ne ferai jamais. Je pourrais installer une machine à glaces là, ce n'est pas bien difficile et ça marche bien ça. Et alors ? Je gagnerais – peut-être ! – un peu plus d'argent, et je me fâcherais avec ceux d'en face. Alors je préfère rester comme je suis. Il y en a d'autres qui ne se gênent pas pour faire ce genre

de choses. Mais alors il ne faut pas dire qu'on est de la Cité ou qu'on aime la Cité.

Le danger aujourd'hui ne vient donc pas uniquement de l'extérieur, le siège que les Citadins ont à soutenir est aussi doublement intérieur puisqu'il leur faut lutter à la fois contre les avis des nouveaux venus pour qui la Cité est d'abord un site touristique qu'il convient d'exploiter à fond, et contre leurs propres tentations de céder à la tendance générale et de suivre les mauvais exemples, « maintenant il n'y a que l'argent qui compte et c'est chacun pour soi ». Ce qui pourrait passer pour une conséquence « naturelle » de l'évolution des temps est, ici, lu, surtout, comme le résultat d'une occupation abusive, d'une perte de la maîtrise du territoire :

Si on en est là aujourd'hui c'est à cause de tous ces gens qui sont venus à la Cité juste pour ouvrir un commerce ou pour travailler. Mais qui n'aiment pas la Cité, qui n'y sont pas nés et qui n'y habitent même pas, qui ne la connaissent pas et ne veulent pas la connaître. Il y en a qui n'ont même jamais fait une seule fois le tour des lices ! Il y en a, tu te demandes ce qu'ils sont venus chercher à la Cité, qu'est-ce qu'ils viennent y faire. Parce que, il ne faut pas croire, il y a beaucoup de commerces mais ça ne veut pas dire que les affaires marchent. Il y en a plein qui se cassent le nez. Alors au bout d'une saison ils sont là, avec le loyer à payer, le stock sur le dos, et alors ils sont prêts à faire n'importe quoi pour essayer de faire rentrer un peu d'argent. Et ils font n'importe quoi ! Alors c'est la guerre entre les cafés, c'est à celui qui vendra les glaces ou les cartes postales un peu moins cher que l'autre. Ils mettent des pancartes partout, c'est de plus en plus laid la Cité ! Mais la Cité ils s'en

foutent ! Et ils ne font même pas attention aux gens qui y habitent. D'ailleurs il y en a beaucoup qui ne comprennent pas qu'on puisse habiter ici. Ils arrivent le matin et ils repartent le soir ; l'hiver ils ferment et on ne les revoit plus jusqu'au printemps. Et quand ils reviennent, ils s'imaginent qu'il n'y a qu'eux et ils voudraient que tout marche à leur idée.

La Cité hors la loi

Pour les Citadins le problème vient moins du développement touristique en lui-même que de l'arrivée massive de commerçants « étrangers » se comportant comme en pays conquis, ou, plutôt, à conquérir. En ce qui concerne certains aspects de la gestion de l'espace public, la Cité ressemblerait à une terre encore vierge de lois, où chacun peut œuvrer pour le seul mieux de ses propres intérêts. Souvenons-nous que le territoire de la Cité est double, le monument proprement dit qui est placé sous l'autorité de l'État et le quartier enserré dans les remparts dont l'administration incombe à la municipalité. Il faut, lorsqu'on aborde le chapitre des réglementations en usage dans le site, avoir ce partage en tête si l'on veut comprendre les oppositions parfois flagrantes qui existent, dans l'application, entre laxisme et rigorisme. Ainsi le visiteur pourra-t-il être choqué par l'étalage intempestif de marchandises sur la voie publique et d'enseignes publicitaires agressives pendues dans les rues, et non moins surpris d'apprendre, qu'en raison d'un impact visuel jugé inadéquat les commerçants se sont vus refuser en

décembre 1996 l'autorisation de placer, au moment des fêtes, un sapin de Noël sur le trottoir devant la porte du château comtal. C'est tout simplement qu'il y a, non pas deux poids et deux mesures, mais deux autorités différentes exerçant chacune leurs prérogatives sur des territoires distincts. Par le biais de diverses conventions passées entre la Ville et les Monuments historiques le partage des attributions de chacun ne recoupe pas toujours la stricte division domaniale. Par exemple, le jardin du Pré Haut qui appartient à l'État est entretenu par les employés municipaux, une partie des fossés extérieurs des fortifications est actuellement, et provisoirement, mise à la disposition de la mairie pour servir de parking aux habitants, aux clients des hôtels et aux commerçants en attendant que soit trouvée une solution à l'épineuse question de la circulation et du stationnement à la Cité. De même la portion des lices comprise entre les tours Narbonnaises et la poterne Saint-Nazaire a été ouverte aux véhicules pour servir de voie de désengorgement. Sur ces deux derniers lieux, c'est donc la municipalité qui a la charge de faire respecter aux automobilistes la réglementation. Or il en va ici comme dans la zone communale *stricto sensu* : chaque année la mairie édicte des arrêtés qu'elle ne parvient jamais, faute de vouloir verbaliser, à faire respecter. Régulièrement des voitures de non-ayants droit franchissent les barrières, pénètrent dans la Cité à des heures où la circulation est interdite, empruntent le passage des lices à une vitesse excessive, délaissant pour cela les pavés de la calade aménagée au milieu par les Monuments historiques

pour rouler sur le gazon nouvellement semé. Face aux contrevenants les agents municipaux, arguant de la nécessaire souplesse dont il convient d'user dans certains cas, font preuve d'une attitude conciliante qui n'incite guère à la prise au sérieux des interdits. À l'intérieur de l'enceinte, l'espace de l'ancienne ville médiévale est soumis au même phénomène de déréglementation. Nous avons sous les yeux un arrêté municipal du 13 décembre 1993 qui, en huit pages, détaille les contraintes spécifiques attachées à « l'occupation du domaine public dans l'enceinte de la Cité médiévale ». Il nous a été communiqué à titre d'exemple de document inutile par un commerçant blasé et outré tout à la fois :

Des arrêtés c'est pas ça qui manque ! Mais dites-moi à quoi ça sert un arrêté si personne ne le fait respecter ? J'en ai un là, je l'ai gardé précieusement et je vais vous montrer ce qu'il y a écrit. Le gars qui l'a fait, ce n'est sûrement pas un idiot, il n'a pas fait ça n'importe comment, il a réfléchi, tout est calculé. Regardez, pour les enseignes, vous avez tous les cas possibles, on vous dit ça doit être comme ça et comme ça. Bon alors, moi, qu'est-ce que j'ai fait quand j'ai vu cet arrêté ? J'ai fait mon menu réglementaire, je l'ai là, il est derrière la porte, on ne le voit pas mais je l'ai. Et pourquoi je l'ai mis derrière la porte ? Parce que quand je l'ai eu fait, je l'ai affiché et j'ai attendu de voir ce que faisaient les autres. Et alors un peu avant la saison, ils sont passés pour contrôler, et alors à tous ceux qui n'étaient pas aux normes – c'est-à-dire tout le monde – ils ont fait la leçon : « Il vous faut enlever ça, vous n'avez pas le droit de mettre ça... » Et puis voilà, tout est resté comme avant et on ne les a plus revus jusqu'à l'année suivante où ils sont

remontés pareil. Mais moi, l'année suivante mon menu je l'avais mis derrière la porte. Et je le leur ai montré et je leur ai dit : « Voilà ça c'est mon menu réglementaire mais je ne l'afficherai que quand vous obligerez tout le monde à faire pareil ». Voilà, et depuis il est toujours derrière la porte. Et moi je fais comme les autres : le menu, là, comme je l'ai devant la porte, c'est interdit. J'attends qu'ils viennent me dire quelque chose... Mais, justement, ils ne viennent pas !

Contrariée par le laisser-aller général de la politique municipale, l'administration des Monuments historiques s'avoue impuissante dans ce domaine, « nous, on peut donner un point de vue, mais c'est tout, les décisions dépendent uniquement de la mairie ». En théorie la concertation existe depuis longtemps, « il y a eu énormément de réunions. Avec les services de la mairie, avec les élus... ». Mais en pratique plus personne, à Carcassonne n'y croit, ni les Citadins, ni les commerçants, ni la presse locale qui régulièrement se fait l'écho de la polémique qui oppose les deux administrations :

Chaque partenaire se renvoie la balle ou plutôt le boulet [...] Dialogue de sourds entre la Mairie et les Monuments historiques. Un Département qui compte les points (*Midi Libre*, 12 avril 1997).

L'adjoint de la conservatrice, en poste depuis quelques années à peine ne cache pas son scepticisme :

Les points sensibles à la Cité ce sont la circulation, le stationnement, mais, également, d'une certaine façon, l'extension des commerces sur la voie publique. Je n'ai pas assisté à toutes ces réunions qu'il y a eu mais j'ai eu connaissance des comptes rendus, et, je me

disais, qu'effectivement il y avait toutes les personnes compétentes pour essayer de résoudre ces problèmes. Apparemment on n'aboutit pas parce qu'il n'y a pas de volonté clairement affirmée de remédier à cette situation. Je ne sais pas d'où viennent les blocages.

L'attitude de la mairie paraît fondée sur le seul désir de ne contrarier personne et d'éviter tout conflit direct avec la population et les commerçants. Régulièrement le maire et ses adjoints lancent des appels et des mises en garde :

Il faut que chacun y mette du sien sinon ce sera catastrophique (*L'Indépendant*, 9 avril 1997).

Il y a des commerçants qui doivent intégrer une réflexion sur l'animation du site « (*Midi Libre*, 12 avril 1997).

L'autorité municipale se place donc, à la Cité, à la fois sur le terrain de la loi – elle édicte des arrêtés – et sur celui de la démocratie directe – elle laisse ses administrés libres de leurs actes. Dans la pratique cette position ambiguë conduit à une situation de perpétuelle discorde entre les occupants du lieu. Pas seulement entre habitants et commerçants, pas seulement entre commerçants autochtones et nouveaux venus, mais aussi entre ces derniers. Les querelles en tout genre fleurissent donc, atteignant leur paroxysme au printemps, lorsque, au tout début de la saison, chacun prend ses marques et tente de conquérir une part du territoire collectif ou, au contraire, d'en faire respecter le caractère inaliénable. Déplacements de poubelles et de bacs à fleurs considérés comme gênants, installations de pancartes sauvages au coin des rues, appropriations

de morceaux de trottoirs, bravades manifestes à la réglementation sur la circulation automobile, distribution – interdite – de tracts publicitaires à l'entrée du pont-levis, étalages débordant sur la voie publique..., la vie sociale s'organise à coups d'altercations et d'épreuves de force. La « guerre » qui, aux premiers rayons de soleil, met aux prises les cafetiers de la place Marcou est, ces dernières années, devenu l'événement emblématique qui ouvre la saison, « ça y est la guerre des cafés a commencé ». Sur cette placette, tout entière aujourd'hui occupée par les terrasses, chacun a droit, en théorie, à une surface aux limites strictement délimitées. De plus, une voie de passage suffisamment large pour permettre l'accès de véhicules de secours doit rester libre. Mais, avant même le plein boum des mois de juillet et août où l'espace sera complètement grignoté par les tables et les chaises, le ton monte au fil des tentatives de chacun de s'emparer, plus ou moins abusivement et plus ou moins naïvement, d'une parcelle du terrain. Appelés parfois à la rescousse par l'un des protagonistes ou par un tiers outré de ces comportements excessifs, les agents municipaux viennent constater la situation et dispenser des conseils conciliateurs qui sont rarement suivis d'effets. « On ne peut quand même pas mettre des procès-verbaux » nous a répondu un élu à qui nous demandions pourquoi il n'y avait pas moyen de faire respecter les décisions municipales. Au bout du compte les choses se règlent à l'amiable ou ne se règlent pas, empoisonnant tous les rapports sociaux des gens qui vivent ou travaillent dans le lieu :

Place Marcou, il faut qu'ils laissent le passage pour qu'une voiture puisse passer, eh bien il n'y est jamais le passage. Si on veut passer il faut se disputer. Moi, le matin, je le fais exprès de passer là, je pourrai faire le tour, mais je passe là, rien que pour marquer le coup. Et à chaque fois il faut qu'ils déplacent les tables pour me laisser passer. Ils n'ont pas à boucher le passage alors pourquoi ils le bouchent? Et du temps de R., alors ça se passait pas comme ça, parce que, lui, il se faisait respecter. Ils ne se seraient pas amusés à mettre les tables au milieu parce qu'elles auraient valsé, les tables ! Mais maintenant il n'y a plus personne pour faire respecter la loi, alors ils en profitent. Et quand, un soir en plein été, il a fallu transporter T. à l'hôpital parce qu'elle avait un malaise, l'ambulance n'a pas pu passer. Il a fallu la transporter sur un brancard jusqu'à la rue Cros-Mayrevieille ! En la tenant à bout de bras, la pauvre, au-dessus des gens qui étaient en train de boire ! Je m'en souviens de ça, c'était moche. Ça, ça ne devrait pas arriver. Si on dit qu'il faut laisser le passage, il faut le laisser.

Lorsqu'on marque son étonnement devant cette vacance de l'autorité, lorsqu'on s'interroge sur le pourquoi et le comment de cette absence de respect de la loi, les Citadins font toujours le même type de réponse narquoise :

Ah ! mais c'est qu'ici on est à la Cité ! Ici la loi s'arrête au pont-levis !

À la Cité c'est pas la même loi qu'en Ville Basse...

Et souvent le discours enchaîne sur l'exemple du passé comme pour justifier les comportements d'aujourd'hui par le poids de la tradition :

Ça a toujours été un peu comme ça à la Cité. On n'a jamais suivi la loi d'en ville. Les gens, à la Cité,

avaient comme leur propre loi. C'est-à-dire qu'on savait ce qu'il fallait faire ou ne pas faire et, s'il y avait un problème, c'était le groupe des anciens qui s'en occupait. S'il y en avait un qui faisait des choses de travers, les anciens allaient le trouver. Et les anciens, à l'époque, on les respectait. D'abord c'étaient des costauds et la bagarre ne leur faisait pas peur. Alors il n'y avait pas besoin de gendarmes, la loi, eux, ils la faisaient respecter. Et d'ailleurs s'ils étaient là maintenant les choses ne se passeraient pas pareil, ils auraient vite fait de mettre de l'ordre !

Très vite, cependant, une nuance essentielle apparaît entre hier et aujourd'hui : le quartier de la Cité pouvait manifester jadis une certaine indépendance vis-à-vis des représentants ordinaires de la loi, il n'en était pas moins soumis à une règle collective tacite qui interdisait tout débordement. Mais aujourd'hui, alors que le groupe des Citadins est presque délité, certains, de bonne ou de mauvaise foi, n'hésitent pas à reprendre l'antienne à leur profit, à invoquer, le caractère intime et villageois du quartier, « ici on a toujours réglé nos problèmes tout seuls et on continuera ». Or, nous l'avons déjà dit, il n'y a, à la Cité, actuellement aucune assemblée, formelle ou informelle, suffisamment forte et représentative pour énoncer et faire respecter un quelconque *modus vivendi*. L'Union des commerçants tente bien de jouer un rôle fédérateur, mais elle ne compte que peu de membres et n'a aucun pouvoir. L'argument d'une Cité traditionnellement autogérée ne sert donc qu'à dissimuler la réalité d'un quartier en voie de mutation où la loi « du chacun pour soi » a incontestablement remplacé l'ancienne « loi » communautaire. C'est aujourd'hui la priorité économique qui sert de référence

dans le nouveau système de valeur et qui autorise toutes les infractions. Ce qui, pour beaucoup de commerçants confrontés à des loyers très élevés, est, véritablement et exclusivement, interdit c'est de ne pas tout faire pour rentabiliser au maximum leur affaire. La saison est courte et ils n'ont pas le droit de se tromper, sinon – et les exemples ne manquent pas – c'est la faillite assurée, « la Cité c'est le miroir aux alouettes, il y en a beaucoup qui viennent et qui y laissent des plumes ».

Peu à peu l'idée d'un quartier nécessairement hors la loi s'est imposée comme une évidence, l'impossibilité de légaliser serait une caractéristique intrinsèque du lieu. Un discours contradictoire habite en permanence les Citadins : ils appellent de leurs vœux une série de mesures draconiennes mais sont en même temps convaincus qu'elles ne seraient que lettre morte. Ainsi, lorsqu'au printemps 1998, pour tenter de résoudre le problème du non-respect de l'interdiction de circulation, la mairie fit placer à l'entrée de la porte Narbonnaise une borne automatique, l'initiative souleva d'abord un enthousiasme qui se mua vite en un scepticisme blasé. Les travaux durèrent trois jours, interdisant tout passage aux véhicules. Dans les rues les Citadins commentaient gaiement la chose :

Ah ! la Cité, ça devrait être toujours comme ça, sans une voiture nulle part.

Cette nuit on dormira bien, on n'aura pas de bruit.

Il y a longtemps qu'ils auraient dû le faire, comme ça, au moins, on est sûr que personne ne passera, là il n'y a rien à faire.

Cela fait déjà de nombreuses années que l'accès de la Cité, l'été, est rigoureusement réglementé : entre dix heures et dix-neuf heures la circulation est interdite exception faite pour les véhicules de secours et les petits bus des hôtels qui assurent le transport des clients et de leurs bagages. Mais la chose est organisée de telle façon qu'elle repose en grande partie sur le sens civique des usagers du lieu, c'est-à-dire des habitants, des commerçants, et de leurs prestataires. En effet le parking des douves où n'ont accès que les ayants droit munis d'un laissez-passer, permet de rejoindre directement le pont-levis, au-delà de la barrière qui, quelques mètres en avant, empêche l'entrée des voitures. Dans le contexte du dérèglement régnant à la Cité la mise en place de la borne automatique apparut à beaucoup comme un salutaire acte d'autorité. Mais, en même temps, ceux-là mêmes qui se réjouissaient ne manquaient pas d'émettre des doutes sur les suites de l'opération, comme si, au fond, ils ne croyaient pas qu'il fut vraiment possible, à la Cité, d'arriver à imposer une quelconque contrainte :

Tout ça, c'est en théorie, mais on va voir comment ça va se passer. Si ça marche comme ils disent c'est bien, mais je demande à voir.

Or, le fonctionnement de la borne, s'avéra dans les jours qui suivirent son installation, défectueux, apportant ainsi de l'eau au moulin des sceptiques :

Tu vois, qu'est-ce que je t'avais dis ! La borne, elle est là et déjà elle ne marche pas. Soi-disant qu'il faut la faire réparer. Moi je te dis qu'elle ne marchera jamais.

Parce qu'ici c'est comme ça, la borne ce sera comme tout le reste, c'est de l'argent jeté.

La borne, pourtant, fut arrangée mais les Citadins continuèrent à scruter ses possibles failles pour y chercher les preuves d'une fatale impuissance. Une fois en position relevée, la borne ne s'enfonce dans le sol que pour laisser le passage à d'éventuels véhicules descendant de la Cité. Mais, nous a-t-on rapporté, elle s'enfonce aussi à d'autres moments : lorsqu'une moto entrée – en infraction – par le côté se remet au milieu de la chaussée, dans l'axe donc d'une voiture sortant ; lorsqu'une poussette d'enfant arrive dans le même champ, « même Christiane, avec son diable quand elle passe, elle la fait s'enfoncer. Et si une voiture arrive à ce moment-là, elle peut passer, et tout aussi bien la borne se relève quand la voiture y est dessus ! ».

L'affaire de la borne prit donc, un temps, des allures d'épopée burlesque dont chacun se plaisait à détailler les moindres avatars. Puis, très vite, les esprits se calmèrent, les critiques cédèrent le pas et l'efficacité du dispositif fut unanimement reconnue, « oui, elle se lève et elle descend quand il faut, elle fait bien son travail ». Quelques semaines après son installation, l'enthousiasme initial avait, cependant, lui aussi, disparu, car, et c'est, au fond ce que les Citadins reprochent à cette initiative, la borne à elle seule ne saurait résoudre l'ensemble des problèmes liés à la circulation. Elle constitue une avancée vers la mise en ordre, mais ce résultat est jugé trop partiel pour être vraiment satisfaisant :

Jusqu'à six heures on est tranquilles, il n'y a pas une voiture. Mais alors quand c'est six heures on le sait ! À six heures elle se baisse et aussitôt ça commence, c'est un défilé continu ! Il y a plein de gens de la Cité qui vont chercher leur voiture à six heures pétantes pour la rentrer au garage. Puis il y a les grooms des hôtels qui vont chercher celles des clients qui étaient dans les douves, ils font la navette comme ça jusqu'à minuit des fois. Bon, mais c'est vrai que dans la journée ça marche bien.

Ce que les Citadins souhaiteraient ce seraient des mesures plus complètes, plus radicales, qui mettent enfin terme aux multiples abus, en matière de circulation, d'architecture, d'enseignes et d'étalages, d'occupation de l'espace public, qui dénaturent le site et les rapports sociaux :

C'est dommage d'en arriver là. On devrait, chacun, faire les choses comme il faut sans avoir besoin d'un gendarme. Et avant c'est ce qui se faisait, mais tu avais tous ces vieux qui n'y sont plus maintenant et qui savaient se faire écouter. Si les gens étaient raisonnables on n'aurait pas besoin d'interdire. Mais, bon, puisque ce n'est pas comme ça aujourd'hui, alors il faut interdire. Et il faut qu'on nous fasse respecter ce qui est interdit.

Le récent classement de la Cité par l'Unesco comme site appartenant au Patrimoine mondial a suscité l'espoir de voir imposer, de l'extérieur et avec vigueur, une réglementation stricte. Mais quelques mois après les Citadins n'y croyaient déjà plus vraiment :

Le classement c'est pas pour toujours, si on n'est pas à la hauteur, ils peuvent l'enlever. Alors si on continue comme ça, ils l'enlèveront. C'est pour ça que la mairie a fait mettre la borne, et c'est pour ça

qu'on se dit que, peut-être, les choses vont changer. Mais, je n'en suis pas sûr. Parce que je vois, que c'est toujours la même pagaille. Moi je crois que la Cité, elle est foutue. On a laissé faire trop de choses et maintenant c'est trop tard. Et le plus terrible c'est qu'on aura toujours du monde. Parce que c'est un endroit unique, et il y aura toujours des gens pour venir le voir.

Qui sauvera la Cité de Carcassonne ?

À l'heure du classement Unesco, alors même qu'elle attire chaque année une foule de plus en plus nombreuse de visiteurs et que l'image de ses remparts s'étale dans les dépliants touristiques, la Cité apparaît, aux yeux de ses habitants, comme un lieu *abandonné* à son sort par les instances administratives et politiques. Alors même qu'elle vient d'être reconnue comme élément du patrimoine mondial, la Cité est, une fois encore, en péril. Ce n'est plus la ruine matérielle qui menace les antiques murailles mais un désastre spirituel. Désertée par ses anciens occupants, investie de nouvelles valeurs fondées essentiellement sur la prééminence de l'ordre économique, devenue un convoité terrain d'enjeux financiers, la Cité – quartier et monument – est en voie de perdre son âme. L'ancienne communauté citadine s'éteint tout doucement cependant qu'émerge un autre groupe social. Le temps de la fin est aussi celui d'un nouveau temps des origines, une période de tâtonnements et de prise de possession d'un territoire non encore soumis à la loi commune et où chacun doit prendre ses marques et faire sa place. La « guerre » des

commerces, le laisser-faire des autorités, le sentiment de révolte impuissante des *derniers* Citadins sont les éléments qui accompagnent ce moment du passage. La pensée citadine actuelle oscille toujours entre un optimisme un peu candide, « les choses vont changer » et le plus noir des pessimismes, « la Cité, elle est foutue ». Aujourd'hui, un siècle après la fin des grands travaux de restauration, un siècle après le début de leur vie à l'intérieur du monument, les habitants de la citadelle, lancent un cri d'alarme, moins pour eux mêmes que pour le site. À l'aube du *xxi*^e siècle, ils espèrent en l'émergence d'une prise de conscience qui viendrait enrayer le cours catastrophique des choses et attendent, sans y croire vraiment, la venue d'hommes nouveaux qui, prenant la relève des grands sauveteurs du *xix*^e siècle, conduiraient la Cité vers la réalisation harmonieuse de son triple destin de quartier, de site touristique et de monument historique.

Ces dernières années ils ont, tour à tour ou en même temps, placé leur confiance dans des élus, des administrateurs du monument, des hommes d'affaires, développant à leur égard des discours contradictoires, tantôt enthousiastes, tantôt blasés. Lorsque Raymond Chésa, originaire du quartier de la Trivalle au pied de la Cité, fut élu maire de Carcassonne, les Citadins se réjouissent. Cet homme, issu du même milieu et de la même culture populaire qu'eux, dont les souvenirs d'enfance et de jeunesse étaient attachés aux mêmes lieux et aux mêmes anciennes valeurs communautaires, leur parut être le garant d'une politique municipale à la mesure de

leurs désirs. Il connaissait depuis toujours la Cité, ses habitants, ses commerçants, ses beautés et ses problèmes ; il avait vu de près les bouleversements provoqués par l'explosion touristique. Il paraissait bien placé pour œuvrer au mieux des intérêts économiques et humains du quartier. Aujourd'hui, après deux mandats consécutifs, l'enthousiasme et la foi du début se sont quelque peu émoussés :

Raymond il dit qu'il aime la Cité, et c'est vrai qu'il connaît tout le monde et qu'il monte souvent. Mais enfin on ne peut pas dire qu'il nous ait apporté grand chose. Parce qu'on en est toujours au même point. C'est toujours la même pagaille. Moi, je crois qu'il n'est pas à la hauteur pour s'occuper d'un endroit comme ici. C'est trop important. Il y a trop d'argent en jeu. Alors même s'il y a des choses qu'il voudrait faire, il ne peut pas.

Beaucoup, cependant, lui restent fidèles. Car, ici, le maire est d'abord un enfant du pays, un personnage débonnaire et familier, attentif à satisfaire les mille petits desiderata de ses administrés. La carence de l'autorité municipale peut s'expliquer ainsi par le souci de contenter les intérêts parfois contradictoires des uns et les autres. Le maire affectionne aussi de participer en personne à toutes les manifestations publiques du quartier, qu'il s'agisse des nouvelles fêtes organisées par l'Union des commerçants ou de soirées conviviales plus intimes, telle la projection, de vieux documentaires sur la Cité ou l'exposition rétrospective sur le Tour de l'âne que nous avons organisée, au printemps 1997, sous son patronage. Il ne manque jamais de se poser en défenseur inconditionnel du quartier, face, notamment

et surtout, à l'administration des Monuments historiques. Ces attitudes démagogiques font partie du jeu politique normal, mais pas seulement. Avec sa centaine d'habitants, la Cité ne pèse pas vraiment dans la balance électorale et il semble bien que, pour le maire de Carcassonne, l'enjeu soit essentiellement symbolique. Dans ce quartier qui fut, au temps de son enfance, *presque* – et la nuance a toute son importance – le sien, il joue aujourd'hui un rôle de premier plan. Il est celui sur qui chacun peut compter, et, dans un lieu où l'on cultive toujours avec passion la vieille et traditionnelle rivalité avec la Ville Basse, il est celui qui, du cœur même du bastion ennemi, veille sur la Ville Haute. Et alors même que les autochtones lui refusent malicieusement le statut de véritable Citadin, « Ah non ! Raymond il n'est pas de la Cité, il est d'en bas, de la Trivalle », lui, fort de sa popularité, peut jouer à se croire presque chez lui, revendiquant une appartenance commune, « qu'on soit de la Cité ou de la Trivalle c'est pareil ». Il sait bien que ce n'est pas tout à fait pareil, et c'est peut-être pour cela qu'il lui importe tant de marquer son adhésion au groupe et d'être reconnu par les Citadins comme un personnage providentiel, « encore, heureusement qu'on a Raymond ! ». En octobre 1997, lors de la reprise du Tour de l'âne, le maire était là, ravi d'ouvrir officiellement la manifestation, de se faire photographe devant la cohorte des masques et d'être intimement associé à la renaissance de cette fête rituelle. Durant les deux ou trois heures que dura la promenade carnavalesque, il suivit le cortège, le visage épanoui, et les Citadins,

aussi heureux que lui de sa présence, n'hésitèrent pas, malgré leur chauvinisme réputé, à entonner en son honneur *Aquila Trivala*, la chanson emblématique de son quartier. Si le maire n'est visiblement pas le « sauveur » que la Cité appelle de ses vœux, il réussit cependant, et c'est certainement là l'essentiel, à incarner l'image potentielle. Il connaît bien et aime sincèrement la Cité et ses gens, il le dit et ne manque pas, en privé et en public, une occasion de le montrer, il occupe un poste qui lui donne des pouvoirs de décision et d'action. Il a, à ses propres yeux comme à ceux des Citadins, tous les atouts pour diriger aux mieux les affaires du quartier, tous les attributs pour être l'artisan de sa sauvegarde. Autour de lui, tout semble donc se passer, comme si la fonction avait plus d'importance que la réalité des résultats concrets, comme si, une fois énoncée, elle avait une intrinsèque valeur propitiatoire. Personne, au fond, n'est vraiment dupe, mais, au moins, le soutien bienveillant du maire à la population et son attachement manifeste à la tradition communautaire permettent à chacun de ne pas désespérer complètement.

Lorsque qu'en 1989 Jean-Michel Signoles, président de la firme de prêt à porter Chipie et originaire, lui aussi, d'un quartier situé au bas de la butte, acheta l'hôtel de la Cité, c'est vers lui que les Citadins tournèrent, un temps, leurs regards et leurs espoirs. Après une longue période de déclin l'hôtel avait fermé en 1987, signant ainsi la fin de l'époque glorieuse où la Cité pouvait s'enorgueillir de la visite des grands de ce monde. Jean-Michel Signoles entreprit de le rénover pour lui redonner son lustre

d'antan en conservant scrupuleusement, dans la décoration intérieure, le style néo-gothique qui avait fait, à l'origine, la réputation de l'établissement. La Cité de Carcassonne allait être à nouveau dotée d'un établissement de prestige susceptible d'attirer, comme par le passé, une clientèle internationale de qualité, ce qui, pensaient les Citadins, compenserait les effets négatifs du développement du tourisme de masse. Les travaux débordèrent d'ailleurs largement du cadre strict de l'hôtel. C'est ainsi qu'une grande salle polyvalente – d'exposition et de réunion – fut créée venant combler une incongrue lacune du site. Il n'y avait auparavant, en effet, en dehors du territoire du château et des tours géré par les Monuments historiques, aucun espace public capable d'accueillir dignement une quelconque manifestation. Dans la rue Saint-Louis, conduisant à l'hôtel, plusieurs petites boutiques aux devantures sobres et assorties furent aménagées et destinées à la location. Devant ce qui allait devenir une seconde et nouvelle entrée de l'hôtel, un mur fut abattu, agrandissant ainsi la perspective de la rue sur une placette où fut planté un olivier d'un âge tout à fait respectable. Il y eut, bien sûr, des critiques. Mais, dans l'ensemble, cette initiative privée fut appréciée comme un début réussi de tentative de réhabilitation du site tout entier, « on peut dire ce qu'on veut, mais il faut reconnaître que ce qu'il a fait c'est bien pour la Cité ». La rumeur locale para le nouveau propriétaire de l'hôtel d'une aura de mécène désintéressé, « il ne fait pas ça pour gagner de l'argent, c'est plutôt pour le prestige et parce qu'il aime la Cité ». « Jean-Michel Signoles a

sauvé l'hôtel de la Cité », pouvait-on lire dans un numéro du *Figaro Magazine* d'août 1996, et l'auteur de l'article notait plus loin qu'il s'agissait là d'une « revanche éclatante pour ce discret fils de cheminot, né au pied de la Cité ».

Mais, pour nous, l'intérêt de cette histoire se situe bien au-delà de la seule notion de revanche sociale. Car le parcours, en apparence individuel, de cet homme devenu, à l'âge adulte, un acteur important de la mise en valeur du site, ressemble à celui d'autres personnages qui, eux aussi, *nés au pied de la Cité*, œuvrèrent à son rayonnement. Sous la variété des destins et des activités de chacun, une figure type semble se dessiner, celle de l'habitant *d'en bas*, passionné par la Cité et dévoué à sa cause. Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, le premier sauveur en titre du monument avait grandi dans le quartier de la Trivalle, à l'ombre tutélaire des tours de la citadelle. Léopold Verguet (1817-1914), qui nous a laissé une importante et irremplaçable série de clichés photographiques sur la Cité avant et pendant sa restauration, était lui aussi de ce même quartier. Michel Jordy père (1863-1945), créateur de l'hôtel de la Cité, fondateur de la maison d'édition « La porte d'Aude » qui édita notamment de nombreux ouvrages sur la Cité, archéologue, auteur d'une histoire inédite de la Cité, photographe méticuleux de son architecture et de ses gens, était, lui, originaire de la Barbacane. On dirait donc que, pour un certain nombre de natifs des faubourgs immédiats de la Cité, tels Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, Raymond Chésa ou Jean-Michel Signoles, la fascination exercée par

la vieille citadelle se soit poursuivie bien au-delà du temps des jeux et des rêves de l'enfance. Par leur position géographique ambiguë, au pied immédiat de la butte mais à l'extérieur des remparts, ils ont été confrontés à un double sentiment frustrant de proximité et de distance. Ils habitaient sur les limites de son territoire, suffisamment près pour subir son attraction mais pas assez pour en être, comme les petits Citadins de l'intérieur, des occupants légitimes. L'espace, ici, ne leur fut jamais donné mais il leur fut toujours à conquérir, ne serait ce déjà que dans l'effort à faire pour monter à sa rencontre. Et il semble, qu'à l'âge adulte, pour compenser le sort qui les fit naître *hors* de ses remparts, ils se soient, de façons diverses, appliqués à s'en approprier, symboliquement ou concrètement, des morceaux, des pans de murs, des bribes de savoir, ou des zones de pouvoir. Cros-Mayrevieille et Jordy écrivirent chacun une *Histoire de la Cité*. Jordy acquit, outre l'hôtel, un grand nombre de maisons situées dans l'enceinte, Jordy et Verguet réalisèrent des sommes de clichés photographiques comme pour retenir et détenir *ad aeternam* les images, mêmes fugaces, de la Cité de leur époque. Cros-Mayrevieille fit construire sur les terres de son domaine agricole, à quelques pas à peine de la Cité et tout près de sa maison d'habitation, une copie de la chapelle de Radulphe qu'il avait découverte dans l'église Saint-Nazaire, et celle-ci servit longtemps de chapelle privée à la famille. Lorsque Jean-Michel Signoles achète l'hôtel de la Cité et le *sauve*, lorsque Raymond Chésa martèle son adhésion à la cause citadine, leurs paroles et leurs

actes s'inscrivent dans une logique qui, pour être inconsciente, n'en est pas moins partagée.

Les Citadins ne s'interrogent pas sur les motivations de ce genre de comportement. Pour eux la chose va de soi, le lieu leur paraît tout à fait digne d'inspirer des passions et ils trouvent normal que les gens succombent à son charme et que, parvenus à un niveau social élevé, économique, politique ou culturel, ils consacrent une partie de leur temps ou de leur argent à œuvrer pour son bien. Il leur arrive, parfois, d'être très déçus par la désaffection de ceux qu'ils avaient jugé être animés d'un véritable amour désintéressé. Ainsi, lorsque, dans l'hiver 1997, ils apprirent que l'hôtel de la Cité allait être revendu à un groupe étranger, ils se désolèrent de ce que, une fois de plus dans la Cité, c'étaient les considérations économiques qui l'emportaient :

Il a beau dire qu'il aime la Cité, Signoles, il est obligé de faire comme les autres, de regarder le porte-monnaie, et maintenant il voit qu'il s'est fait plaisir en achetant cet hôtel mais que ça ne lui rapporte rien, alors il vend, et c'est dommage parce qu'il a fait des choses qui étaient bien.

Mais cette déception n'était pas la première et elle fut vite digérée pour laisser la place à un nouvel espoir. L'hôtel allait faire désormais partie d'une chaîne internationale d'établissements de très haut luxe, il allait recevoir une clientèle encore plus prestigieuse que par le passé, ses dirigeants habitués à négocier avec les autorités de tous les pays allaient réclamer et obtenir de la part des Monuments historiques et de

la ville les garanties nécessaires au fonctionnement d'un hôtel de ce standing :

Eux, ils ne vont pas se laisser faire. Alors les parasols de toutes les couleurs et les étalages dans la rue, ils vont pas tolérer ça. Ils ne vont pas accepter d'avoir devant la porte une espèce de bazar avec des épées en plastique. Parce que ce n'est pas possible, les gens qui descendent là, il leur faut un cadre qui ressemble à quelque chose. Surtout que c'est facile, il n'y a qu'à faire respecter les arrêtés. Parce que sinon l'hôtel il ne pourra pas travailler. On le voit, dans la rue, quand tu as ces grosses voitures, ces Rolls des gens qui vont à l'hôtel et qu'il faut qu'ils passent au milieu de la foule, avec tout aussi bien des gens qui donnent des coups de pied à la voiture... Les gens qui vont dans ces endroits, ils ne sont pas habitués à ça. Alors si on veut garder un hôtel comme ça, il faut mettre un peu d'ordre.

La nouvelle direction entreprit, à son tour, des travaux de rénovation intérieure. Des rumeurs circulèrent comme quoi il s'agissait de mettre l'hôtel aux normes des autres établissements de la chaîne, sans aucun souci de préservation de son cachet originel. Il y eut dans les esprits un flottement : un jour l'on affichait un optimisme sans faille, « de toutes façons ce qui est important c'est que l'hôtel continue », le lendemain l'on s'attristait à la pensée de la banalisation, « ce ne sera plus qu'un palace comme un autre ». Mais cette inquiétude ne suffit cependant pas à altérer l'image positive des repreneurs. Les Citadins s'obstinèrent un temps encore à les voir comme de possibles agents d'un renouveau du site, à la fois économique et esthétique. Lorsque, à la

demande de l'architecte des Bâtiments de France, les travaux furent interrompus, en vue du classement de certains éléments de décoration intérieure, une pétition contre ce classement circula spontanément chez les commerçants. Et nous eûmes la surprise de voir qu'elle était même signée par des gens qui nous avaient fait part de leurs propres craintes de voir l'hôtel défigurés par une uniformisation excessive :

Moi, je l'ai signée cette pétition parce que je suis en colère contre les Monuments. On dirait qu'ils font tout pour embêter les gens, pour les empêcher de travailler. Ça fait des mois que l'on sait que l'hôtel va être vendu et qu'il va y avoir des travaux, et eux, ils attendent que les travaux aient commencé pour les arrêter. Pourquoi ils ont rien dit avant ? C'était quand même plus simple ! L'hôtel devait ouvrir au mois de mai, et ils ont leur carnet de réservations plein pour le mois de mai. Et ils ne pourront pas ouvrir. Parce qu'on les empêche de faire les travaux. Ce n'est pas normal ça. C'est pour ça que j'ai signée la pétition. C'est une façon de leur montrer qu'on est solidaires. Et de toutes façons, c'est vrai qu'on est solidaires, parce que si l'hôtel n'ouvre pas, nous, ça nous fera des clients de moins.

Au printemps l'hôtel ouvrit cependant à temps et à l'automne plus personne ne trouvait rien à redire au classement. Il y eut même, au contraire, des voix pour s'élever contre le laxisme de l'administration en matière d'architecture et le manque de goût et de courtoisie des nouveaux propriétaires :

Vous avez vu la grille qu'ils ont mis ? On dirait une prison ! C'est moche ce qu'ils ont fait là ! Alors que Signoles justement, il avait fait abattre le mur, il avait planté cet olivier, ça faisait une jolie placette,

c'était agréable comme tout ce coin. Et eux, ils ont flanqué cette grille. Pourquoi ? Comme s'ils avaient peur, comme s'ils voulaient s'enfermer bien chez eux. Mais ils n'en avaient pas besoin, ils ont des jardins de l'autre côté, pour les clients qui veulent être tranquilles. Maintenant quand vous passez dans la rue, vous avez cette grille... C'est la grille de la honte... Je ne sais pas pourquoi ils ont fait ça mais ce n'est pas bien. Et je ne comprends pas pourquoi on le leur a laissé faire, parce que ce n'est pas beau.

En l'espace d'une saison le vent avait tourné, les nouveaux dirigeants du vieil hôtel de la Cité avaient perdu leur aura de sauveurs potentiels. Sur le plan personnel, le directeur, sa famille et son équipe ont fait la preuve de leur désir de s'intégrer dans la vie du lieu :

Pour le repas de la fête du Cochon ils sont tous venus, ils ont dansé... On voyait que ça leur faisait plaisir d'être avec les gens de la Cité, même si c'est sûr que ce n'est pas leur milieu habituel et qu'ils nous regardaient un peu comme des bêtes curieuses. Mais, enfin, bon, ils sont venus et ils ont dit qu'ils s'étaient régalez.

Mais, depuis qu'ils sont là rien n'a changé dans la Cité, sur la place de l'église, devant l'hôtel, les déballages de marchandises multicolores sont toujours là, la question de l'aménagement d'un parking à l'extérieur de l'enceinte, gardé et réservé aux clients des hôtels, n'a pas avancé. L'espoir de les voir intervenir positivement sur le destin de la Cité s'est envolé :

La Cité ce n'est pas leur problème, ils s'occupent de faire venir leurs clients et c'est tout. Ils sont gentils

avec tout le monde, ils sont sympathiques, ça c'est vrai, mais ce n'est pas avec des gens comme ça qu'on changera quoi que ce soit. De toutes façons, leurs clients on ne les voit pas. Ils ne sortent pas, ils restent dans l'hôtel. Alors, pour nous c'est zéro. C'est vraiment une clientèle spéciale, ils ne mettent pas un pied dehors.

Les Monuments historiques dont le domaine d'intervention est limité au strict territoire du monument, paraissent, eux aussi, trop impliqués dans des considérations financières pour être garants d'une véritable conservation désintéressée, « eux aussi ils ont des comptes à rendre, alors il faut qu'ils fassent rentrer l'argent ». Au printemps 1997 un projet de « Marché Médiéval » souleva l'indignation des Citadins, des commerçants craignant la concurrence, mais aussi de tous les Carcassonnais admirateurs du lieu. Alors que la surcharge commerciale du site est reconnue par tout le monde comme une évidence et dénoncée dans le rapport Méliassinos, ce projet prévoyait l'établissement d'une centaine de stands dans les lices, c'est-à-dire dans l'espace même du monument et sur un territoire des Monuments historiques. Sitôt que les Citadins en eurent connaissance, notamment par des tracts publicitaires et des bulletins de réservation, ils allèrent questionner le responsable local pour savoir quelle était la position de l'administration à ce sujet. Il leur fut répondu qu'elle n'en avait, pour le moment, aucune, n'ayant pas été officiellement consultée. Il fallait donc en conclure que le promoteur de l'affaire l'avait lancée, sans se soucier d'obtenir une autorisation préalable de l'État. L'inquiétude, pour

autant, ne cessa pas. L'Union des commerçants ouvrit, dans la presse, une polémique avec le président de la société du Marché Médiéval. La mairie qui, en l'occurrence, n'avait pas directement voix au chapitre, prit nettement position contre la réalisation de ce projet. La réserve observée par l'administration alimenta le doute jusqu'au moment où le promoteur, effrayé par la levée de boucliers, fit marche arrière. Mais, durant quelques semaines, la perspective du « marché dans les lices » plana sur la Cité comme une ombre maléfique :

Les Monuments, ils disent qu'ils n'ont pas à répondre puisqu'ils n'ont pas été contactés. Mais ils disent ce qu'ils veulent. Et peut-être même qu'ici ils ne savent rien, mais que le gars il a eu un accord de plus haut. Et ça on le saura au dernier moment, quand ils installeront les stands. Comme ça on n'aura pas le temps de faire quelque chose contre. Parce que, quand même, il est bien avancé ce projet. Ils ont fait le plan des emplacements et tout et il y a des gens qui ont réservé des stands et qui ont payé. Alors ils auraient fait tout ça sans avoir l'accord des Monuments ? Moi je ne crois pas. Et peut-être même que ce sera pire que ce qu'on croit. Parce que, sur le dépliant, ils disent que ce sera un marché estival, mais si on installe cent stands dans les lices, avec tout ce que ça suppose comme travaux, il va falloir amener de l'eau, de l'électricité, les stands il va falloir les ancrer dans le sol... Alors j'ai bien peur que tout ça, après, ça reste tout le temps. Ils ne vont pas le faire juste pour un mois. C'est sûr que si les Monuments laissent faire ça c'est la catastrophe. Et je ne parle pas que pour nous, les commerçants, mais aussi pour la Cité. Parce que ça veut dire qu'ils vont faire des trous partout, qu'ils vont être obligés

de s'appuyer sur les murailles... Alors à quoi ça va ressembler les lices ? Et puis, alors, si ça se fait, nous, on a plus qu'à partir. Ce n'est pas la peine qu'on reste là, tout l'hiver, dans nos boutiques où des fois tu ne vois pas un chat de la journée, pour qu'après, quand il y a du monde ce soit d'autres qui en profitent. Ils disent qu'il faut animer la Cité, mais ce n'est pas pendant l'été, quand il y a des gens partout, qu'il y

en a déjà presque trop, qu'il faudrait l'animer, c'est justement hors saison. Parce que la Cité, l'hiver, il faut le reconnaître, des fois c'est triste. Quand la nuit tombe à cinq heures, que tu n'as personne dans les rues, que tout est fermé ou presque, tu vois passer des gens qui viennent de visiter le château et qui se dépêchent de partir tellement ils trouvent que ça fait vide et triste la Cité.

LE NOUVEAU CHEVAUCHEMENT DES TEMPS

Dans la chronologie citadine le temps de la fin est, aujourd'hui, en train d'arriver ou, plus exactement, en train de finir. Et, comme au temps des origines, il apparaît, lui aussi, comme une période transitoire. Une Cité se meurt, une autre s'installe. Nous sommes à la charnière de deux époques, entre une fin et un début. Les dernières années du XIX^e siècle virent, la disparition de l'ancien monde tisserand et l'émergence d'une nouvelle communauté, les dernières années du XX^e siècle sont placées sous le double signe de l'extinction des habitants et du développement commercial. Ici, journallement, le passé et l'avenir se rencontrent et s'opposent dans la juxtaposition et la confrontation des points de vue et des façons de vivre des uns et des autres.

Les anciens et les nouveaux

Peu à peu les plus âgés des anciens Citadins s'éteignent. Dans le contexte général de diminution démographique, chaque décès rapproche la communauté de sa propre mort, « ça fait un Citadin de moins », et est, également, lu comme une perte irrémédiable d'une part de la mémoire collective, « lui, il vous en aurait raconté des choses ». Tout ceci paraît très normal, mais il y a, autour de ce thème, autre chose qui nous a paru plus surprenant. La disparition des vieux Citadins est très fortement

ressentie, non pas seulement comme celle d'une classe d'âge particulière, mais comme celle d'un groupe social, essentiel au bon fonctionnement de la communauté :

Ce qui est terrible maintenant c'est qu'il n'y a plus de vieux, c'est ça qui nous manque le plus. Parce que des jeunes encore, il y en aurait. Seulement ils n'ont plus les vieux pour les guider. Parce que avant ça marchait bien parce qu'il y avait les anciens qui aidaient les jeunes. Et les jeunes les écoutaient. Les anciens faisaient autorité, quand ils disaient quelque chose on les écoutait. Et s'ils étaient là maintenant, ça ne se passerait pas comme ça se passe. Parce qu'ils auraient vite fait de mettre de l'ordre.

L'histoire communautaire court, ici, à peine sur un siècle. Cela veut dire que les vieux Citadins qui achèvent aujourd'hui leur vie à la Cité, au temps de la fin, y ont également vécu le temps des origines. Il y a donc coïncidence entre leur disparition en tant que classe d'âge et l'extinction de la communauté tout entière, entre perte échelonnée des ancêtres physiques et mort lente du groupe. Du coup, la société citadine, dominée par l'idée de la fin, se fige dans un présent sans avenir où ceux qui meurent, et notamment les plus âgés, sont jugés irremplaçables, « il n'y a plus de vieux ».

À l'inverse les nouveaux commerçants se découvrent des débuts d'ancêtres dans ceux qui furent aux alentours des années 1970 des pionniers

du développement du tourisme de masse. Ainsi un restaurateur arrivé à la Cité dans les années 1960 et aujourd'hui propriétaire de plusieurs établissements fait figure de doyen emblématique. Il n'est, pourtant, guère plus âgé si ce n'est moins, que certains des Citadins qui déplorent la disparition de leurs anciens mais ne se sentent pas à même d'endosser à leur tour le rôle. Ils en ont l'âge biologique mais la déliquescence du groupe est trop avancé pour qu'ils puissent assurer la relève. À leurs yeux et à ceux des autres, ils font moins figure d'ancêtres que de derniers représentants d'un monde condamné. Au contraire, le commerçant qui fit ses débuts à la Cité avant même la grande explosion touristique, apparaît comme un vétéran incarnant un nouveau temps des origines :

Lui, c'est un ancien de la Cité. C'est un des premiers à avoir ouvert un restaurant. À une époque où il n'y avait pas les touristes qu'il y a maintenant. Parce qu'il y a quarante ans, à la Cité, il n'y avait presque personne. Et lui, il avait senti qu'il y avait quelque chose à faire.

L'histoire semble ici se répéter. Entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e les tisserands sombrèrent peu à peu dans l'oubli. Aujourd'hui on dirait qu'une nouvelle mémoire, celle du groupe social en expansion des commerçants, se met en place, complètement *oublieuse* de tout ce qui n'est pas son propre passé. Pour le moment encore, deux mémoires distinctes cohabitent. Celle des Citadins balaye le champ entier du siècle, du temps des origines de la communauté à celui de son déclin actuel. Celle des

futurs Citadins de demain s'ancre dans le tournant des années 1970, qui furent pour la Cité une période d'intense transformation économique. En l'espace de peu de temps, en effet, le quartier changea de visage, sans que personne, sur le moment, ne mesure vraiment l'importance de la mutation en cours. On vit bien que chaque été apportait une floraison supplémentaire de boutiques, que des rues jusque là paisibles s'ouvraient à la déambulation touristique et au commerce. On vit bien aussi que de plus en plus d'habitants déménageaient au fur et à mesure des progrès de la fréquentation massive du site. Et, un jour, ce fut la dernière fête de la Cité. Ce fut aussi le dernier Tour de l'âne, la dernière fois que son joyeux cortège carnavalesque parcourut le territoire collectif, en plein mois de juillet, c'est-à-dire au cœur d'un temps estival qui est maintenant totalement soumis aux impératifs de *saison touristique*.

Aujourd'hui ce Tour de l'âne disparu a valeur de souvenir emblématique de l'âge d'or de la communauté citadine. En mai 1997, pour remercier les Citadins de leur accueil chaleureux, nous avons organisé, à leur seule intention, une soirée rétrospective, avec une exposition de photos, la projection d'un film tourné en 1976 par Roger Morillère et de nombreuses diapositives. Le succès fut immense, de nombreux anciens Citadins « remontèrent » à la Cité pour l'occasion et l'exposition qui ne devait durer qu'un soir fut, devant la demande, prolongée de quinze jours. Nous eûmes là, bien sûr, l'occasion de recueillir de nombreux témoignages sur le temps passé. Mais surtout il nous fut donné d'observer sur

le vif le fonctionnement de la mémoire collective. Parmi ce qu'il est convenu d'appeler les nouveaux commerçants, quelques-uns, curieux de tout ce qui touche à l'histoire de la Cité, étaient venus. Et ce au grand étonnement des Citadins qui pensaient qu'ils ne se sentiraient pas concernés par la manifestation :

Tu verras, tu n'en auras aucun qui viendra. De toute façon le Tour de l'âne, ils ne savent pas ce que c'est. Ils ne l'ont jamais vu et n'en ont jamais entendu parler. Ça ne les intéresse pas. Il n'y aura que les gens de la Cité, les vieux et les gens comme nous qui l'avons connu, et des jeunes aussi, comme mes filles, mais parce qu'elles nous ont toujours entendu en parler, de la fête et du Tour de l'âne.

Les Citadins ne se trompaient pas de beaucoup. Il n'y eut, en effet, qu'un tout petit nombre de nouveaux commerçants, représentatifs d'ailleurs d'une frange attachée à penser la Cité comme autre chose qu'un seul lieu de rentabilité professionnelle. Le Tour de l'âne, disparu une vingtaine d'années auparavant, n'éveilla chez eux aucun écho. Ils l'avaient certainement entendu évoquer au cours des conversations, mais ils n'avaient jamais eu l'idée d'en demander un peu plus et personne n'avait jamais eu l'idée de leur raconter ce qu'il en était. Si, aujourd'hui, ils ont acquis quelque connaissance sur le sujet, c'est par le fait d'une intervention extérieure, la nôtre. L'enquête de terrain, les questions mais aussi les explications sur notre travail, la présentation du film et de l'exposition de photos ont été, pour eux, l'occasion d'une découverte. Sans nous – ou sans une autre intervention de ce type – le Tour de l'âne de la

Cité leur serait resté inconnu. Et, vraisemblablement, il aurait été aussi oublié par la nouvelle génération de Citadins d'origine. Tout au long de la préparation de la soirée, le jour même, et les semaines qui suivirent, nous pûmes, en effet, constater que nous avions interrompu un processus d'amnésie. Nous évoquerons tout ceci en détail plus loin dans un chapitre consacré au Tour de l'âne, mais nous voudrions, pour le moment, insister sur la coexistence, à la Cité, avant que notre enquête ne bouleverse quelque peu le cours des choses, de deux mémoires collectives parallèles. Souvenir et oubli ont, dans chacune, de similaires valeurs de signes révélant l'appartenance identitaire. Mais, dans le contexte particulier de la désagrégation d'un groupe et de l'émergence d'un autre, il est important de noter que le contenu des mémoires individuelles traduit autant une situation passive – être ou ne pas être né citadin – qu'un choix actif – se penser et agir comme un membre de l'ancienne ou de la nouvelle communauté.

Un exemple remarquable du glissement possible d'une identité à l'autre nous est fourni par le témoignage d'un jeune homme dont la famille établie à la Cité depuis le début du siècle y est actuellement propriétaire de plusieurs maisons et commerces. C'est lui qui nous a présenté comme étant un ancien de la Cité le restaurateur venu s'y installer dans les années 1960. Or, le propre grand-père du jeune homme fut l'un des premiers à ouvrir une boutique de souvenirs, et, dans la mémoire citadine, sa figure est associée au début de l'âge du tourisme. Car, bien sûr, il y avait, avant les années 1960, des restaurants,

des cafés, des magasins destinés aux visiteurs. Leur évocation fait d'ailleurs partie du jeu coutumier des Citadins qui se plaisent à retrouver et égrener leurs noms. La plupart existent encore aujourd'hui, plus ou moins remaniés mais toujours dirigés par la même famille. Et ce sont leurs créateurs qui, pour les Citadins, font, incontestablement, figure d'ancêtres commerciaux. Pour eux, le restaurateur arrivé dans les années 1960 fait partie d'une autre mouvance, c'est un nouveau dont ils reconnaissent la réussite mais qui ne saurait, en aucun cas, être un ancien de la Cité. L'âge n'a, ici, que peu à voir avec le statut contradictoire d'ancien ou de nouveau, c'est bien plutôt d'appartenance qu'il s'agit. Si le jeune homme originaire de la Cité, *oublioux* de son propre grand-père qu'il n'a certes que peu connu, mais aussi des autres doyens encore vivants qu'il voit tous les jours devant leurs boutiques, peut prendre le nouveau venu pour un ancien de la Cité, c'est parce que lui-même se sent quelque peu étranger à la communauté dans laquelle il est né mais dont il n'a pas vraiment partagé le destin. Né dans les années 1970, au moment où la Cité commençait à changer, il y a joué et grandi sans connaître la cohésion et les turbulences des troupes enfantines des générations précédentes :

On était peu de jeunes à la Cité, alors on n'était pas vraiment un groupe. Ça n'a jamais été très soudé en fait. On pouvait être un ou deux, comme une bande de cinq. Et puis, comme il y avait des problèmes avec l'école, je suis allé en bas à l'annexe Camille Saint-Saens. Et là j'étais seul, je n'avais pas de voisin qui soit en classe avec moi. Alors des fois on se retrouvait pour jouer, pour aller dans les tours. Mais enfin,

j'étais plutôt seul, ou alors j'avais des copains d'en bas qui montaient pour jouer.

Faute de combattants, il n'y avait plus de *petite guerre* avec les quartiers de la Barbacane et de la Trivalle ; l'école, fréquentée par des enfants venus de divers horizons, n'était plus seulement celle du quartier, le Nid Joyeux n'existait plus... En 1976 ce fut la dernière fête de la Cité et le dernier Tour de l'âne, et, comme personne autour de lui n'en entretenait le souvenir, sa mémoire, à ce sujet, est aussi vierge que celle des nouveaux commerçants :

Je me souviens d'une fois, une fête de Saint-Jean, mais c'est tout, j'étais trop petit. La seule chose que j'ai vue c'est l'an dernier, quand ils ont fait la fête des Vendanges, en faisant rouler des barriques dans toute la Cité. C'était une course de barriques. Il y a eu des animations toute la journée avec des producteurs de vin qui étaient installés dans les rues, qui faisaient des dégustations. Et il y a eu la course des barriques. Ils avaient un trajet à faire en poussant des barriques... ils étaient trois par barrique et c'étaient des barriques de 250 litres... Ça m'avait bien plu. C'était sympa.

Lui et son frère sont très étonnés lorsque nous leur apprenons que le Tour de l'âne n'est pas si vieux que ça et qu'ils auraient pu, enfants, le voir et y participer :

Je croyais que ça remontait au moins au XIX^e siècle. Parce que, à la boutique, on a des vieilles cartes postales où on voit les maisons des lices, et il y en a une où on voit un type avec un chapeau sur un âne. Je crois que c'est une photo de Jordy. Alors c'est pour ça que je croyais que c'était vraiment quelque chose de vieux. Je ne savais pas que ça se faisait du temps de mon père.

D'autres jeunes de la Cité, sans l'avoir davantage connue, se souviennent, au contraire, par le biais de la transmission orale familiale, de l'époque de la fête de la Cité. Le Tour de l'âne est, pour eux, le symbole d'un mythique âge d'or, d'un temps où la Cité vibrait à l'unisson, loin des problèmes et des disputes d'aujourd'hui. Ils en ont gardé quelques images floues, associées, souvent, à des anecdotes plusieurs fois entendues ou à quelques photos qui les montrent, bambins, déguisés et grimés à côté des grands. Rien de tel pour notre jeune homme chez qui les premiers souvenirs d'une fête remontent à l'année 1996, à la première fête des Vendanges, c'est-à-dire non plus à une fête de quartier mais à une animation mise en place par l'Union des commerçants de la Cité. Le Tour de l'âne, pour lui, fait partie d'un passé aussi lointain que les maisons des lices et les tisserands pour les habitants de la Cité restaurée.

Le jeune homme et son frère aîné ont vécu une enfance et une adolescence un peu en marge de la communauté citadine. Au moment où celle-ci, en plein effondrement démographique et social, vivait le début de sa fin, leur famille avait déjà fait le pas, rompu avec la tradition du groupe, entamé un autre cycle de l'histoire. Les deux enfants ne partageront qu'épisodiquement les jeux des quelques autres petits Citadins, leur mémoire ne sera pas nourrie des récits des exploits de leurs prédécesseurs. Ils en recueilleront cependant quelques bribes qui leur donneront envie de participer, à leur tour, à la saga coutumière des jeunes de la Cité. Mais, eux-mêmes, ne ressentiront leurs aventures que comme de pâles

imitations de celles de leurs aînés. Faites souvent d'échecs et de tentatives avortées, elles leur ont confirmé l'impression d'être arrivés trop tard et de ne pas appartenir vraiment au groupe :

Un soir, je crois que c'était pour Johnny Hallyday, on avait escaladé pour rentrer dans le théâtre. On était passés à un endroit, vers l'hôtel de la Cité, il y a un passage, on avait escaladé là. Dans les jardins de l'hôtel de la Cité, il y avait des gens dehors, c'était en plein été. On s'était couchés, accroupis, pour passer pour ne pas que les gens nous voient. On a traversé le jardin, on a sauté les grilles et on s'est retrouvés entre l'hôtel et les remparts. Alors là, il y avait des chevrons partout, il devait y avoir des fissures et ça devait servir à les tenir un peu. Arrivés au bout, on va pour passer les grilles et – cette fois-là on était six ou sept –, on se retrouve nez à nez avec un gars avec une torche et un chien : « Qu'est-ce que vous faites là ? » Il s'est mis à gueuler ce type ! Alors on est partis comme des dératés ! Et là on n'a pas pensé à ne pas se faire voir ! On a traversé les jardins de l'hôtel, on a sauté le mur... ! Mais, mon père m'en a raconté, de son époque... Ils passaient par l'hôtel de la Cité, ils escaladaient, ils y étaient tous, ils profitaient du spectacle.

Pour la dernière génération des jeunes de la Cité, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient aux temps antérieurs. Ils sont moins nombreux, moins soudés, moins motivés et entraînés par les palabres collectives des aînés. Peu à peu, le Pré Haut a perdu ses fonctions de forum et, du coup, le rôle de la famille est devenu encore plus important en ce qui concerne la transmission de la tradition communautaire.

On peut dire qu'aujourd'hui il y a, à la Cité, chez les moins de trente ans, deux catégories : ceux qui pensent être au temps de la fin et écoutent avec nostalgie les récits de leurs parents sur la vie d'autrefois et ceux qui pensent être au début d'un temps et regardent du côté des nouveaux venus pour y trouver des ancêtres de la modernité commerçante. Ils ne renient pas leurs propres aïeux, auxquels ils peuvent rester sentimentalement attachés, mais, socialement, ceux-ci n'évoquent, pour eux, que des figures d'un passé révolu sans lien avec le présent et l'avenir.

Aujourd'hui, donc, dans un temps que tous vivent comme une époque charnière, il est encore possible d'observer la façon dont, chez les uns et chez les autres, la mémoire choisit d'oublier ou de mettre en avant certains faits et certains êtres, ou d'en faire les marqueurs d'une chronologie tantôt débutante, tantôt finissante. Les mêmes personnes peuvent alors être investies de statuts et de valeurs contradictoires : nous avons déjà vu comment un restaurateur était perçu, à la fois, comme un vieux de la Cité ou un nouveau, comme un ancêtre ou un étranger, comme un homme du commencement ou de la fin. Le qualificatif même de vieux, connote également, des qualités diamétralement opposées : ainsi les plus âgés des Citadins ne représentent souvent, pour ceux qui se situent dans la mouvance de la nouvelle occupation du site, que de désuets survivants d'un passé révolu et sans intérêt, silhouettes anonymes qu'ils croisent dans les rues sans véritablement les voir. À l'inverse, ils apparaissent, aux yeux des derniers autochtones, comme des doyens dépositaires d'un savoir d'autant

plus rare et précieux qu'il touche à un monde en voie de disparition.

Le goûter des mémés

Au cours de l'hiver 1997, deux jeunes filles de la Cité et leur cousin prirent à cœur d'organiser, sous le prétexte de nous aider dans notre travail de collecte de la mémoire citadine, un goûter des mémés. Déjà, au cours des premiers et fructueux contacts que nous avons eus avec ses parents, Nathalie avait manifesté son désir d'assister aux entretiens que nous pourrions avoir avec les anciennes Citadines :

Si vous voulez, si ça ne vous embête pas, j'aimerais venir avec vous quand vous irez chez des vieilles de la Cité. Pour écouter ce qu'elles disent. Parce que ça me plaît ça. Souvent je parle avec elles, je me régale, je leur pose des questions sur la Cité d'avant. Elles sont gentilles, elles aiment bien parler. Je les connais toutes. Mais celles que je préfère ce sont les plus vieilles, comme Annette et Marie, je trouve que ce sont les plus intéressantes, parce qu'elles savent des choses que plus personne ne se souvient. Il n'y a plus qu'elles.

Puis, très vite, une autre idée lui était venue, celle d'un interview collectif, d'une réunion conviviale qui serait aussi l'occasion de retrouvailles, puisque, parmi les plus âgées des Citadines, certaines avaient dû, depuis peu, pour des raisons de santé et de confort, quitter la Cité :

J'irai chercher Marie, elle est chez son fils maintenant, elle sera contente de revenir à la Cité. Et Rose, aussi, elle habite à la Trivalle, dans un appartement parce que chez elle c'était trop vieux. Mais elle regrette

la Cité, elle voit moins de monde, c'est pas pareil, ici elle avait toujours quelqu'un à qui parler. Et, je suis sûre que si on les met ensemble, elles parleront davantage que si elles sont seules. Parce que je le vois, mon grand-père, des fois, on lui pose des questions et il ne se souvient pas bien. Mais quand il est avec d'autres vieux, ça lui revient, il y en a un qui dit quelque chose et alors ça lui revient.

Le but affiché de la réunion était de collecter des renseignements sur la Cité d'autrefois. Lorsque nous avons parlé de notre travail sur « les façons d'habiter un monument historique », sur la vie quotidienne à la Cité au XIX^e siècle et au début du XX^e, les trois jeunes gens nous avaient écouté avec attention. Car ce que nous disions faisait écho à une préoccupation qui était, chez eux, depuis longtemps à l'ordre du jour. Ils aimaient entendre les vieux raconter des histoires d'autrefois, ils les interrogeaient à propos de vieilles photos pour essayer de reconstituer des morceaux du passé, notamment en ce qui concernait l'organisation de l'espace du village :

À la maison, on a un tableau, je vous le montrerai, où on voit la place Marcou avec au milieu, là où il y a la fontaine, une espèce de bâtiment. Alors je voudrais savoir ce que c'était. Et puis, on m'a dit aussi que place du château, avant il y avait un abreuvoir, mais je ne sais pas où. Il y a plein de choses qui ont changé. Et moi, ça me plairait de savoir comment c'était. C'est pour ça que je me régale de faire parler les vieux, comment c'était, qu'est-ce qu'ils faisaient... Mais il y a des choses qui remontent trop loin, personne ne s'en souvient. On m'avait dit qu'aux Archives je pourrais trouver des renseignements, je

voulais y aller mais je n'ai pas eu le temps. Il faudra quand même que j'y aille un jour.

Il y eut donc là, dans le désir commun d'en apprendre davantage sur la vie d'autrefois à la Cité, une rencontre d'intérêts entre ces trois jeunes et nous. Ce n'est pas notre enquête qui suscita leur curiosité, celle-ci existait avant notre venue. Habitué à voir les historiens et archéologues s'investir dans des recherches centrées autour du monument, notre démarche d'abord les étonna. Nous expliquâmes ce qu'était l'ethnologie et ce à quoi elle s'intéressait, les mœurs et coutumes des peuples, et comment, au-delà des terrains exotiques, il existait aussi une ethnologie de la France. Nous n'eûmes aucune difficulté à les convaincre qu'une étude sur la vie des habitants de la Cité était un sujet passionnant. Eux-mêmes avaient la conscience aiguë d'assister à la fin d'un monde, regrettaient de ne pas en avoir connu toutes les facettes, et étaient animés d'une curiosité au moins égale à la nôtre. Peu à peu nous prîmes l'habitude de passer régulièrement au bureau de tabac tenu par leurs parents pour les tenir au courant de l'avancée de nos travaux et leur raconter nos dernières rencontres et découvertes. Eux, de leur côté, réfléchissaient à ce qu'ils pouvaient nous dire de nouveau et calculaient pour nous introduire auprès d'informateurs de qualité. Lorsque un Citadin susceptible d'en être un rentrait dans la boutique, on nous présentait à lui en des termes qui, toujours, mettaient l'accent sur l'originalité et l'intérêt du but que nous poursuivions :

Tu vois, ça ce sont des gens qui s'intéressent à la vie de la Cité. Pour faire un livre sur l'histoire de la Cité. Mais pas de l'histoire comme les autres qui te parlent de Trencavel ou de Montfort. Non, eux ce qu'ils veulent savoir c'est la vie des gens de la Cité, des gens qui y habitent et qui y ont toujours habité, des gens comme toi et moi. Comment on vit, ou enfin comment on vivait à l'époque, parce que maintenant c'est fini tout ça. Du temps des vieux, de ton père, quand il y avait tout le monde... Moi je leur ai raconté le Pré Haut, comment c'était quand tout le monde se réunissait là, les bagarres avec la Trivalle, les bêtises qu'on faisait dans les tours... Mais toi, peut-être qu'il y a des choses que tu sais et que moi je ne sais pas, parce que toi tu es plus âgé et tu as vu des choses que je n'ai pas vues.

Notre enquête déclencha un phénomène de régénération de la mémoire collective. Se questionnant mutuellement, les Citadins se remémorèrent des souvenirs qu'ils croyaient oubliés, échangèrent des informations et découvrirent ainsi parfois des détails qui leur avaient échappé. Mais, en même temps, il se passa autre chose qui, sans que personne n'y prit d'abord vraiment garde, enclencha un processus de réactivation des liens sociaux. En effet, le plaisir lié à ces évocations nostalgiques se doubla très vite de celui de se rencontrer à nouveau, de parler, de rire, de raconter et d'écouter des souvenirs, mais aussi de se dire que l'on partageait la même tristesse devant l'évolution des temps, que l'on subissait le même désarroi, que l'on avait le même jugement critique :

Hier soir si vous aviez été là vous vous seriez régalez. Parce que, après souper, on est allés boire un coup chez Nanou. Et, on s'est retrouvés sur la terrasse avec

Pierre et Christiane. Et alors on a commencé à parler de vous, que vous étiez passés et que Pierre était allé vous montrer la source de la porte d'Aude. Et puis alors on s'est mis à parler de la Cité d'avant, on ne s'arrêtait plus. Et c'est vrai qu'il y a des choses que lui savait et moi pas, et le contraire. Parce que Pierre, il est un peu plus âgé, et puis aussi ce n'était pas le même milieu, eux c'étaient un peu des bourgeois quand même. Et puis le quartier aussi. Eux ils avaient les gitans qui habitaient en face, là où il y a l'hôtel du Donjon maintenant. Alors il nous a raconté plein d'histoires, des trucs rigolos... Il vous le racontera. Mais, nous, ça fait qu'on a passé une bonne soirée à parler de tout ça. Et, au fond, Pierre et Christiane, ils sont comme nous, ils sont malheureux de ce que la Cité est devenue. Ils ne voient plus personne. Parce que maintenant on reste chacun dans nos boutiques, et le soir on se met devant la télé, et on ne voit plus personne. Bon, des fois il passe, il vient discuter cinq minutes, ou moi, quand je vais promener le chien, je m'arrête. Mais enfin c'est vite fait, on n'a pas d'occasion de se voir. Parce qu'on ne sait pas où aller, quand tu sors et que tu vois la Cité comment elle est, on préfère rester chez soi. Et ça fait que, même les quelques-uns qu'on est, on ne se voit pas. Et finalement c'est dommage. Parce que, hier soir, on s'est bien régalez, et eux aussi ils étaient contents.

En leur fournissant des occasions de rencontres et de discussions, parler du passé conduisit les Citadins à repenser en partie le présent, à se dire que la mort du groupe n'était peut-être pas aussi consommée et définitive qu'elle en avait l'air, et que, outre la mémoire, il y avait peut-être encore des choses à sauver, des choses que l'on croyait à jamais disparues mais qui pouvaient, peut-être, renaître. Nous verrons

plus loin comment, en octobre 1997 après vingt ans d'interruption, la promenade carnavalesque du Tour de l'âne fit sa réapparition. En organisant au printemps précédent une exposition rétrospective sur cette fête, aujourd'hui emblématique de l'âge d'or de la Cité, nous avons joué un rôle catalyseur. La renaissance du Tour de l'âne – que tout le monde, quelques mois auparavant disait impossible, impensable – s'inscrit dans une tentative plus globale de reconstruction d'une sociabilité citadine, avec, notamment à l'occasion de repas collectifs, le retour, ponctuel mais régulier, d'un grand nombre d'anciens.

Mais, à l'hiver 1997, lorsque Nathalie, Stéphanie et Christophe s'activent pour organiser le goûter des mêmes, nous n'en sommes pas encore là. Il ne s'agit, pour le moment, que de collecter des renseignements, de sauver une partie de la mémoire citadine. C'était, du moins, le but clairement explicité de l'opération. Mais nous nous aperçûmes très vite que ce qui, dans ce projet, séduisait le plus les trois jeunes organisateurs c'était de réunir autour d'eux – et sans doute pour une dernière fois – le groupe aujourd'hui quasi dispersé des anciennes de la Cité. En les parant du titre de *mémés*, ils n'affichaient à leur égard aucun irrespect distant. Ils mettaient, au contraire, l'accent sur les liens communautaires et affectifs qui les unissaient à elles et se définissaient comme leurs héritiers spirituels. En les invitant à un goûter, et même, en se moquant gentiment d'elles, « ça ne fait rien si vous n'avez rien à dire, vous mangerez toujours des gâteaux, on sait que vous êtes gourmandes », ils manifestaient également un souci

de convivialité partagée, « c'est plus sympa d'être autour d'une table ».

La réunion se tint, une après-midi du mois de février, dans un restaurant de la Cité, tenu par une ancienne et fort alerte Citadine. Nathalie, Stéphanie et Christophe établirent la liste des participantes. L'âge fut d'abord le critère essentiel de leur choix, « elle, ce n'est pas intéressant, elle est pas assez vieille ». Le fait qu'elles soient nées ou pas à la Cité fut, certes, évoqué mais pas comme un élément discriminatoire, « ça fait quand même au moins cinquante ou soixante ans qu'elle est là, alors elle en a vu des choses ». Puis le souci de ne blesser personne fit repêcher certaines des moins âgées, « ça ne fait rien, même si ce qu'elle dit on le sait, ça lui fera plaisir ». Les hommes, par contre, furent écartés en bloc parce que trop peu nombreux, « ils vont s'embêter avec toutes ces femmes et ils ne diront rien ». La date fut plusieurs fois déplacée, « elles sont terribles ces mémés, elles ne sont jamais libres, elles ont toujours quelque chose à faire ». Le jour J il n'y eut finalement que deux défaillances. Neuf anciennes se retrouvèrent donc autour d'une table, Nathalie et Stéphanie avaient fait des gâteaux, Elia, la restauratrice, offrit le café et des rafraîchissements. Jean-Pierre Piniès était chargé de faire des photos, je devais, quant à moi, diriger l'interview et l'enregistrer. Les trois jeunes gens étaient convaincus que nous allions ainsi, dans la confrontation des savoirs de chacune, recueillir la mémoire complète de la Cité. Devant leur enthousiasme nous tûmes pudiquement les doutes que nous avions. De toute façon ce qui nous

semblait le plus intéressant dans cette entreprise était moins le strict contenu de ce qui allait être dit que son contexte d'émission, plus le fait que des jeunes aient envie de donner la parole au groupe des mémés et de les écouter attentivement ; le fait aussi que ces dernières, quoique un peu surprises de la demande, se soient prêtées au jeu avec gentillesse et application. L'enquête était certes un but, mais elle était aussi un prétexte pour renouer les liens et réaffirmer la vitalité de l'appartenance identitaire. Elle devenait un moyen d'organiser, entre vieux et jeunes, une rencontre de type exceptionnel qui faisait plaisir à tout le monde.

Le déroulement de la réunion confirma le sentiment que nous avions de participer à un moment fort, de l'histoire finissante de la communauté. Laurence Gasc, jeune Citadine de souche et conseillère municipale chargée des affaires du quartier, avait été informée de l'événement et sollicitée pour prêter sa caméra vidéo. Très intéressée, elle aussi, par la vie de la Cité, elle tint à assister à la réunion. Ce fut pour elle l'occasion de faire la connaissance de certaines anciennes qu'elle n'avait jamais vues, soit qu'elles sortent peu, soit qu'elles aient quitté la Cité. L'interview collective tourna assez vite, comme on pouvait s'y attendre, à une cacophonie rendant quasi impossible la transcription de l'enregistrement. La voix fluette et la parole hésitante de Marie, la doyenne du groupe, ne parvint jamais à dominer le brouhaha. Tout le monde reconnaissait que c'était elle qui savait le plus de choses et à tour de rôle tout le monde demandait qu'on la laisse parler. Mais très vite, elle était à nouveau interrompue. La différence

d'âge entre les participantes – de moins de soixante-dix à plus de quatre-vingt-dix ans – donna naissance à des polémiques enflammées, chacune parlant, sans s'en rendre compte, d'une époque différente, de la guerre de 14 et de la guerre de 40 par exemple. Une fois le malentendu dissipé, la bonne humeur revenait et l'on nous demandait ce que nous voulions savoir d'autre. Nous posions une question et le brouhaha reprenait, éclats de voix, conversations entrecroisées, altercations indignée, rires... Laurence et Christophe filmaient, Jean-Pierre faisait des photos, Nathalie et Stéphanie écoutaient et racontaient parfois leurs propres souvenirs ou ceux transmis par leur grand-père, le magnétophone tournait. À la fin de l'après-midi, les trois jeunes organisateurs étaient un peu déçus : les informations brouillonnes et éparées que nous avons recueillies ne constituaient pas la somme complète de savoir qu'ils espéraient, Marie qui était « la plus intéressante » n'avait presque pas pu parler... Mais ils étaient quand même très contents : tout le monde s'était régalé, ils avaient appris beaucoup de détails ignorés, la joyeuse pagaille qui avait régné tout au long de l'entretien était un signe de la vitalité du groupe des mémés et nous avons convenu que nous irions voir Marie chez elle pour l'interroger tranquillement. Un pas important avait été fait dans la sauvegarde de la mémoire citadine : grâce aux images filmées par Laurence le souvenir collectif des anciennes perdurerait dans la Cité. Et, surtout, cette réunion avait donné à tout le monde l'envie de se revoir encore et fait la preuve que, malgré la morosité ambiante et la

disparition des formes traditionnelles de la sociabilité, tout n'était pas complètement *fini*.

Mais nous allons nous apercevoir que ce goûter des mémés, imaginé au départ par les trois jeunes comme un moyen d'archiver les dernières images et paroles d'un passé révolu mais aussi comme une ultime rencontre conviviale entre plusieurs générations n'était pas quelque chose d'aussi unique que nous l'avions d'abord cru. Depuis le commencement du temps de la fin les Citadins n'ont, en fait, jamais cessé de cultiver, épisodiquement, ce genre de réunion. Car, ici, la progression inexorable du temps linéaire n'est pas aussi uniforme et aussi définitive qu'elle en a l'air. Elle est nuancée par le retour cyclique du temps calendaire qui, autour des pôles antagonistes de l'hiver et de l'été, définit deux façons radicalement différentes de vivre, correspondant à deux temps différents. Aujourd'hui le présent est, à la Cité, un temps duel : durant la morte saison touristique le quartier retrouve quelque peu une allure de village, vit au rythme de l'ancienne communauté, cependant qu'en saison chacun marche à l'heure du nouvel ordre économique.

Le cycle des saisons

De Pâques à Toussaint

« Avant on disait que la saison commençait avec les bombes du 14 juillet, aujourd'hui c'est plutôt Pâques qui donne le signal ». La notion de saison fait depuis toujours partie de la vie citadine. Mais, aujourd'hui

plus que hier, elle commande les comportements de tout le monde, qu'il s'agisse des commerçants, des employés des Monuments historiques ou des simples habitants. Car en un siècle, elle s'est non seulement allongée dans le temps mais aussi intensifiée puisqu'il y a de plus en plus de touristes et de plus en plus de commerces, de plus en plus d'animations de rues, de spectacles, de foule, de bruit... et de plus en plus d'argent en jeu. L'espace, lui, ne s'est pas agrandi, et la Cité, l'été, ressemble à une nasse grouillante où chacun, tente de « tenir le choc ».

Quiconque a vu la Cité l'hiver et l'été sait qu'il s'agit de deux mondes totalement différents. La pluie et le soleil, l'ombre et la lumière, le froid et la chaleur ne sont pas les seuls responsables du changement de physionomie des ruelles et des remparts. Le climat carcassonnais, assez capricieux, a d'ailleurs bien souvent tendance à ne pas respecter scrupuleusement le cours normal des saisons.

On peut ainsi, aux mois de janvier ou février, voir les vieilles murailles baignées d'une chaude couleur dorée et, aux mois de juin ou août, succomber, dans les lices balayées de violentes rafales, à la nostalgie d'un paysage quasi hivernal aux pierres noircies d'humidité sous un ciel bas et gris. Ces deux images sont en fait complémentaires et fondent, dans le domaine de la perception esthétique et poétique, la spécificité de la Cité de Carcassonne, tour à tour citadelle méditerranéenne rôtie de soleil, aux toits brûlés de tuiles rouges et forteresse nordique noyée de brumes, hérissée de sombres faîtes d'ardoises.

Mais la différence saisonnière dont nous voulons parler est tout autre. Elle compose une autre dualité qui vient se rajouter à la première. La Cité est, de façon cyclique, surpeuplée puis déserte, débordante d'animation et de bruit, puis c'est le calme et le silence qui règnent en maître, « on passe d'un extrême à l'autre ». Le printemps et l'automne sont des moments charnières qui ouvrent et ferment les temps antagonistes et complémentaires du calendrier social. C'est Pâques qui, maintenant, marque le début de la saison. Mais, comme jadis, celle-ci n'atteindra son paroxysme qu'aux deux premiers mois de l'été :

Le gros de la saison c'est du 14 juillet au 15 août, ça a toujours été comme ça, et il n'y a rien à faire, c'est toujours comme ça. Avant et après, il y a du monde bien sûr, mais ça n'a rien à voir. On a du monde pour les week-ends, pour les vacances, mais ce n'est pas régulier.

Chaque année, au mois de mars, le quartier de la Cité bascule brutalement dans un autre temps. En l'espace d'une semaine, il devient un autre lieu, perd son charme d'ancien et authentique petit village pour se mettre, déjà, à ressembler au grand et anonyme bazar médiéval qu'il sera en pleine saison. Toutes les boutiques ouvrent et les devantures tapageuses renvoient dans l'ombre les façades discrètes des vieilles maisons, les places ne sont plus que des terrasses de cafés, le ciel lui-même disparaît masqué par les parasols, les banderoles et autres pancartes. La rue s'anime de têtes nouvelles, les commerçants qui avaient quitté les lieux à Toussaint reviennent, quelques autres s'installent pour la première fois.

L'atmosphère, faite de retrouvailles, de présentations, d'échanges d'informations, pourrait paraître joyeuse et chaleureuse, et elle l'est souvent effectivement. Mais sous cette sociabilité policée et souriante se cachent de graves tensions. C'est le moment où éclatent les « guerres des prix » et les conflits pour la conquête de quelques mètres de territoire. La mairie organise, chaque année, une réunion d'information autour des éternelles questions sensibles : stationnement et circulation automobiles, ramassage des poubelles, réglementation des étalages... L'ambiance est cordiale, mais chacun est aussi un peu sur la défensive, prêt à réagir énergiquement à toute mesure qu'il jugerait contraire à son intérêt. Le printemps est à la Cité, « un mauvais moment », du moins d'un point de vue psychologique. Ce n'est pas le climat qui influe sur le caractère des gens mais les premiers balbutiements de la saison. Personne n'y échappe vraiment, tout le monde est un peu aux aguets, attentif à déceler les signes annonciateurs d'une bonne ou mauvaise saison :

À la fin de l'hiver, on commence à penser à la saison et à se faire du souci. Il faut commander le stock, on ne sait pas si la saison sera bonne ou mauvaise... Les vacances de Pâques arrivent, on croit que ça va démarrer et puis ça ne démarre pas. Et tout le monde en est au même point, à calculer ce qu'on va faire. Alors c'est vrai qu'on est tous un peu énervés. Et c'est pour ça que, chaque année, au printemps tu as des bagarres dans la Cité. Parce que les gens se disent qu'il ne faut pas qu'ils ratent la saison, et pour la moindre chose, ils s'en prennent au voisin. Pour un bout de terrasse, pour une pancarte, pour

le prix d'une crêpe ou d'une carte postale... Nous, encore, on n'a pas trop à s'en faire, on est chez nous, on n'a rien d'autre à payer que la marchandise et les charges, ça fait qu'on s'en sortira toujours. S'il y a une mauvaise année, on la passera, bien ou mal, mais on la passera. Tandis que ceux qui ont un bail et un loyer, ce n'est pas pareil. Alors ils sont sur les dents. Et puis il y a des gens qui ne savent pas vivre avec les autres. Au lieu de discuter et de s'entendre ils se bagarrent. Mais enfin c'est toujours les mêmes, chaque année au printemps tu peux être sûr qu'il va y avoir des histoires. Puis, après, quand la saison a bien démarré, tout se calme. Il y a trop de travail, les gens n'ont pas le temps de penser à autre chose. On est tous dans nos boutiques ou dans nos restaurants et on n'en sort pas, chacun chez soi.

L'été est le temps du travail, de la solitude au milieu de la foule des touristes, où chacun, à l'exemple de la fourmi de la fable, s'active sans répit. Les boutiques restent ouvertes tard dans la nuit, les cafés et restaurants passent, sans pause, des activités de bar et de salon de thé à celles de restauration, les journées sont longues, la fatigue et la lassitude pèsent mais personne ne se plaint. La belle saison ne dure pas longtemps, « si on ne travaille pas maintenant ce n'est pas cet hiver qu'on le fera ». En l'attente de périodes plus calmes, la vie sociale est réduite au minimum :

On n'a pas le temps de sortir, et puis de toute façon on est crevés, alors quand on ferme on n'a qu'une envie, c'est d'aller se reposer. Des fois, quand même, on se force, on va manger chez Nanou ou chez André et Didier, mais finalement, on ne se régale pas tant que ça, parce que, eux aussi, ils n'ont pas le temps, ils ont plein de monde, alors on n'a pas le temps de

parler. Finalement, on les embête plutôt qu'autre chose. On est contents de se voir mais... Non, il vaut mieux attendre l'hiver, là ce n'est pas pareil, ils sont plus tranquilles, nous aussi, et là on passe de bonnes soirées.

La nuit n'amène aucun calme, en juillet il y a le festival de la Cité (danse, musique, théâtre), en août ce sont les Médiévales qui prennent la suite. Les spectacles sont en plein air et, grâce à la sonorisation tout le monde, dans les maisons de la Cité, peut en profiter, « nous on n'a pas besoin d'aller au théâtre, on l'entend depuis le lit ». Il y a aussi les « animations » spontanées des noctambules, concerts ou chorales improvisés, cris, rires, poursuites, bagarres dans les lices ou les rues :

L'été, la Cité vit autant la nuit que le jour ! Faut pas croire ! Moi, l'été, je commence à cinq heures mais souvent j'arrive à quatre heures et demie parce que pendant le festival, souvent ils ont besoin de faire des réglages de projecteurs. Alors quand ils partent, il faut que je sois là pour fermer, parce que sinon il y a des gens qui rentrent, et alors, après, pour les faire sortir... ! Parce que toute la nuit il y a des gens qui se promènent, qui jouent de la guitare dans les lices ou qui font je ne sais pas quoi. Quand j'arrive le matin, ça navigue encore !

Pour tenir le coup, chacun a sa recette : vitamines et oligo-éléments pour faire le plein d'énergie, calmants pour éviter le stress, somnifères et boules Quiès pour dormir, « même le chien, il faut que je lui donne quelque chose, sinon il est malade, tout ce bruit et tous ces gens qui le caressent... il est énervé et il a peur, il se met à trembler... ». Au fur et à mesure que

la saison avance, le climat va, peu à peu, se détendre. Le soir du 14 juillet, après l'ultime rush qui suit la fin du feu d'artifice, au milieu du désordre des tables encore couvertes de verres et d'assiettes, des bars et des évier surchargés de vaisselle sale, les visages un peu hagards s'éclairent d'un sourire :

Bon ça y est, encore un de passé ! On s'en est sortis ! À un moment j'ai cru qu'on n'y arriverait pas... Tu avais les gens qui attendaient, ils restaient debout, derrière ceux qui mangeaient, ils attendaient qu'ils aient fini pour leur prendre la place... Je leur disais « Repassez dans un moment ». Mais, non, ils ne voulaient pas s'en aller, ils restaient là. Plantés ! À t'empêcher de passer. Et d'autres qui te disaient « Gardez-moi une table », mais un jour comme ça on ne peut pas garder une table, tu ne peux pas empêcher les gens de s'asseoir, des gens qui attendent depuis une heure des fois, tu ne peux pas leur dire « c'est réservé », ils ne t'écoutent pas, il n'y a rien à faire. Et puis, finalement, on y est arrivés ! On a fait manger tout le monde. Le prochain coup maintenant c'est le 15 août. Et après on commencera à être tranquilles.

La saison, après le 15 août, n'est pas finie, mais le coup de feu est passé et, à peu de choses près, les comptes sont faits. Il ne peut plus y avoir, maintenant, de grosses surprises, chacun sait à quoi s'en tenir. La tension décroît, les gens comptent les jours qui les séparent des dates fatidiques du 31 août d'abord, puis de la rentrée des classes. Car, en septembre, déjà, le tournant s'amorce. Partout les effectifs ont été réduits. Pour de nombreux employés la saison est finie, elle n'aura duré souvent que quelques semaines, entre un et deux mois. Les jours raccourcissent, l'air

fraîchit, la période des spectacles et des concerts nocturnes est, elle aussi, passée et la Cité retrouve, la nuit, un peu de calme. La clientèle n'est plus la même, les vacances sont finies, les enfants sont rentrés à l'école, les visiteurs sont, dans l'ensemble, des gens que la visite du monument intéresse vraiment et qui ont choisi d'éviter l'affluence et le tapage de la période estivale. Lentement la Cité entame sa sortie de saison. C'est, après le temps des bilans, celui des projets pour la saison prochaine, réparer, agrandir, transformer...

Mais, pour l'heure rien ne presse, chacun songe d'abord à s'accorder un peu le temps de vivre, les uns parlent de voyages ou de cures, d'autres se préparent à aller à la chasse... :

Le meilleur moment c'est l'automne. Il fait encore beau, il y a encore un peu de monde, mais la saison est finie. On va pouvoir se reposer un peu et recommencer à vivre normalement. Nous, à une heure, au lieu de manger à tour de rôle comme on fait en été, on ferme le magasin et on mange ensemble. Et le soir, à sept heures, c'est fini. Là, c'est la bonne saison qui commence, on a le porte-monnaie plein, on sait qu'on a de quoi passer l'hiver tranquilles.

Dès que la baisse de fréquentation du site a commencé, les Citadins jouent aux retrouvailles, se questionnant et s'examinant mutuellement pour découvrir les changements – toujours les mêmes – que la saison a pu amener sur leur physionomie réciproque : « il me semble que tu n'as pas trop bronzé cet été ! », « heureusement que tu as la ceinture pour tenir le pantalon ! ». La règle aussi est d'insister sur le fait

qu'on n'a pas eu le temps de se voir parce qu'on était débordé. Nous avons pu constater qu'il s'agissait bien là d'un discours conventionnel nécessaire, inaugurant, même lorsque, dans la réalité, les gens ne sont guère perdus de vue, le retour officiel à une situation normale, « maintenant on va avoir le temps de se voir un peu plus ». La saison divise, à la Cité, l'année en deux temps sociaux opposés et il importe de bien en signifier la différence :

L'été, on ne se voit pas, on n'a pas le temps. Bon, on a toujours des nouvelles par les uns ou les autres. S'il y avait quelque chose de grave on le saurait. Mais sinon on ne se voit presque pas, des fois je n'ai même pas le temps de venir chercher les cigarettes. J'envoie quelqu'un. Et quand je viens, de toutes façons, ici, c'est plein de monde, et moi je suis pressée parce que j'en ai autant qui m'attendent. Alors on ne se fait pas de grands discours. L'été, c'est comme ça, moi, je suis scotchée derrière mon comptoir toute la journée, et eux, ici, c'est pareil. Et c'est tout le monde pareil. Tout juste si on a le temps de se dire bonjour.

En automne, après le temps du labeur, l'ambiance est à la décontraction, à la convivialité, au plaisir de se retrouver, entre soi. Dans la Cité libérée de la pression d'une foule trop dense, la sociabilité traditionnelle va renaître. Le premier signal est donné par certains restaurateurs qui, pour fêter la fin de la saison, organisent, comme en guise de rites de terminaison, de grands repas conviviaux réunissant les employés ou les amis. Par deux fois, en octobre 1997 et 1998, nous avons été ainsi invités à partager celui que Nanou offrait avant la fermeture saisonnière de son restaurant. En octobre 1997, également, le mariage

de Nathalie fut l'occasion d'une réunion collective élargie : « toute la Cité » fut conviée à l'apéritif servi dans le jardin du théâtre prêté par les Monuments historiques. La cérémonie nuptiale avait eu lieu l'après-midi dans la basilique Saint-Nazaire, et, à la sortie de la messe, sur le parvis de l'église, un groupe de touristes japonais, enthousiasmé par le spectacle avait longuement photographié et filmé la mariée qui s'était prêtée de très bonne grâce au jeu :

Ils étaient contents ces Japonais de voir une noce ! Ils voulaient tous se faire photographier à côté de Nathalie ! Surtout que Nathalie, elle les laissait faire, elle leur faisait des sourires. Ils étaient ravis ces Japonais. C'est vrai que pour des étrangers c'est quelque chose d'exotique, et surtout là, devant Saint-Nazaire... ça leur fera un bon souvenir de la Cité.

Si nous avons été en été, un de ces jours où l'on peine à circuler dans les rues bondées, cette scène aurait eu du mal à se dérouler dans la même bonne humeur tranquille. Mais, là, en fin de saison, l'atmosphère est à la complicité amicale entre visiteurs et autochtones, comme lorsque, jadis, pour la fête de la Cité, les habitants se faisaient un plaisir – et presque un devoir – d'enrôler les badauds dans la joyeuse farandole qui parcourait l'espace du quartier. En ce temps-là, aussi, les touristes, ravis d'assister et de participer à d'authentiques manifestations de la vie populaire, s'empressaient de mitrailler tous azimuts pour emmagasiner le maximum de clichés.

Une fois la Toussaint passée, la Cité s'installe dans le calme hivernal. Le grand super-marché de l'été ferme ses portes. La plupart des devantures

sont baissées, les commerces qui sont ouverts tournent à effectifs réduits, le théâtre est silencieux, les rues vierges de toute animation moyenâgeuse. À l'extérieur des remparts, seules quelques voitures isolées, trouvent, ici et là, le vide sur les esplanades des parkings. Les visiteurs sont rares, les travailleurs saisonniers ont quitté les lieux, l'espace de la Cité appartient à nouveau aux Citadins. Les quelques-uns qui avaient fui le tapage de la saison sont de retour, et ceux qui étaient restés, « scotchés » dans leurs boutiques ou réfugiés dans leurs maisons, semblent resurgir eux aussi. Perdus dans les tourbillons de la foule, ils étaient comme invisibles. Ils réapparaissent maintenant, dans une Cité quasi déserte, qu'ils sont les seuls à parer d'un peu de vie, promenant un chien dans les lices, arpentant les rues ou discutant entre voisins. Lorsque le temps le permet, un petit groupe se réunit parfois à l'entrée du pont-levis ; assis sur la même murette que jadis, ils ne sont, bien souvent, que deux ou trois à bavarder et à surveiller le va-et-vient des passants et des voitures qui ont, l'hiver, le droit de pénétrer dans l'enceinte. En fin d'après-midi, d'autres se retrouvent dans un café – chez René ou chez Philippe – pour de longues parties de cartes entrecoupées de tournées d'apéritif. Là aussi, il n'y a plus guère qu'une ou deux tables d'occupées. Réduite en nombre, la sociabilité citadine tourne au ralenti. À déambuler par une grise journée dans l'enceinte de la vieille ville fortifiée, les mots de Stendhal visitant la Cité en 1837 reviennent à l'esprit, « silence, dépopulation », et, comme lui, l'on ne peut que succomber à l'idée d'un lieu voué au seul souvenir

du passé. Les Citadins eux-mêmes, lorsqu'on les interroge ne parlent que de ça, insistant toujours sur la décomposition communautaire. Mais, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que les choses ne sont pas aussi simples et définitives qu'elles en ont l'air. En un siècle la Cité est passée d'un millier d'habitants à une centaine, il n'y a plus de fête, plus d'école, plus d'épicerie... et « il n'y a plus que l'argent qui compte ». Tout cela est vrai, mais, la Cité a aussi une face cachée, invisible l'été – comme les Citadins –, et relativement perceptible l'hiver. C'est celle-là que nous allons maintenant découvrir.

La chaleur de l'hiver

Le 18 décembre 1996, Lily Devèze, interprète et conférencière du monument, habitant la Cité depuis une cinquantaine d'années, organisait chez elle, dans une salle qu'elle réservait habituellement à ses clients, une projection de courts métrages documentaires anciens tournés à la Cité. La mairie lui avait apporté son aide et un lunch copieux suivait la réunion. L'assemblée était composée par un mélange de commerçants, de conférenciers ou guides et d'habitants, plus quelques « étrangers » invités – comme nous – en raison de leur intérêt pour le site. Ce n'était pas la première fois que Lily montrait ces films aux Citadins et la plupart les avaient déjà vus plusieurs fois :

C'est des vieux films, avec l'image qui saute. Il y en a qui sont en anglais, parce que, à l'époque, il y avait beaucoup d'Américains qui venaient. Mais ce qu'il y a de rigolo c'est qu'il y en a où l'on voit des gens

de la Cité. Il y en a un où il y a Eugène et Titi, on les voit en train de manger la soupe à l'oignon dans la cuisine, et, je ne sais pas pourquoi, il y a Guy qui mange avec eux, il est petit et il fait comme s'il était leur fils. Il y a le frère de Pierre aussi qu'on voit à un moment.

Si, ce soir-là, les Citadins s'empressaient aussi nombreux dans la maison de Lily, ce n'était pas seulement pour voir les images tremblotantes de la citadelle de pierre et écouter des commentaires désuets vanter sa beauté et raconter son histoire. C'était aussi dans l'attente de voir apparaître sur l'écran, des silhouettes et des visages d'un monde disparu. Des cris, des exclamations fusaient à chaque fois, agrémentés d'explications destinées aux jeunes qui assistaient pour la première fois à ces projections et n'en reconnaissaient pas tous les acteurs. Outre Titi et Eugène Puéo jouant leur propre rôle d'habitants de la Cité, nous reconnûmes Lily dans le personnage d'une jeune gardienne de moutons, l'abbé Pont en curé, l'écrivain Jean Girou en historien du monument, cependant que la salle saluait régulièrement des apparitions – pour nous inconnues – d'enfants jouant à la guerre dans les lices, de ménagères effectuant leurs courses... et même de chiens gambadant dans les rues. Pour les Citadins, l'ambiance n'était pas vraiment à la nostalgie mais plutôt au rire et au plaisir de retrouvailles partagées. Il y avait deux catégories de spectateurs, ceux qui étaient de la Cité et qui, triant dans les vues qu'on leur proposait s'attachaient surtout à reconnaître

les leurs, et les autres, qui regardaient tout avec une égale attention, mi-indifférente mi-amusée:

Nous, on se régale, on rigole parce qu'on voit des choses qu'on a connues. On se revoit jeunes, et puis des gens qui sont partis ou qui sont morts. Alors ça nous fait plaisir de les voir. Parce qu'après, ces films, on peut pas dire qu'ils sont extraordinaires, si ce n'était pas le coup qu'il y ait des gens de la Cité... Mais, pour quelqu'un qui n'est pas de la Cité, ce n'est pas bien intéressant.

Au sein de l'assistance, les Citadins formaient comme un petit groupe à part, réagissant aux mêmes stimuli. La salle vibrait au rythme de leurs exclamations et de leurs chuchotements. Les non-initiés essayait de capter, dans les conversations avoisinantes, un nom, une bribe d'explication leur permettant de comprendre la portée des images qui défilaient devant leurs yeux, ravis lorsque quelqu'un leur donnait une clé du savoir, « là, à côté du vieux à la barbe blanche, c'est Louis, le frère de Pierre Sarraute ». Pour les Citadins la valeur de ces vieux films était semblable à celle des photos d'un album de famille où l'on conserve une partie de la mémoire communautaire. Mais le succès de la soirée tenait surtout au fait que la projection était l'occasion d'une réunion conviviale permettant d'afficher et de réaffirmer l'identité collective. Le rappel du passé était un moyen de dire la cohésion du groupe et de faire la distinction entre les vrais Citadins et entre ceux qui, sous prétexte qu'ils travaillent, habitent ou s'intéressent depuis peu à la Cité, auraient pu croire qu'ils l'étaient devenus.

Une fois la séance de projection terminée, les discussions se prolongèrent longtemps autour du buffet, pas tellement pour parler de ce que l'on venait de voir, mais pour prendre des nouvelles les uns des autres, pour bavarder... Les Citadins quittèrent les lieux en dernier, et comme à regret. Pour nous la soirée ne s'arrêta pas là. Il devait être vingt-et-une ou vingt-deux heures et Zabé, la mère de Nathalie et Stéphanie, nous proposa d'aller chez elle pour un petit *resopet* improvisé, avec Denise et Gérard, « comme ça on pourra continuer à parler ». Christophe fut chargé de s'occuper des victuailles et revint avec un somptueux plateau de charcuterie qu'il était allé chercher dans un restaurant, « à la Cité il y a toujours moyen de se débrouiller ». Denise et Gérard sont des anciens de la Cité, lui y est né, et elle, est venue y habiter lorsqu'ils se sont mariés. Ils y ont fait leur jeunesse en même temps que Guy et Zabé. Il y a une quinzaine d'années, ils se sont, « à cause du bruit », résignés à la quitter. Si aujourd'hui ils sont là c'est parce que Denise est guide du monument. En effet, la plupart de ceux qui, à peu près à la même époque et pour les mêmes raisons, ont quitté la Cité, refusent d'y revenir, « c'est fini, on est partis, on a tiré un trait ». Denise et Gérard sont les seuls qui, un peu par force, continuent à fréquenter régulièrement les lieux :

Denise, elle est là tous les jours, bien sûr. Alors le matin, avant d'aller travailler, elle passe voir Zabé, elle se fait payer le café, ou le soir, avant de partir. Et puis, des fois, je viens la chercher, alors je m'arrête voir Guy et Zabé pour discuter. Et puis, des fois,

comme ce soir, Denise me dit « il y a ça ou ça à la Cité, tu pourrais venir ». Alors je viens. Mais sinon, si ce n'était pas ça, je ferais comme les autres. Je n'y mettrais plus les pieds.

La conversation, ce soir-là, tourna quasi exclusivement autour du passé. Un peu parce que les vieux films avaient réveillé la nostalgie et, aussi, parce que, notre présence et notre curiosité fournissaient aux quatre amis un agréable prétexte à se laisser envahir par la remontée des souvenirs :

Ils veulent savoir comment c'était autrefois, alors c'est vrai que nous, on peut leur en raconter des choses. Parce qu'on était une bande... Tu te souviens quand on allait au cinéma et qu'on prenait une rangée entière ! C'étaient de longues rangées à l'époque ! On était peut-être vingt ! On arrivait ensemble, on s'asseyait ensemble, on se levait ensemble... La Cité, quand on allait en ville, ça marchait comme ça !

Tout fut évoqué et, plus ou moins, développé : l'école, les jeux et les bagarres dans les lices, les tournées dans les cafés, les personnages typiques, les réunions au Pré Haut... et bien sûr la fête du quartier et le Tour de l'âne... On nous décrivit aussi longuement l'ambiance qui régnait dans le bar, que Guy et Zabé tinrent quelque temps avant de reconvertir les lieux en bureau de tabac et boutique de souvenirs :

L'hiver j'avais du monde, j'avais toute la Cité. Parce que le soir, il y avait une cheminée, alors on faisait griller des châtaignes. On était bien là. On jouait aux cartes, à la belote. On jouait de l'argent, mais, à la fin de la partie, on avait une boîte accrochée aux poutres, et on y mettait les sous. Et après on s'en servait pour se payer un repas au restaurant. L'argent

qu'on gagnait en jouant c'était pour la boîte. C'était pour tout le monde. Et même celui qui jouait pas, Jean-Marie, il jouait jamais, mais ça fait rien, il participait à la boîte et, après au printemps, on faisait un repas tous ensemble. Mais ça, on n'a pas su l'entretenir, parce que, je le dis honnêtement, je n'avais plus la rentabilité du bar. Moi je ne pouvais plus vivre. Alors il m'a fallu prendre une décision un jour... Si j'avais eu un autre emplacement, place Marcou ou ailleurs, mais avec une terrasse au soleil, là j'aurais pu continuer. Parce que l'été j'aurais eu les touristes et l'hiver les gens de la Cité. Mais ici, ce n'était pas possible, dès qu'il commence à faire beau tu as tout le monde qui veut aller sur les terrasses. Alors on a liquidé le bar. Et c'est vrai qu'il y en a beaucoup qui l'ont regretté, parce que maintenant, l'hiver, le soir, ils ne savent pas où aller.

Durant cet hiver 1996-1997 nous découvrièmes en détail les facettes discrètes de la sociabilité citadine. Nous avons établi notre quartier général au bureau de tabac, chez Guy et Zabé. Nous y passions régulièrement pour savoir où en était le projet du goûter des mémés, pour y glaner des compléments d'information et tenter d'appréhender au quotidien la vie des habitants de la Cité hors saison. Nous nous aperçûmes très vite que le bureau de tabac avait conservé quelque chose de l'ancienne ambiance qui y régnait du temps du bar. Beaucoup de Citadins y passaient pour dire bonjour, prendre des nouvelles et bavarder. La conversation parfois durait. Assis sur les trois marches conduisant à la partie supérieure du magasin, les gens restaient là de longs moments, bloquant, sans trop s'en soucier, le passage aux rares touristes qui se présentaient. Plus d'une fois, à l'heure

du café ou de l'apéritif, nous vîmes les meubles servant de présentoir se recouvrir de tasses ou de verres, « ça y est, vous rouvrez le bar ? ». Souvent, en fin d'après-midi, le bureau de tabac s'emplissait d'un petit groupe. Et, quelquefois, alors que tous n'avaient eu que l'intention « de passer vite fait », une véritable réunion s'instaurait, occupant tout l'espace de la boutique. Personne ne faisait mine de partir, Zabé, alors, allait chercher une bouteille, et chacun s'installait à son aise. L'étonnement éventuel des clients qui entraient à ce moment-là ajoutait au plaisir de la convivialité une note d'intime complicité rieuse, « ceux-là ils se demandent où ils sont tombés ! ». Parfois, même, Guy marquait le coup en tirant le rideau avant l'heure habituelle, « on fait comme les fonctionnaires, c'est six heures, on ferme ! ». Il plaçait sur la porte l'écriteau « Fermé » et affectait ostensiblement de ne pas vouloir ouvrir lorsque quelqu'un, encouragé par la lumière qui régnait dans la boutique, tambourinait en demandant des cigarettes, « c'est fermé ! il ne le voit pas ? c'est écrit : "fermé" ». Il ouvrait, bien sûr, aux Citadins :

Eux, c'est pas pareil, ils le savent, on le leur a dit, « si c'est fermé, vous tapez ». Des fois, il y en a qui viennent quand on mange. Ils ont oublié les cigarettes ! Bon, mais ça, c'est comme ça, ça fait partie de la Cité, ça ne me dérange pas. Et moi, je fais pareil, chez Lucette, je vais toujours chercher le pain au dernier moment. Et, bien souvent, je les trouve à table. Et même, Lucette elle attend que je sois venu pour fermer : « bon, allez ça y est, je peux fermer », elle me dit quand je m'en vais. Mais, elle ne ferme pas avant parce qu'elle sait qu'il lui faudra m'ouvrir.

D'autres fois, c'était au Caveau des Vins, tenu par Christiane, que les gens se rendaient, sous le prétexte d'aller goûter un nouveau cru ou de lui rendre un petit service, l'aider à charger quelques cartons ou autre. Christiane n'est pas une vraie Citadine, elle n'habite pas à la Cité et n'y travaille que depuis quelques années. Elle est, cependant, aujourd'hui, reconnue comme faisant partie du groupe. Son cas illustre bien la faculté qu'ont les Citadins d'intégrer en leur sein des gens de l'extérieur :

Christiane c'est quelqu'un de bien. Et elle aime la Cité. Parce que depuis qu'elle est là, elle en fait des choses pour animer la Cité l'hiver, des soirées au Caveau, avec des dégustations et de la musique, elle s'occupe aussi de la fête des Vendanges. Et tout ça, ça fait monter des gens à la Cité. Et ça ne lui rapporte pas qu'à elle, toute la Cité en profite. C'est sûr elle est comme tout le monde, il faut qu'elle fasse tourner son affaire mais elle ne dit pas qu'elle n'est là que pour gagner de l'argent, elle essaye de faire les choses comme il faut. Et on ne peut pas en dire autant de certains qui sont nés à la Cité, qui se disent Citadins, mais qui ne font rien de bien et qui, au contraire, font tout ce qu'il ne faudrait pas faire.

En même temps qu'ils nous faisaient accéder aux sphères de la sociabilité privée citadine Guy et Zabé entreprirent, pour compléter notre information, de nous faire faire le tour des « bons » restaurants de la Cité, c'est-à-dire de ceux qui joignaient à la qualité de la nourriture celle de l'ambiance. Ils les sélectionnèrent rigoureusement afin que nous ne soyons déçus ni par l'une ni par l'autre. Avec eux pour mentors, nous découvrîmes d'autres

formes de la convivialité citadine. Nous allâmes, indifféremment, chez des anciens Citadins ou chez des nouveaux venus et nous fûmes, partout, accueillis et traités avec la même attention chaleureuse. À la fin du repas, ou même avant lorsque le climat de la salle était au calme, les cuisiniers, les serveurs ou les patrons venaient s'asseoir à la table. On finissait une bouteille, on goûtait un Armagnac, on parlait... Et souvent on parlait de la Cité – c'est là un sujet que les Citadins affectionnent –, de ce qui n'allait pas, de ce qu'il faudrait faire... mais aussi des charmes du lieu, du plaisir qu'il y avait, malgré la longue liste des inconvénients, à y habiter. À la morte saison, surtout, bien sûr :

C'est merveilleux quand même d'habiter ici. Regarde, eux, le matin, ils ouvrent les volets et ils ont la tour, là, juste en face, c'est quelque chose, quand même ça! Et moi, le matin, je me lève, je prends le chien, et je vais faire le tour des lices. Tiens, ce matin, je me suis arrêté, là, à la tour du Vent, on voyait Montréal et les Pyrénées, le soleil se levait, c'était magnifique ! Après je suis passé au Pré Haut voir Yves, on a discuté un moment. Et cette après-midi, vous êtes venus et on est allés faire un autre tour des lices, on s'est promené dans les rues et on a rencontré Pierre... Voilà, moi, c'est comme ça que je l'aime la Cité, quand il n'y a personne, qu'on est tranquilles, entre nous. Peut-être que je ne devrais pas le dire parce que ce n'est pas bon pour nous, ça veut dire qu'on ne travaille pas. Normalement, nous, on préfère quand il y a du monde.

Après nous avoir, au cours de nos premiers entretiens, répété que la Cité était finie, qu'il n'y avait plus personne, qu'il ne restait plus rien de l'ancienne

sociabilité..., les Citadins nous démontraient maintenant le contraire. Nous le leur fîmes remarquer et nous eûmes, une fois de plus, la confirmation de ce que nous avons déjà noté, à savoir que, sur le thème de la vie à la Cité, ils étaient habitués à manier un double discours, tantôt pessimiste, tantôt optimiste. Mais nous commençons à les connaître suffisamment pour comprendre que cette dichotomie était en étroite relation avec les variations du calendrier saisonnier. Là, réside, également, le paradoxe du commerçant citadin : souhaiter que l'on fasse venir toujours plus de monde à la Cité et se réjouir de la solitude et de l'intimité retrouvée des lieux, redouter et saluer avec la même sincérité aussi bien l'arrivée que la fin de la saison touristique. Pour les Citadins, cette contradiction se résout d'elle-même dans le partage saisonnier de l'année. Il y a, à la Cité, un temps pour travailler et vivre au seul rythme de l'activité touristique, et un temps pour se reposer et profiter du calme du site. Il y a le temps du commerce qui est celui de la fatigue et des soucis, et le temps du village qui est celui du repos forcé et de la convivialité.

Les deux périodes antagonistes, saison et morte saison, ont, chacune, leur emblème. La journée du 14 juillet illustre, pour les Citadins, nous l'avons vu, l'apogée de la frénésie estivale. L'image d'une Cité enfouie sous la neige évoque, à l'inverse, le summum du silence hivernal. Cette opposition se retrouve, à un autre niveau bien sûr, dans les représentations iconographiques du monument. Depuis le célèbre tableau, peint par Nicolas Salières, du premier feu

d'artifice, donné à la Cité en 1898 à l'occasion de la fête des Cadets de Gascogne, jusqu'aux multiples cartes postales, anciennes et contemporaines, l'embrasement est, par excellence, le symbole de la Cité touristique. Les photos de la Cité sous la neige, que l'on retrouve, souvent, également en bonne place dans les dépliants publicitaires, s'attachent, au contraire, à mettre en valeur la beauté et la solitude d'un lieu à demi enseveli dans une monotone et intemporelle blancheur. L'irruption de la neige – chose relativement rare – provoque en général, à Carcassonne, un sentiment d'exaltation ou d'agacement, au gré des caractères de chacun. Mais, à la Cité, elle suscite en plus une autre réaction, spécifique et unanime celle-là, liée à l'idée, que, peut-être, la vieille citadelle va, pour quelques heures, être comme coupée du monde. Si les flocons tombent en abondance et si la situation perdure quelque peu, l'imaginaire citadin de la vie en vase clos accède à une part de réalité. Déjà la neige rend plus sensible le caractère isolé et escarpé du site. Perchée au sommet d'une butte, entourée de raides talus d'où toute trace de sentier semble avoir disparu, la Cité semble renouer avec la vision romantique des peintres et écrivains du XIX^e siècle qui, accentuant à outrance le profil des pentes, insistant sur l'aspect minéral et sauvage du lieu, se sont souvent complu à le décrire comme un typique univers montagnard⁴. Jusque dans les années 1960-1970, les jeunes s'appliquaient, d'ailleurs, à transformer rapidement les voies principales donnant accès à la citadelle, rampe de la porte d'Aude, escalier et esplanade du

Pré Haut, en glissantes pistes de jeux, augmentant ainsi les difficultés de déambulation aux abords de la citadelle :

La neige avait quelque chose de fabuleux, c'est qu'elle bloquait tout. Alors elle bloquait l'école. Pour ceux qui allaient au collège ou au lycée en ville. Et ça c'était extraordinaire, pendant huit jours on n'allait pas à l'école. Puisqu'on ne pouvait pas descendre en ville. Donc on vivait à la Cité. Et alors c'était fabuleux parce que, évidemment, comme la Cité c'est en haut, on pouvait descendre en bas. Alors on faisait ce qu'on appelait des glissades. Qu'est-ce que c'est une glissade ? C'est tout simplement un endroit où à force de glisser vous avez transformé la neige en glace. Il y en avait une de célèbre qui partait du Pré Haut, devant le cimetière et qui descendait... Sur une largeur de cinquante centimètres et une longueur d'une centaine de mètres à peu près. Alors on partait – sur les souliers parce qu'on n'avait pas de patins ! – on partait sur cette espèce de sentier verglacé et on essayait d'aller le plus loin possible. Les moins dégourdis prenaient un carton, un morceau de tôle, et crac, ils se lançaient, ils s'asseyaient dessus et ça descendait. Mais il y avait quand même un inconvénient de taille, c'est que, le soir, après souper, il fallait aller chercher le lait pour le lendemain matin. On allait le chercher à la laiterie Combes, de l'autre côté justement de cette glissade. Et il n'y avait pas d'éclairage. Alors vous entendiez les vieux qui disaient : « *Ont se trapa ? Putaniers de mainatges !* (Où elle est ? Putains d'enfants ! »). Tant que ce n'était que de la neige, les vieux ils pouvaient passer, mais il leur fallait se méfier de ces cinquante centimètres de glissade. Et une fois ça s'est perfectionné, un hiver où il y a eu beaucoup de neige. Vous savez, à l'escalier qui descend du jardin du Pré Haut, maintenant ils

ont mis une rampe au milieu, mais avant elle n'y était pas. Alors ça, ça faisait une rampe de départ superbe. Alors les plus âgés, ceux qui avaient dix-sept, dix-huit, vingt ans, avaient fabriqué un traîneau. Sur des grands chevrons de quatre ou cinq mètres, ils avaient cloué des planches, pour faire une immense luge qui faisait cinq mètres de long. On mettait cette luge en haut de l'escalier, tout le monde se mettait dessus, assis, ça faisait un tas de... viande ! On poussait et on descendait en bas, jusqu'à la maison Montmorency. On ne risquait pas de tamponner des voitures, il n'y en avait pas. Mais il est bien évident que, dans la descente, il y avait à peu près la moitié du chargement qui restait en route !

Aujourd'hui les souvenirs insistent surtout sur les plaisirs de l'intimité collective retrouvée. Un jour de neige, la Cité est aussi déserte que si l'on avait baissé la herse de la porte Narbonnaise. Les Citadins ne sauraient donc manquer cette occasion qui leur est donnée de profiter des charmes du quartier rendu à sa seule population. Philippe se souvient d'une soupe à l'oignon improvisée qui réunit jusque tard dans la nuit vieux et jeunes Citadins ; Guy, d'un repas, impromptu lui aussi, et d'une après-midi passée à savourer le vide et le silence des lieux :

À midi, quand on a vu que la neige tenait et que tout était blanc, je suis sorti pour voir comment c'était. Et j'ai vu que chez André et Didier c'était ouvert. Ils n'avaient personne bien sûr. Alors j'ai dit à Zabé « on pourrait y aller ». On a fermé et on est allé manger avec eux. Tous les quatre. On était seuls, on regardait la neige qui tombait. Il n'y avait personne qui passait dans la rue. On est restés là toute l'après-midi, à discuter, à regarder la neige. Pas un bruit,

pas un chat... On avait l'impression qu'on était seuls dans la Cité...

Hier et demain

L'hiver et l'été partagent l'année en deux périodes antagonistes, la morte saison et la saison, qui définissent deux types de vie et d'organisation sociale opposés, correspondant, eux-mêmes à deux époques chronologiques bien distinctes, hier et demain. L'hiver renvoie au temps ancien de l'âge d'or de la communauté. La Cité, désertée par la foule, réinvestie par sa population, débarrassée des signes d'exploitation commerciale tapageuse, ressemble, à nouveau, à un petit village. L'été préfigure ce que sera bientôt la Cité, un lieu vide d'habitants à seule vocation touristique et économique. Le présent est, aujourd'hui, pour les Citadins, un temps duel à la charnière du passé et du futur. Au fil des saisons la Cité vit tantôt comme en retard, tantôt comme en avance sur l'époque réelle. Dans les années 1970, l'explosion commerciale et le départ des anciens Citadins provoquèrent une rupture dans le temps linéaire collectif. Ce fut à la fois le début d'une nouvelle ère et le commencement d'une fin. Depuis, chaque année, les basculements du temps cyclique font, à Pâques et à Toussaint, passer la Cité d'un temps chronologique à un autre. Cette dualité explique celle des discours et des pratiques qui mettent l'accent, tantôt, sur les survivances de la cohésion citadine, tantôt, sur la fin prochaine et inéluctable du quartier. Et ce d'autant plus que ces

temps ne sont pas complètement uniformes, chacun comporte son contraire. Il existe, en effet, à l'intérieur de chaque saison des moments d'inversion des flux touristiques. Ainsi, en plein été, les dates de fin et de début de mois sont-elles réputées pour apporter une remarquable suspension de l'activité :

Là, on sait que pendant deux ou trois jours ça va être calme, tout le monde est sur les routes, ceux qui ont fini les vacances et ceux qui ne les ont pas encore commencées.

Il y a aussi d'imprévisibles baisses de fréquentation :

Tout d'un coup, tu ne sais pas pourquoi, il n'y a presque personne. Des fois on dit « c'est parce qu'il fait beau, les gens sont à la mer », ou « c'est parce qu'il y a un match »... mais enfin on n'en sait rien et on peut pas le prévoir. C'est comme ça, un jour il n'y a presque personne et le lendemain ça recommence. Alors quand ça arrive on en profite pour se reposer un peu, on ferme plus tôt, on dit aux employés d'aller se reposer et voilà.

En hiver, c'est surtout la période des vacances de Noël qui redonne à la Cité un petit air de centre touristique animé. Mais là aussi la chose est très ponctuelle et désordonnée, un jour les rues et les lices sont vides, un autre un semblant de foule s'y presse. Ces épiphénomènes n'altèrent en rien la force du partage saisonnier du temps, ils la rendent, au contraire, plus prégnante en entretenant l'image de la dualité du lieu, « c'est comme ça ici, un jour trop un jour pas assez, un jour tu n'as personne et le lendemain tu te croirais presque en pleine saison ».

Deux époques sont particulièrement propices à ce mélange des temps. Ce sont le printemps et l'automne, moments charnières entre la saison et la morte saison. Comme dans le calendrier climatique, le passage d'une période à l'autre se fait au rythme souvent saccadé d'une progression régulière brusquement entrecoupée de bonds en avant et de retour en arrière. Depuis quelques années, pour tenter de structurer quelque peu le temps des intersaisons, l'Union des commerçants organise, au mois de mars et au mois d'octobre une fête du Cochon et une fête des Vendanges. Les manifestations, étalées, chaque fois, sur deux jours, le samedi et le dimanche, sont destinées à attirer un public local et à donner aux Carcassonnais l'envie de monter à la Cité. Il s'agit de fêtes commerciales, organisées avec le soutien, notamment, de la Chambre de Commerce, dans le but de dynamiser l'activité économique du site en lui procurant une clientèle inhabituelle. Les premières fêtes eurent lieu en 1996 et, depuis 1997 nous avons régulièrement assisté à leurs réunions préparatoires et participé à leur déroulement. Nous nous sommes très vite rendu compte que la distinction entre fête populaire et fête commerciale n'était pas, ici, très pertinente. D'abord parce que les organisateurs eux-mêmes revendiquaient pour ces manifestations un statut particulier, insistant toujours sur l'aspect ludique et convivial qu'elles devaient avoir en priorité :

On fait ça pour faire venir du monde, si on travaille tant mieux, mais le plus important c'est qu'on soit entre nous et qu'on puisse s'amuser.

Ensuite parce que, dans la pratique, elles cumulaient des traits qui les tiraient tantôt du côté des animations commerciales et touristiques – cérémonies d'intronisation des confréries viticoles, lors de la fête des Vendanges, parade moyenâgeuse et mise en scène de la légende de Dame Carcas jetant un cochon par dessus les remparts, lors de la fête du Cochon –, tantôt du côté des fêtes traditionnelles, course des barriques et concours des mangeurs de saucisses. Nouvelles et hybrides, ces fêtes participent de la dualité du lieu et du temps charnière de l'année cyclique, mais aussi de l'histoire de la communauté citadine, dans une époque pensée comme un moment de passage, entre la fin d'un temps et le début d'un autre.

L'Union des commerçants de la Cité n'est représentative que d'un petit groupe. Formée d'anciens et de nouveaux Citadins, elle est, malgré le faible nombre de ses adhérents, un lieu important de la sociabilité actuelle. Une quinzaine d'années après la disparition de la fête votive de la Saint-Nazaire et de son célèbre Tour de l'âne, la création des deux fêtes, du Cochon et des Vendanges, correspond à l'inauguration d'un nouveau calendrier festif lié aux impératifs des activités touristiques et commerciales. L'été ce n'est pas la peine d'essayer d'organiser une quelconque fête, il y a trop de monde, et suffisamment d'animations, l'hiver trop de commerçants sont absents ; les intersaisons de l'automne et du printemps apparaissent donc

comme des moments privilégiés pour, à la fois, « faire la fête » et tenter de « faire rentrer un peu d'argent dans les caisses ». Ici aussi un double discours, fait de considérations économiques et de leur contraire – « l'important c'est qu'on s'amuse » – est à l'honneur. Pour les organisateurs, il semble que l'argument de la stricte rentabilité soit au second plan, il s'agit de « faire bouger les choses », d'insuffler une nouvelle vie collective au quartier déserté par ses anciens habitants et miné par le triomphe des attitudes individualistes. C'est ainsi, par exemple, qu'en mars 1997, la fête du Cochon se termina le dimanche soir par un repas collectif réunissant anciens Citadins et nouveaux commerçants. Servi dans une salle de l'ancienne école de la Cité, ce repas fut un succès et, en conséquence, l'initiative

en fut renouvelée lors des manifestations suivantes. À l'heure où la vieille communauté citadine achève de se désagréger, les fêtes organisées par l'Union des commerçants sont des occasions de rencontre et d'échanges entre gens de milieux différents mais qui se revendiquent unis par un lien d'appartenance, habitants et commerçants étant englobés sous l'appellation commune de « gens de la Cité ». Cela n'altère en rien la validité du statut des vrais Citadins qui continuent de se penser comme un groupe spécifique, mais il nous a semblé que nous assistions peut-être, là, aux prémices de la constitution d'une nouvelle identité élargie correspondant à la situation actuelle du lieu, à la naissance d'une nouvelle communauté, celle des Citadins de demain.



Ill. 38 : Carte postale, début du xx^e siècle, coll. part.

LE RETOUR DU TOUR DE L'ÂNE

Un symbole de l'âge d'or

L'été 1977 fut, à la Cité, celui de la dernière fête du quartier et du dernier Tour de l'âne. En quoi consistaient exactement ces festivités dont le souvenir est aujourd'hui si valorisé ⁵ ?

C'est à l'occasion de la fête votive de la Saint-Nazaire, à la fin du mois de juillet, que la Cité se mettait en état de liesse pour deux, trois, quatre jours ou même plus, selon les années et le niveau des finances du comité des fêtes. Généralement tout commençait le vendredi soir par un premier bal au Pré Haut suivi d'un autre le samedi. Le dimanche la fête continuait. Il y avait d'abord, le matin, une messe en l'honneur du saint patron. À sa sortie, les fidèles se rendaient au cimetière pour, comme le veut la coutume lors des fêtes votives, rendre hommage aux défunts. À midi, alors qu'un copieux repas réunissait dans chaque maison la famille et les amis, les jeunes faisaient le tour de la Cité, entrant chez tous, buvant et mangeant à chaque table, semant un peu le désordre partout et s'attardant particulièrement dans la maison du dernier marié de l'année. Car c'était autour de ce personnage que, le lendemain, le lundi après-midi, la fête allait culminer avec la rituelle promenade carnavalesque du Tour de l'âne dans les rues de la Cité.

Le départ s'effectuait au Pré Haut vers les trois heures, trois heures et demie, après un repas bien arrosé (anciennement des escargots en sauce, plus récemment un cassoulet) pris en commun à l'ombre des arbres. Juché sur un âne, vêtu du costume de noces en usage au XIX^e siècle avec jaquette et gibus, le dernier marié de l'année venait en tête du cortège, brandissant au dessus de sa tête, au bout d'une perche, une paire de cornes de bovidé auxquelles étaient suspendues des légumes aux évidentes connotations sexuelles : aubergines {*viets d'ase*, vits d'âne), poireaux, carottes, oignons... Derrière lui, visages grimés et corps travestis sous des déguisements bariolés, les masques dansaient et gesticulaient au son de la musique, interceptant les passants pour les faire participer au jeu, saisissant les filles pour les forcer à embrasser le museau ou le cul de l'âne, happant les touristes pour les intégrer dans la farandole...

Accompli au gros de la chaleur, le Tour de l'âne était une véritable épreuve physique. Après les agapes des jours précédents et la fatigue de nuits animées, il requérait une double endurance pour pouvoir sauter et danser tout en continuant à boire du pastis ou de la bière. Pendant deux ou trois heures le cortège burlesque se déployait dans l'espace de la Cité. L'itinéraire était jalonné de haltes coutumières dans les cafés et sur les places où, sur l'air de : « Jules est Hercule, Cyprien est musicien, Papa somnambule,

Maman ne fait rien », se déroulaient d'interminables et harassantes farandoles : chacun, une main sur l'épaule de celui de devant, s'accroupit et se relève, tendant l'autre bras vers le ciel puis le rabaissant. Au terme du parcours, le cortège revenait au Pré Haut où, dès six heures, le bal reprenait pour ne s'achever, après la pause du repas, que tard dans la nuit. Le lendemain, le mardi, la Cité retrouvait son calme. Épuisés par le manque de sommeil, la débauche de nourriture et de boisson, les excès de la danse, les participants avaient la tête lourde et les muscles raidis. Le soir chacun se couchait tôt. Mais, souvent, la fête n'était pas, pour autant, finie. Elle rebondissait encore le dimanche suivant, et, au terme de cette journée, un ultime repas collectif, la soupe au fromage, réunissait les jeunes, le soir, au Pré Haut.

Dans le précédent travail conduit, en 1982, avec Claudine Fabre-Vassas, nous nous étions attachées à mettre en évidence la fonction rituelle du Tour de l'âne. Doté des doubles emblèmes de la virilité et du cocuage, promené sur un âne comme dans les charivaris, le marié était le héros de la journée, éphémère roi de carnaval chargé de subir, pour lui et pour ses congénères, un rite propitiatoire destiné à assurer leur bon passage dans la communauté des hommes mariés. Nous avons également noté l'importante dimension collective et identitaire de cette fête. Pour nos informateurs de l'époque, le Tour de l'âne de la Cité était, par rapport à ceux qui se faisaient dans les autres quartiers de Carcassonne et dans les villages environnants, le seul authentique : « la Trivalle, la Barbacane, ils ont un peu copié

pour ainsi dire ». Il était le plus beau, parce qu'il se déployait dans un cadre unique, la vieille ville close de remparts – « quand la farandole passait sous les tours Narbonnaises, là alors, c'était magnifique » – et parce qu'il était l'œuvre de deux groupes de participants, les jeunes et les vieux. Cette entente entre les jeunes et les vieux était, en effet, présentée comme une originalité de la Cité et comme la meilleure preuve de la cohésion sociale qui régnait entre les habitants. Pour nos informateurs de 1982, l'abandon récent du Tour de l'âne s'inscrivait dans le lent processus de la mort du quartier. Tout discours sur la fin du Tour de l'âne était aussi un discours sur la fin de la vie collective de la Cité. Le symbole le plus évident de cette désagrégation était la disparition de la connivence entre les classes d'âge, « vers la fin, il n'y avait que des vieux pour la préparation », « les jeunes en dernier temps, ils allaient au dehors pour s'amuser ». Le Tour de l'âne avait disparu depuis cinq ans à peine et l'espoir d'une éventuelle reprise alimentait déjà un double discours, « il arrive une belle jeunesse maintenant » disaient les uns, « oui mais il n'y aura plus d'hommes mariés pour savoir rire comme nous le faisons et l'enseigner aux jeunes » disaient les autres.

Quinze ans après, durant l'hiver 1996-1997, nous eûmes à nouveau l'occasion d'entendre ce même type d'arguments sur le nécessaire concours des générations. La fête avait disparu parce que la communauté s'était délitée, elle était, aujourd'hui, impossible à refaire parce qu'il y avait trop de touristes au mois de juillet, parce que les gens étaient occupés à tenir leurs commerces, parce qu'il n'y avait pas assez

de Citadins, parce que, maintenant, chacun restait chez soi... et, surtout, parce qu'il n'y avait plus de vieux :

Des jeunes maintenant, à la rigueur, tu en aurais. Ils pourraient être assez nombreux pour faire quelque chose. Mais ce qui est terrible c'est que maintenant il n'y a plus de vieux, ils n'auraient personne pour les aider, pour leur dire comment faire. Ne serait-ce que pour tenir la buvette, ils ne seraient pas assez nombreux pour se relayer. Nous, je me souviens que les vieux nous aidaient. Ce qui fait qu'on avait le temps de s'occuper d'autre chose, du bal, de préparer le Tour de l'âne, et tout ça. Parce que c'était du boulot, et on ne commençait pas à s'en occuper la veille. Mais maintenant qu'est-ce que tu voudrais qu'ils fassent ces pauvres jeunes tout seuls ?

Le temps du Tour de l'âne était fini et bien fini. C'est du moins ce que tout le monde affirmait avec force. Un soir de l'automne 1996, après la séance de projection des vieux films chez Lily, nous nous retrouvâmes autour d'une table avec quatre anciens protagonistes, Guy et Zabé, leurs amis Denise et Gérard, et Christophe, le neveu des premiers. Le Tour de l'âne occupait une place de choix dans l'évocation des souvenirs. Zabé était allé chercher de vieilles photos et avait même déniché de petits morceaux de films en super 8 réalisés les dernières années. À voir ces images, à entendre les récits des mille coups faits par ses aînés, à essayer de se remémorer lui-même cette époque où il n'était qu'un bambin, Christophe éprouvait le frustrant sentiment d'avoir, de peu, raté « la vraie vie de la Cité ». « Il faut le refaire ! Il faut le refaire ! » s'exclamait-il régulièrement. Et, non moins

régulièrement, les autres lui assénaient que la chose était impossible. La raison semblait de leur côté, la Cité avait trop changé, plus rien n'était pareil, ni la situation, ni les gens. Mais un soupçon de mauvaise foi se glissait dans leurs arguments, « d'ailleurs même si on voulait on ne pourrait pas le faire, on ne trouverait pas d'âne ! »

Face à l'enthousiasme du jeune homme, les quatre adultes réagissaient de façon ambiguë. Ils étaient fiers et ravis de le sentir passionné, admiratif, sensible aux valeurs collectives en usage au temps de leur jeunesse, mais ils refusaient catégoriquement d'imaginer la possibilité d'une quelconque tentative de reprise, même partielle. « Bien sûr, ça ne serait pas pareil, mais, quand même, ça serait mieux que de ne rien faire », disait Christophe. « Non ce n'est pas possible », lui répondaient-ils gentiment mais fermement. La page était définitivement tournée, l'époque glorieuse de la Cité était finie. Le Tour de l'âne s'était arrêté en 1977 parce qu'il ne pouvait survivre à la disparition des formes d'organisation sociale du quartier, à son hémorragie démographique, au triomphe du nouvel ordre économique. Christophe qui ne l'avait pas connu, rêvait de le ressusciter, mais son désir ne rencontrait aucun écho chez les quatre amis qui avaient été les derniers à le voir et à le faire. Habités, depuis plusieurs années, à penser la vie de la Cité en termes de déclin et de fin, ils avaient rangé, une fois pour toutes, le Tour de l'âne dans l'armoire aux souvenirs. Idéalisé, jalousement figé dans une figure canonique ne souffrant aucune modification, élevé au

rang de symbole de l'ancienne communauté citadine, il appartenait désormais au seul espace de la mémoire.

Depuis la dernière fête en 1977, il y avait un hiatus de vingt années, pendant lesquelles la traditionnelle et active complémentarité entre les générations avait cessé de s'exercer. L'essentiel des échanges était, maintenant, de l'ordre de la transmission orale, les uns racontaient, les autres écoutaient. Et Christophe, au fond, tout en plaidant pour un retour du Tour de l'âne n'y croyait pas vraiment. Peu à peu il se rangeait aux arguments de ses aînés : les jeunes de la Cité étaient inorganisés, les anciens n'étaient plus là pour les guider... Pour lui aussi la fête appartenait au temps mythique d'un âge d'or définitivement révolu. Une tentative de reprise risquait finalement de déboucher sur le pire c'est-à-dire sur une forme édulcorée qui dévoierait le Tour de l'âne de ses traditionnelles valeurs communautaires pour en faire une simple animation à usage touristique et commercial. Ce serait là une seconde mort, plus terrible que la première parce qu'elle déroberait aux Citadins jusqu'à l'image de leur passé et galvauderait l'emblème de leur identité collective. S'il renaissait aujourd'hui le Tour de l'âne cesserait d'être la propriété exclusive des vrais Citadins, il tomberait aux mains de tous, jeunes sans souvenirs sur l'ancienne vie de la Cité, nouveaux commerçants, touristes, gens de la Ville Basse...

À la fin de cette soirée, il apparaissait donc clairement que le Tour de l'âne était, matériellement et symboliquement, impossible à refaire. Seule sa mémoire pouvait être entretenue et servir encore de

lien entre les habitants. C'est pourquoi nous eûmes l'idée d'organiser une soirée – réservée aux Citadins cela va de soi – au cours de laquelle serait projeté le film de Morillère, *Le Tour de l'âne de la Cité de Carcassonne*, réalisé en 1973. Le Garae l'avait déjà, au moment de sa sortie, dans les années 1980, présenté à la Cité, dans une salle des tours Narbonnaises. Mais, à l'époque, l'initiative n'avait pas eu de succès auprès des Citadins. Très peu étaient venus le voir. Tout comme très peu s'étaient rendus, en 1982, à l'Auberge de la Jeunesse pour y voir l'exposition sur le Tour de l'âne que nous avons réalisée en compagnie de Claudine Fabre-Vassas. Celle-ci avait d'abord été présentée en Ville Basse dans le cadre d'une exposition plus large intitulée *Un demi-siècle d'ethnologie occitane. Autour de la revue Folklore*. Comme nous avons remarqué que la plupart des Citadins, même parmi les informateurs qui nous avait prêté de nombreuses photos, n'avaient pas fait l'effort de traverser le fleuve pour venir la voir, il nous avait semblé important, dans un souci de restitution, de la mettre, géographiquement, à leur portée. Mais, à notre grand étonnement, ils avaient encore boudé la manifestation. À ce moment-là, la fête ne s'était arrêtée que depuis peu, le quartier, quoique en voie de transformation, était encore un lieu de sociabilité et les Citadins étaient moins sensibles à la nostalgie du passé qu'au désir de continuer à affirmer leur identité et leur spécificité. Ils ne s'étaient donc pas sentis concernés par cette exposition réalisée par des « étrangers » et présentée dans un lieu habituellement réservé aux touristes. Malgré les invitations et la publicité que nous avons

faites, l'exposition et la présentation du film de Morillère étaient passés si complètement inaperçues qu'aujourd'hui ils ne se souvenaient même pas d'en avoir entendu parler. « Cette fois ce sera différent, nous dit Zabé, on le dira aux gens, on téléphonera à ceux qui sont partis, et je suis sûre qu'il y aura du monde ». Le projet d'une soirée rétrospective sur le Tour de l'âne prit ainsi corps. C'était, pour nous, une façon de remercier les Citadins de l'accueil qu'ils nous avaient fait et nous prévoyions que ce serait aussi une occasion pour en rencontrer d'autres et observer, sur le vif, des phénomènes liés au fonctionnement de la mémoire collective et individuelle.

Le retour des vieux

Quelques jours après, Zabé nous dit que Laurence Gasc, la jeune conseillère municipale, souhaitait aussi organiser une petite exposition de photos sur le Tour de l'âne. Laurence essayait d'animer un peu le quartier ; par son intermédiaire, la mairie avait aidé Lily pour la séance de vieux films. Stimulée par le succès de cette dernière, sensible aux discours passionnés qu'elle n'avait pas manqué d'entendre sur le Tour de l'âne, elle s'était dit qu'il devait être possible de faire plaisir aux Citadins en les réunissant, le temps d'une soirée conviviale, autour d'un ensemble de photos collectées dans les albums familiaux. Nous prîmes contact avec elle et décidâmes de travailler ensemble à la réalisation de la soirée. Le projet était modeste dans sa réalisation matérielle : présentation de photos et projection du film de Morillère puis de

diapositives. La mairie mettrait une salle de l'ancienne école à notre disposition, fournirait les grilles pour suspendre les photos et offrirait un apéritif. De notre côté nous prendrions à notre charge, sur les crédits de recherche de la Mission du Patrimoine, les frais de photocopie et de reproduction photographique. Le Garae prêterait le film de Morillère. Jean-Michel Martinat, technicien de la Fédération audoise des œuvres laïques, assurerait bénévolement la projection.

Avec les documents dont nous disposions, clichés de Jean-Pierre Piniès pris dans les années 1970 et photos anciennes rassemblées lors de l'exposition de 1982, nous avions largement de quoi garnir les panneaux d'affichage (ill. 36). Mais, en parlant avec Laurence, citadine nostalgique de ce temps du Tour de l'âne qu'elle n'avait quasiment pas connu, l'idée de faire participer les jeunes du quartier à la réalisation de la soirée avait germé. Christophe, Nathalie et Stéphanie, enthousiasmés par cette perspective, furent chargés de collecter des photos et des diapositives auprès des Citadins, auprès de ceux qui habitaient toujours la Cité mais aussi auprès de ceux qui étaient partis. Cette implication des jeunes, qui avaient déjà organisé le goûter des mémés, allait modifier, de façon imperceptible en apparence, mais capitale en profondeur, les effets que pouvait avoir notre enquête. Jusqu'à présent, c'était nous qui, par nos interrogations, avions quelque peu réveillé la mémoire assoupie des derniers Citadins. Lorsque, pour répondre à nos questions, ils se remémoraient leurs souvenirs, ils le faisaient en tant que témoins

d'un temps disparu, d'une époque irrémédiablement révolue. Ils étaient fiers et heureux d'en raconter les mille anecdotes, ils se laissaient aller au plaisir de l'évocation nostalgique et espéraient qu'en enregistrant et notant leurs paroles, qu'en en faisant « un livre » nous sauverions un peu de l'oubli les anciennes façons de vivre des habitants de la Cité. Le fait que ce soit maintenant de jeunes Citadins qui jouent, auprès d'eux, les enquêteurs changeait la situation en la transformant en un échange entre générations.

Les jeunes y trouvèrent l'occasion de découvrir véritablement ce qu'avait été cette fête dont ils n'avaient entendu parler que par bribes. Leurs interlocuteurs y apprirent qu'ils n'étaient peut-être pas les derniers maillons d'une chaîne qu'ils croyaient brisée. Alors qu'ils se pensaient surtout comme les derniers représentants d'une civilisation abolie, alors qu'ils ne cessaient de déplorer la disparition des vieux, les jeunes les amenèrent insensiblement à réviser leur position et à renouer le fil de la transmission des savoirs communautaires. Confrontés à l'enthousiasme et à la soif de connaissance de Nathalie, de Stéphanie, de Christophe et de Laurence, les gens de la génération au-dessus, âgés d'une cinquantaine d'années, s'investirent peu à peu dans le rôle traditionnel d'anciens dont la mission était de seconder et de guider les jeunes.

« Ce qui est terrible maintenant à la Cité c'est qu'il n'y a plus de vieux », nous avions, des dizaines de fois, entendu, de leur bouche, ce leitmotiv qui

sonnait le glas de la communauté. Plus de vieux au Pré Haut pour garder le pont-levis, plus de vieux pour faire respecter l'ordre, plus de vieux pour raconter des histoires, plus de vieux pour aider les jeunes à faire la fête... Chaque décès était une perte irremplaçable. Les vieux s'éteignaient les uns après les autres. Personne n'était là pour reprendre le flambeau et bientôt il n'en resterait pas un seul. Tout se passait comme si, depuis la fin des années 1970, le statut de vieux ou d'ancien, exclusivement attaché à un certain nombre d'individus était devenu intransmissible. Ce n'étaient pas seulement des individus qui disparaissaient, c'était la fonction sociale qu'ils occupaient au sein du groupe. L'histoire de la communauté s'était arrêtée en même temps que le Tour de l'âne et les générations étaient restées figées en l'état de ce temps-là. Vingt ans après, les jeunes de l'époque, qui n'avaient eu aucun cadet à encadrer dans l'apprentissage de la vie collective, n'avaient pas changé de catégorie. Privés depuis le temps de leur jeunesse de toute occupation coutumière, ils étaient devenus, en vieillissant, d'anciens jeunes. Au niveau individuel et familial ils tenaient, bien sûr, leur place dans la suite des générations et assumaient leur rôle de parents ou de grands-parents. Face à leurs enfants, ils endossaient sans problème le statut de vieux. Mais au niveau collectif, les seuls vieux qu'ils reconnaissaient en tant que tels étaient ceux qu'ils appelaient ainsi, vingt ans auparavant, dans les derniers temps de la fête.

Avant d'entamer leur recherche de documents sur le Tour de l'âne, Laurence, Nathalie, Stéphanie

et Christophe partageaient, à propos de cette inexorable disparition des vieux, le même point de vue. Nous avons déjà dit que, lors de la préparation du goûter des mémés, l'âge des participantes avait été un critère de choix essentiel. Pour les quatre jeunes, les vieux intéressants ne pouvaient qu'être, au moins, de la génération au-dessus de leurs parents. Plus ils étaient âgés, plus la remontée dans le temps était grande, plus ils étaient censés détenir et être à même de délivrer des savoirs oubliés. Mais, dans le but maintenant de rassembler des photos pour une rétrospective qui devait aller jusqu'aux années 1970, il leur apparaissait qu'il fallait élargir la collecte aux générations suivantes. Un nouveau cercle d'informateurs se découvrit ainsi au regard des quatre jeunes. Peu à peu, ils en vinrent à se passionner pour ce passé qu'ils considéraient auparavant comme trop proche. Dans le cadre de l'exposition, leur jugement et leur intérêt pour les plus vieux documents, eut même tendance à s'inverser légèrement. Ils furent d'abord déçus parce que, hormis trois cartes postales du Tour de l'âne au début du siècle que nous possédions déjà, ils ne trouvaient rien de vraiment ancien. Ils récoltèrent cependant quelques clichés des années 1920 et 1930. Mais, en les regardant et en les montrant autour d'eux, un autre critère leur parut beaucoup plus important que l'ancienneté : le fait que les Citadins d'aujourd'hui puissent ou non reconnaître et nommer les gens présents sur les photos. Sur les plus vieilles, ces hommes, ces femmes, ces enfants, dont la vue n'éveillait aucun souvenir n'étaient que des visages inconnus, anonymes,

oubliés, impossibles à situer dans le réseau des généalogies. Ils n'apparaissaient plus que comme de lointains témoins de la vie du quartier, ne pouvant guère servir au réveil de la mémoire collective. C'est ainsi que les plus vieilles photos ayant, aux yeux des jeunes collecteurs, perdu une grande part de leur valeur identitaire, furent, plus d'une fois, jugées inintéressantes à exposer, « ce n'est pas la peine, on ne sait pas qui c'est, c'est trop vieux ».

Au contraire, sur les photos les plus récentes, ils reconnaissaient eux-mêmes la plupart des personnages, et parfois, sur les toutes dernières, ils eurent la joie et la surprise de voir leurs propres visages ou ceux de camarades de leur génération. Ils se souvenaient vaguement d'avoir participé à la fête – ou, peut-être, était-ce seulement parce qu'on le leur avait dit ou parce qu'ils s'étaient déjà vus sur la photo – mais ils n'avaient jamais eu vraiment conscience d'en avoir été des acteurs. Ils n'étaient que des enfants, trop petits pour comprendre de quoi il s'agissait et pour s'en souvenir. Mais, par leur juxtaposition avec les autres, ces clichés, vieux à peine d'une vingtaine d'années, les firent changer de perception. Les photos familiales prenaient un autre sens, devenaient des documents, et leurs visages d'enfants accédaient au statut de personnages de la fête. C'est ainsi, qu'en cherchant à exhumer le passé du Tour de l'âne, Nathalie, Stéphanie, Christophe et Laurence découvrirent, qu'ils en faisaient un tant soit peu partie, qu'ils étaient, eux aussi, inscrits dans son histoire. Ils étaient la dernière génération à l'avoir non pas fait mais vu. Âgés aujourd'hui

d'une trentaine d'années, ils étaient, plus que leurs parents, la dernière génération avant la fin. Le Tour de l'âne s'était arrêté avant qu'ils aient eu le temps de le prendre en charge, avant qu'ils accèdent au statut collectif de jeunes. En travaillant ensemble à rassembler des photos, en discutant et en échangeant des souvenirs, ils retrouvaient, autour de la fête, quelque chose de cette place de jeunes qu'ils n'y avaient jamais occupée.

La préparation de l'exposition fut donc, pour eux, l'occasion d'appréhender, de façon plus détaillée qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors, la hiérarchie des générations. Mais, surtout, ce fut, pour tout le monde, après une longue période d'immobilisme pendant laquelle les individus étaient symboliquement restés figés dans leur statut, le prélude d'un réajustement des rôles sociaux. En réinvestissant, avec une quinzaine d'années de retard, les attributs de leur classe d'âge, les quatre jeunes gens réévaluèrent du coup la situation de leurs parents et les propulsèrent, naturellement et logiquement, dans la catégorie des vieux. Ces derniers furent, alors, amenés à replacer les plus âgés dans leur position normale de doyens de la communauté dont la fonction était surtout d'être des dépositaires de la mémoire collective. Peu à peu, donc, le groupe des vieux resurgit à la Cité, incarné par ceux-là mêmes qui, jusqu'alors, en déploraient la lente mais inexorable disparition. Le quartier était toujours aussi dépeuplé, mais il avait retrouvé, dans l'esprit de ses habitants, sa traditionnelle division en trois classes d'âge complémentaires : les jeunes, les vieux, les anciens.

Les anciens et les nouveaux

Faisant écho à l'automne, où avait eu lieu la projection de vieux films chez Lily, le printemps fut retenu comme moment propice pour l'exposition, « si on veut que les gens de la Cité puissent venir, il faut le faire avant la saison, tant qu'il n'y a pas trop de monde et qu'on peut fermer les boutiques assez tôt le soir ». La soirée devait, en effet, s'adresser à un double public, d'abord, bien sûr, aux Citadins de souche, qui habitaient encore à la Cité ou qui l'avaient quittée, et ensuite aux nouveaux, c'est-à-dire aux commerçants qui s'y étaient installés depuis le développement touristique du site. Les premiers avaient incontestablement la priorité. Pour nous, cette soirée était une façon de leur restituer un peu du temps et du savoir qu'ils nous avaient donnés et, pour la petite équipe autochtone qui nous aidait, c'était une occasion de renouer les liens entre les membres de l'ancienne communauté. Les seconds étaient invités au titre d'actuels occupants de la Cité :

Ce n'est pas sûr qu'ils viennent. C'est même plutôt sûr qu'ils ne viendront pas. Le Tour de l'âne ça ne peut pas les intéresser. D'abord ils ne savent même pas ce que c'est. Et puis, pour la plupart, c'est des gens qui, en dehors de leur travail, ne s'intéressent pas à la Cité. Déjà, tu en as plein qui ne viennent même pas aux réunions de l'Union des commerçants. Bon, tu en as peut-être quelques-uns qui peuvent avoir envie de venir. Parce qu'on voit bien qu'ils ne sont pas là que pour l'argent, qu'ils s'intéressent à la vie de la Cité, qu'ils ont envie de faire un peu quelque chose. Alors ça serait bien qu'ils viennent, pour qu'ils voient

un peu comment ça se passait avant. Ils verraient, qu'à la Cité, on savait s'amuser.

Ce n'était donc pas par simple courtoisie que les nouveaux étaient conviés à assister à cette manifestation qui avait une tonalité nettement commémorative. En sollicitant leur présence, en les invitant à venir partager leurs souvenirs, les Citadins d'origine les reconnaissaient partiellement comme des gens de la Cité. Pourvu qu'ils se sentent un peu concernés par la vie du quartier, la soirée pouvait être, pour eux comme pour les jeunes, une occasion de découvrir le passé de la communauté et d'approfondir leurs liens avec cette Cité où certains avaient choisi aussi d'habiter. Ils ne l'avaient connue que désertée de toute animation populaire et, dans le cadre notamment des fêtes organisées par l'Union des commerçants, quelques-uns cherchaient à y établir de nouvelles formes de sociabilité et de convivialité. Les faire participer à la connaissance de la mémoire collective était une façon de jeter un pont entre le passé et le présent et d'établir avec eux une connivence supplémentaire.

Dès ses préliminaires, la soirée Tour de l'âne fut entourée d'une très forte dimension identitaire, et nous comprîmes vite que, si nous voulions faire plaisir à nos informateurs, il n'était pas question de nous en tenir à notre seul jugement. Il fallait, abandonner la direction intellectuelle aux Citadins et les laisser décider autant du choix des documents que du public qui serait invité. Nous avons, dans un premier temps, pensé introduire dans l'exposition un

volet proposant un petit panorama des Tours de l'âne, ou des cérémonies carnavalesques apparentées, dans la région, et, en particulier dans les quartiers de la Trivalle et de la Barbacane. Cette proposition déclencha un véritable tollé et nous fîmes immédiatement marche arrière, « Ah ! non ! si tu mets des photos de la Trivalle, nous on vient pas ». L'exposition ne devait concerner que la Cité et être réservée à ses seuls habitants, anciens ou nouveaux : « S'ils veulent une exposition à la Trivalle ou à la Barbacane, ils n'ont qu'à se la faire ». Connaissant les bonnes relations que les Citadins entretenaient avec les gens de ces quartiers, nous avions imaginé qu'ils auraient, au moins, plaisir à les convier à venir voir l'exposition et le film. Mais non, la soirée Tour de l'âne devait être exclusivement et jalousement citadine. Nous fîmes régulièrement des tests pour voir s'il ne s'agissait pas là d'une boutade prononcée dans l'excitation d'un moment, de la poursuite du jeu de rivalités jadis en vigueur entre les fêtes respectives de chacun. Il y avait, c'est sûr, un peu de cela, et nous pensions, qu'une fois qu'ils auraient bien marqué la distinction, les Citadins seraient prêts à accueillir leurs anciens rivaux. Mais il n'en fut rien. Tout au contraire, au fur et à mesure que le projet mûrit, la détermination de rester entre soi grandit et nous eûmes toujours la même réponse : « personne d'autre que des gens de la Cité ». Nous plaidâmes la cause de quelques personnes que nous savions intéressées, et l'on nous concéda, vraiment pour nous faire plaisir, le droit d'en inviter deux ou trois. Les Citadins furent, par contre, intraitables envers les membres des associations culturelles qui gravitaient

autour du monument, et qui avaient constitué une bonne partie du public lors de la projection des vieux films chez Lily :

Non, ils sont bien gentils tous ces gens, et même on est copains avec eux, mais là, ce n'est pas la peine, le Tour de l'âne, ça ne les regarde pas, ils ne l'ont jamais fait, ils ne savent pas ce que c'est. À quoi ça servirait qu'ils viennent ? Nous, on n'en a rien à faire de Monsieur Machin et de Madame Chose. Il vaut mieux qu'on soit entre nous. Si tu as des gens de l'extérieur on ne sera plus entre nous, ça ne sera pas pareil. Nous, on va se régaler parce qu'on va voir une photo ou une image dans le film, où tu as quelqu'un de la Cité, Yves ou Tony, je ne sais pas, qui est en train de faire l'imbécile, qui est masqué et qui fait le couillon. Nous ça va nous faire plaisir de voir ça, mais à part nous, les gens de la Cité, qui c'est que ça peut intéresser ? Non, on a dit *les gens de la Cité*, on reste comme ça.

L'idée qui faisait son chemin était celle de faire « remonter », pour la circonstance, des gens qui avaient quitté la Cité dans les années 70-80 et qui, pour la plupart, n'y étaient, depuis, jamais ou presque, revenus. Entre eux et ceux qui étaient restés, les relations n'étaient pas rompues, mais les occasions de rencontre étaient rares. On se donnait des nouvelles par téléphone, on promettait de se rendre visite, on se voyait, par hasard, dans des lieux publics ou chez des amis communs... Beaucoup de ceux qui étaient partis affirmaient qu'ils ne voulaient plus, qu'ils ne pouvaient pas remettre les pieds dans la Cité. En vingt ans, tous avaient, à quelques reprises, tenté de surmonter le poids de la nostalgie. Ils étaient, un dimanche ou un soir d'été, « montés » s'y promener

en famille ou avec des copains. Chaque fois, ils avaient fait la déprimante expérience de ne plus rien y retrouver du passé et de voir le lieu défiguré par les outrances de l'exploitation touristique. Dégoûtés et définitivement convaincus qu'ils n'avaient plus rien à y faire, que la Cité c'était *fini*, ils avaient choisi de la rayer leur présent :

L'été dernier on a voulu aller y faire un tour. Il y avait un moment qu'on n'y était pas monté, parce que je n'aime pas y aller, ça me fait trop mal au cœur. Quand on l'a connue comme on l'a connue et qu'on voit ce que c'est devenu, ça te fait mal au ventre. Bon, alors ce jour-là, je ne sais pas pourquoi on a voulu essayer d'y aller. Mais alors ça a été affreux ! On ne connaît plus personne. Tous ces commerces, c'est des nouveaux, on n'en connaît aucun. Alors on s'est retrouvé là, avec ma femme, comme des imbéciles. Tout avait changé, on ne reconnaissait même pas les maisons, tu as des boutiques partout maintenant. Et puis, plein de monde mais personne qu'on connaissait. On a fait le tour, on n'a rencontré personne. Quand tu penses qu'avant on se serait arrêté à toutes les maisons pour dire bonjour aux uns et aux autres ! Mais là, personne, on était aussi bêtes que des touristes. Et puis, quand tu vois ce que c'est devenu, c'est l'horreur ! Des pancartes partout, des épées en plastique, un monde que tu ne peux pas circuler ! Et ça sent la frite ! Et la place Marcou ! Tu n'as que des cafés, tu ne vois plus rien ! Tu ne sais même pas par où passer ! Non, c'est plus possible, c'est plus pour nous. La Cité c'est fini ! On n'y montera plus !

Pour les Citadins qui souhaitaient justement que leurs anciens congénères viennent assister à la soirée Tour de l'âne et fassent, pour la circonstance, l'effort de remonter dans le lieu, il était important de pouvoir

leur dire qu'il s'agissait d'une réunion intime, dans laquelle ils se sentiraient tout à fait à l'aise puisqu'il n'y aurait que « des gens de la Cité ». Ce serait, après vingt ans de lente dissolution du groupe, une occasion de retrouvailles, un moment privilégié consacré au plaisir de se revoir et à l'émotion d'échanger des souvenirs.

« Les photos parlent d'elles-mêmes »

Durant les mois de février, mars et avril nous nous réunîmes plusieurs fois pour suivre l'avancée du travail de recherche mené par les quatre jeunes Citadins et discuter des modalités pratiques de l'exposition. Fallait-il montrer toutes les photos, toutes les diapositives recueillies ? Ou faire un tri en les organisant par thèmes et par périodes ? Fallait-il les présenter à plat ou les accompagner d'un commentaire ? Dans quels formats allions-nous faire les reproductions ? Les questions que nous posions nous paraissaient relever d'un convenu et minimum souci d'esthétique et de lisibilité. Mais elles n'éveillèrent qu'un faible intérêt chez nos collaborateurs. Ce qui, pour eux, était essentiel n'avait rien à voir avec ce que nous croyions être les critères ordinaires d'une exposition. « Ce n'est pas une exposition normale, c'est une exposition pour les gens de la Cité », nous expliquèrent-ils. Les gens de la Cité savaient ce qu'était le Tour de l'âne, il n'était pas utile de perdre de la place avec des légendes qui ne leur apprendraient rien, « les photos parlent d'elles-mêmes ».

L'important était que les Citadins y retrouvent des visages connus et l'ambiance de la fête. Les qualités esthétiques ou documentaires des clichés étaient tout à fait secondaires par rapport à leur valeur identitaire. Celle-ci ne pouvant être légitimement appréciée que par les autochtones, nous étions nécessairement hors du coup.

L'essentiel des réunions fut donc, pour nous, consacré à ratifier les choix de la communauté citadine. Lorsqu'ils ne reconnaissaient personne sur les photos, les jeunes les montraient autour d'eux pour savoir si les personnages étaient identifiables, « celle-là, c'est sûr qu'il faut la mettre parce que papa m'a dit qu'il y avait Tuteur », « celle-là, je ne sais pas, je l'ai montrée à papa et à Jojo, ils ne savent pas qui c'est ; je l'ai montrée aussi à Pépé et à Annette, parce que, peut-être, c'est plus vieux mais eux, non plus, ils n'ont reconnu personne ». Inquiets, cependant, devant la masse grandissante de documents recueillis, nous nous autorisâmes, de temps en temps, à donner un avis technique. Même dans l'optique d'une exposition du souvenir, l'intérêt de certains clichés d'amateur, flous, mal cadrés, d'un format minuscule, ou répétitifs, nous semblait assez piètre. Invoquant les difficultés de reproduction, le coût des tirages, nous n'eûmes aucun mal à obtenir leur élimination. On nous écouta également lorsque nous proposâmes quelques images que nous étions les seuls à juger capitales. Il s'agissait, par exemple, des cartes postales du début du siècle qui sont les plus vieilles photos connues du Tour de l'âne et qui, à nos yeux, ont en plus le mérite d'être belles (ill. 37 et ill. 38). Il y avait aussi une

photo où l'on voyait seulement deux bras tendant un soufflet vers le cul de l'âne, scène anonyme mais très représentative du jeu carnavalesque. Il y avait encore quatre clichés de l'année 1938 représentant le groupe des jeunes autour de la camionnette avec laquelle ils allaient partir chercher du buis dans la montagne pour décorer l'estrade de l'orchestre. Cette année-là, au retour, la camionnette avait quitté la route et quatre jeunes étaient morts dans l'accident. La fête n'avait pas eu lieu, toute la Cité avait porté le deuil, et, depuis, tous les ans, le jour du Tour de l'âne, une messe était dite à leur intention et les jeunes allaient ensuite déposer sur leur tombe des pots de fleurs. Nous expliquâmes pourquoi nous pensions que ces photos, étaient importantes à montrer, parce que les premières attestaient de l'ancienneté de la tradition, parce que la seconde donnait à voir un moment fort du rituel, parce que les troisièmes représentaient une date symbole de l'histoire festive de la communauté. Là aussi les quatre jeunes acquiescèrent à nos suggestions.

Tout ce que nous pouvions leur apprendre sur la fête, qu'il s'agisse des détails de son déroulement, de sa dimension de rite, ou des anecdotes que nous avons recueillies lors de l'enquête de 1981-1982 semblait les intéresser. Ils nous écoutaient mais nous nous aperçûmes vite que ce savoir ne correspondait guère à leur attente. D'abord parce que, souvent, nous ne pouvions pas donner de réponses catégoriques à leurs questions sur l'origine de la fête et sur son sens immédiat. Nos explications sur son inscription dans un ensemble de traditions,

allant des coutumes de mariage aux charivaris des maris battus par leurs femmes, leur paraissaient à la fois confuses et décevantes parce qu'elles faisaient l'impasse sur la spécificité du Tour de l'âne de la Cité. Aux renseignements que nous pouvions leur fournir, ils préféraient une approche plus intime et plus directe, fondée sur les discours autochtones. Car, bien sûr, durant les trois mois de la préparation de la soirée, il fut, dans le petit milieu citadin, souvent question du Tour de l'âne. À la vue des photos dénichées chez les uns et les autres, les souvenirs remontaient, sous forme d'anecdotes et de récits sur des personnages marquants. Profitant de l'occasion qui nous était donnée, croyions-nous, d'approfondir notre enquête sur la fête, nous posions des questions ou aiguillions la conversation vers tel ou tel détail de son scénario. Mais toutes nos tentatives s'avèrent vaines. Paradoxalement nous ne pûmes, durant toute cette période, recueillir aucune description sur la façon dont se déroulaient les choses, aucune précision sur le rôle du marié, de la mariée, sur la fabrication des cornes, sur la cérémonie du dépôt de fleurs au cimetière, sur la préparation des repas, sur le choix du parcours et des haltes, sur les fonctions respectives des anciens et des jeunes... L'attention de nos interlocuteurs était totalement, et de façon caricaturale, mobilisée autour de la reconnaissance des gens présents sur les photos.

Au fur et à mesure qu'avancait la préparation de l'exposition, ce phénomène d'occultation totale du sens et du contenu de la fête ne cessa de s'amplifier. Tout en étant le thème principal de la soirée, le Tour

de l'âne n'était qu'un prétexte, un support pour réveiller la mémoire des Citadins. Il était un symbole de l'âge d'or de la communauté, et c'est à ce titre qu'il intéressait d'abord les quatre jeunes et les quelques adultes qui, ponctuellement, participèrent aux séances de travail. À la fois pour être sûrs que ce que nous avions prévu leur convenait et pour observer leurs réactions, nous les invitâmes à venir visionner le film de Morillère et l'ensemble des diapositives retenues. Nous eûmes là encore l'occasion de vérifier que la dimension affective et identitaire prédominait sur toute autre considération. Laurence fut littéralement bouleversée par le film, « regarde, j'ai la chair de poule, je tremble ». Les images et la musique avaient fait remonter à la conscience des émotions d'enfance liées au temps d'une fête dont elle ne conservait que de confuses visions. Elle s'en souvenait comme d'une période extraordinaire, quasi mythique, où, pendant une semaine, la maison vivait à un rythme inhabituel. Ses parents étaient tout le temps en train de danser et de chanter, elle se couchait et se réveillait au milieu d'une incessante agitation. Trop petite pour participer vraiment à la fête, celle-ci lui était toujours restée un peu mystérieuse, et, dans sa mémoire, elle émergeait comme un précieux univers à part, temps réservé d'un bonheur absolu qui semblait avoir disparu avec elle. Guy et Zabé réagirent d'une façon similaire en regardant les diapositives. Une fois encore nous avions imaginé qu'il fallait les classer quelque peu, soit par thèmes, soit chronologiquement, mais notre prétention à introduire un quelconque ordre fut balayée. L'important était de préserver leur valeur

sentimentale et, pour cela, ils tablaient sur l'effet de surprise et le choc produit par le pêle-mêle des apparitions des visages sur l'écran :

Non ! ce n'est pas la peine ! ça va bien comme ça, comme ça vient. Ce qui compte c'est ce qu'on voit, qu'on puisse reconnaître les gens, qu'on voit l'ambiance... Après que ça soit la farandole ou que ça soit en 1950 ou en 1970 ça n'a pas d'importance. De toute façon on le sait, on le reconnaît. Alors ce n'est pas la peine. Et même, au contraire, parce que comme ça, tu passes d'une époque à l'autre, c'est mieux. On est plus dans l'ambiance de la fête. Et, si tu les mets, par thèmes c'est pareil. C'est mieux que ce soit mélangé, sinon on aura l'impression de voir toujours la même chose. Tandis que là, un coup c'est le Pré Haut, un coup c'est devant l'église, et puis on revient au Pré Haut, ça va bien, on n'a pas le temps de se lasser.

Le statut de l'ethnologue

Face aux Citadins, nous nous retrouvions un peu dans la position de l'historien dissertant sur le monument. Nous avons vu, dans le chapitre « La forteresse éternelle », comment, sans contester la vérité du savoir archéologique, les habitants de la Cité en avaient élaboré un autre, émanant de leur propre communauté et témoignant d'un rapport plus intime avec l'espace et l'histoire de leur lieu de vie :

Ils ne mettent pas sur le même plan les acquis de l'histoire et leurs propres connaissances de l'histoire de leur lieu de vie. Les premiers appartiennent au domaine public, on les trouve dans les livres, dans les discours des guides et des conférenciers, les seconds

touchent à l'ordre privé, à la collectivité restreinte des habitants de la Cité (p. 143).

Nous avons également vu au début de notre étude que beaucoup de Citadins avouaient avec fierté n'avoir jamais fait la visite du monument, « la Cité, on n'a pas besoin de la visiter, nous, on la connaît assez » (p. 82). Leur attitude pendant la préparation de la soirée procédait de la même logique. Il s'agissait, en rejetant tout ce qui venait de l'extérieur, qu'il s'agisse du public ou de notre discours savant sur la fête, de ne pas se laisser dérober la mémoire du Tour de l'âne. « Les photos parlent d'elles-mêmes », nous avait dit Laurence ; leur ajouter des commentaires, les hiérarchiser selon des critères esthétiques, les organiser par rapport à une analyse ethnographique, tout cela était autant de façons de déposséder les Citadins de *leur* Tour de l'âne en le traitant comme un simple phénomène culturel, en élaborant sur lui un savoir accessible à tous. Leur refus de tout ce qui, en dehors des valeurs identitaires, pouvait faire sens, était un refus, non pas de réfléchir sur leur propre société, mais de laisser des étrangers penser et s'appropriier une part de leur histoire. Habitué à vivre, depuis l'époque de la restauration, l'opposition des deux mémoires collectives de la Cité, celle du quartier et celle du monument, celle des habitants du lieu et celle des savants, les Citadins ont intériorisé ce schéma au point d'en faire une condition nécessaire de leur existence en tant que groupe.

Un peu par réflexe, en pensant aux jeunes et aux commerçants qui ignoraient tout de cette

fête, un peu par provocation aussi et parce qu'il ne nous paraissait pas souhaitable de nous effacer complètement, nous insistâmes pour faire figurer quelques légendes explicatives sur les panneaux d'exposition. Il nous paraissait important de pouvoir montrer concrètement aux Citadins ce qu'était le travail de l'ethnologue. Cela faisait plus d'un an que nous avions commencé notre terrain à la Cité, et, peu à peu, des relations d'amitié s'étaient nouées avec les uns et les autres. Nous avions maintenant ce que l'on appelle des informateurs privilégiés, chez qui nous passions très régulièrement, non pour y faire des enquêtes avec magnétophone à l'appui mais tout simplement pour bavarder, sûrs d'y glaner à chaque fois de nouveaux renseignements. Mais, au fil de ces conversations, nous étions nous-mêmes, devenus, pour eux, des interlocuteurs privilégiés. À travers nous, ils avaient découvert que l'on pouvait être « historien » – c'est sous ce vocable qu'ils trouvaient plus commode de nous désigner – et s'intéresser à l'étude des menus faits qui tissaient la trame de leur vie quotidienne. Après en avoir été d'abord étonnés, et plutôt contents et fiers, ils en étaient arrivés à voir en nous des sortes de médiateurs capables de sauver leur mémoire et de faire entendre leur voix. À partir de là, un embryon de discours élogieux s'était mis en place, vantant notre différence par rapport aux historiens captivés par le seul monument et aux journalistes qui, épisodiquement, après une brève enquête auprès des habitants, écrivaient, dans la presse locale ou dans des magazines nationaux, des articles auxquels les Citadins reprochaient souvent

d'être très superficiels, mal informés, caricaturaux : « Vous, ce n'est pas pareil. D'abord on voit bien que vous aimez la Cité ». Nous les avons longuement écoutés mais nous leur avons aussi parlé de notre propre fascination pour la Cité et des liens affectifs qui nous unissaient à elle. Nous leur avons raconté nos souvenirs d'enfance et d'adolescence, nos recherches – vaines ! – de souterrains, nos incursions clandestines sur les remparts avec les guides à nos trousses... Nous leur avons dit les émotions et le plaisir que nous procurait la promenade dans les lices, notre tristesse de voir le site être de plus en plus défiguré, abandonné aux seuls impératifs économiques. Petit à petit notre statut avait changé : nous étions toujours des gens de la Ville Basse, mais cet écart commençait à perdre sa valeur discriminatoire :

Vous n'êtes pas de la Cité c'est vrai, mais moi je trouve que vous mériteriez de l'être. Parce que vous en faites plus pour la Cité que certains qui y sont nés ou qui y habitent, qui se disent Citadins, mais qui, au fond, s'en foutent de la Cité.

Sans que nous n'ayons encore rien produit, ils nous faisaient confiance. De ce que nous leur avons expliqué de la démarche ethnologique, ils avaient surtout retenu l'importance accordée à la parole et aux témoignages des gens ordinaires. De là à concevoir que le résultat de notre travail prendrait la forme d'une monographie exhaustive sur la vie des habitants de la Cité et d'un réquisitoire dans lequel seraient exposés tous les problèmes du lieu, il n'y avait qu'un pas. Et nous avons toutes les raisons de croire qu'il avait été franchi. Plus d'une fois des phrases du genre « Ça,

il vous faut le dire » nous avaient alertés et incités à tenter de définir plus précisément la problématique et les limites de notre étude. Les Citadins se montraient ouverts à nos arguments, ils comprenaient que nous ne pourrions pas tout mettre dans « le livre », toutes les anecdotes, tous les récits, que notre propos n'était pas d'entamer une polémique avec les différentes administrations qui se partageaient la gestion de l'espace. Ils comprenaient mais ne nous retiraient pas leur blanc-seing. De toutes façons, ce que nous écririons serait forcément bien et vrai.

Malgré, ou plutôt à cause de cette confiance absolue, nous ne nous sentions pas tout à fait à l'aise dans notre rôle d'ethnologues. Il y avait d'abord la crainte, qu'à la lecture de notre future prose, ils ne se sentent trahis ou, pour le moins déçus. Il y avait ensuite l'inquiétude que notre immersion dans le terrain nous empêche d'avoir la distance nécessaire à la conduite de l'analyse. Nous étions donc assaillis de doutes contradictoires, partagés entre le sentiment d'une double faute : celle d'avoir lié des liens trop étroits avec nos informateurs, et celle de ne pas pouvoir répondre à leur attente. La difficulté de notre position n'échappait d'ailleurs pas complètement aux Citadins, et ils s'en amusaient, en se moquant gentiment de nous :

Vous êtes foutus ! Vous ne saviez pas où vous mettiez les pieds en venant ici. Mais maintenant vous y êtes et vous êtes bien embêtés ! Parce que vous ne savez plus comment faire. Vous ne pouvez plus voir les choses comme avant, parce que maintenant vous êtes rentrés dans la bande. Ce livre, vous n'arriverez jamais

à l'écrire. Je vous le dis, vous êtes foutus ! Il ne fallait pas venir à la Cité !

En ce qui concernait la soirée sur le Tour de l'âne, nous aurions dû être tranquilles puisqu'elle n'était destinée qu'à faire plaisir aux Citadins et que nous avions choisi de leur offrir une exposition répondant à leur attente. D'un point de vue intellectuel la démarche était correcte, nous remercions simplement les gens de l'accueil qu'ils nous avaient fait. Par là, nous nous dédouanions à l'avance de ce que les résultats de notre enquête pourraient avoir d'abscons aux yeux d'informateurs qui étaient devenus des amis. Mais, en fait, dans cette affaire, et dans ses prolongements, notre comportement resta marqué par la contradiction et l'ambivalence de notre position. À propos du contenu de l'exposition, nous avons suivi le désir des Citadins et quasi abandonné toute velléité intellectualiste. Mais, comme pour contrebalancer cet effacement, nous fîmes apparaître la notion de recherche scientifique dans l'environnement de la soirée. Officiellement la manifestation se déroulait sous l'égide de la mairie, et c'était celle-ci qui, selon la coutume, apparaissait comme organisatrice et puissance invitante. Nous demandâmes cependant que, sur le carton d'invitation, qui devait être distribué aux seuls habitants de la Cité, l'aide de la Mission du Patrimoine ethnologique – institution qui, ici, n'évoquait rien pour personne – et celle du Garae soient mentionnées. En agissant ainsi, nous tentions, de façon un peu dérisoire et légèrement inadaptée, de remettre les choses à leur place, du moins en ce qui concernait notre participation. Il s'agissait de dire que

cette soirée amicale était aussi placée sous le signe de la recherche ethnologique. Le jour venu, à l'ouverture de la séance, après les paroles de bienvenue du maire, nous réitérâmes par un petit discours qui mettait l'accent sur la dimension patrimoniale du Tour de l'âne. En sachant bien ce que cela pouvait avoir de surprenant pour les gens qui écoutaient, j'expliquais pourquoi et comment il était un objet d'étude :

Quand on parle de patrimoine à la Cité, on pense d'abord et surtout aux pierres, au monument. Et tout le monde sait que la Cité est un passionnant terrain de recherches pour les archéologues, les historiens, les spécialistes de l'architecture militaire [...] Mais ce que l'on sait moins c'est qu'il y a aussi des chercheurs qui s'intéressent à d'autres aspects du patrimoine, à des choses plus modestes en apparence, moins immédiatement visibles et repérables que les monuments historiques ou les œuvres d'art, mais tout aussi importantes pour nous aider à comprendre ce qu'est une civilisation et qu'il convient donc de sauvegarder, au moins sous la forme de témoignages. Je veux parler de tout ce qui a trait aux usages et aux coutumes de la vie quotidienne, c'est-à-dire ce que l'on appelle la culture populaire traditionnelle. Le Tour de l'âne de la Cité, dont la dernière sortie remonte à 1977 – ce qui ne veut pas dire qu'il ne renaîtra pas un jour – fait partie du patrimoine. C'est à ce titre qu'il avait, en 1973, retenu l'attention du cinéaste et ethnologue Roger Morillère dont nous verrons tout à l'heure le film. Nous avons nous-mêmes, vers cette époque, assisté à plusieurs Tours de l'âne, Jean-Pierre Piniès en a pris des photos – dont certaines que vous pouvez voir ici –, et, en 1982 nous avons participé à la réalisation d'une étude et d'une exposition sur le Tour de l'âne. C'est à cette occasion que nous avons fait la

connaissance de Titi Puéo. Elle nous a longuement parlé de la fête et de ses préparatifs, mais aussi de la vie à la Cité et elle nous a donné envie d'en savoir plus sur la façon dont les gens habitaient ici, à l'intérieur de ces vieilles murailles, dans ce qu'ils appelaient un village. Nous devions revenir la voir... et puis le temps a passé et aujourd'hui elle n'est plus là pour répondre à nos questions. Avec sa disparition, comme avec celle de beaucoup d'anciens de la Cité, ce sont des pans entiers de savoir qui se sont évanouis. Mais même si les temps ont changé, même s'il est incontestable que du passé nous ne pourrions jamais reconstituer que des bribes, il est indéniable que la tradition n'est pas morte, que l'originalité des façons de vivre ne s'est pas perdue et qu'il y a toujours à la Cité un petit noyau de gens qui continuent à entretenir l'esprit du lieu et l'originalité des façons de vivre. Nous leur avons parlé de notre projet d'étudier la spécificité de la vie quotidienne à l'intérieur d'un monument historique et ils nous ont accueillis avec chaleur et disponibilité, répondant patiemment à toutes nos questions et nous ouvrant généreusement les portes de la mémoire citadine. C'est pourquoi nous sommes heureux d'avoir pu aider à l'organisation de cette soirée, parce que cela nous donne l'occasion de les remercier et de rendre aux habitants de la Cité un peu du temps et de l'amitié qu'ils nous ont accordés.

Comment furent perçues ces paroles ? La première partie ne retint manifestement l'attention de personne, et nous eûmes l'occasion de le vérifier après en questionnant individuellement certains membres du public :

C'était important de dire qu'il n'y avait pas que le monument qui comptait à la Cité, qu'il y avait aussi

des traditions comme le Tour de l'âne qui méritaient d'être étudiées ?

« Oui, oui », nous répondit-on très poliment et évasivement. La seconde partie, celle où nous évoquions les anciens, dont Titi, figure forte de la communauté, où nous rappelions l'existence du petit groupe qui tentait de maintenir l'esprit des lieux, alla, par contre droit au cœur des gens, et nous vîmes même des yeux s'emplier de larmes au souvenir des disparus. Cela veut-il dire que la première partie de notre discours était inutile ? Nous ne le croyons pas. Nous étions des « étrangers », des « historiens », il était normal que nous parlions, à l'instar de nos congénères, de concepts généraux tels que *patrimoine* et *monument historique*. Mais, même si c'était de façon confuse, ce préambule, par ce qu'il avait justement d'inhabituel et d'inadéquat dans une soirée entre Citadins, valorisait, à leurs propres yeux, la mémoire du Tour de l'âne et de la vie du village. En même temps, il nous permettait de bien situer notre position vis-à-vis de la communauté citadine, de marquer notre différence en rappelant que la Cité était, pour nous, un terrain d'étude.

Une soirée réussie

C'est le mardi 29 avril 1997 à dix-sept heures quarante-cinq que débuta la soirée Tour de l'âne. Jeannot, le balayeur municipal avait été chargé de distribuer le carton d'invitation. De par son métier et son origine autochtone, il connaissait parfaitement toutes les maisons et tous les gens de la Cité et l'on

pouvait penser qu'il n'oublierait personne. Craignant cependant qu'il ait de la notion de *gens de la Cité* une idée assez restrictive nous insistâmes auprès de lui pour qu'il veille à en donner à tout le monde, même à ceux qui, commerçants ou employés des quelques services administratifs, n'habitaient pas le lieu. Inquiets, malgré tout, nous nous chargeâmes, nous-mêmes, d'en porter quelques-uns au bureau des Monuments historiques. Mais, arguant qu'il fallait lui faire confiance, nous n'osâmes pas en faire davantage. Nous apprîmes ensuite, sans trop d'étonnement à vrai dire, qu'il n'avait pas jugé utile d'en distribuer partout, par exemple, au Musée de l'École, aux Classes du Patrimoine... Au château il avait jugé qu'un seul suffisait pour informer les guides, les stagiaires, les agents d'entretien, le personnel de la librairie. Il n'y avait là aucune mauvaise volonté de sa part, il avait simplement agi en bonne logique citadine.

Le matin, pendant que nous finissions d'installer les deux salles, l'une pour la projection, l'autre pour l'exposition, Guy était passé nous voir. Nous avions, la veille, accroché avec Nathalie et Stéphanie les photos, et nous nous étions fait plaisir en ouvrant l'exposition par deux panneaux assez dépouillés présentant chacun une de ces fameuses anciennes cartes postales que nous trouvions très belles. Guy fit le tour de la salle et revînt en hochant la tête :

C'est bien, mais je trouve que c'est dommage de ne pas avoir mis davantage de photos. Parce que, finalement, il reste de la place. Je ne sais pas pourquoi vous n'en avez pas mis davantage sur les grilles. C'est comme celles-là, au début, vous n'en avez mis qu'une.

Et en plus qu'on ne sait même pas qui c'est ces gens, c'est trop vieux. Je trouve que c'est dommage, c'est de la place perdue. On a ramassé plein de photos et on ne les montre pas. À quoi ça sert ça, des grilles presque vides ?

Rapidement, nous choisîmes une douzaine de clichés supplémentaires et partîmes en faire des agrandissements lasers plastifiés que nous accrochâmes ici et là sans autre souci que celui de boucher les vides. Nous comptâmes les photos, il y en avait 88, réparties sur une vingtaine de grilles dans ce qui avait été une salle de classe. Les reproductions lasers réalisées à partir de la collecte récente étaient au format 21/27, mais, dans les clichés originaux provenant de l'exposition précédente il y avait beaucoup de 30/40 et quelques 50/60. L'ensemble nous donnait une impression de fourmillement et de trop plein, mais Guy persistait encore dans son idée, « on aurait pu en mettre davantage ». Heureusement pour nous, Laurence arriva et fut catégorique : « Non, ça va, ça suffit, il y en a largement assez ».

En fin d'après-midi, le public commença à arriver. Visiblement, la participation était massive, le bouche à oreille et les coups de téléphone pour faire « monter » les anciens Citadins avaient bien fonctionné. Il y avait aussi quelques nouveaux commerçants dont la venue fut commentée et appréciée, « c'est bien, ça prouve qu'ils s'intéressent à la vie de la Cité ». La petite salle d'exposition était pleine à craquer et retentissait d'exclamations, de rires, d'interpellations. Les gens stationnaient longuement devant les photos, les détaillant par le menu, s'appliquant à retrouver

l'identité de chaque personnage, racontant une anecdote à propos d'un tel ou d'un tel... Personne, bien sûr, ne lisait les légendes. L'exposition était comme un vaste album de photos de famille, où chacun cherchait à retrouver des images du temps passé, des parents, des amis, des disparus. L'émotion, le trouble, le rire et la tristesse, le sérieux et la rêverie passaient en ondes rapides sur les visages. Tirillés entre le désir de tout voir et celui de se figer dans la contemplation des documents qui les émouvaient le plus, les gens allaient en tous sens, avançaient puis revenaient en arrière, se faisaient happer par un groupe qui se livrait à de bruyants et parfois contradictoires commentaires, s'arrêtaient pour parler avec d'anciens compatriotes qu'ils n'avaient pas revus depuis des années. Tout le monde se poussait pour mieux s'approcher des photos, les examiner, les toucher pour désigner les figures connues. Les grilles en fer qui servaient de supports vacillaient parfois sous ces assauts mais aucun incident ne se produisit, rien ne tomba, seules quelques photos prirent des airs penchés.

Puis vint le moment de la projection des diapositives et du film. Il n'y avait pas assez de chaises dans la seconde salle, les jeunes s'assirent par terre au milieu de l'allée et au pied de l'écran. À l'entrée de la porte intérieure qui faisait communiquer les deux pièces, une vingtaine d'hommes, agglutinés en une espèce de grappe, se pressaient les uns les autres, se cédant puis reprenant la place, se montant sur les épaules pour tenter de voir le spectacle. Toutes les générations de la Cité étaient là, depuis les mémés

que nous avons rencontrées cet hiver à l'occasion du goûter chez Elia, jusqu'aux enfants nés en Ville Basse et que leurs parents avaient emmenés.

Guy, muni d'un manche à balai, était debout, près de l'écran, et montrait et nommait les gens qui apparaissaient sur les diapositives. Sans cesse des cris et des questions fusaient, « Et là, derrière, qui c'est ? », des controverses s'élevaient : « Je te dis que c'est X ! Non, tu vas voir, on le voit plus loin, ce n'est pas lui ». Dans la salle, les bras se tendaient en avant pour désigner quelqu'un que l'on venait de reconnaître, « là, là, c'est lui ! », des voix impérieuses réclamaient que l'on revienne en arrière parce qu'on avait pas eu le temps de bien voir... Nathalie officiait à l'appareil de projection, écoutant tout le monde, ralentissant ou accélérant le rythme selon les désirs du public, « passe ! ça on s'en fout ! il n'y a rien à voir, passe ! » L'excitation et le vacarme étaient à leur comble lorsque arriva le moment du film de Morillère. Jean-Michel Martinat, qui avait très gentiment accepté de prêter le matériel et de s'occuper de la projection, avait fait dans l'après-midi plusieurs essais pour tenter d'améliorer le son et pallier la très mauvaise acoustique de la salle. Il s'était fait du souci pour rien, le commentaire du film intéressait aussi peu les Citadins que les légendes que nous avons mises sous les photos. Dans le brouhaha général, personne n'en entendit un mot. Seules les images comptaient et la glose émanant de la salle elle-même. Aux jeunes et aux commerçants qui n'avaient jamais vu le Tour de l'âne et en ignoraient tout, aucun renseignement n'était donné si ce n'est des noms à mettre sur des

visages. Loin de traduire une quelconque volonté de garder pour soi des savoirs liés à la fête, c'était, au contraire, pour les Citadins, une façon d'en dévoiler les plus mystérieuses arcanes en donnant, à ceux qui ne les avaient pas, les clés de la connaissance des « gens de la Cité ». Si nous avons encore besoin d'une confirmation de la non-importance accordée au sens, celle-ci nous fut magistralement livrée lorsque, dans le film, les jeunes portent à l'église, pour les faire bénir, les vases qu'ils iront ensuite déposer au cimetière sur la tombe des jeunes morts de 1938. Plus que jamais les rires et les cris fusèrent devant l'air sérieux et un peu contrit des protagonistes – dont certains se trouvaient dans la salle. Ceux qui ignoraient tout de l'histoire crurent qu'il s'agissait là d'une continuation de la mascarade et s'esclaffèrent aussi, sans que personne ne juge utile de leur expliquer de quoi il retournait.

Une fois la projection terminée, un vin d'honneur attendait les participants dans la cour de l'école. La soirée était douce et les gens bavardèrent longuement, étonnés et ravis de se retrouver ensemble, après tant d'années, dans ce qui avait été leur cour de récréation et leurs salles de classe. Après avoir fait l'inspection des photos, ils faisaient maintenant celle des lieux et se remémoraient leurs souvenirs d'écoliers. Ils revoyaient le tableau noir, les rangées de petits bureaux, les visages des instituteurs, le poêle où ils venaient se chauffer les mains... S'appliquant à transmettre cette mémoire à leurs enfants, ils leur montraient là où était leur place, les portemanteaux où ils suspendaient leur veste, la fontaine, les escaliers... Tout ou presque était encore là. « Et X, tu te souviens de lui ? On

ne l'a jamais revu depuis », des noms qu'ils croyaient oubliés resurgissaient, et aussi des anecdotes qui déclenchaient le rire ou voilaient les regards d'une ombre de mélancolie. Comme des exilés de retour au pays, les anciens Citadins succombaient au charme de la nostalgie, savourant le plaisir de revoir des amis, des images et des lieux de leur jeunesse. Cette émotion était partagée aussi bien par ceux qui avaient quitté la Cité que par ceux qui y étaient restés et ressentaient tous les jours les effets de la lente mort du quartier.

Tous aimaient à claironner que la Cité *c'était fini*, qu'il n'y avait plus rien à faire, et, si, ce soir, ils continuaient à le dire et à le déplorer, quelque chose, cependant, s'était passé qui prouvait que le groupe n'était peut-être pas aussi complètement dissous qu'ils le croyaient. En leur permettant de se retrouver, entre eux et chez eux, dans leur école, en réactivant positivement le souvenir de leur fête, la soirée sur le Tour de l'âne mettait les Citadins sur la voie d'une double réappropriation, de la mémoire collective et des lieux. L'exposition ne devait, normalement, durer que le temps de la soirée, mais, pour répondre à la demande pressante, il fut décidé de la prolonger une dizaine de jours. Avec Laurence, Nathalie et Stéphanie nous en assurions, à tour de rôle, l'ouverture et le gardiennage, l'après-midi. Chacun voulait remonter pour la voir plus en détail, pour y emmener des parents ou des amis qui n'avaient pu ou voulu venir ce soir. C'était maintenant les noms des absents qui circulaient, et les gens se répartissaient la tâche de les contacter et de les convaincre qu'il fallait absolument qu'ils viennent voir ça. Alors que la nuit commençait à

tomber, la cour de l'école retentissait toujours de rires et d'éclats de voix. Tout à la joie et à l'excitation de se trouver à nouveau réunis, les Citadins semblaient ne plus vouloir se quitter et ne plus vouloir quitter cette Cité où beaucoup s'étaient promis de ne jamais revenir. Zabé regrettait : « on aurait dû organiser un repas, c'est dommage de laisser partir les gens comme ça ». Tout le monde convint que ce n'était que partie remise, les Citadins qui restaient sur place furent chargés de s'occuper des modalités :

Vous le décidez et vous nous téléphonez, on viendra. Maintenant qu'on s'est retrouvés on va continuer à se voir. De toutes façons, déjà cette semaine, on va remonter voir l'expo.

La soirée était visiblement une réussite. Elle avait touché le cœur des gens beaucoup plus que ce nous avions imaginé. Avant de partir, beaucoup – dont plusieurs personnes que nous ne connaissons pas – vinrent nous remercier et nous embrasser, nous dire leur émotion et leur reconnaissance. L'expo, les diapositives, le film, les retrouvailles avec leurs anciens congénères..., tout cela avait, d'un coup, remué des souvenirs enfouis et produit un véritable choc affectif en replongeant les Citadins dans une ambiance qu'ils croyaient à jamais évanouie. Tout au long des jours qui suivirent le succès de l'expo ne se démentit pas. Beaucoup d'anciens Citadins qui n'avaient pas assisté à la soirée, « montèrent » la voir. Nous profitâmes bien sûr de l'occasion pour discuter avec eux et écouter leurs souvenirs. Mais très vite les rôles semblèrent s'inverser. Certains nous apportaient encore quelques vieilles photos qu'ils venaient de

dénicher mais la plupart nous sollicitaient pour avoir des reproductions de celles qui étaient exposées et où figuraient des membres de leur famille. Devant l'ampleur du phénomène, il fallut mettre au point un système de numérotation et un cahier où les gens laissaient leurs desiderata et leur adresse. C'est nous maintenant qui étions en position de fournisseurs de documents. De plus, les gens venaient aussi nous demander des renseignements à propos des photos : « on m'a dit qu'il y en avait où on voyait le père de mon mari, vous savez où elles sont ? », « je cherche mon oncle mais je ne le trouve pas »... À force d'entendre les commentaires des uns et des autres, nous avons acquis un petit savoir généalogique et physionomiste qui nous permettait de répondre très sûrement à ce genre de question, au point de passer pour des spécialistes incontournables en la matière : « demandez-le leur, ils savent tout ». Jean-Pierre Piniès surtout excellait dans cet exercice, guidant les visiteurs de panneau en panneau et les aidant à identifier des personnages qu'il n'avait jamais vus mais dont il parlait comme de vieilles connaissances, « ça c'est le père de Mimi D. et, là, à côté le frère de X. »

L'exposition sur le Tour de l'âne marqua, au printemps 1997, une étape dans nos relations avec les habitants de la Cité. Des gens que nous avions, plusieurs fois, tenté, sans succès, d'approcher, nous invitaient maintenant à venir les voir, d'autres qui jusqu'alors s'étaient montrés plutôt froids et distants nous saluaient avec de grands sourires. Le petit cercle fermé des Citadins s'ouvrait plus largement à nous. Ceux qui étaient déjà des amis nous signifiaient

plus complètement encore notre intégration dans le groupe :

Moi je vous considère comme des gens de la Cité. Je ne dis pas ça pour vous faire plaisir, je le dis parce que je le pense.

Il est vrai que nous semblions partager les mêmes souvenirs, nous connaissions sur le bout des doigts toutes les anecdotes typiques de la vie communautaire. Nous en savions même de moins connues que nous nous amusions à révéler à nos interlocuteurs :

Ah ! ça vous ne le savez pas ! Mais moi je le sais, je vais vous le raconter.

Souvent nous pouvions ajouter des détails et des compléments d'information aux histoires qu'ils nous rapportaient. Aussi, oubliant qui nous étions – ou feignant de l'oublier –, les Citadins, parfois, nous parlaient comme si nous avions véritablement connu les gens et la vie de la Cité d'autrefois, comme si nous étions véritablement issus du quartier. Mais, à d'autres moments, ils nous reconnaissaient pour ce que nous étions, c'est-à-dire des chercheurs « étrangers » susceptibles d'avoir un regard plus synthétique et moins restreint que celui des autochtones nécessairement impliqués dans le système des conflits sociaux ou familiaux :

C'est sûr que vous, vous allez chez tout le monde, vous entendez le point de vue des uns et des autres, chacun vous raconte l'histoire à sa manière.

Par les effets de cette double reconnaissance d'intériorité et d'extériorité, d'appartenance et de différence, nous devenions, officiellement et aux yeux

de l'ensemble des Citadins, comme des membres au statut un peu à part, des sortes d'*historiens de la communauté*. Nous étions toujours considérés comme de potentiels porte-parole aptes à faire entendre à l'extérieur la voix du groupe. Mais, surtout et aussi, sans que personne n'en ait encore tout à fait clairement conscience, nous commencions, à être investis d'un rôle beaucoup plus capital, celui de faire entendre cette même voix à l'intérieur du groupe et d'œuvrer ainsi à sa renaissance. Car, si l'exposition fut, pour nous, une étape importante, elle marqua également un tournant pour la communauté citadine. À partir du printemps 1997 le discours hégémonique sur le temps de la fin eut, de plus en plus, tendance à se nuancer. La mort du quartier ne paraissait plus être une fatalité aussi totale et définitive que tout le monde l'avait cru.

Le renouveau de la Cité

Figures d'une réappropriation

Dès les lendemains de l'expo, nous pûmes, en effet, constater un imperceptible changement de l'humeur collective des Citadins. L'heure n'était plus seulement à la glorification nostalgique du passé. Chacun se réjouissait du présent et du bonheur des retrouvailles, et songeait qu'il était possible à l'avenir de recommencer à organiser, à défaut de véritables fêtes, de petites soirées conviviales, des repas, des sorties en groupe... Les anciens Citadins continuaient

d'affirmer qu'ils étaient contents d'être partis de la Cité parce que la vie n'y était plus possible, mais ils ne refusaient plus l'idée de venir, de temps à autre, y faire un tour. Comme à l'époque de leur enfance et de leur jeunesse, ils ressentaient à nouveau la force et la sérénité données par le groupe. Individuellement, ils étaient, face à la mutation du quartier, désarmés et incapables de résister, et n'avaient comme seule voie de salut que la fuite. Chacun portait en lui ce départ, abandon forcé et nécessaire, comme un deuil inachevé, une blessure enfouie, prête à se réveiller à la moindre occasion. Ils s'étaient résignés à n'être que les survivants d'une époque et d'une façon de vivre obsolètes. Mais, vingt ans après, alors qu'ils croyaient en avoir fini avec la Cité, ils se laissaient reprendre par elle. Le soir de l'expo, avant de se séparer, nous vîmes leur petite troupe arpenter les rues, et retrouver leurs repères, se réapproprier l'espace, réinvestir leur statut de Citadins. Place Marcou, une voiture en stationnement abusif gênait le passage. « Je vois que ça n'a pas changé, les gens sont toujours aussi cons » dit l'un et, aussitôt, ils furent quatre à la saisir, chacun par une poignée, « Allez on l'enlève cette poubelle ! C'est bien ça, les poubelles ça a des poignées sur le côté ? ». Encouragés par les rires des autres, ils commencèrent à la faire se balancer comme s'ils allaient la renverser, sous le regard réprobateur du propriétaire qui ne savait pas trop s'il lui fallait se fâcher ou rire.

Tu vois, me dit Zabé, avant, une bande comme ça, ils mettaient de l'ordre. Ils se faisaient respecter et ils faisaient respecter l'ordre. Tout ce qui se passe

maintenant ne se passerait pas si on était une bande comme ça; ils auraient vite fait de remettre de l'ordre.

La nuit était tombée, les boutiques étaient fermées, calme et quasi désert, le quartier semblait à nouveau leur appartenir. Derrière les devantures closes, les Citadins revoyaient les maisons telles qu'elles étaient jadis, se remémoraient leurs occupants, s'arrêtant, ici et là, pour s'esclaffer ou s'attendrir au souvenir d'une situation ou d'un personnage, vérifier si un détail d'architecture – un trou dans le mur où on laissait une clé, une pierre de seuil où l'on s'asseyait – était toujours là. Tous étaient ravis de la soirée, il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient pas promenés dans la Cité de cette manière, « on ne voulait pas venir, on avait un peu peur, mais c'est bien, on s'est régalez, on est contents ».

Ils avaient fait la promesse de revenir, et ils revinrent effectivement, emmenant avec eux d'autres anciens qui n'avaient pas pu ou voulu se déplacer pour la soirée Tour de l'âne. Sur le chemin de l'expo, le bureau de tabac de Guy et Zabé devint, plus que jamais, une halte obligée. La saison n'était pas encore vraiment commencée et les palabres et les échanges de souvenirs pouvaient aller bon train sans trop gêner le commerce. Souvent Zabé allait chercher des tasses ou des verres et offrait le café ou l'apéritif. Et les gens riaient, heureux de boire et de discuter comme jadis :

Lui, quand on a fermé le bar et qu'on a fait la boutique à la place, eh bien lui, et d'autres avec lui, ils ont continué à venir. Ils arrivaient et ils demandaient le pastis. Ils ne voulaient pas aller ailleurs. Mais, moi, je n'avais plus rien, je n'avais plus le bar, ça ne fait

rien, ils ne voulaient rien savoir, ils voulaient leur pastis ! Alors j'étais bien obligé de le leur donner. À lui et à d'autres ! Ah ! ils m'ont fait suer avec ça ! Et maintenant ça recommence !

Profitant de la préparation de l'exposition, nous avons constitué un petit fonds photographique sur le Tour de l'âne fait de reproductions laser protégées par des pochettes en plastique et rassemblées dans un gros classeur. Guy nous avait demandé de le lui prêter pour qu'il aille le montrer à Casque d'Or, un ancien Citadin aujourd'hui malade et handicapé. Puis, il prit l'habitude de le garder dans le magasin, à portée de main, pour pouvoir le sortir régulièrement et s'y référer au cours des discussions avec les uns et les autres. Lorsque l'exposition fut finie, il nous sembla hors de question de tenter de le récupérer tant il était devenu un objet chargé de sens pour la communauté citadine :

Il vaudrait mieux que tu me le laisses, parce que il y a peut-être encore des gens qui n'ont pas vu l'expo et qui vont passer ici, alors, au moins, je pourrais leur montrer le livre.

Car c'est ainsi qu'il l'appelait, « va chercher le livre », « oui, ça c'est dans le livre », « je vais vous montrer le livre qu'ils ont fait ». Passé l'étonnement suscité par l'utilisation de ce vocable pour désigner une collection de photos, nous comprîmes que, sans n'avoir rien publié, ni même rien donné à lire à personne des premières pages de notre rapport, nous avions accompli notre mission de faire un livre « sur la vie des gens de la Cité ». Un livre né à notre insu, un livre sans écriture, un livre d'un unique exemplaire,

mais un livre à la matérialité incontestable, différent certes des livres ordinaires mais, justement pour cela, plus précieux : un livre à l'usage des seuls Citadins.

Avant l'exposition nous nous étions procuré auprès du service audiovisuel du CNRS la cassette vidéo du film de Morillère afin de le visionner plus facilement. Après l'exposition, cette cassette fut, elle aussi, réquisitionnée par les Citadins. Déposée chez Guy, elle fit le tour des maisons, chacun voulait l'acheter, on parla d'en faire des copies pirates pour pouvoir les distribuer à tout le monde, mais, finalement, et à notre étonnement, cette exaltation retomba assez vite. Après avoir été, le temps de la soirée, véritablement transportés par ce film, les Citadins commencèrent, dès le lendemain, à nuancer leur enthousiasme. Car ce film n'était pas le *vrai*. Ils se souvenaient du tournage du *vrai*, les cinéastes étaient venus filmer la préparation des guirlandes pour le bal, la confection des cornes, ils les avaient accompagnés au cimetière, ils étaient rentrés dans toutes les maisons... Or tout cela n'était pas dans le film qu'on leur avait montré. Donc ce n'était pas le bon film. Il en existait quelque part un autre, bien meilleur et plus complet. Et ils pensaient que ce *vrai* film avait été réalisé par le photographe Charles Camberoque, « celui qui a fait le grand livre où il y a les photos », c'est-à-dire l'ouvrage de Daniel Fabre *La fête en Languedoc*, illustré de photos de Camberoque et paru aux éditions Privat. Je tentais de leur expliquer qu'ils se trompaient et qu'ils mélangeaient certainement les choses, Daniel Fabre assistait au tournage du film par Morillère et, peut-être, Charles Camberoque était-

il aussi là et avait profité du moment pour faire des photos. Mais non, mes interlocuteurs se montrèrent catégoriques, le nom de Morillère ne leur disait rien, ils se souvenaient par contre de Camberoque et de Fabre, c'était donc Camberoque qui avait fait le film :

Il faut le contacter pour le lui demander parce que là, dans son film, il y a beaucoup plus de choses et de gens que dans celui qu'on a vu.

Devant la véhémence du discours, je capitule, promets – alors que je sais bien que le seul film qui existe est celui de Morillère – de téléphoner à Camberoque. La conclusion de la discussion est que ce n'est pas la peine d'acheter la cassette du film de Morillère ou d'en faire des copies, il vaut mieux attendre qu'on ait trouvé le vrai. D'abord un peu abasourdis par ce raisonnement implacable, nous mettons un petit moment à comprendre la logique qui le sous-tend. Pour les Citadins, le Tour de l'âne a une trop grande charge symbolique pour que sa mémoire puisse contenir dans une exposition ou un film ordinaire. Nous en avons conscience et, tout en faisant de notre mieux, nous nous étions attendu à d'inévitables critiques. Nous en avons eu quelques-unes (pas assez de photos, pas assez de reproductions en couleur...), mais, dans l'ensemble, hier soir, l'émotion et la joie l'avaient largement emporté. Aujourd'hui, le discours sur le Tour de l'âne impossible à refaire, impossible à reconstituer, impossible même à saisir par ceux qui ne l'ont pas vécu, reprend ses droits. Seul un film mythique peut rendre compte de cette fête mythique. Celui de Morillère, que tout le monde a pu voir hier et dont tout le monde pourrait avoir la cassette, n'est

pas mal mais ne saurait être qu'un pâle ersatz du *vrai*, de celui que personne n'a vu mais dans lequel il doit y avoir *tout*. Et le père de Guy a le mot de la fin en faisant remarquer que, de toutes façons, des films sur le Tour de l'âne, il doit en exister beaucoup d'autres et de beaucoup mieux : tout le monde, à l'époque, pouvait le filmer, et les gens ne s'en privaient pas, surtout les étrangers, les Japonais, les Américains... Il doit y avoir, dans le monde entier, des tas de films sur le Tour de l'âne de la Cité. Le tout serait de les trouver et là, alors, on verrait vraiment des choses intéressantes. Dans les jours qui suivirent nous eûmes écho qu'une rumeur circulait comme quoi il y aurait, dans la Cité, « cachés » chez des particuliers, deux films sur le Tour de l'âne. S'agirait-il des deux petits bouts de films vidéo que nous avons visionnés, un soir, avec Denise, Gérard et Christophe, chez Zabé ? Quoi qu'il en soit, l'important n'était pas vraiment de savoir où étaient ces films et ce qu'ils contenaient réellement mais de pouvoir discuter à foison sur leur existence.

Le retour du Tour de l'âne

Tout au long du printemps, donc, le Tour de l'âne occupa en partie les esprits. Puis vint la saison et l'on aurait pu penser que son tourbillon allait disperser les velléités qu'avaient manifestées les Citadins de se revoir, d'organiser des repas et des petites réunions. Mais, un jour d'octobre, peu après le mariage de Nathalie, nous fûmes accueillis, à la Cité, par des rires et des exclamations :

Ah ! Vous ne savez pas ce qu'on a décidé ? Vous allez voir que vous allez être *espantés* (étonnés, frappés de stupeur) ! Tenez-vous bien ! Bon, allez, je vous le dis : on refait le Tour de l'âne !

À vrai dire, c'étaient surtout les instigateurs de l'affaire qui étaient *espantés* de nous annoncer cette nouvelle. Apparemment, et autant que nous puissions en juger, la décision était le fait d'un tout petit noyau et avait été très rapidement mûrie en profitant de deux opportunités : le récent mariage de Nathalie et la proximité de la fête des Vendanges organisée pour la troisième année à la Cité et dont la date avait été fixée aux 19 et 20 octobre. Le quartier avait son dernier marié de l'année et, l'inscription du Tour de l'âne dans le cadre des activités de l'Union des commerçants, permettait de résoudre les difficultés administratives et financières. L'Union paierait la musique et profiterait du spectacle offert par le Tour de l'âne ; pour les Citadins, pour les anciens et les nouveaux, ce serait une façon sympathique de se rencontrer et de participer ensemble à la nouvelle dynamique festive du lieu. C'est ainsi qu'il fut donc décidé que le Tour de l'âne ouvrirait, le samedi après-midi, la fête qui se continuerait le lendemain par des animations plus typiquement vigneronnes, stands de dégustation, pressurage de la vendange, concours de barriques, cérémonie d'intronisations...

Pris par l'enthousiasme et la presse des préparatifs, tout le monde semblait avoir oublié que, moins d'un an auparavant, ils avaient dit que le Tour de l'âne était impossible à refaire. Personne, non plus, ne manifesta un quelconque regret quant au déplacement de la

date, « en juillet ce n'est pas la peine maintenant, il y a trop de monde », ni un quelconque pointillisme dans la recherche du respect de la tradition. La plupart des objets liés au Tour de l'âne avaient disparu. Personne ne savait où était passé le costume du marié, les cornes, les corbeilles de linge pleines de chemises blanches et de pantalons de grand-mère que Titi conservait chez elle et prêtait à toute la jeunesse... Mais cela n'affectait en rien le moral des Citadins, « ce n'est pas grave, on en trouvera d'autres ». Nos suggestions pour tenter de les retrouver tombèrent à plat. Nous avions tendance à les considérer comme des symboles et il nous semblait que leur présence serait comme un gage d'authenticité et donnerait une plus-value émotionnelle. C'était là une optique d'ethnologue habitué à prêter attention aux éléments de la culture matérielle, d'ethnologue prompt à les transformer en signes. Une fois de plus, nous eûmes l'occasion de constater que les Citadins ne partageaient pas notre point de vue. Pour eux, la question de l'authenticité ne se posait pas, n'avait aucun sens. Personne ne se l'était jamais posée jadis, il n'y avait aucune raison qu'ils se la posent aujourd'hui. Ils refaisaient simplement le Tour de l'âne. Bien sûr, c'est eux qui étaient dans le vrai. Leur absence d'interrogation, leur liberté vis-à-vis de la tradition, était la meilleure preuve d'une *vivante authenticité*.

Le samedi 19 octobre 1997, le Tour de l'âne fit sa réapparition dans les rues de la Cité. Une vingtaine de masques seulement entouraient l'âne sur lequel était juché Pierre, le dernier marié du quartier. Son costume avait été loué pour la circonstance, les cornes

étaient prêtées par le comité des fêtes d'un village voisin. Précédé par les musiciens, le petit groupe se massa en haut des marches qui donnent accès à la tour du Tréséau, siège du Caveau des Vins. C'est là, qu'en présence des représentants des confréries vigneronnes et de plusieurs élus, fut officiellement ouverte la troisième fête des Vendanges. Le maire de Carcassonne, Raymond Chésa, originaire de la Trivalle, était là, heureux de présider cette manifestation qui le replongeait dans l'ambiance de sa jeunesse. Après les discours ponctués de rires, la petite bande carnavalesque s'ébranla au rythme de la musique. Les gens masqués n'étaient pas très nombreux, mais il y avait une importante foule de badauds, parmi lesquels beaucoup d'anciens Citadins, venus parce qu'on le leur avait demandé mais tout à fait incrédules quant à la réussite de la manifestation. Ils suivirent, d'abord, le cortège, sagement noyés dans l'anonymat des spectateurs. Puis, au fur et à mesure que la musique les pénétrait, incapables de résister à l'appel de la chanson emblématique *Jules est Hercule*, ils craquaient les uns après les autres et venaient rejoindre la troupe. À la fin du circuit, au moment de rejoindre la tour du Tréséau, le groupe avait grossi au point que la farandole s'étirait sur toute la longueur de la rue Cros-Mayrevieille. Si les organisateurs étaient ravis, les participants de la dernière heure l'étaient encore plus, étonnés et émerveillés de se retrouver là, à chanter et à gesticuler :

Je ne croyais pas que c'était possible. De faire *Jules est Hercule* ! Ce matin je ne croyais pas que j'allais danser. On est venus mais on n'y croyait pas.

René, surnommé jadis « le maire de la Cité » et patron d'un bar-restaurant à l'entrée de la rue Cros-Mayrevieille, avait dit qu'il ne viendrait pas, « non, le Tour de l'âne c'est fini, tout ça, on ne va pas le refaire maintenant ». Mais, à mi-chemin du parcours, un moine truculent et de bel embonpoint surgit, bondissant, au milieu du groupe, houspillant les femmes, chantant et levant haut les bras au rythme de la musique. C'était lui, hilare et ravi. Masqué maintenant relevé pour que tout le monde le reconnaisse, il explique et répète que quand il a vu le cortège passer devant chez lui, il n'a pas pu tenir et il est précipitamment descendu en ville louer un déguisement et est remonté se garer dans les lices pour aller plus vite. Il oubliera d'ailleurs, dans le feu de l'action et de l'émotion, qu'il a garé sa voiture là, et le soir, après le repas improvisé, ne la trouvant plus à sa place habituelle, il en conclura qu'on l'a volée et ira porter plainte au commissariat.

Raymond Chésa, le maire de Carcassonne, n'a, lui non plus, rien voulu perdre du spectacle. On pouvait penser qu'une fois les discours terminés et la fête officiellement ouverte, il se retirerait. Mais non, entouré d'une petite équipe de conseillers municipaux, il suivit deux heures durant la bande masquée, se prêtant volontiers à toutes les plaisanteries et invites qu'on lui faisait. Place Marcou, lors d'une pause dans un café, René, renouant avec son rôle traditionnel et carnavalesque de leader de la Ville Haute, l'interpelle et se lance dans une longue harangue : « Le maire de la Cité s'adresse au maire de la Ville Basse... » Une joute oratoire humoristique s'engage, entrecoupée de

cris, de rires, d'applaudissements, et de chants. Et, à la fin, les Citadins, grands seigneurs, entonnent en occitan, pour rendre hommage à leur ancien compère devenu premier magistrat de Carcassonne, la chanson *Aquela Trivala*, hymne du quartier « ennemi ».

La journée va se terminer en apothéose à la tour du Tréseau, au Caveau des Vins. La descente de la rue Cros-Mayrevieille est un triomphe magnifique, tout le monde est entré dans la danse et la farandole semble ne jamais vouloir s'arrêter. Échauffés par l'ambiance, grisés par les retrouvailles, les participants ne se lassent pas d'en redemander jusqu'à ce que les musiciens déclarent forfait. Le Tour de l'âne est fini, mais personne ne veut partir. Le maire propose alors d'offrir une tournée et la fête rebondit de plus belle. La mémoire endormie des Citadins se réveille et des bribes de vieilles chansons resurgissent dans les bouches. Les chanteurs les plus réputés sont, à tour de rôle, hissés sur un tonneau : « Allez ! C'est pour les jeunes, ils ne le connaissent pas, il faut le leur faire entendre ». La foule reprend les refrains et salue par de bruyants vivats le début et la fin de chaque prestation. Puis, au bout d'un moment, comme il paraît décidément impossible de se quitter, un double repas collectif est décidé. René, ce soir, va se débrouiller pour faire manger tout ce monde, et demain soir – puisque la fête des Vendanges continue – on ira chez Nanou.

Autant, sinon plus, que dans le déroulement même de la manifestation, la réussite de la reprise du Tour de l'âne éclate dans l'atmosphère de ces deux repas.

Pour la première fois, depuis une vingtaine d'années, le groupe des Citadins est à nouveau réuni. Il y a là des jeunes pour qui le Tour de l'âne était d'un autre âge, des vieux qui disaient que son temps était fini, d'anciens habitants convaincus qu'ils n'avaient plus aucune place à la Cité. Et voilà que l'impossible avait été accompli et qu'ils se retrouvaient, assis côte à côte, à manger, à boire, à rire et à chanter... La preuve est faite que la Cité n'est peut-être pas aussi foutue que ce que tout le monde croyait. À la fin du repas du second soir, il y eut bien sûr des promesses réciproques de se revoir et de recommencer, mais personne, au fond, ne savait encore ce qui allait vraiment advenir de cette convivialité retrouvée. La renaissance du Tour de l'âne était-elle véritable ? 1997 allait-il marquer le début d'une nouvelle ère ou n'était-ce qu'un feu de paille, une ultime explosion avant la fin, un dernier adieu avant le grand oubli ? Était-ce vraiment un Tour de l'âne digne de ce nom ? Certains ne le croyaient pas :

C'était bien, mais ce n'était pas le vrai. Ce n'était pas le Tour de l'âne, comme avant, du temps de mon oncle... Là, oui, c'était vraiment le Tour de l'âne. Je trouve que c'est bien ce qu'ils ont fait, ils ont raison d'essayer, je suis d'accord. Et, moi, ça m'a fait plaisir de les voir passer, mais on ne peut pas dire que c'était comme avant, quand vous aviez toute la Cité qui était en fête. Mais, ça, on le sait, c'est fini !

La bande des Ciutadins

Le dimanche 8 mars 1998 a lieu à la Cité la troisième fête du Cochon organisée par l'Union des commerçants. L'hiver est presque fini mais l'été est

encore loin. C'est, à l'intérieur des hautes murailles, le temps charnière entre la morte et la pleine saison, le temps des nouvelles festivités citadines, au statut ambigu entre animation commerciale et fête de quartier. Chez les organisateurs, le double discours est permanent et donne lieu à des petits accrochages en forme de gags. Ainsi Delphine, alléchée par le programme des réjouissances projetait d'y participer pleinement, « on pourra s'amuser puisque le restaurant sera fermé », avant que sa sœur ne la rappelle à la réalité : « Mais enfin ! On ne va pas fermer ! À midi on ouvrira ! Puisqu'on fait ça pour avoir des clients ! » Le soir, en revanche, tout le monde avait prévu d'être présent au repas qui, à l'ancienne école, clôturerait la série de manifestations et permettrait de se retrouver pour faire la fête entre soi.

Mis au courant de ce qui se préparait, les anciens Citadins, qui étaient toujours sous le choc de leur récente remontée à la Cité à l'occasion du Tour de l'âne, demandèrent massivement à y participer. Les nouveaux commerçants, de leur côté, invitèrent plusieurs amis ou clients habituels. La composition de la salle reflétait l'ambivalence caractéristique de la fête. Deux groupes se côtoyaient, l'un représentant la Cité d'hier, l'autre celle d'aujourd'hui. C'est par le biais de l'Union des commerçants, attachée à l'un et à l'autre que ces deux réseaux de sociabilité se trouvaient réunis. Mais, dans la pratique, l'osmose ne se fit pas vraiment. Les gens – quatre-vingt personnes environ – se répartirent suivant leur appartenance respective, chaque groupe examinant l'autre avec curiosité. Le repas fut bien sûr animé et les anciens

Citadins en furent les vedettes. D'abord étonnés et un peu inhibés par la présence de membres de la petite bourgeoisie locale, ils dépassèrent vite un petit sentiment de gêne et se livrèrent sans réserves aux plaisirs retrouvés de la convivialité citadine. Ils chantèrent jusqu'à s'égosiller, ils firent la farandole et dansèrent *Jules est Hercule* en circulant autour des tables, fiers d'être le point de mire des regards et de montrer à tous qu'« à la Cité on savait s'amuser ». Ils partirent les derniers, palabrant longuement avant de se séparer, sympathisant avec les organisateurs de l'Union des commerçants et les séduisant par leur verve et leur entrain.

Depuis un an, depuis la préparation de l'exposition sur le Tour de l'âne, les choses avaient changé. L'année précédente, au repas de la fête du Cochon, aucun des anciens habitants de la Cité n'était là, ce soir, ils avaient tenu le haut du pavé. La dynamique engendrée par le succès du Tour de l'âne avait été double, elle leur avait donné envie de recommencer à fréquenter la Cité et les avait propulsés sur le devant de la scène. Aux yeux des responsables de l'Union des commerçants qui, depuis quelques années, cherchaient des idées pour animer le quartier, ils apparaissaient comme des acteurs providentiels et essentiels. La renaissance du Tour de l'âne n'avait pas seulement fait du bruit à la Cité, elle avait aussi suscité l'intérêt en Ville Basse et dans les villages environnants. La manifestation avait attiré un public nombreux et le spectacle de la troupe carnavalesque avait enchanté aussi bien les gens du cru que les touristes de la fin de la saison qui musardaient dans les rues et n'avaient pas manqué

de le photographier et de le filmer. Interpellés, happés par la farandole, conviés à suivre la bande et à boire un verre, invités même à monter sur l'âne, les visiteurs du monument furent de tous temps sollicités pour partager un peu de la fête. Dans ce lieu où la dimension de site historique international cohabita longtemps avec celle de quartier populaire et où les premiers essors du tourisme furent plutôt bénéfiques pour les habitants, les autochtones apprirent vite à composer avec les regards que les étrangers portaient sur eux. C'est pourquoi l'intégration du Tour de l'âne dans une série d'animations dites commerciales ne leur apparût pas du tout comme contradictoire avec l'idée de restaurer la fête collective. Il ne vint à l'esprit de personne qu'il pouvait y avoir là une quelconque dérive ou « récupération ». L'Union des commerçants payait les musiciens, les Citadins en étaient, sincèrement et sans arrière-pensée, ravis. Et ils trouvèrent également normal d'apporter leur contribution aux autres activités festives de l'Union. C'est ainsi qu'à l'automne 1998, pour la fête des Vendanges, ils prirent en charge, le dimanche, après la journée du samedi consacrée au Tour de l'âne, l'organisation de divers stands de jeux et participèrent à l'encadrement de la course des barriques.

Ce deuxième Tour de l'âne fut, lui aussi, un succès et marqua une nouvelle étape dans la réappropriation citadine. Le nombre de participants masqués fut plus important. Il y eut plus d'anciens Citadins, plus de jeunes, plus de nouveaux commerçants. Mais surtout il y eut une plus grande attention portée au rituel. Lors de la réunion préparatoire, il fut décidé, à la

demande de Tony, parti dans les années 1970, de renouer avec la cérémonie du dépôt de vases de fleurs au cimetière. Tony suggéra aussi d'inviter les familles de ces anciens jeunes, morts en préparant la fête :

Parce que je vois qu'on va refaire le Tour de l'âne, mais si c'est quelque chose de plaqué, ça n'aura pas d'âme. Et l'âme je crois que ce sont les anciens qui peuvent l'amener.

Denise, à son tour, renchérit en proposant que le départ du cortège se fasse, comme jadis, au Pré Haut et que le circuit respecte scrupuleusement la coutume, « il faut refaire tout ce qu'on faisait avant, s'arrêter là où on s'arrêtait, dans les cafés, place de l'église, place Marcou... comme on faisait ». Durant cette réunion préparatoire naquit l'idée de fonder une association, « des Anciens » ou « des Amis de la Cité et du Tour de l'âne » qui permettrait de demander directement à la municipalité des subventions, sans passer par l'intermédiaire de l'Union des commerçants. Les deux structures œuvreraient ensemble à l'animation du quartier et cette solution aurait l'avantage d'officialiser et de légitimer le retour des anciens Citadins. De plus les responsables de l'Union, qui étaient des nouveaux commerçants, se sentaient incompetents pour organiser le Tour de l'âne, « ça c'est vous, nous on y connaît rien, il faut que ça soit vous qui vous en occupiez ».

Le samedi 18 octobre une messe fut donc célébrée, le matin, dans la cathédrale Saint-Nazaire en mémoire de l'accident de 1938. La tradition était reprise. Le public, cependant, était réduit : une dizaine hommes

et autant de femmes respectivement installés à droite et à gauche de la nef centrale. Yves, chargé de s'occuper des fleurs, n'avait trouvé que de gros pots de chrysanthèmes encore en boutons :

Avant c'était au mois de juillet, on avait des petites fleurs blanches, c'était bien, mais là, il n'y a que les chrysanthèmes pour la Toussaint, et elles ne sont pas encore prêtes, c'est trop tôt.

Au cimetière, l'identification d'une des quatre sépultures posa problème : alors que tout le monde était réuni devant une vieille tombe portant l'épithaphe du disparu, Yves appela le groupe devant une autre plus récente mais portant le même épithaphe, « ils ont fait une translation de corps, c'est ici maintenant ». Le vase, déjà soigneusement déposé, fut déménagé, mais le doute subsista dans l'esprit de certains, « s'ils ont laissé le nom c'est qu'il est toujours là ». Puis, avant de partir, les gens firent un petit tour dans les allées pour s'arrêter quelques instants devant les tombes de parents et d'amis. Nous apprîmes là que plusieurs de ces anciens, qui avaient quitté la Cité, comptaient bien, quand même, y revenir un jour et réintégrer sa communauté :

Je suis content parce que, à force, on a réussi à avoir une concession. Il y a longtemps que je l'avais demandée, ça y est, je viens de l'avoir. Comme ça, au moins, on se retrouvera tous ensemble, comme avant. On pourra jouer aux cartes ! Non, mais c'est vrai qu'on sera bien là. Regarde, on a les tours en face, on a un point de vue magnifique ! Et on sera à côté les uns des autres, on pourra se raconter des histoires. Il y a un moment que ça me tracassait, mais maintenant ça va, je suis content.

Après cette cérémonie et avant les réjouissances proprement dites, un repas attendait les participants du Tour de l'âne. Il devait leur permettre de se mettre dans l'ambiance et de se chauffer un peu avant d'entamer leur rude prestation. Des tréteaux avaient été dressés dans la cour de l'ancienne école et un feu de souches brûlait, dans un demi-bidon métallique, pour faire la braise sur laquelle cuiraient les grillades, saucisses et *costelas* de porc. Dès midi, les gens commencèrent à arriver, chargés de sacs emplis de déguisements et de fards. Cette année, le maire n'avait pu se dégager de ses obligations pour suivre le Tour de l'âne mais il vint cependant prendre l'apéritif avec le groupe. Il fit un petit discours dans lequel il salua le dynamisme des Citadins, les félicitant d'avoir su faire revivre la tradition, et les assurant du soutien technique et financier de la municipalité. Cette dernière assertion fut, bien sûr, très appréciée et largement commentée. Et ce, d'autant plus qu'il avait été, officieusement, mis au courant du projet de fonder une association et qu'il avait trouvé l'idée séduisante. En parlant ainsi, en s'engageant publiquement à aider les Citadins, il faisait plus que donner son assentiment, il encourageait les Citadins à réaliser leur intention. « Si on a Raymond avec nous, c'est bon », toutes les difficultés semblaient aplanies, il ne restait plus qu'à s'occuper des papiers.

Le temps était beau et, autour des tables ou en s'affairant près du gril, les gens bavardaient par petits groupes. L'ambiance était joyeuse mais ce n'était pas encore le moment des gros rires, des blagues carnavalesques et des chansons reprises en chœur.

Cela viendrait ce soir, au restaurant chez Élodie, mais, pour l'heure, sous les platanes de la cour de l'école, le repas avait plutôt des airs de pique-nique champêtre et bon enfant. Un peu avant quinze heures, le café prestement avalé, la presse et l'impatience succédèrent brusquement à la décontraction. Il fallait aller chercher l'âne qui, depuis le matin, attendait dans un enclos près des remparts. Il fallait plier les tables et se préparer pour vite rejoindre le Pré Haut, « les musiciens vont nous attendre ! » En quelques minutes, tout le monde fut prêt, chacun déguisé selon son envie à l'aide de vieux vêtements ou de beaux costumes loués en ville. Le *mâchurage* traditionnel au noir de bouchon passé à la flamme voisinait avec des maquillages plus ou moins savants à base de rouge à lèvres et de cosmétiques divers, fonds de teint, crayons, laques colorées... Longues chemises blanches, pantalons de grand-mère en dentelles, soyeuses tenues de Pierrot, déguisements de bal masqué ou simples hardes détournées de leur fonction habituelle – une robe pour un homme, une veste portée à l'envers, un soutien gorge porté sur le tee-shirt... –, tous les genres se côtoyaient et se mêlaient, sans que l'on puisse faire un partage entre les jeunes et les anciens, sans que l'on puisse distinguer une quelconque norme. Nous avons, plusieurs fois, entendu les jeunes poser la question, « Comment on se déguise ? » et nous avons, plusieurs fois, entendu la même réponse : « Comme vous voulez, n'importe comment ».

À quinze heures trente, le Tour de l'âne 1998 démarra, comme jadis, au Pré Haut. Une cinquantaine de masques accompagnaient Marcel, héros du jour,

conforme à l'esprit si ce n'est à la lettre de la tradition. Cette année, en effet, il n'y avait pas eu de mariage à la Cité. Mais le groupe avait trouvé une solution : Marcel venait d'être papa, il avait donc changé de catégorie, quitté le groupe des jeunes pour rejoindre celui des pères. Il était donc à même d'incarner le « dernier marié de l'année ». Deux heures durant, le cortège burlesque se déploya dans les rues, tantôt respectant scrupuleusement l'ancien circuit et les lieux de halte coutumiers, tantôt innovant en s'arrêtant dans des cafés nouvellement installés. La clôture se fit dans le bar de René où l'on commenta longuement la réussite de la journée. Celle-ci était encore plus éclatante que l'année précédente et, cette fois, tout le monde s'accorda à reconnaître que le nouveau Tour de l'âne pouvait soutenir la comparaison avec l'ancien.

Et, l'an prochain, prophétisa Guy, ce sera encore mieux, parce que j'ai vu des gens, des anciens, qui sont venus juste comme ça, pour voir, mais qui m'ont dit que l'an prochain, ils viendraient avec nous, qu'ils se masqueraient.

Le soir, durant le repas, tout d'un coup, Tony, l'air à la fois souriant et malheureux, nous fit des reproches :

Tout ça, c'est de votre faute. On était bien tranquilles, la Cité on avait fait une croix dessus. On n'y venait plus et ça allait bien. Et puis maintenant, à cause de vous, ça recommence. Et moi, ça, ça me fait mal. On avait oublié et il a fallu que vous arriviez pour tout remettre en train. Et, je te le dis, ça nous fait mal, parce que ça remue trop de choses.

Ne sachant trop comment répondre, nous rîmes, et lui avec nous. Mais nous savions que ce qu'il venait

de dire n'était pas une boutade anodine. Depuis un an notre statut avait encore évolué. Nous n'étions plus seulement perçus comme des *historiens de la communauté*, nous étions de plus en plus intégrés comme des membres actifs de la bande, investis d'un rôle moteur essentiel dans le phénomène de sa renaissance. Chaque fois qu'un nouvel ancien remontait à la Cité, on nous présentait à lui en ces termes : « c'est grâce à eux qu'on refait tout ça ». Tout au long de l'hiver et du printemps nous avons assisté aux différents repas du groupe, aux réunions préparatoires de la fête du Cochon, donné des avis et participé à sa réalisation. L'habitude avait été prise de compter avec nous et sur nous. « Ce qui serait moche », nous avait déjà prévenus, Guy, « c'est que, maintenant qu'on a relancé tout ça, vous ne veniez plus, que vous nous abandonniez ». Gênés, nous avions un peu éludé la question, en disant que, bien sûr, nous continuerions à venir et à les soutenir, mais que ce qui était essentiel c'était le fait que les gens se soient retrouvés et aient montré qu'ils avaient envie et étaient capables de faire revivre la Cité. Et que, même si, des fois, nous ne pouvions pas être toujours là, le mouvement, maintenant, était enclenché et continuerait. Guy avait acquiescé mais sans abandonner son idée première :

Oui, mais, enfin, je vous le dis comme je le pense, je trouve que, si vous ne veniez plus, ça serait mal de votre part, parce que, maintenant, vous êtes avec nous, vous êtes dans la bande.

Dans la semaine qui suivit le Tour de l'âne, une réunion eut lieu à l'ancienne école pour annoncer

la constitution de l'association. Finalement le nom retenu avait été « *Les Ciutadins* » (mélange de l'occitan *ciutadels* et du français *citadin*) car une association de ce nom existait déjà ; créée dans les années 1980 dans le but d'« animer la Cité », elle était assez rapidement entrée en sommeil mais n'avait jamais été dissoute. Plutôt que d'en fonder une nouvelle, il suffisait de réinvestir l'ancienne, ce qui avait le double avantage de simplifier les démarches administratives et de marquer la continuité avec le passé. La presse locale avait été conviée à assister à cette renaissance, et c'est là, au cours de cette réunion de présentation, qu'entre deux séances de photos, nous fûmes, spontanément et officiellement, consacrés par le groupe comme « citoyens d'honneur de la commune libre de la Cité ».

L'association était née. Le temps de la fin était fini. Une autre époque s'ouvrait pour la communauté citadine qui allait tenter de se ressouder en tenant compte de la nouvelle réalité sociologique du quartier. Au début de notre enquête, nous avons essayé de faire préciser à nos interlocuteurs qui étaient les vrais Citadins, quels étaient les critères de cette identité revendiquée et controversée. Nous n'avions pas obtenu de véritable réponse, les signes de reconnaissance fluctuaient. Tantôt il suffisait d'être né à la Cité ou d'y habiter depuis assez longtemps, tantôt il fallait, à la fois, y être né et y habiter, il fallait, parfois, en plus, l'aimer et s'en montrer digne ; les gens de la périphérie immédiate, administrativement attachée au quartier, avaient tantôt droit au titre, tantôt non. Avec l'apparition des

Ciudadins, le problème allait légèrement se déplacer et, en quelque sorte, se résoudre : serait reconnu comme *ciutadin* tout membre de l'association. Mais avant, il s'agissait de savoir qui pouvait prétendre rentrer dans l'association. Les Citadins bien sûr, mais au sens le plus large du terme, et même davantage puisque furent acceptés des nouveaux commerçants qui n'habitaient pas la Cité et, même, deux anciens habitants de la Barbacane et, même, encore, deux ethnologues... Par rapport à celle de *ciutadin*, la qualité de *ciutadin* pouvait donc s'acquérir relativement plus facilement. Cela ne veut pas dire qu'elle était, pour autant, à la portée de tout le monde et qu'il suffisait de payer une cotisation pour l'obtenir :

On ne va pas vendre la carte à n'importe qui, à des gens de la Ville Basse qu'on n'a jamais vus, tout simplement parce qu'ils ont entendu dire qu'on faisait des choses intéressantes et qu'ils ont envie de venir. Ou alors s'ils veulent nous aider et participer à la fête du Cochon ou des Vendanges, il faut leur faire des cartes de soutien. Mais pas la carte des *Ciudadins* ; ça c'est pour nous. Parce que si on laisse rentrer n'importe qui, ça sera plus les *Ciudadins*, et alors si c'est comme ça, moi je m'en vais. Non, les *Ciudadins* c'est nous, les anciens du quartier, les jeunes, et des commerçants comme Yves ou Élodie, parce que, eux, on les connaît, on sait qu'on peut faire des choses ensemble. Bon, et puis, il y a Kiki, par exemple, il est de la Barbacane, mais on a fait la jeunesse ensemble, on n'était pas de la même bande, mais enfin ce n'était pas loin, alors lui on peut le prendre.

Au printemps 2000, l'association avait pris son rythme de croisière. Elle comptait une centaine de membres, elle collaborait très activement aux

animations festives de l'Union des commerçants, et organisait, régulièrement, des repas plus intimes à l'intention de ses seuls adhérents. Parmi ceux-ci, plusieurs s'étaient, à cette occasion, découvert des talents de chansonniers et avaient écrit des textes pour célébrer leur Cité retrouvée. Un autre s'était lancé dans la réalisation, à partir de blocs de siporex qu'il découpait en petits morceaux, d'une maquette des remparts. Le troisième Tour de l'âne ne démentit pas les pronostics de Guy, il fut encore mieux que le second.

Au printemps 1999, les *Ciudadins* nous firent l'honneur de descendre, en bande, dans la Ville Basse pour assister à l'inauguration de l'exposition que nous avions réalisée sur *La Cité des images*. Cette exposition dressait, de l'aube de la restauration à nos jours, un panorama des représentations, iconographiques et mentales, des façons, étrangères et autochtones, érudites et populaires, passées et actuelles, de voir et de penser le monument. Ils trouvèrent cela très bien, et prirent autant de plaisir à y découvrir de nombreux dessins, gravures et tableaux qu'à y examiner les images plus familières qui rendaient compte de la vie des habitants à l'intérieur de l'ancienne forteresse. Ils étaient contents et nous donnaient leur quitus, nous n'avions pas démerité de leur confiance, nous avions fait un bon travail. Mais, en bons Citadins, ils conclurent :

C'est dommage quand même, qu'une exposition comme ça, on ne puisse pas l'avoir à la Cité.

ÉPILOGUE

Onze ans ont passé depuis la fin de notre étude et la remise du rapport final à la Mission du patrimoine ethnologique en juin 1999. Il y a onze ans aussi que la Cité a été classée au Patrimoine mondial de l'Unesco, douze ans que l'association des *Ciutadins* a été créée, treize ans que le Tour de l'âne a fait sa réapparition dans les rues de la vieille ville. Mais cela fait aussi dix, onze, douze, treize... ans que le double mouvement de dépopulation et d'intensification touristique du site se poursuit et s'amplifie. À l'automne 2010, la Cité de Carcassonne, ne ressemble déjà plus à celle du printemps 1996 où nous commençâmes nos premières enquêtes de terrain.

Comme au moment de la restauration, une époque s'achève, une autre commence et ce changement court sur plusieurs années. Le mouvement de désertion du quartier s'est amplifié, la fin de la communauté citadine annoncée par nos informateurs est presque arrivée et plus personne n'attend ni ne parle de « sauveur ». La boulangerie, dernier commerce traditionnel, a fermé et à sa place plusieurs boutiques de souvenirs ont ouvert. Guy et Zabé ont laissé le bureau de tabac à leur fille, Nathalie, et ont déménagé à l'extérieur de l'enceinte. Ils « montent » tous les jours, ou presque, à la Cité mais ne veulent plus y habiter, « c'est fini, il n'y a plus personne », Nathalie ne veut pas davantage y vivre mais se console d'avoir acheté une maison « d'où on voit, au moins, la Cité ». Marie et Annette,

les doyennes du groupe, sont mortes, et beaucoup d'autres aussi, Georges, Popo, La Boune, Raymond Chesà, le maire de Carcassonne, M. Decaux, l'ancien directeur de l'hôtel de la Cité... Avec eux ce n'est pas seulement un pan de la mémoire du quartier qui a disparu mais aussi une part de sa vie matérielle, leurs silhouettes et leurs voix familières n'animent plus les rues abandonnées aux seules errances des touristes, leurs maisons sont devenues des magasins de souvenirs ou des bars. D'autres, comme Guy et Zabé, comme René, comme Pascal, comme Philippe... sont partis. Quelques-uns restent, trop seuls et trop âgés pour aller ailleurs, comme Lily, comme Elia, mais ne sortent presque pas, même pas pour se rendre visite, et personne n'a l'idée d'organiser un « goûter des mémés » pour les faire parler du temps passé.

Seule, de temps en temps, l'ancienne école retentit d'un joyeux brouhaha lorsque le groupe des *Ciutadins* s'y retrouve pour une réunion festive, ou, à l'automne, pour le déjeuner précédant la sortie du nouveau Tour de l'âne. Car depuis douze ans, Les *Ciutadins* soutiennent la gageure de maintenir la manifestation. Mais, depuis sa création, l'association porte aussi en elle les germes de sa fin ou de son édulcoration en une activité ludique nostalgique. La traditionnelle intégration progressive des cadets, qui aurait pu assurer à long terme la survie de la bande, ne s'est jamais faite. Celle-ci est, aujourd'hui,

essentiellement constituée de gens de plus de soixante ans, les *anciens jeunes*, qui, émus et émerveillés de se retrouver, ont repris les choses là où elles s'étaient arrêtées. Ce sont eux qui occupent la première place et ils paraissent avoir oublié qu'il leur appartenait de conduire l'emblématique alliance des générations. La première année tout le monde disait qu'il fallait solliciter et intégrer des jeunes, puis, peu à peu, un autre discours s'est mis en place arguant qu'ils ne savaient pas s'amuser comme autrefois, n'étaient pas intéressés par la vie de la Cité, et que, tout compte fait, on pouvait se passer d'eux. La dimension coutumière de la fête est ainsi tombée en désuétude au profit du seul plaisir de la convivialité. La messe à la mémoire des jeunes morts de 1938 pas été renouvelée et, dès les premières années, le grimage au noir de bouchon avait été remplacé par des maquillages modernes, les déguisements carnavalesques traditionnels par des tenues de bals costumés, mais tout cela, au fond, ne marquait que le renouveau de la fête. La première perte de sens pourtant était apparue assez vite, dans le fait que « le dernier marié de l'année » n'était entouré et conduit dans les rues de la Cité que par quelques rares congénères de sa génération, l'essentiel du groupe étant composé d'« anciens jeunes » figés, comme par une abolition du temps, dans leur comportement rituel. Ces toutes dernières années le phénomène s'est encore accentué et ce sont désormais ces « anciens jeunes » eux-mêmes qui, faute de mieux, ont été obligés de monter sur l'âne. La reprise du Tour de l'âne en 1997 pouvait laisser penser à une possible résurrection de la fête. Aujourd'hui on ne

peut que constater l'échec du projet. En refaisant le Tour, ses protagonistes ont plus réinvesti le passé de la Cité que son présent. Il n'est toujours qu'un objet de mémoire et son retour apparaît seulement destiné à entretenir le souvenir d'un âge d'or qui se confond avec le temps de leur jeunesse.

D'autre part, depuis le classement Unesco, la Cité accueille une foule toujours grandissante de visiteurs sans qu'aucune législation particulière ne vienne aider et accompagner la gestion du site. C'est là un des effets pervers habituels de l'attribution de ce label hautement convoité par les communes, les départements et les régions pour l'explosion touristique qu'il induit. Même si ce n'est pas au départ le but du classement, dans la pratique la priorité est donnée aux retombées économiques avec les conséquences négatives que cela peut avoir parfois sur la qualité de la mise en valeur du lieu. Outre les nuisances d'ordre environnemental engendrées par le développement touristique, rues et lices bondées de monde jusqu'à saturation, augmentation des commerces de souvenirs, cafés, restaurants, crêperies..., grignotage du paysage extérieur par les parkings, accumulation de signes tapageurs d'un Moyen Âge de pacotille, il y a aussi le risque de dégradation physique que la surfréquentation du site fait courir au monument lui-même et que dénonçaient déjà en 1994 les auteurs du rapport Méliissinos, *Protection et mise en valeur de la Cité de Carcassonne*, commandé par le ministère de la Culture.

Carcassonne, avec le Canal du Midi (inscrit en 1996) et la Cité, est aujourd'hui « la ville aux deux sites

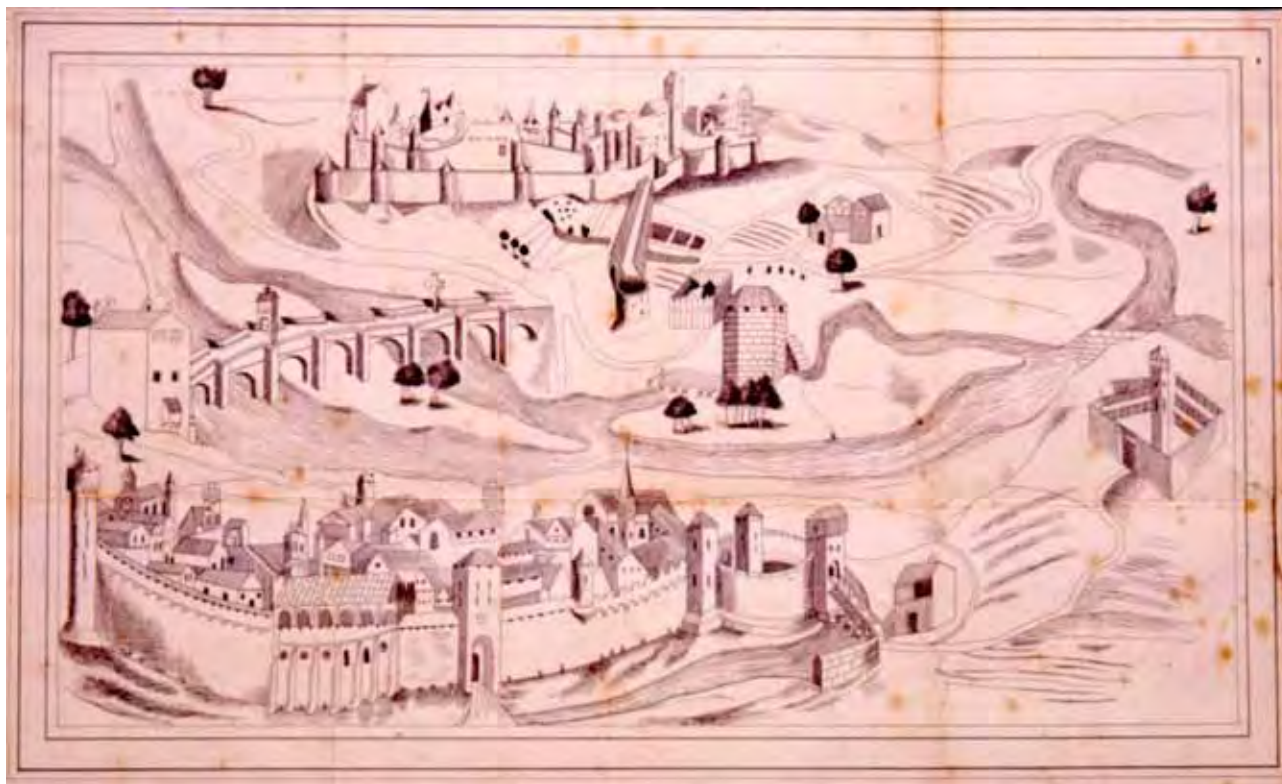
classés au patrimoine mondial de l'Unesco ». Cette double reconnaissance n'a d'abord fait que renforcer la vieille rivalité entre les deux espaces de la Cité et de la Ville Basse. Mais les temps sont en train de changer et la fin de la communauté citadine du xx^e siècle sera peut-être l'occasion d'un renouvellement des rapports entre ces deux lieux longtemps antagonistes ? La nouvelle municipalité semble vouloir œuvrer dans ce sens puisqu'elle vient d'obtenir la signature d'une convention avec le Centre national des monuments pour faire de la tour du Tréséau une « mairie annexe », ce qui permettrait de célébrer les mariages à la Cité : « Il est important que toutes les Carcassonnaises et les Carcassonnais se réapproprient la Cité. On a donc eu l'idée de faire célébrer les mariages à la Cité, à la tour du Tréséau », a expliqué le maire, Jean-Claude Pérez (« Les mariés se diront oui à la Cité dès juin 2011, *L'Indépendant*, 2 août 2010).

En 2002, la nomination d'une nouvelle administratrice, Patricia Corbett, en remplacement de Marie-Geneviève Colin, annonçait là aussi un changement dans la politique de la gestion du monument cette fois puisqu'une des missions principales de Patricia Corbett est d'introduire l'art contemporain dans le monument. Depuis le printemps 2002, les lices et le Château Comtal accueillent donc régulièrement des installations et des manifestations qui ont surtout pour résultat de soulever l'étonnement des gardiens, guides et conférenciers ainsi que du public ordinaire. Il faut dire que rien n'a été fait pour drainer, en même temps, vers le site un public plus averti. Avec deux millions

de visiteurs, dont 478 000 pour la visite payante, la Cité est toujours et plus que jamais un haut lieu du tourisme de masse, et celui-ci est plus sensible aux animations médiévales qu'aux performances de l'art contemporain.

Un siècle après la fin de la restauration, un siècle après l'émergence d'une nouvelle communauté citadine, un siècle et demi après le début de sa carrière de monument, la Cité est à l'aube d'un nouveau destin. Le monument historique, tel qu'il a existé depuis sa création au xix^e siècle semble être en train de s'effacer devant les nouveaux usages qui l'habitent et le traversent de tensions contradictoires. Après avoir été admirée et conservée parce qu'elle apparaissait comme un remarquable exemple d'architecture militaire, la Cité a été classée au Patrimoine mondial non pour ses qualités intrinsèques mais comme illustration de l'œuvre de restauration de Viollet-le-Duc. Aujourd'hui le Centre national des monuments voudrait en faire un lieu d'exposition d'art contemporain, alors que la foule des visiteurs vient y chercher les signes concrets – et tapageurs – d'un Moyen Âge imaginaire.

Forteresse éternelle et changeante, « intemporelle » disait Joë Bousquet (1941, p. 405), la Cité est, en ce début de xx^e siècle, un monument en recherche d'image. Quel sera son visage de demain ? Il est encore trop tôt pour le savoir, nous sommes de nouveau à un moment charnière de son histoire, entre la fin d'une époque et le commencement d'une autre. À Carcassonne comme ailleurs, le temps est à l'invention de nouveaux usages...



III. v : « Vue perspective de la Cité et du Bourg de Carcassonne en 1462 ». Au début du xx^e siècle, une polémique agite le milieu érudit carcassonnais à propos de cette estampe conservée à la Bibliothèque Nationale. S'agit-il d'un authentique document du xv^e siècle ou d'une œuvre du xvii^e siècle ? Quoiqu'il en soit, cette vue, maintes fois reproduite plus ou moins librement, a aujourd'hui valeur d'image canonique et figure dans la plupart des études consacrées au monument.

NOTES

1. Je fais allusion aux entreprises collectives dont ce travail sur la Cité de Carcassonne fut un des pôles : *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Paris, MSH, 2000 (dir. D. Fabre) ; *Une histoire à soi*, Paris, MSH, 2003 (dir. A. Bensa & D. Fabre); *Les monuments sont habités*, Paris, MSH, 2010 (dir. D. Fabre & A. Iuso). Par ailleurs, Jean-Pierre Piniès a conduit depuis une recherche de même type à propos d'un autre monument, *La Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon*, Marseille, Jeanne Laffitte, 2010.
2. Telle, par exemple, une salle souterraine, sous la place Marcou, qui appartenait à l'ancienne église Saint-Sernin dont il ne reste aujourd'hui de visible que la tour du Sacraire Saint-Sernin qui lui servait de chevet (communication de l'architecte Bourrely le 9 octobre 1944 dans les comptes rendus de séance de la SASC, 1944-1946, tome VII, p. 61).
3. Les archives de l'armée allemande, si elles ont été conservées, livreraient peut-être des renseignements sur le temps de l'Occupation à la Cité, et il serait sans doute intéressant de les consulter pour voir sur quelle part de réalité se sont fondés les discours autochtones. Les documents conservés aux Archives départementales de l'Aude et auxquels nous avons pu avoir accès ne nous ont rien appris. Le dossier consacré aux « Souterrains allemands » (A.D.A. W 1046 17) s'est même révélé particulièrement décevant : il ne contenait que quatre lettres, dont une incomplète, des années 1953-1954 ayant trait aux éboulements survenus.
4. Citons par exemple le texte d'Henry Sivade (1931 : 127) : « La vieille ville de Carcassonne est bien le plus triste séjour que l'on puisse imaginer. C'est un amas de masures délabrées, où l'on monte par un chemin pierreux, escarpé, plus difficile à gravir que le lit de certains torrents de la Suisse. On y va cependant, et, après avoir traversé l'Aude sur un pont d'où l'on découvre les Pyrénées, on visite le vieux château qui remonte au temps de Charlemagne ». Le thème de la montagne apparaît ici à plusieurs niveaux, dans l'évocation des torrents alpins, dans le panorama sur les Pyrénées, dans la tristesse et la désolation du site qui est, par ailleurs nous le savons, un leitmotiv de la littérature des voyages en montagne.

5. La description que nous faisons ici repose en grande partie sur les résultats d'un travail conduit en 1982 avec Claudine Fabre-Vassas, « Carnaval, classes d'âge et identité d'un quartier : le Tour de l'âne de la Cité de Carcassonne » in *Un demi-siècle d'ethnologie occitane*, Carcassonne, Garae, 1982.

SOURCES

Archives et sources manuscrites

Les archives publiques sur la Cité de Carcassonne sont réparties dans deux endroits, aux Archives départementales de l'Aude à Carcassonne et aux Archives du Patrimoine à Paris, sans qu'il y ait véritablement de partage par catégories.

Cependant les procès-verbaux de la Commission nationale des Monuments historiques se trouvent exclusivement à Paris. Ils sont d'un grand intérêt parce qu'ils reflètent, dans les comptes rendus de débats et les attributions de crédits, la politique de conservation et de restauration menée par l'État.

Aux Archives départementales de l'Aude la série 4T, « Affaires culturelles (1800-1940) », en plus de pièces d'ordre général sur les monuments historiques, contient les dispositions propres à la Cité, la correspondance entre architectes et inspecteurs responsables du monument et les autorités locales et les particuliers. On peut la diviser en plusieurs ensembles :

- plans et croquis d'architecture
- notices historiques manuscrites et inédites, cahiers de délibération de la Commission de la Cité, créée à l'initiative de la mairie et du Conseil général désireux de ne pas laisser la gestion du monument au seul État.
- devis et documents comptables traitant de la restauration (travaux, acquisitions d'immeubles et expulsion, destruction des maisons dans les lices).
- règlements de la visite et du gardiennage.
- organisation des fêtes et manifestations dans le site.

Toujours aux Archives départementales de l'Aude nous avons dépouillé la série 11J, « Société des Arts et Sciences de Carcassonne ». Fondée en 1836 par une décision préfectorale s'inscrivant dans la dynamique impulsée par le ministre Guizot, cette société locale joua un rôle décisif dans le sauvetage de la Cité. Son intervention, et surtout celle de son secrétaire Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, permit de faire reporter un décret de déclassement militaire des fortifications dont les pierres, après démolition allaient être vendues à des entrepreneurs.

Les séries AC « Délibérations du conseil municipal de Carcassonne » et Q « Bâtiments d'établissement du ministère de la Guerre », en cours d'investigation nous permettent de dresser l'état architectural de la citadelle avant les travaux de restauration entrepris par Viollet-le-Duc en 1852.

Dans notre texte nous utilisons les abréviations A.D.A. pour Archives départementales de l'Aude, A.P. pour Archives du Patrimoine et MSASC pour les Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne.

Nous avons eu aussi accès aux archives de Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, conservées par sa famille dans le domaine agricole qu'il fonda, au pied de la Cité. Nous les citons sous la forme « Archives Cros-Mayrevieille ».

Iconographie

Jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle les représentations de la Cité sont rares, quelques plans la montrent en perspective de la Ville Basse (ill. v), et on ne recense que peu de peintures. La Cité n'est pas un sujet artistique, c'est une place militaire à laquelle n'est attachée aucune dimension poétique ou scientifique.

Par contre, à partir de 1840 de nombreuses gravures fleurissent, accompagnant le mouvement intellectuel qui est à la base de l'émergence du monument. Les dessins de celles des Voyages pittoresques de Nodier et Taylor, par exemple, ont été effectués par des artistes venus sur les lieux, tandis que d'autres, plus ou moins approximatives, ont été faites selon des modèles parfois infidèles. Elles se répartissent en séries chronologiques : d'abord la Cité en ruines, puis en cours de restauration, et enfin la citadelle retrouvée, image d'un passé ressuscité (ill. i, ill. ii, ill. iii, et ill. iv).

Les photographies, anciennes ou modernes, éclairent aussi ces variations de statut. D'avant les tout premiers travaux de sauvetage de 1850, il n'existe que deux ou trois clichés anonymes et à la datation incertaine. Léopold Verguet, un prêtre fervent du nouvel art, réalisa le premier reportage sur la Cité vers 1860. Ses photos constituent un témoignage précieux, notamment au point de vue archéologique, parce qu'elles permettent de visualiser l'état du monument avant et en cours de restauration, celle-ci ayant duré plusieurs décennies. Mais elles sont aussi le signe d'une fascination pour le site et d'une recherche esthétique. Quelques années plus tard, un autre photographe carcassonnais, Michel Jordy se passionnera, à son tour, pour le monument. Il a laissé des centaines de clichés, revenant sans cesse sur les mêmes sujets, notamment les portes principales de la citadelle, privilégiant la vision d'un monument vide de toute vie humaine. Certaines de ses prises de vue, refaites au fil des générations par de nombreux photographes, sont aujourd'hui devenues des classiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Adhémar Jean, 1937. *Les lithographies de paysage en France à l'époque romantique*, Paris, Armand Colin.
- Alberny Luc, 1936. *Le retour de Trencavel. La nuit de la reine Carcas*, Paris, H.G. Peyre.
- s.d. *L'enlèvement de la Cité*, Carcassonne, À la Porte d'Aude.
- Amiel Christiane, 2000. « Les tisserands oubliés ou la mémoire des origines », *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Paris, MSH, pp. 147-166.
- 2002. « La forteresse éternelle ou le point de vue des habitants de la Cité de Carcassonne », *Medioevo reale, medioevo immaginario*, Turin, Ville de Turin, pp. 127-137.
- 2002. « Le retour du tour de l'âne à la Cité de Carcassonne. Ethnologie et mémoire locale », *Ethnologies comparées*, Montpellier, Publications en ligne du CERCE, n° 4.
- 2009. « À Carcassonne, la Cité sous les regards », *Les monuments sont habités*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 195-211.
- Amiel Christiane, Caucanas Sylvie & alia, 2001. *La Cité de Carcassonne*, Paris, Mission de la Recherche et de la Technologie, <http://www.Carcassonne.culture.fr>.
- Amiel Christiane & Jean-Pierre Piniès, 1999. *La Cité des images. Voir, habiter, rêver*, Carcassonne, Garae-Hésiode.
- 2000. « La Cité avant la restauration », *De la place forte au monument. La restauration de la Cité de Carcassonne au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Patrimoine, pp. 2-8.
- Amiel Christiane & Claudine Fabre-Vassas, 1982. « Carnaval, classe d'âge et identité d'un quartier : le tour de l'âne de la Cité de Carcassonne », *Un demi siècle d'ethnologie occitane*, Carcassonne, Garae, pp. 115-151.
- Azaïs Jeanne, 1986. *Souvenirs*, Carcassonne, Garae. [1^{re} édition 1940]
- Babelon Jean-Pierre, 1994. *La notion de patrimoine*, Paris, Liana Levi.
- Bady Jean-Pierre, 1985. *Les monuments historiques*, Paris, Puf.
- Barante Claude-Ignace, 1795. *Essai sur le département de l'Aude*, Carcassonne, Gareng.
- Baudot Anatole de & Anatole Perrot-Dabot, 1855-1872. *Archives de la Commission des Monuments historiques*, Paris, Gide et Baudry, 3 volumes.
- 1898-1902. *Archives de la Commission des Monuments historiques*, Paris, Laurens et Schmid, 5 volumes.
- Béghain Patrice, 1997. *Guerre aux démolisseurs*, Vénissieux, Paroles d'Aube.

- Bercé Françoise, 1976. « Les sociétés savantes et la conservation du patrimoine monumental », 100^e Congrès National des sociétés savantes (Paris 1975), Paris, Bibliothèque nationale, pp. 155-167.
- 1979. *Les premiers travaux de la Commission des Monuments historiques (1837-1848)*, Paris, Picard.
- 1993. « Arcisse de Caumont et les sociétés savantes », *Les lieux de mémoire. II. La nation. 2*, Paris, Gallimard, pp. 533-567.
- 2000. *Des monuments historiques au patrimoine du XVIII^e siècle à nos jours ou "Les égarements du cœur et de l'esprit"*, Paris, Flammarion.
- Besse Guillaume, 1645. *Histoire des antiquitez et comtes de Carcassonne*, Béziers, Arnaud Estradier.
- Biget Jean-Louis, 1979. « Mythographie du catharisme », *Cahiers de Fanjeaux*, 14, pp. 271-342.
- Blanc Jean, Robion Claude-Marie & Philippe Satgé, 1999. *La Cité de Carcassonne. Des pierres et des hommes*, Paris, Jacques Grancher.
- Bouges Thomas-Augustin, 1741. *Histoire ecclésiastique et civile de la ville et du diocèse de Carcassonne*, Paris, Gandouin, Emery, Piget.
- Bousquet Joë, 1941. « Soirée languedocienne. Entretiens dans la Cité », *Le Génie d'Oc et l'Homme méditerranéen*, Marseille, Les Cahiers du Sud, pp. 390-405.
- Boyer Victor, 1884. *La Cité de Carcassonne*, Carcassonne, Roudière.
- Carbonnell Charles-Olivier, 1979. « D'Augustin Thierry à Napoléon Peyrat : un demi-siècle d'occultation », *Cahiers de Fanjeaux*, 14, pp. 143-162.
- Carlier Achille, 1945. *Les anciens monuments dans la civilisation nouvelle*, Paris, Les Pierres de France, 4 volumes.
- Cattois Émile (docteur). 1869. « Les monuments de Carcassonne », *Congrès archéologique de France, 1868*, Paris-Caen, Derache et Le Blanc Chardel, pp. 79-81.
- Chaline Jean-Pierre, 1993. *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, CTHS.
- Chastel André, 1993. « La notion de patrimoine », *Les lieux de mémoire. II. La nation 2*, Paris, Gallimard, pp. 405-450.
- Choay Françoise, 1996. *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil.
- Coste-Reboulh Jean-Alphonse, 1882. « Viollet-le-Duc », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 4^e série, tome 4, 2^e partie, pp. 221-225
- Cros-Mayrevieille Jean-Pierre. 1835. « La Cité et la Ville Basse de Carcassonne », *L'Art en province*, Avignon, pp. 152-169.
- 1839. « Mémoire sur la chapelle et le mausolée de l'évêque Radulphe », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, Toulouse, tome iv, pp. 185-201.
- 1846 et 1896. *Histoire du comté et de la Vicomté de Carcassonne*, Paris, J.B. Dumoulin, tome 1 et Carcassonne, Gabelle et Bonnafous, tome 2.

- 1850. *Monuments de la Cité et de la Ville Basse de Carcassonne*, Paris, Didron.
- 1851. « Extrait du cahier des doléances, plaintes et remontrances de la communauté et de la Cité de Carcassonne », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 1^{re} série, tome 1, 3^e livraison, pp. 270-272
- 1851. « Las costumats et las libertats de la Ciutat et de la Viscomtat de Carcassonna », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 1^{re} série, 4^e et 5^e livraison, pp. 273-297.
- Debant Robert, 1965. « L'œuvre de Viollet-le-Duc à Carcassonne », *Les Monuments historiques de la France*, janvier-juin, pp. 65-76.
- Delmas Jules, 1867. *Géographie de l'Aude*, Marseille, Arnaud Cayer.
- Deveau Jean-Michel, 1979. *L'Aude traversière. Récits de voyages du XVIII^e siècle à nos jours*, Villelongue d'Aude, Atelier du Gué.
- Ditandy Auguste, 1875. *Lectures variées sur le département de l'Aude*, Carcassonne, Pomiès.
- Doinel Jules, 1898. « Rapport sur la fête des Cadets de Gascogne », *Revue Méridionale*, Carcassonne, pp. 82-84.
- Dougados Isidore, 1870. « Discours prononcé le 7 février 1864 par M. Dougados, président sortant », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 1^{re} série, tome 3, pp. 1-6.
- Durliat Marcel, 1980. « Les restaurations monumentales dans la partie occidentale du Languedoc », *Cahiers de l'ICOMOS*, n°1, Toulouse, pp. 11-20.
- Fabre Daniel, 1984. « L'invention de la Cité », *Histoire de Carcassonne*, Toulouse, Privat, pp. 242-259.
- 1999. « Gavroche ou l'éléphant ou Vivre avec le monument », *L'abus monumental. Actes des Entretiens du Patrimoine*, Paris, Fayard, pp. 271-281.
- 2009. « Habiter les monuments », *Les monuments sont habités*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 17-52.
- Féraud Henri & Pierre et Maria Sire, 1942. « Folklore de la Cité de Carcassonne », *Folklore*, n° 29, Carcassonne.
- Fermigier André, 1993. « Mérimée et l'inspection des monuments historiques », *Les lieux de mémoire II. La nation*, 2, Paris, pp. 593-611.
- Foncin Pierre, 1864. *Essai sur la Cité de Carcassonne. Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Carcassonne, le 8 août 1864*, Carcassonne, Pomiès.
- 1866. *Guide de la Cité de Carcassonne*, Carcassonne, Pomiès.
- 1879. « La Cité de Carcassonne, ses monuments et son histoire du v^e au VIII^e siècle », *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, n° 1, Bordeaux, pp. 69-77.
- Foucart Bruno, 1984. *Viollet-le-Duc, l'éclectisme raisonné*, Paris, Denoël.

- 1989. « Le baron Taylor ou l'entraîneur des arts », *Le baron Taylor. Portrait d'un homme d'action*, Paris, Fondation Taylor, pp. 13-28.
- 1990. « La mission Taylor-Dauzats dans l'Ancienne France », *Adrien Dauzats et les Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France du baron Taylor*, Paris, fondation Taylor, pp. 3-46.
- 1993. « Viollet-le-Duc et la restauration », *Les lieux de mémoire II. La nation*, 2, Paris, Gallimard, pp. 613-649.
- Fourié Jean, 1988. « Notes sur les relations de Mistral avec Achille Mir », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 5^e série, tome 1, 1982-1986, pp. 276-295.
- Gasnier Thierry, 1992. « Le local », *Les lieux de mémoire III. Les France*, 2, Paris, Gallimard, pp. 462-525.
- Germain Alban, 1879. *Les hommes du Carcassez*, Carcassonne, Lajoux frères.
- Gout Paul, 1914. *Viollet-le-Duc. Sa vie, son œuvre, sa doctrine*, Paris, Champion.
- Grodecki Léon, 1979. *Le gothique retrouvé*, Paris, CNMHS.
- Guilaine Jean & Daniel Fabre (dirs), 1984. *Histoire de Carcassonne*, Toulouse, Privat.
- Guilhe Henri-Charles, 1838. *Histoire de Carcassonne spécialement rapportée aux temps antiques de la Cité*, Bordeaux, Balarac jeune.
- Guinard Paul, 1968-1969. « Le baron Taylor, la Société Archéologique du Midi et le Languedoc des *Voyages pittoresques* », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, Toulouse, pp. 39-115.
- Jaubert, 1870. « Rapport sur le concours historique institué par la Commission des Arts et Sciences de Carcassonne », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 1^{re} série, tome 3, pp. 103-118.
- Jourdanne Gaston, 1890. « La reine Carcas et les légendes de l'Aude », *Revue Méridionale*, Carcassonne, pp. 123-131, 149-154, 175-179.
- 1893. « La Cité de Carcassonne. Conférence », *Revue méridionale*, Carcassonne, pp. 145-158.
- 1898. « Notes sur la restauration de la Cité », *Revue méridionale*, pp. 102-103.
- 1899. *Folklore de l'Aude*, Paris, Maisonneuve.
- 1899-1900 « Littérature populaire et traditions légendaires de l'Aude », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, pp. 1-208.
- 1900. « Littérature populaire et traditions légendaires de l'Aude », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 1^{re} série, tome 9, 2^e partie, pp. 1-208.
- Lagarde Pierre, 1979. *La mémoire des pierres*, Paris, Albin Michel.
- Leclercq Geneviève, 1990. *Les restaurations du quart sud-ouest des enceintes doubles de la Cité de Carcassonne*, Toulouse, Université de Toulouse Le Mirail, mémoire de maîtrise, 2 volumes.

- Léniard Jean-Michel, 1994. *Viollet-le-duc ou les délires du système*, Paris, Mengès.
- Léon Paul, 1935-1936. « Les principes de la conservation des monuments historiques. Evolution des doctrines », *Congrès de la Société Française d'Archéologie, 9^e session, 1934*, Paris Picard, 1935-1936, 2 volumes, volume 1, pp. 17-52.
- 1951. *La vie des monuments français*, Paris, Picard.
- Mahul Jacques-Alphonse, 1857-1882. *Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement de Carcassonne*, Paris, Didron-Dumoulin [La Cité est concernée par le volume v, 1867, pp. 310-730].
- Mareschal. 1927. « Mémoire sur les places et ouvrages publics du Languedoc, rédigé en 1752 », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 3^e série, tome 2, pp. 46-58.
- Marrot Jacques, 1987. « Fêtes et carnaval dans la ville », Carcassonne, *Folklore*, n° 206-207-208.
- Marquié Claude, 1982. « À propos d'archéologie industrielle : le textile carcassonnais au XIX^e siècle », *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, LXXXII, pp.77-89.
- Mélinos Alexandre & alia. 1994. *Protection et mise en valeur de la Cité de Carcassonne*, rapport au Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine.
- Mérimée Prosper, 1835. *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, Paris, Fournier.
- 1840. *Monuments historiques. Rapport au ministre de l'Intérieur*, Paris, Imprimerie Royale.
- 1941-1947. *Correspondance générale*, Paris, le Divan, 6 volumes, 1^{re} série.
- 1953-1964. *Correspondance générale*, Toulouse, Privat, 11 volumes, 2^e série.
- 1998. *Correspondance avec Ludovic Vitet (1840-1848). La naissance des monuments historiques*, Paris, CTHS.
- *** 1924. « Le Miracle des loups », *le Monde Illustré*, 29 novembre 1924, pp. 399-430.
- Mondenard Anne de, 2002. *La Mission héliographique. Cinq photographes parcourent la France*, Paris, Monum et Editions du Patrimoine.
- Mortier Roland, 1974. *La poésie des ruines*, Genève, Droz.
- Narbonne Louis, 1896. « Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, suivi d'une bibliographie de ses écrits », *Histoire du Comté et de la Vicomté de Carcassonne*, Carcassonne, Gabelle et Bonnafous, tome second, pp. I-XXXII.
- Nelli René & Henri Alaux. 1980. *Carcassonne d'heureuse rencontre*, Aix, Édisud.
- Nodier Charles, Taylor Isidore & Alphonse de Cailleux, 1833. *Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France*, (Languedoc), Paris, Gide.
- Panouillé Jean-Pierre, 1985. « Carcassonne, Cité de cinéma », *Monuments Historiques*, n° 137, février-mars, pp. 72-77.
- 1991. *Connaître Carcassonne*, Luçon, Sud-Ouest.

- 1992. *Carcassonne. Le temps des sièges*, Paris, CNRS-CNMHS.
- Pevsner Nicolas, 1995. « Ruskin et Viollet-le-Duc : l'élément anglais et l'élément français dans l'appréciation de l'architecture gothique », *À la recherche de Viollet-le-Duc*, Bruxelles, Mardaga, pp. 173-206.
- Peyrusse Louis, 1982. « Introduction », *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, Toulouse, Musée des Augustins, catalogue d'exposition, non paginé.
- Philibert Jules, 1889. « À la Cité de Carcassonne », Carcassonne, *Revue méridionale*, pp. 250-253.
- *** s.d. [1946]. *Pierre Sire*, Recueil d'hommages, Carcassonne, Comité des intellectuels de l'Aude.
- Piniès Jean-Pierre, 1987. *Reflets de mémoire. Les pionniers de la photographie. Cité de Carcassonne*, Carcassonne, Garae-Hésiode.
- 2000. « Détruire ou conserver ? L'émergence du monument (1800-1850) », in Fabre, Daniel (dir.), *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Paris, ministère de la Culture/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 129-146.
- 2003. « Jean-Pierre Cros-Mayrevieille. Le sauvetage de la Cité de Carcassonne », *Elné, ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité*, Elné, Société des Amis d'Illobérus, pp. 381-393.
- 2004. « Mirage de la citadelle : architecture et photographie », *L'arpenteur des nostalgies. Léopold Verguet (1817-1914)*, Carcassonne, Garae-Hésiode, pp. 81-107.
- 2008. *La Cité de Carcassonne dans le regard des voyageurs*, Turquant, Cheminements.
- Poisson Olivier, 1989. « Le dégagement et la restauration des théâtres antiques d'Orange et d'Arles au début du XIX^e siècle », *Le goût du théâtre à Rome et en Gaule romaine*, Lattes, Musée de Lattes, catalogue d'exposition, pp. 82-90.
- 1994. « La restauration de la Cité de Carcassonne au XIX^e siècle », Paris, *Monumental*, n° 8, décembre, pp. 8-21.
- Poulot Dominique, 1997. *Musée, nation, patrimoine*, Paris, Gallimard.
- Poux Joseph, 1922-1938. *La Cité de Carcassonne. Histoire et description*, Toulouse, Privat, 5 volumes.
- Réau Louis, 1959. *Les monuments détruits de l'art français*, Paris, Hachette, 2 volumes.
- Ripert Émile, 1929. *Au pays de l'Aude*, Paris, Peyronnet.
- Rivals Jules, s.d. *L'âme des pierres*, Carcassonne, Gabelle.
- Robida Albert, s.d. *La Cité de Carcassonne*, Carcassonne, Éditions d'Art Michel Jordy.
- 1926. *Le trésor de Carcassonne*, Paris, H. Laurens.
- Robion Betty & Caroline Delerue, 1990. *Carcassonne. Métamorphoses*, Éditions de l'Équinoxe, Marguerittes.
- Rouquet Auguste, 1886. « Carcassonne vengée », *Revue méridionale*, Carcassonne, pp. 66-68.
- 1893. « La Sainte-Estelle à Carcassonne », *Revue méridionale*, Carcassonne, pp. 85-91.

- 1898. « Fêtes de Gascogne et de Languedoc », *Revue méridionale*, Carcassonne, pp. 49-58 et 81-88.
- 1898. « Les Cadets à Carcassonne », *Revue méridionale*, Carcassonne, pp. 121-164.
- 1899. « La Société des Arts et Sciences et l’embrasement », *Revue méridionale*, Carcassonne, pp. 62-64.
- 1925. *La ville du passé*, Carcassonne, Éditions d’Art de la Revue méridionale.
- Rücker Frédéric, 1913. *Les origines de la conservation des monuments historiques en France*, Paris, Jouve et C^{ie}.
- Satgé Philippe, 1991. *La Cité de Carcassonne du milieu du XIX^e siècle à la veille de la première guerre mondiale : les transformations de la société, du paysage urbain et de l’image de la ville*, Toulouse, Université Toulouse Le Mirail, mémoire de maîtrise.
- Séguier Théophile, 1886. « Carcassouno », Carcassonne, *Revue méridionale*, 1886, pp. 65-66.
- Sire Marie-Anne, 1996. *La France du patrimoine*, Paris, Gallimard.
- Sivade Henri, 1931. « Le centenaire de l’indépendance de la Belgique et le premier décoré de l’Ordre de Léopold », *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, 3^e série, tome 3, pp. 125-138.
- Soula Marie, 1995. *Saint-Sernin de Toulouse. Enjeux d’une restauration, 1815-1880. Contribution à une histoire de la politique du patrimoine*, Paris 1, mémoire de maîtrise.
- Taine Hippolyte, 1897. *Carnets de voyage. Notes sur la province 1863-1865*, Paris, Hachette.
- Theiss Laurent, 1993. « Guizot et les institutions de mémoire », *Les lieux de mémoire II. La nation*, 2, Paris, Gallimard, pp. 569-592.
- Tiffou Armand, 1886. « À la Cité de Carcassonne », Carcassonne, *La Revue de l’Aude*, pp. 2-5.
- Trouvé Claude-Joseph (baron), 1818. *Description générale et statistique du département de l’Aude*, Paris, Didot, 2 volumes.
- Vaissière Bernard, 1991. *L’hôtel de la Cité*, Carcassonne, Liber Mirabilis.
- Verdier Paul, 1935-1936. « Le service des monuments historiques, son histoire, organisation, administration, législation », *Congrès de la Société française d’archéologie, 97^e session, Paris 1934*, Paris, Picard, 2 volumes, volume 1, pp. 53-246.
- Verguet Léopold (chanoine), s.d. *Quelques photographies de la Cité de Carcassonne*, Carcassonne, album déposé par l’auteur à la Bibliothèque municipale de Carcassonne.
- Verneilh Jules de, 1869. « Rapport sur la visite de la Cité », *Congrès Archéologique de France 1868*, Paris-Caen, Derache et Le Blond-Chardel, pp. 119-132.
- Viguerie Pierre, 1805. *Annales ou histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Carcassonne*, 2 tomes, tome 2, « Ville Basse », manuscrit, Bibliothèque Municipale de Carcassonne.
- Villermé Louis-René, 1840. *Tableau de l’état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris, Jules Renouard.

Viollet-le-Duc Eugène, 1844. « La Cité de Carcassonne », *Annales Archéologiques*, Paris, pp. 448-458.

— 1853. *Rapport adressé à Son Excellence, monsieur le ministre d'État sur les restes de l'ancienne Cité de Carcassonne*, Paris, J. Claye et C^{ie}.

— 1854-1868. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, Paris, Bance et Morel, 10 volumes.

— 1856. *La Cité de Carcassonne*, Paris, Gide.

— 1876. « Cité de Carcassonne, notice et rapports », *Exposition Universelle de Munich en 1873, Section française*, Paris, Imprimerie nationale, pp. 178-224.

*** 1965. *Viollet-le-Duc*, Paris, CNMHS, catalogue d'exposition.

— 1980. *Viollet-le-Duc*, Paris, Réunion des Musées nationaux, catalogue d'exposition.

— 1980. *Viollet-le-Duc et l'Aude*, Carcassonne, Archives Départementales de l'Aude et CDDP, 1980, catalogue d'exposition.

Films

Escudé Philippe (réalisateur), 1997. *La nuit du feu*, documentaire, production Clip Clap Vidéo, 40 mn.

Morillère Roger (réalisateur), 1984. *Le Tour de l'âne de la Cité de Carcassonne*, documentaire, CNRS Audiovisuel, 16mm.

Poligny Serge de. (réalisateur), 1945. *La Fiancée des ténèbres*, fiction, Gaston Bonheur scénariste, production Éclair Journal.

UNE COLLECTION DU LAHIC ET DU DÉPARTEMENT DU PILOTAGE DE LA
RECHERCHE ET DE LA POLITIQUE SCIENTIFIQUE
Direction générale des patrimoines, Ministère de la Culture

dirigée par Claudie Voisenat

COMITÉ DE LECTURE

Annick Arnaud
Noël Barbe
Gaetano Ciarcia
Daniel Fabre

Christian Hottin
Jean-Christophe Monferran
Sylvie Sagnes
Thierry Wendling

Les manuscrits doivent être adressés au secrétariat du Lahic
11, rue du Séminaire de Conflans 94220 Charenton-Le-Pont
Tél : 01 40 15 76 20 – Fax : 01 40 15 76 75
e-mail : nadine.boillon@culture.fr

VOLUMES PUBLIÉS

Carnet 1

Gaetano Ciarcia, *La perte durable – Étude sur la notion de «patrimoine immatériel»*, 2006.

Carnet 2

Claudine Gauthier, *Philologie et folklore : de la définition d'une frontière disciplinaire (1870-1920)*, 2008.

Carnet 3

Gaetano Ciarcia, *Inventaire du patrimoine immatériel en France – Du recensement à la critique*, 2008.

Carnet 4

Christian Hottin, *Des hommes, des lieux, des archives : pour une autre pratique de l'archivistique*, 2009.